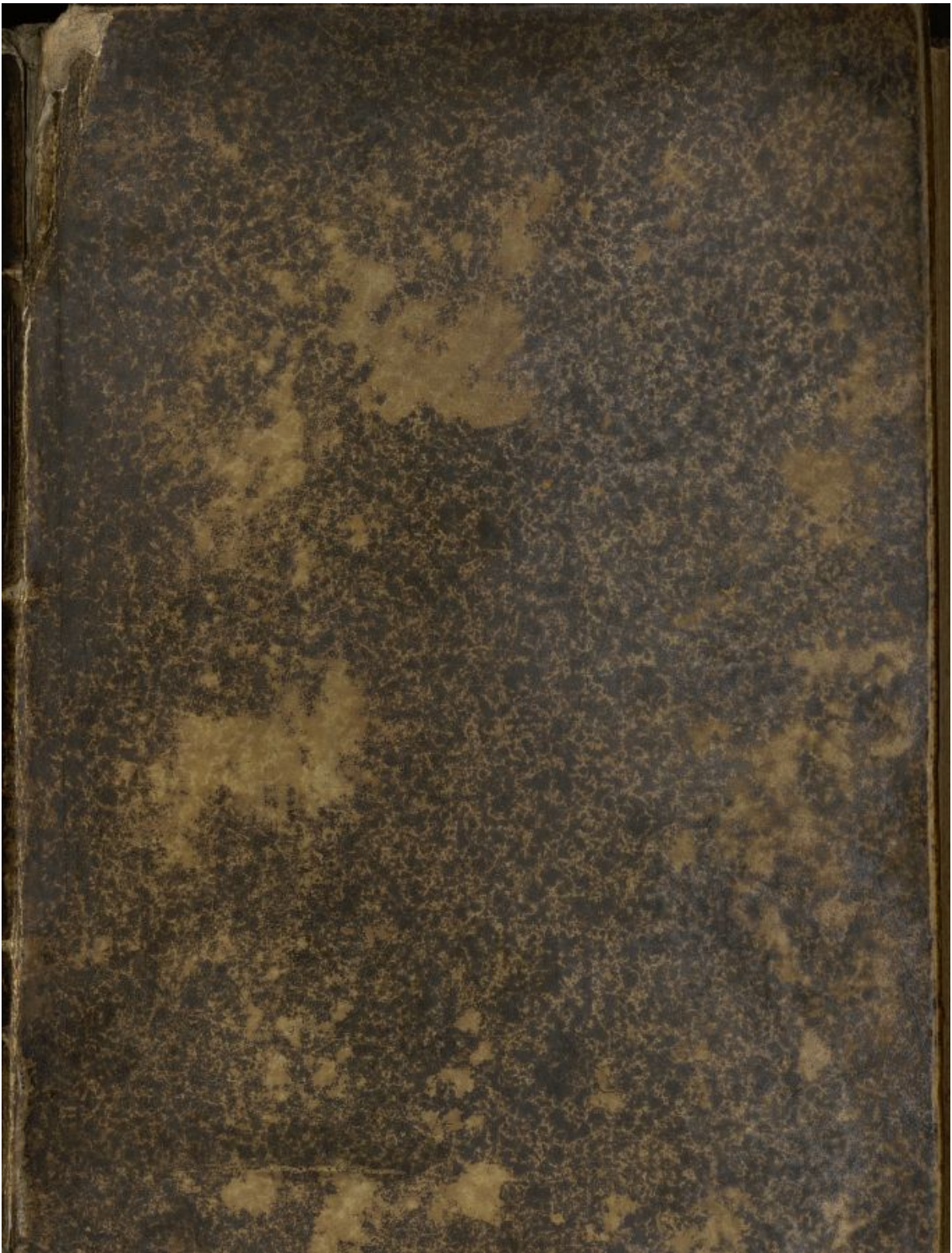


Germain, Claude. Orthodoxe ou de l'Abus de l'Antimoine, dialogue tres necessaire pour detromper ceux qui donnent ou prennent le Vin & Pouldre Emetique...

A Paris, chez Thomas Blaise, 1652.

Cote : 6696

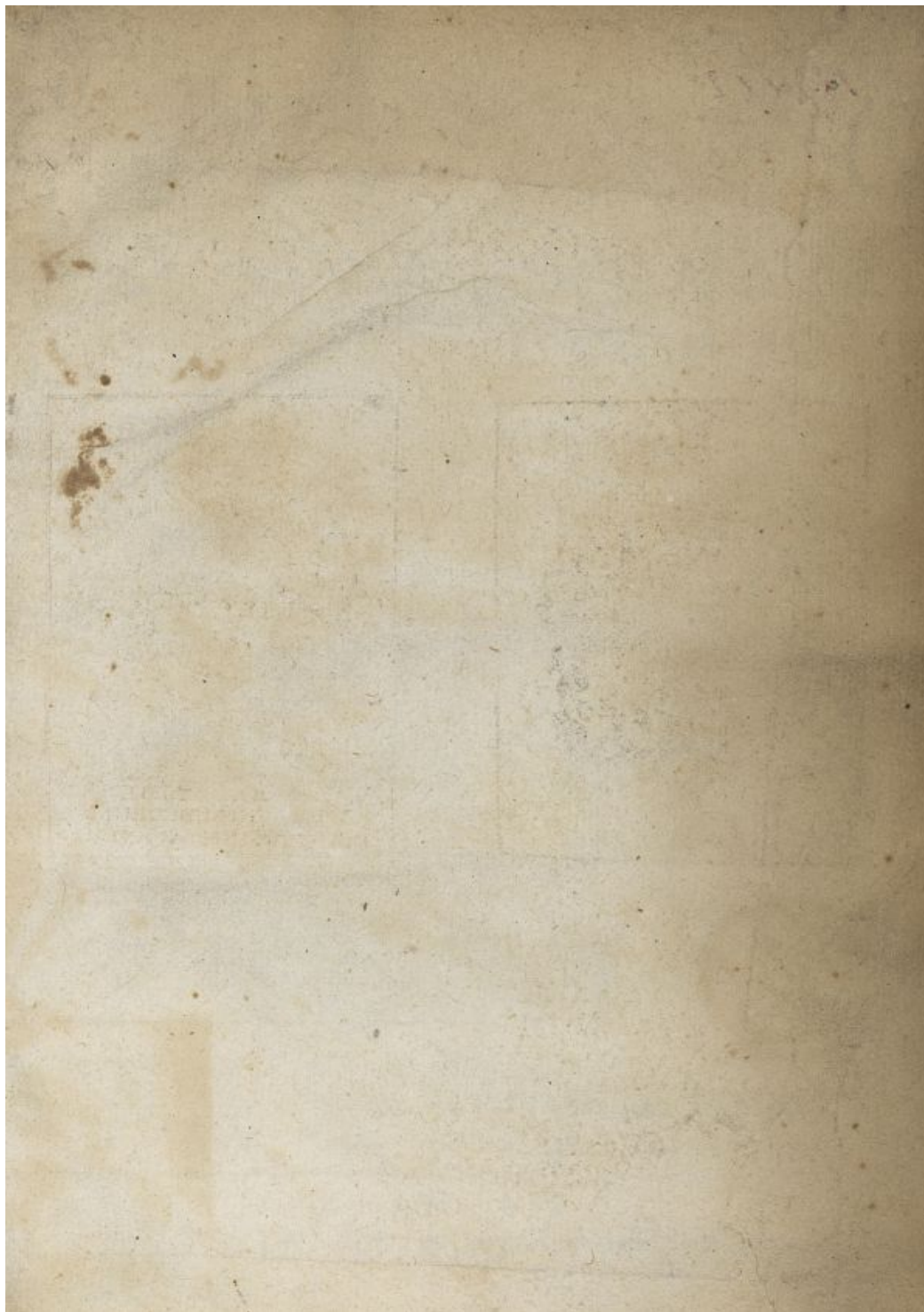


R.
17^a

MF 1842



0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10



12412

6696

ORTHODOXE OU DE L'ABUS DE L'ANTIMOINE,

DIALOGUE TRES-NECESSAIRE POUR
detromper ceux qui donnent ou prennent le
Vin & Pouldre Emetique.

Où il est prouvé par raisons tirées de l'Ancienne & Nouvelle
Medecine ou Chymie, que ces preparations ne peuvent estre
à l'Antimoine ses qualitez veneneuses.

Qu'on n'appelle point Art ce qu'il feroit de hazard, mais de qu'il aura
appris de la lecture des Anciens, autrement nous sommes plus tost
exposez au danger si nous nous soubmettons à des volontez
si incertaines. *Cassiodore liure 6. des Diverses en la
Formule du Premier Medecin.*

Composé par M^e CLAUDE GERMAIN, Docteur Regent
en la Faculté de Medecine à Paris.



A PARIS,
Chez THOMAS BLAISE, rue saint Jacques, à l'Enseigne
saint Thomas, proche saint Yues.

M. DC. LII.
Avec Privilege du Roy, & Approbation des Docteurs.

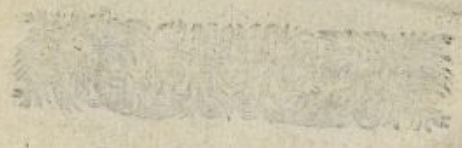
ORTHODOXE
OU DE L'ABUS
DE L'ANTIMOINE

DIALOGUE TRÈS-NECESSAIRE POUR
détromper ceux qui donnent ou prennent le
Vin & Poultre Emétique

Médecine ou Chimie, que ces préparations ne peuvent être
à l'usage de quelques personnes

On ne s'oppose point à ce qu'il soit permis de faire usage de
après de la doctrine des Anciens, au moins nous sommes
exposés au danger si nous nous fondons sur des raisons
si incertaines. Cependant dans le cas de l'usage de la
le malade de l'usage de l'Antimoine

Composé par M. CLAUDE GERMAIN, Docteur Royal
en la Faculté de Médecine à Paris.



A PARIS,

Chez THOMAS BRASSE, rue Saint Jacques, à l'Écritoire
Saint Thomas, proche Saint Yves.

M. DC. LII.

Avec l'approbation du Roy, & l'approbation des Docteurs.



A

MONSEIGNEUR

MESSIRE

NICOLAS FOUCQVET,
Cheualier, Vicomte de Melun,
& de Vaux le Vicomte,
Conseiller ordinaire du Roy
en ses Conseils, & son Procureur
General.



MONSEIGNEUR,

*Le respect que ie dois
à vostre Personne, & au
rang que le merite & la suffisan-
ã ij*



EPISTRE.

ce vous ont donné dans le premier
Parlement de France, se trouuant
partagé de la crainte de destourner
quelques heures d'un si digne & il-
lustre employ, m'auroit pû retenir
de vous presenter cet Ouvrage; n'e-
stoit que l'ayant conceu par le pur
motif d'une charité animée de ce zele
que nostre Compagnie a tousiours &
en toutes rencontres genereusement
tesmoigné pour la pureté & la veri-
té de l'ancienne medecine, & à com-
battre les abus & mauvais usage des
nouveaux remedes: ie me suis en mes-
me temps aisement persuadé qu'un
si iuste dessein ne pourroit desplaire
à celuy, auquel comme au souuerain
depositaire des volontez de nos Roys
& de leur Iustice tout ensemble, il

EPISTRE.

appartient de connoistre & d'auoir
l'œil sur tout ce qui peut interresser
la chose publique. Et de vray, puis
qu'au rapport de Cassiodore homici-
cidij crimen est in hominis sa-
lute peccare. Ce seroit trop las-
chement abandonner la verité que
de se taire, & se rendre complice de
tous ces homicides, lesquels, au grand
mespris des premieres & principales
maximes de nostre profession, abu-
sans maintenant à tous propos d'u-
ne temeraire liberté que l'impunité
leur donne, mettent en usage vn mal-
heureux poison reconnu & condam-
né pour tel par vn decret celebre de
nostre Faculté, donné le 8. Aoust
1566. Maistre Simon Pietre estant
Doyen, & ce apres vne exacte discus-

Lib. 6. var.
formul. 19.

ã ij

EPISTRE.

tion & l'entiere connoissance de cause qui en fut agitée pardeuant Messieurs les Gens du Roy, la Compagnie ayant esté assemblée pour ce sujet par les ordres de la Cour. Laquelle Decision si Authentique les moins passionnez iugeront auoir esté d'autant plus iuste & equitable, qu'elle se trouue conforme à ce qu'ont escrit de l'antimoine, & de ses preparations, tous les premiers Maistres de cette nouvelle medecine qu'on appelle Chymie: ainsi qu'il m'a esté aisé de iustifier par les memoires qu'ils nous fournissent, & que j'employe en ce liure pour les combattre de leurs armes. Deuois-je d'ailleurs retenir dans le silence la verité des sentimens de nostre Eschole, tandis que ie voy

EPISTRE.

paroiſtre au iour les faux eloges de
l'antimoine, concertez en cachette, &
publiez par un temeraire attentat
contre les loix que la Cour nous a
données. Il eſt bien vray, MON-
SIEIGNEVR, que ie pouuois
laiſſer cette charge à vne meilleu-
re plume, & qu'entre tant de cele-
bres perſonnages qui compoſent cette
premiere Faculté de l'uniuers, en-
tre leſquels ie tiens à honneur d'e-
ſtre le moindre; quelque autre euſt
pû mieux deduire & rebauffer plus
aduantageuſement les veritez que
ie traiçte. Mais, i'aduouë ingentiè-
ment qu'en ce rencontre amor ne-
ſciuit ordinem, pietas vicit pu-
dorem. Et bien que ie me ſentiffe
trop foible pour deffendre dignement

EPISTRE.

par mes Escrits ce testament de nos peres, que quelques moins entendus & peu religieux enfans pretendent faire casser comme inofficieux à l'antimoine, j'ay creu neantmoins que ce m'estoit assez faire si ie travaillois à desabuser ceux qui se laissent emporter si imprudemment aux fausses persuasions de ces Medecins, qui leur presentent ce dangereux & empoisonné remede; en leur remonstrant qu'il n'estoit authorise de la raison, ny mesmes des exemples; si ce n'est de quelques charlatans, vagabons & ignorans desquels ils en ont appris l'usage: qu'on ne le peut mettre en pratique sans violer les loix de la Medecine, & que mesmes si on se veut donner la peine de rechercher

&

EPISTRE.

Et examiner de plus près la nature de l'Antimoine & de ses preparations, & ne les pas croire sur leur dire, on trouuera que c'est un tel poison qu'il ne peut en retenant sa vertu vomitiue ou purgatiue, perdre cette maligne qualite ennemie de nostre vie; sur laquelle toutesfois ils fondent tous leurs miracles. Ce qu'estant ainsi comme ie le monstre par viues raisons & tesmoignages sans reproche: ce sera à vous, MONSIEUR, de iuger & connoistre s'il leur doit estre desormais ainsi permis, sponte delinquere, quibus ante momenta scientiæ animas imponitur obligare, comme disoit Cassiodore. Pour ^{Ibid.} ce sujet nostre grand Hippocrate se

ẽ

EPISTRE.

plaignoit autresfois que la peine de l'ignominie estoit trop legere pour retenir une telle liberte de mal faire, qui seule fait tous les desordres de la medecine, ποῦσημον γὰρ ἰντελικῆς μόως ἐν τῆσι πόλεσιν ἔδεν ὡρεσαι πλω ἀδοξίης. αὐτῆ ἢ ἔπρωσκει τὸν ἔξ αὐτῆς συγκαταμύοις. Aussi du depuis la Loy ayant esgard à sa iuste plainte, & voulant donner des bornes à cette effrenée licence, prononça ficuti medico imputari euentus mortalitatis non debet: ita quod per imperitiam commisit imputari ei debet, pretextu humanæ fragilitatis delictum decipientis in periculo homines innoxium esse non debet. Laquelle Loy semble auoir esté escrite sur les memoires d'Hippo-

Lib. de
lege.

ff. lib. 1. l.
illicitas §.
ficuti.

bid

EPISTRE.

crate, lors qu'il disoit καὶ ὡς μὲν ὀρθῶς Lib. de af-
fectioni-
bus.
θεραπεύοντος τῶν ἰητρῶν ὑπὸ μαγέθεος τῆ νόσου
κρατένται ὁ καμνων, ἔχῃ καὶ αὐτὴ ἡ ἀμαρ-
τία τῶν ἰητρῶν ὄσιν. ὡς ὅ μὴ θεραπεύοντος ὀρ- od. di. i
et. iii
θῶς ὑπὸ τῆ νόσου κρατένται, τῶν ἰητρῶν. Et de
fait selon la Loy mala medica- ff. lib. 10.
tit. 2. vlp.
lib. 19. ad
edictum.
menta & venena veniunt in iu-
dicium, sed iudex omnino in-
terponere se in his non debet,
boni enim & innocentis viri of-
ficio eum fungi oportet. La Loy
mesme rapportée par Iulius Pau-
lus passe plus avant & ordonne de
la peine. Si ex eo medicami- Lib. 5. re-
cept. sent.
ad fil. ad
leg. Cor.
de Sicar.
& Venef.
tit. 23.
ne quod ad salutem hominis
vel ad remedium datum erat
homo perierit, is qui dederit si
honestior fuerit in insulam de-
portatur, humilior autem ca-

ē ij

EPISTRE.

pite punitur. Mais celle qui est
 couchée dans les Basiliques sans fai-
 re aucune distinction des personnes
 les condamne à la mort εἰς ἐλεύθε-
 ρον ἢ δ' ἄλλος ἐπὶ οἷα δήποτε προφάσει δώ-
 σει ποτόν, εἴτε γυνὴ ἀνδρὶ εἴτε ἀνὴρ γυναι-
 κί, εἴτε δ' ἄλλη δεσπόνη, εἴτε δ' ἄλλος δεσπότης
 καὶ διὰ τῆς τοιαύτης προφάσεως ἀδενεία
 ἀπέσει ὁ τὸ ποτόν ἐκπιών, καὶ συμβῆ αὐτῷ
 ἢ τὸ κατάρρευσιν καὶ ἀποθανεῖν, ἕξει
 πτωρεῖδω. La iuste severité de ces
 loix seroit, MONSEIGNEUR,
 en ce temps à souhaiter pour arre-
 ster le cours malheureux, & tant
 de coups funestes d'un si pernicieux
 remede qu'on desguise & assaison-
 ne de plusieurs façons, pour mieux
 courir sa malice & le faire avaler
 sans qu'on y pense. Ce sont là les

Lib. 60.

tit. 39.

ἢ φαρμ.

ἢ τῆς δίδου.

ἢ πωλεῖω

φαρμ.

ἢ τῆς δίδου.

ἢ πωλεῖω

φαρμ.

ἢ τῆς δίδου.

ἢ πωλεῖω

φαρμ.

ἢ τῆς δίδου.

ἢ πωλεῖω

φαρμ.

ἢ τῆς δίδου.

ἢ πωλεῖω

φαρμ.

ἢ τῆς δίδου.

ἢ πωλεῖω

φαρμ.

ἢ τῆς δίδου.

ἢ πωλεῖω

φαρμ.

ἢ τῆς δίδου.

ἢ πωλεῖω

φαρμ.

ἢ τῆς δίδου.

ἢ πωλεῖω

φαρμ.

ἢ τῆς δίδου.

ἢ πωλεῖω

φαρμ.

EPISTRE.

*souhais & les plaintes ordinaires
de la voix publique, & particulie-
rement de ceux qui pratiquent la
medecine avec plus de probité & de
lumiere; bien esloignez de l'humeur
de ces Medecins qui ne s'estudient
qu'à courir apres le faux lustre d'u-
ne reputation mendiee parmy la
multitude ignorante ἐπιθυμῶντες ἑκ-
χαινοῦν ἢ πολὺ ὄχλον. Lib. de
Arte. comme disoit
d'eux Hippocrate: Plaintes neant-
moins assez inutiles & sans force si
vous ne les escoutez & appuyez de
vostre main. L'ordre que vous pou-
uez & sçauvez trop bien y apporter
est seul capable de les ranger à leur
devoir, & de leur oster des mains ce
poison qui deserte tous les iours tant
de maisons, & decime les testes des*

EPISTRE.

plus illustres familles. C'est de vous, MONSEIGNEUR, que la médecine attend ce souverain remede si necessaire à la santé publique, & pour lequel le Ciel importuné des vœux de tant de Citoyens dont vous aurez ainsi mis la vie en assurance, versera icy bas ses benedictions sur vous & sur les vostres, pour gage de celles qu'il vous reserue pour le plus haut prix de vostre vertu, que ie reuere avec autant de respect que ie suis,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur,
C. GERMAIN.



Aduertissement au Lecteur.

MON CHER LECTEUR, si tu n'es
entierement preuenu & passionné
pour des sentimens contraires aux
veritez les plus importantes de la
medecine, que ie pretends te descouurir en cet
ouurage; i'espere que mon dessein passera dau-
tant plus aisement dans ton approbation, que
tu le trouueras conceu pour ton seruice, pur &
net de tout autre interest que de celuy auquel
l'honneur de ma profession m'appelle: lequel
ie ne puis trahir en me taisant sans blesser d'vn
mesme coup ma propre conscience, qui me
porte à te faire voir le peril euident & les suites
malheureuses auxquelles tu t'expose par vn te-
meraire vsage de l'antimoine, maintenant af-
faisonné en vin ou poudre emetique. C'estoit
assez autrefois pour le faire apprehender de sça-
uoir qu'il estoit conuaincu d'estre poison par
les Decrets authentiques de nostre Compagnie,

Aduertissement

& comme tel que des Arrests du premier Parlement de France l'auoient banny. Aussi ne pouoit-il trouuer en ce bon temps, durant la vigueur des Loix de l'ancienne Medecine d'autres approbateurs qu'un tas de coureurs Charlatans & Empiriques : son cours mesme & debit n'auoit lieu que parmy la populace ignorante & facile à estre persuadée par telle maniere de gens ; lesquels au reste pour vne si criminelle temerité s'estoient rendus odieux aux mieux sensez & iudicieux Chymistes, du nombre desquels ils se rangeoient, en publiant pour donner plus de vogue à leur marchandise, qu'ils auoient par vn travail de plusieurs années tiré ce rare secret des plus secrettes operations de la Chymie. Mais à present que ie voy ce mesme poison entre les mains des plus signalez dans l'approbation vulgaire, i'ay sujet de craindre pour toy qu'à l'exemple de beaucoup d'autres faisant ioug à leur estime, tu ne deuienne trop tard sage à tes despens, ou que du moins l'eclat d'une telle reputation ne te retienne encores suspendu, n'osant condamner pour leur respect vne drogue si funeste. Et de vray qui ne se trouueroit estonné de voir en nos iours des Medecins dogmatiques si diuisez en leurs opinions touchant l'usage de l'antimoine. Les vns le tiennent pour vn souuerain,

au Lecteur.

rain innocent & vniue rsal remede des maladies les plus desesperées, ils s'en seruent mesmes en toutes rencontres; les autres au contraire l'ont en horreur comme vn veritable poison : d'autres sans se declarer de l'vn ny de l'autre party s'accomodent aux temps, aux mœurs & aux personnes avec lesquelles ils se rencontrent, & se laissent aller au courant des opinions contraires; ne faisans aucune difficulté d'employer l'antimoine aux maladies les plus dangereuses, apres s'estre seruis quelques fois des remedes ordinaires : iugeans estre plus expedient de changer les maximes d'vne meilleure methode pour risquer tout d'vn coup, que d'attendre du temps & de l'usage continu des medicamens non suspects la guerison de leurs malades. Ces considerations si legitimes & pressantes durant le regne d'vn tel abus, m'auoient porté plusieurs fois de mettre la main à la plume, d'autant plus volontiers que par l'estude ou plustost la curiosité que i'ay eu pour la Chymie, i'auois descouuert ce que les Chymistes vantent de plus secret en leurs operations, & particulièrement pour celles qui regardent l'antimoine. Mais d'vn autre costé mon humeur esloignée du bruit & de l'ostentation, jointe au respect que ie gardois pour ceux de nostre Compagnie qui en authorisent l'usa-

Aduertissement

ge, me retenoit tout court, ne croyant pas pou-
uoir arrester par mes escrits le cours de ce desor-
dre; apres auoir franchy les loix souueraines, &
violé les sages resolutions de la plus celebre Fa-
culté de l'vniuers. Ainsi ie balançois tous les
iours ces iustes ressentimens avec la crainte & le
respect, & pour tant de funestes & sinistres ef-
fets de l'antimoine, ie me contentois de nourrir
en moy-mesme ma douleur par des regrets inu-
tils, iusques à ce qu'il pleust à Dieu me visiter
d'vne fascheuse & perilleuse maladie, en laquel-
le il permit que ie fisse l'essay de ce mal'heureux
remede, pour r'en dire de meilleures & plus cer-
taines nouvelles que ne font ceux qui l'ordon-
nent, & se donnent bien garde d'en prendre
eux-mesmes dans leurs maladies; l'affaire se pas-
sa de la sorte. Le premier iour d'Octobre de l'an-
née mil six cens cinquante ie tombay en vne
siebvre lente continuë, fuiuie d'vne profonde
pesanteur du bas ventre & de quelques fremis-
semens par tout le corps: apres la saignée & au-
tres remedes de saison pratiquez les premiers
iours, ceux qui me firent l'honneur de me se-
courir de leurs bons aduis trouuerent à propos
de me donner le huitiesme vne legere potion
purgatiue, en reseruant vne seconde pour le
lendemain, si l'occasion se trouuoit aussi fauo-

table. L'effet de la premiere sembloit desia le promettre quand le redoublement arriué de nuit & n'ayant cessé sur le iour leur fist rompre ce dessein & penser à la saignée; qu'ils iugerent neantmoins à propos de differer pour quelques heures. Quelque temps apres s'estre ainsi retirez pour reuenir à l'heure donnée vn redoublement inopiné me surprit, & par quelque vapeur portée au diaphragme me causa à l'instant vne difficulté de respirer avec stupeur & engourdissement de tout le costé droit, non sans troubler mes sens: lesquels accidens, bien qu'ils fussent legers en effet comme ils le tesmoignerent à leur peu de durée, mirent l'allarme & l'effroy en ma famille. On court aussi-tost au dernier Sacrement & à mes Medecins ordinaires; mais de malheur ne s'estans pû rencontrer, on en trouua d'hazard vn extraordinaire, qui ne sçauoit encores rien de ma maladie: lequel, bien qu'à son iugement ie fusse à l'extremité ne laissa de donner à l'instant des esperances d'vne prompte guerison à toute ma maison desolée, laquelle en ce besoin apparent donna les mains à ce remede qu'il voila du nom d'vn secret dont il auoit, à ce qu'il disoit, acquis la connoissance par le traual de trente années; assurant qu'il me gueriroit auant que le iour fust passé. Et de fait

Aduertissement

craignant de perdre l'opinion de ce secret s'il l'eust esté prendre dans la boutique del'Apotiquaire, il ayma mieux le preparer & mixtionner chez luy, ayant assez de bonté de me l'apporter & faire prendre luy-mefme : ce que ie fis avec beaucoup de peine & repugnance ; quoy que ie n'eusse sur l'heure aucune connoissance de ce remede sophistiqué de theriaque, comme le gouft me donna incontinent apres à connoistre. Quoy fait il se retire & laisse ma femme, mes enfans, & mes amis presens en l'attente de ses belles promesses ; les aduertissant qu'on ne s'estonnast de ce qu'on verroit : que cet excellent remede me feroit vomir, aller à la selle, & fuer tout ensemble, & qu'au moyen de toutes ces euacuations ie guerirois sur le champ. Et de vray on ne fut pas entierement trompé, son dire se trouua veritable en ce que dans l'espace de quatre heures, bien qu'à chaque moment ie fusse pressé & violenté de vomir, ie vomis seulement deux fois avec des efforts si extraordinaires en leur violence, qu'ils me firent paroistre la fueur sur la region de l'estomach & au visage, encores qu'il ne sortit autre chose que ce qui estoit entré de nourriture ou de boisson : mon ventre ne se deschargea qu'une petite fois, en suite l'enuie de vomir me continua tousiours

au Lecteur.

iufques au lendemain, que s'eftant trouué avec ces Messieurs qui me traictoient d'ordinaire, on leur monstra vne liure de chyle pur & parfaitement trauaillé de la quantité de bouillons qu'on m'auoit fait prendre durant le reste du iour & toute la nuit fuiuante ; lequel i'auois vomý avec des violences n'ompareilles. Il tafcha, pour diffimuler le finiftre effet de fon fecret admirable, de faire paffer aux yeux des autres plus clair-voyants que luy ce chyle pour de la bouë d'vn abscez : & se retira pour ce fubjet fur l'heure apres m'auoir condamné à la mort. Peu s'en fallût qu'il ne fust veritable en fon prognostique: en effet la fiebvre s'augmenta de forte qu'elle deuint ardente accompagnée de refuerries continuelles, qui ne m'osterent pas neantmoins le fentiment de mon mal, qui garda fa violence l'efpace de quatorze iours avec des ardeurs extremes dans le fond de mes entrailles, & fpecialement dans l'estomach qu'on pouuoit mefme difcerner par l'attouchement, & qui me causerent vne telle fiebvre les fix premiers iours, qu'à peine se pufte elle efteindre par la quantité d'eau que ie beuuois: on en compta feize peintes pour vne nuit. Messieurs mes Confreres trauaillerent cependant de leur costé par fept ou huit saignées à efteindre ce feu extraordi-

Aduertissement

naire, duquel enfin par la grace de Dieu estans
venus à bout, ie vis retourner ma premiere ma-
ladie & reprendre ses dernieres brisées : mais
leurs bons soins & sage conduite luy fit quitter
prise en l'interuale de douze iours. Je n'auois
pas toutesfois encore recouuré mes forces pre-
mieres, & ma seule foiblesse me retenoit au lo-
gis : quand i'appris, qu'aux despens de la verité,
on auoit semé le bruit que ie deuois ma gueri-
son à ce dangereux breuuage qui m'auoit mis à
deux doigts de la mort. Les partisans de l'anti-
moine apostez de toutes parts mettoient mon
martyre au nombre de leurs miracles : à peine
estant sur les pieds pouuois-ie faire vn pas qu'on
me venoit à la rencontre pour me congratuler
en faueur de l'antimoine, & du merite de celuy
qui m'auoit composé vne si souueraine medeci-
ne. Ce qui m'obligea de porter hautement en
tous lieux le tesmoignage de la verité, & de taf-
cher à detromper ceux qui estoient preuenus
par vn rapport tout contraire. Mais quoy la
franchise & liberté que ie prenois pour vne si
iuste & legitime deffense, n'agreoit pas à vn cha-
cun : quelques-vns des supposts du contraire
party me disoient que ie deuois vser de plus
grande retenuë, & ne pas condamner vn remede
si signalé pour son vsage & approbation publi-

que. Les autres s'efforçoient de me fermer la bouche par la consideration de mes propres interests, en me montrant la foule des ennemis que ie me mettois sur les bras; que les plaintes & raisons se trouueroient inutiles, & trop foibles pour esbranler & diminuer vne creance si commune; à laquelle mesmes les plus iudicieux & mieux sensez n'osoient plus contredire. Ces persuasions toutesfois ne peurent faire aucune impression sur mon esprit, mais au contraire seruirent à me confirmer dauantage dans le dessein que i'auois premierement conceu de mettre au iour & de donner par escrit vn entier & veritable examen des vertus de l'antimoine. Je creus pour lors que Dieu, qui sçait tirer le bien du mal, m'auoit enuoyé cette maladie pour me donner courage à forcer tous ces obstacles & lasches respects, indignes de l'honneur & sainteté de ma profession, & m'aduertir ainsi que ie ne pouuois estouffer plus long-temps les veritez qu'il m'auoit fait sentir & reconnoistre, sans me rendre complice & charger ma conscience des malheurs que nous voyons tous les iours arriuer par ce dangereux poison. Que si tu veux croire Platon en sa republique qui fait plus de cas de la conduite & du conseil de ces medecins qui ont esté trauaillez de pareilles ma-

Aduertissement

ladies, ie me persuade que mon exemple te pourra retirer d'une si mauuaise route, dans laquelle plusieurs s'egarent & se perdent. Poussé donc de tels desirs i'esbauchois les premiers traictés de cet ouvrage, quand ie vis paroistre au iour vn petit liure releué de ce tiltre aduantageux, *La Science du Plomb sacré des Sages*. Lequel comme i'ay sceu de bonne part ayant esté concerté entre ceux qui sont les premiers & les plus zelez suffragans de l'antimoine, ie me persuadé aussitost que i'y rencontrerois des authoritez & des raisons si puissantes; qu'elles me feroient tomber les armes des mains & me contraindroient en mesme temps de changer de dessein & de sentiment. Mais au contraire le voyant tissü d'une si leger estoffe, sans autorité ny raisons, & son autheur trauesty en empirique de la plus basse taille, n'auoir recours qu'à l'experience, laquelle, quoy qu'elle luy ait fait le plus souuent faillite, il traueille à faire receuoir pour le seul garand des diuines vertus de l'antimoine. Ie me vis lors d'autant plus affermy en ma resolution, & mesme quand i'appris que nos plus iudicieux Medecins s'estans plaints aux partisans de l'antimoine, de tant de faussetez & d'erreurs renfermez en si peu de feüilles, ils auoient respondu qu'ils se scauroient bien deffendre si on escri-
uoit

au Lecteur.

uoit contre ce liure. Voila, mon cher Lecteur, les motifs qui m'ont excité à te donner cet ouvrage. Je l'escri en nostre langue, & ay mesme tasché de me faire entendre aux moins sçauans par des termes les plus faciles, afin que tu connoisse que ie ne pretends recuser aucun iuge qui voudra prendre connoissance de cause, ny enuiuer à aucun le profit qui luy peut reuenir de mon trauail. Les doctes & les plus deffians pourront trouuer dequoy se satisfaire dans les textes grecs & latins apposez en marge aux endroits principaux, & me iugeront par ce moyen aussi fidele en mes traductions enfermées dans le corps du discours, que tout mō procedé exempt de passion : lequel ne tend qu'à te descouuir les bancs & les escueils contre lesquels plusieurs eschoüent durant les orages des plus mortelles maladies. La matiere que ie traicte estant si contestée en ce temps, i'ay fait choix du Dialogue pour escrire, que i'ay creu à l'exemple de Platon estre plus propre à t'instruire : ayant iugé necessaire de faire passer par vne legitime conference tous les poincts litigieux & controuersiez qui concernent l'vsage de l'antimoine. Pour ce sujet tu verras *Iatrophile*, *Philalethe* & *Orthodoxe*, employez à l'examen de l'inventaire des pieces des deux parties, en espluscher toutes les in-

Aduertissement

ductions, voire les moins considerables pour prendre droict sur icelles. C'est à quoy singulierement Iatrophile ou l'amy des Medecins, & Philalethe ou bien l'amateur de la verité s'estudient, auant que le vieillard Orthodoxe, qui vaut autant à dire que droicturier en ses decisions vienne à prononcer; lequel, tout dogmatique qu'il soit, pour retrancher à ceux qui soutiennent le party de l'antimoine les voyes de recusation ou les iustes moyens d'un appel, & ne leur laisser aucun grief par un desny de iustice, iuge enfin le fond de sa cause sur le sac mesme, & sur les escritures produites des plus sçauans & celebres Chymistes. Mais afin que ie te laisse en peu de mots le tissu de ce Dialogue, son projet & sa suite: tu sçauras que m'estant proposé de prouuer & montrer clairement que le vomitif d'antimoine estoit de dangereux usage és fiebvres continuës, & qu'il n'est en aucune façon necessaire aux intermittentes: ie fonde la verité de ces propositions sur ce raisonnement,

Le vomitif violent est d'un perilleux usage és fiebvres continuës, & n'est nullement necessaire aux intermittentes.

Or est-il que le vomitif d'antimoine est violent.

Donc le vomitif d'antimoine est d'un perilleux

au Lecteur.

usage és fiebvres continuës, & n'est nullement necessaire aux intermittentes.

La preuue de toutes ces propositions a seruy de sujet & de matiere à toute l'estenduë de ce Dialogue, que i'ay pour cette raison diuisé en quatre entretiens. Dans le premier desquels i'examine la premiere partie de cette premiere proposition, sçauoir est que le vomitif violent est d'vn perilleux vsage dans les fiebvres continuës: & pour y paruenir ie viens au destail de ces fiebvres, & montre par des authoritez & raisons tirées de la bonne & ancienne medecine, le hazard qu'il y a de s'en seruir: soit que l'on considere la nature de telles fiebvres, leur siege, & les accidens qui les accompagnent, ou que l'on aye esgard aux conditions requises & necessaires pour exciter le vomissement violent avec ordre & methode. Le second entretien a esté reserué à la preuue du second chef de la premiere proposition, qui estoit que le vomitif violent n'est en aucune façon necessaire aux intermittentes; ce que ie prouue par l'induction faite en particulier de toutes ces fiebvres, en remonstrât que leur nature singuliere, la partie où elles establiissent leurs sieges, l'humeur qui les allume & entretient n'ont besoin de tel vomitif, & que leurs propres specifics joints à nos remedes

Aduertissement

ordinaires estoient suffisans pour leur guerison: après quoy il me restoit seulement de faire voir que l'antimoine estoit vn violent vomitif; mais d'autant que nous auons à demesler avec des aduerfaires, qui pour eluder leur condamnation par les authoritez & raisons prises de la dogmatique & meilleure medecine, ont voulu faire bande à part, & se disans sectaires de Paracelse ne plus reconnoistre d'autres maximes que celles qui se trouueront conformes à ses sentimens & aux loix & preceptes de la Chymie. I'ay esté obligé d'employer le troisieme entretien à l'entiere discussion de cette nouvelle secte, d'en estaller les principes, deschiffrer les plus secrettes maximes, & te montrer enfin leur fausseté & leur foiblesse; en les refutant par les propres escrits & sentimens de Paracelse & des plus signalez Chymistes. En outre ie te fais voir que Paracelse traictoit les fiebvres continuës ou intermittentes tout autrement que ne font aujourd'huy ceux qui se disent ses disciples, & qu'il ne s'estoit iamais seruy du vomitif d'antimoine pour leur guerison: cet vsage se trouuant entierement contraire aux regles de sa methode, que j'employe pour conuaincre ceux qui se disent à fausses enseignes les vrais heritiers de sa doctrine & de ses plus beaux secrets. Ie viens enfin

au Lecteur.

au quatriefme & dernier entretien, auquel ie descouure amplement la nature de l'antimoine, les differentes parties qui le composent, ses vertus tant propres & naturelles que celles qu'il retient ou acquiert de nouveau par ses diuerfes & plus secrettes preparations, dont on t'abuse maintenant, lesquelles tu verras conuaincuës de poison par la bouche & les sentimens vnanimés des premiers Chymistes anciens & modernes, & que l'antimoine desguisé en vomitif & purgatif ne nous nuit pas seulement par l'excez & la violence de ses euacuations, mais aussi à cause de son venin arsenical & mercurial ennemy de nostre vie & de nos trois parties principales par la contrarieté de toute sa substance, qui est du tout inseparable de sa faculté vomitiue & purgatiue. Et en dernier lieu, encores que ce liuret de la *science du plomb sacré des sages* ne valût la peine qu'on s'y arrestast n'estant farcy que de fables, & de propositions inutiles, erronnées & ridicules qui ne seruent de rien à la decision des poincts controuersez touchant la methode & l'usage d'à present de donner l'antimoine; i'ay voulu neantmoins par vne legere reueuë que i'en fais, te iustifier les faussetez les plus remarquables qu'il aduance. Que si mon discours semble à ton goût vn peu trop plein d'aigreur &

Aduertissement

de liberté, considere, ie te prie, que le zele pour vne verité qui t'est si importante, ne peut souffrir aucun desguisement sans ton preiudice, & que ma plume en criant ne trauaille que pour tes interests; estant au reste si peu ialoux de mes sentimens, que tu me trouuerras tousiours prest & disposé à enreceuoir de meilleurs. que ces messieurs donc qui s'interessent si auant pour vne si mauuaise drogue, iadis abandonnée & laissée aux charlatans en partage mettent la main à la plume; qu'ils nous tracent de meilleures marques dans leurs escrits de cette haute reputation & suffisance que le bruit commun leur donne, pour le merite de laquelle ils nous veulent contraindre à prendre d'eux de nouvelles loix & de recourir à leurs remedes. Quant à moy ie donneroies les mains des premiers à ces viues raisons & autoritez pressantes, que peut-estre ils mettent en reserue pour la bonne bouche, & pour les coups de maistres d'une replique plus forte: n'ayans eu autre dessein premierement que de sonder le gué & nous donner vne fausse alarme, en destachant de leur gros cet enfant perdu; bien que trop mal couuert pour essuyer cette premiere descharge. Que si toutesfois au contraire quelque reste de conscience leur ferme la bouche pour vne cause si mauuaise, & que chez

eux ou pour eux-mesmes ils ayent encores retenu la bonne methode & le meilleur vsage de l'ancienne medecine; bien qu'ils n'osent se declarer crainte de mettre leur credit au rabais: qu'ils se souuiennent du deplorable estat auquel ils s'engagent ainsi de plus en plus en trahissant leur propre connoissance, pour sacrifier tant d'ames innocentes à vne si foible & si peu afferuée reputation; qui sert enfin le plus souuent de iouiet au caprice de la fortune. Il leur seroit bien plus seant de suiure le genie & la moderation de ces grands hommes, ausquels il est encore resté assez de reputation & de merite apres vn simple & veritable adueu de quelque faute qu'ils ont commise. Ils n'appartient qu'aux esprits bas & raualez de ne vouloir rien perdre, si tant est qu'on puisse tenir à perte & deshonneur d'aduoüer qu'on est homme, & par vne ingenuë confessiõ profiter à ceux qui pouuoient tomber en des erreurs semblables. Hippocrate leur a tracé ce chemin en publiãt luy-mesme qu'il s'estoit mespris au iugement qu'il donna de la playe d'Autonomus: il fit conscience de cacher vne faute qui nous pouuoit instruire, ne voulant pas apres s'estre trompé tromper personne. C'est là le veritable esprit que ie leur souhaite, & qui doit seulement porter tout homme d'honneur,

A

Aduertissement au Lecteur.


de iugement & probité en l'exercice de nostre profession. Fais donc, mon cher Lecteur, ton profit de cet aduertissement, & prends garde dorefnauant d'apporter du moins autant de precaution, de retenuë & de prudence en ce qui peut interresser ta santé ou ta vie, que tu fais pour tes autres affaires.



A

A MONSIEVR
GERMAIN,
SVR SON LIVRE
contre l'Antimoine.

S O N N E T.

 Ermain, ton grand sçavoir esclatte en ce traité
Qui vient chasser l'erreur de la nouvelle escole;
L'Antimoine est par terre, & dessus ta parole
L'on n'y fondera plus l'espoir de la santé.

Trop long-temps le malade en parut enchanté;
Mais tu romps aujourd'huy ce charme si friuole,
Ton nom va faire bruit de l'un à l'autre pole,
Et par tout où ton art a de la dignité.

Ce Plomb, le Dieu des Dieux, comme quelqu'un
l'appelle,
N'atrouvé qu'un Chartier armé pour sa querelle,
Tu n'en auras pas moins de gloire à triompher.

Quel est cet ennemy qui vient tirer de terre
Cet homicide Plomb pour nous faire la guerre?
N'estoit-ce pas assez qu'on en eût pris le fer.

I. POUSSET.

ú

Decretum.

Collegij Medicorum de Antimonio Sententia.

VNiuerſi Collegij Medicinæ Facultatis Conuentu habito ſuper ſtibi, ſeu Antimonij iudicio & lege ferendâ ſancitum eſt omnium qui in Medicina claruerunt autoritate & rationibus, cùm alibi ſapè tum nuper apud patronum regium deductis, ipſum ſtibiū deleterium eſſe & inter ea ſimplicia quæ uenenata qualitate pollent annumerandum: nec poſſe quauis præparatione emendari ut intro citra moleſtiſſimam noxam poſſit aſſumi. Datum in Scholis Medicinæ tertio Kal. Auguſti, anno ſexto ſuprà ſeſquimilleſimum ſexageſimum.

SIMON PIETRE, *Moldenſis Decanus
Facultatis Medicina.*

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre, A nos amez & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Baillifs, Senefchaux, Preuoſts, leurs Lieutenans, & tous nos autres, Officiers & Juſticiers qu'il appartiendra; Salut. Noſtre cher & bien amé Maître CLAVDE GERMAIN, Docteur Regent en la Faculté de Medecine de Paris, nous a fait dire & remonſtrer, qu'il auoit compoſé vn liure intitulé *Orthodoxe ou de l'abus de l'Antimoine, Dialogue tres-neceſſaire pour detromper ceux qui donnent ou prennent le vin ou pouldre emetique*, lequel il deſi-

Privilege du Roy.

seroit faire imprimer & mettre en lumiere: Et parce qu'il craint qu'il ne soit contrefait & vendu à son prejudice, s'il n'auoit nos lettres de priuilege sur ce necessaires, icelles humblement requerant: **A CES CAUSES**, desirant fauorablement traiter ledit Exposant, & ne pas frustrer le public de son ouurage, **NOUS** luy auons permis & accordé, permettons & accordons par ces presentes, de faire imprimer, vendre & distribuer ledit liure, par tels Libraires & Imprimeurs qu'il voudra choisir, en telle forme & caractere & tant de fois qu'il verra bon estre, durant le temps & espace de neuf ans, finis & accomplis, à compter du iour que ledit liure sera acheué d'imprimer; Pendant lequel temps nous faisons tres-expresses inhibitions & defences à tous Libraires, Imprimeurs & autres, de quelque estat & condition qu'ils soient, d'imprimer ou faire imprimer, extraire ou contrefaire ledit liure, en vendre ny debiter, par toutes les Terres & Seigneuries de nostre obeissance, d'autres que ceux qu'aura fait imprimer ledit Germain ou ceux ayans charge de luy, à peine de quinze cens liures d'amende, & de tous depens, dommages & interests. **VOULONS** qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit liure, copie ou extraict des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy y soit adjoustée, & aux copies collationnées par l'vn de nos Conseillers & Secretaires du Roy, comme au present original. **VOULONS** en outre que si aucuns sont trouuez saisis d'aucun exemplaire contrefait, qu'il soit procedé contr'eux comme s'ils l'auoient imprimé; A la charge de mettre deux exemplaires dudit liure en nostre Bibliothèque, & vn en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur Molé Garde des Seaux de France, auant que

Privilege du Roy.

de les exposer en vente, à peine de nullité des presentes: SI vous mandons que du contenu en ces presentes vous fassiez jouir & vser ledit Germain ou ceux ayans charge ou pouuoir de luy, sans souffrir ny permettre qu'il leur soit fait ou donné aucun trouble ou empeschement. MANDONS en outre au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'exécution des presentes, tous exploits & saisies necessaires, sans demander autre permission: CAR tel est nostre plaisir, nonobstant clameur d'Haro, Chartre Normande, prises à partie & autres lettres à ce contraires. DONNE' à Paris ce quatriesme iour de Decembre, l'an de grace mil six cens cinquante-vn.

Par le Roy en son Conseil, *Signé*, COMBES.

APPROBATION DES DOCTEURS.

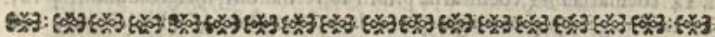
Nous sous-signez Docteurs Regens en la Faculté de Medecine de l'Vniuersité de Paris, & anciens Doyens d'icelle, deputez par son decret du septiesme iour de Mars dernier, pour examiner vn liure intitulé *Orthodoxe ou Dialogue tres-necessaire contre l'abus de l'Antimoine*, composé par Maistre CLAUDE GERMAIN, Docteur Regent en ladite Faculté; Nous l'auons jugé tres-digne d'estre mis au iour, apres l'auoir leu avec grande satisfaction & examiné avec attention, & trouué remply de bonne & solide doctrine, laquelle luy acquiert autant legitimement la qualité ou nom d'IATROPHILE que celuy de PHILALETHE luy est deû, ne dissimulant ses sentimens touchant les abus de l'Antimoine; lesquels estans receus & considerez sans passion, par ceux qui

Approbation des Docteurs.

s'en seruent avec trop grande liberté, Nous osons esperer qu'ils les reduiront à suiure la vraye, seute & ancienne methode de pratiquer la Medecine, laquelle il enseigne comme vray ORTHODOXE & digne nourrisson de cette Faculté, qui a de tout temps conserué la pureté de la bonne Medecine, l'a pratiquée suiuant les preceptes d'Hippocrate & Galien, & genereusement condamné les erreurs qu'on a rasché d'y introduire. Pour vne entiere recommandation de ce liure, il seroit à desirer que nostre Autheur eût moderé la chaleur de sa plume, & n'eut recommandé le tartre vitriolé, le gilla vitrioli, le mercure precipité, non plus que l'Antimoine; ceux-là, ainsi que cestuy-cy, empruntans leur malice de la Chymie, laquelle il semble vouloir rendre plus recommandable qu'elle n'a esté estimée ou recommandée par les plus celebres Personnaiges qui nous ont precedez en cette nostre Faculté, la memoire desquels ne perira iamais, quoy que leurs noms ayent perdu leurs places dans le catalogue de ses Docteurs. Fait à Paris ce Lundy 8. iour d'Auril 1652.

MERLET.

MOREAU.



ADVIS AV LECTEUR.

MOn cher Lecteur, tu scauras que si j'eusse esté instruit de cet ancien decret de nostre Compagnie, qui a condamné l'usage du *gilla vitrioli*, *tartre vitriolé* & *mercure calciné*, comme ces Messieurs, qui ayans passé par les premieres charges de nostre Faculté, ont eu en possession les Registres, me l'apprennent maintenant par la remarque qu'ils en font dans l'Approbation de mon liure, ie les aurois releué de cette

Avis au Lecteur.

peine, quoy que ie n'y aye glissé ces remedes qu'en passant & seulement pour satisfaire à la curiosité des estrangers, qui ne se plaisent qu'aux remedes Chymiques, & ainsi leur ouvrir le moyen de quitter le pernicieux v'sage du vomitif d'Antimoine, pour le changer en vn moins mal faisant, tel qu'est celuy du vitriol approuvé mesme par Dioscoride; lequel, au jugement de Galien, a esté des mieux entendus en toute l'estenduë de la matiere Medicinale: Je ne t'en diray rien d'avanrage, mon humeur estant de deferer avec respect aux sentimens de nostre Compagnie; ie souhaiterois vn pareil esprit à ceux qui se sont liguez contre ce celebre decret qui condamne de venin l'Antimoine, lequel tu liras au commencement de ce liure, n'estans fondez que sur quelques pretenduës experiences indignes & non receuables en vne profession toute dogmatique. Tu suppleras aussi, par ta bonté, aux fautes qui sont suruenues dans l'impression.

Lib. 4. cap. de Calcantho. Lata ventris animalia neccat drachmæ vini pondere deuoratū aut cū melle delictū vomitus ciet, & aduersus hausta fungorum venena ex aqua potum auxiliatur.

E R R A T A.

Page 7. ligne 9. en se mirans; *lisez*, en se mirant. p. 13. l. 21. surchargé; *lisez*, surchargée. p. 21. l. 13. attrition; *lisez*, attriction. p. 34. l. 7. d'vnc; *lisez*, d'vn. p. 125. l. 9. rechercherché; *lisez*, recherché. p. 134. l. 3. doit; *lisez*, donc. p. 174. l. 24. cochlaria; *lisez*, cochlearia. p. 181. l. 16. recouoist; *lisez*, reconnoist. p. 183. l. 7. carthilages; *lisez*, cartilages. p. 220. l. 17. Iatrophile; *lisez*, Philalethe. p. 243. dernierel. continue; *lisez*, continué. p. 261. l. 6. espce; *lisez*, espee. p. 264. l. 5. boullé; *lisez*, brulé. p. 268. l. 11. genereux; *lisez*, generaux. p. 278. l. 10. cet; *lisez*, cette. p. 279. l. 26. coction; *lisez*, lotion. p. 410. l. 23. imprudence; *lisez*, impudence. p. 430. dernierel. blomb; *lisez*, plomb. p. 439. l. 7. composé; *lisez*, composée.

Fautes qui se sont glissées dans les autoritez apposées en marge.
Page 7. ligne 6. *ὑπερβαίνω*; *lisez*, *ὑπερβαίω*. p. 14. l. 2. *ὄπι*; *lisez*, *ὄπιον*. p. 54. l. 15. *δύραμι*; *lisez*, *δύραμι*. p. 6. l. 16. *αὐστρα*; *lisez*, *αὐστρα*. p. 77. l. 2. 20. *lisez*, 22. p. 78. l. 13. *εσῶ*; *lisez*, *εσῶ*. p. 78. l. 1. *ἐκτα*; *lisez*, *ἐκτα*. p. 93. l. 7. *ἐλλείπον*; *lisez*, *ἐλλείπον*. p. 94. l. 9. *ἴστω*; *lisez*, *ἴστω*. p. 94. l. 21. *αὐτῶ*; *lisez*, *αὐτῶ*. p. 94. l. 29. *πᾶς*; *lisez*, *πᾶς*. p. 94. l. 8. *καρρυκαίων*; *lisez*, *καρρυκαίων*. p. 108. l. 13. *ταῖς*; *lisez*, *ταῖς*. p. 166. l. 42. *ἐπιπύριον*; *lisez*, *ἐπιπύριον*. p. 195. l. 11. *λευκόν*; *lisez*, *λευκόν*. p. 210. l. 2. *vndē*; *lisez*, *vndē*. p. 212. l. 24. *ἀπολλοδωμάται*; *lisez*, *ἀπολλοδωμάται*. p. 231. l. 5. *chatre*; *lisez*, *chatre*. p. 264. l. 23. *Mercurius*; *lisez*, *Mercurius*. p. 287. l. 9. *σχισσῶν*; *lisez*, *σχισσῶν*. p. 351. l. 28. *ἀλεξίτριψ*; *lisez*, *ἀλεξίτριψ*. p. 352. l. 2. *θέρμα*; *lisez*, *θέρμα*. p. 384. dernière lig. *terreni*; *lisez*, *terreni*.



*Clarissimo Germano Doctori
Medico.*



Escio quod certè est quod me tibi temperat astrum, Clarissime Germane, etenim præterquam quod nos eadem professionis & Collegij ratio sociavit; idem insuper animorum & voluntatum consensus qui est ad connectendas amicitias firmissimum vinculum nos arctius colligavit; eo namque ipso tempore quo aliquid meditabar, parabamque apologiam aduersus stibij assertorem & vindicem, tu maturatâ libelli ἐκδόσει, curam meam anteuertisti, & quod iam pridem parturiebam, tam feliciter edidisti, vt eo nomine plurimum tibi debeam: nec meo modo, sed & publico de quo bene mereri pergis, intererat namque salutis publicæ, vetare ne vis veneni latius serperet graffareturque in vulgus, atque portenti huius (quod vtinam intra parturientis viscera elisum) vbi primum contactu suo cælum terrasque polluit, festinata morte expiationem procurare; tu alter Hercules ἀλεξίχικος inuentus qui monstrum hoc transfuerberares, hydram lernæam spiris minacibus horribilem conficeres, Audaculos istos periclitatores nimis temerè de hominis corio ludentes reprimeres, locutuleis istis & blateronibus os occluderes, perituram istam de stibio chartam terfo hoc & perpolito stylo qui ætatem haud dubiè feret confoderes, bliteo huic & insulso ἀργυροφῶν ceu in-

ύ iiij

compto allineres atrum transfuerso calamo signum, ab Hippocratis & Galeni capite calumniam quâ plerique magnos illos viros grauare audent amolireris, longè latè que arcesseres. Perge vir charissime eo quo cœpisti pede in literarium plausum ire, os doctiorum mereri, æternamque famam condere ingenio, ausim polliceri etiam meo periculo futurum, vt qui genium habet & sale Hippocratis & Galeni oppidò aspersus conditufque hic à te elucubratus commentarius, Viuat, perennet, legatur, laudetur, perplaceatque omnibus iis qui meliori medicinæ litauerint; in eoque omine desino.

*M. Antonius Carpentarius Doctor
Medicus Parisiensis.*





Clarissimo Germano Philenus.



Vi vino vetere vtuntur inquebat comicus sapientes puto , ego vero qui veterem doctrinam colunt sectanturque, & tamen quæ est ingeniorum rerumque libido nouandarum cacoethes, iuniores plerique, maiorum qui artis medicæ familiam ducunt, placitis oppedere; *κρείας δόξας* antiquare & sapienter ab iis inuenta vsuque iam pridem recepta, temerè vertere non verentur ; & pro vetere vino , hornum, fugiens, sublestum , vno verbo puram putamque vappam propinant; quod sincerum purius *ἀπαράχρον* quale de meliore nota à patribus sponte fluxit, prodromum; id suo Mangonio adulterant malisque artibus infuscant, sicque crucium nobis ingerunt. Si qui paulo deliciores hoc quod ab auis atauisque prostat, asperius & durius nauseabundi fastidiant, atque sibi lenius molliufque concedi postulent; sciant illi non pati ætatem id quod de dolio defusum placuit & gratiam nouitatis quâ solâ censetur statim occidere atque euilescere. Itaque in ea quâ hodie maior pars mortalium laborat malacia , quibus sola placent sapiuntque mustea, in tam varia vinorum salua, etiam ipsâ fatente inuidiâ, oportet te clarissime Germane palati esse peritissimum vt in censura vinorum faciendâ quod apud pitissantes fieri amat neque vola manus aut siphone sed longe certeriore magisque fido criterio rationis scilicet & experientiæ *ἀναμαρτίτα* vini istius emetici cui sola hominum vœfania hodie pretium

fecit indolem maleficam probaueris ; Coum , Hippocraticum, vel sola ætate æstimandum asserueris ; etiamque sine suspensa edera vendibile, laudaueris, & suo sapore beatum beneficumque exhibueris ; vno verbo vtriusque illius vini dotes tam graphicè & feliciter expresseris, posthac vt non sit facile etiam perfido cauponi imponere & pro vero & germano adulteratum obtrudere. Magnam certè tibi gratiam debituri omnes qui valetudini suæ benè consultum esse volunt, in eo præfertim liquore in quo fraus nulla maior.

*M. Antonius Carpentarius Doctor
Medicus Parisiensis.*



Εὐχαριστήριον.

M. Antonij Carpentarij Doctoris Medici Parisiensis.

GRatulor ex animo Germano collegæ nostro Clarissimo eoque vel maxime nomine, hoc sæculo (quo nimis quam plures nouitatis aura tanquam pestilenti sydere afflati veterem doctrinam turpiter ejurantes, nouam αἰρεσιν profitentur) ob tam egregiè nauatam operam in asserenda Germana & ἠδελφισμένη veterum αἰωγῇ vt in Hippocrate illustrando, spirantem eius genium expresserit, in Galeni ἐξηγήσει eruenda; tam εὐσέως & feliciter vt rei aliàs obscuræ lucem, fastiditæ gratiam, obsoletæ nitorem, dubiæ fidem dederit, tam validis rationum momentis ἐπεροδῶν aculeum retuderit, iuniorum typhum represserit, periculatorum offucias & nebulas, veritatis luce retexerit; suam causam tam tersè & ornatè egerit peroraueritque, nulla vt post hac supersit de re aliàs controuersa dubitandi occasio. Palmarium me hercle opus quod cunctante stilo elucubratum perennabit, & per omne æui tempus plenis gloriæ velis feretur quandiu Medicinæ nomen exabit; dignus commentarius qui recto stet talo apud veri & æqui amantissimos; plausum & ἐπισημασίαν ferat apud sincerioris doctrinæ cultores obseruantissimos, sic vt ὀρθὸς λόγος meritò audiat, & in arce Mineruæ tanquam Phidiæ signum collocetur, ex quo posteri intelligant causam Hippocratis & Galeni aduersùm nuperos istos βαταύους non fuisse desertam; & si quæ est iniquitas temporum, res ex voto atque animi sententia minùs cesserit; nati natorum & qui nascentur ab illis audiant nos non nobis, sed rempublicam nobis defuisse.

P R E M I E R

SOMMAIRE DES MATIERES
contenuës en ce Dialogue, diuisé
en quatre Entretiens.

AV premier, il est prouué que le violent vomitif est d'un tres-dangereux usage aux fiebvres continües.

Au second, qu'il n'est pas mesme necessaire aux fiebvres intermittentes.

Au troisieme, la nouvelle Medecine de Paracelse & des Chymistes, apres un diligent & fidel examen, est refutée; & monstré que Paracelse & les meilleurs Chymistes n'ont iamais mis en usage le vomitif d'Antimoine pour la guerison de ces fiebvres.

Au quatrieme, les vertus de l'Antimoine, propres ou acquises par les preparacions qu'on luy donne aujourd'huy, sont à plein descouertes, reconnuës & condamnées de poison: & enfin il est suffisamment répondu aux poincts les plus principaux du liure intitulé La science du Plomb sacré des Sages.

Sapientia est in naturam conuerti, & eo restitui vnde publicus error nos expulerit. *Seneca Epist. 94.*

C'est estre sage que de se conformer à la nature, & de reprendre les brisées que l'erreur du commun nous a fait quitter. *Seneca en l'Epist 94.*

PREMIER



PREMIER
ENTRETIEN.

IATROPHILE,
PHILALETHE,
ORTHODOXE.

IATROPHILE.



HER Philalethe, il y a long-temps
que ie souhaitois vous rencontrer à
propos, pour iouir de vostre entre-
tien, & vous descouvrir le desplai-
sir qui me presse, quand ie considere que plu-
sieurs Medecins de ce temps, lassez de suiure
l'ancienne & veritable methode de practiquer la

A

medecine, mesprisent les regles d'un si bel Art, qui nous ont esté avec tant de iugement & de droict, prescrites par ce grand Hippocrate; ayans introduit presque dans toutes les maladies l'usage des violens Vomitifs, preparez avec l'Antimoine, & ce au grand malheur des pauvres malades, qui se precipitent à la foule entre leurs mains, pour la bonne opinion qu'ils ont si legerement conceu de leur merite, & les assurances qu'ils leurs donnent d'une prompte & entiere guerison.

PHIL. C'en est pas d'aujourd'hui, Iatrophile, que ce desordre s'est glissé dans la medecine, & qu'il me donne un pareil mescontentement qu'à vous : il faudroit n'estre pas chrestien, & auoir entierement renoncé à la charité que nous deuons au prochain, pour ne s'en affliger. Ce grand malheur de nostre commune profession, me touche autant de fois que ie fais reflexion sur tant de morts; mesme de personnes les plus illustres, que cette façon d'agir & ces dangereux remedes ont rauy à la bonne fortune de nostre patrie. Pour moy, puisque nos loix se taisent, si i'auois autant de sçauoir qu'il me reste de zele pour reprimer cet abus, i'aurois desja mis la main à la plume, & fait paroistre au iour mes sentimens, pour desabuser le monde

A

de cette fausse opinion dont ie le voy preueni.

IATR. Vous nous rendrez ce bon office quand il vous plaira, Philalthe, ie connois trop bien la portée de vostre esprit, pour apprehender qu'il eschouë dans vn si genereux dessein, & suis trop ialoux de vostre reputation, pour vous en conseiller la perte. Je sçay le talent que vous possédez pour la descouuerte de la verité: quoy qu'elle fust cachée, & obscurcie d'espaiffes tenebres, vous la desuelopperez, & ferez paroistre, si vous vous en donnez la peine. Que si vous enuiez ce bien au public, i'espere au moins que vous me ferez part de vos lumieres, & m'esclaircirez sur cette proposition, qui fait auourd'huy tant de bruit, sçauoir, **SI AUX FIEVRES CONTINUES ON PEVT SE SERVIR DV VOMITIF PREPARE' AVEC L'ANTIMOINE.**

PHIL. L'affection que vous auez pour moy, cher Iatrophile, vous fait ainsi parler à mon aduantage; mais graces à Dieu, ce lustre que vous me donnez ne m'esbloüira pas: Je me connois assez pour auoir de contraires sentimens de moy-mesme, bien qu'il soit vray que i'ay tousiours brullé d'vn ardent desir de la verité, & que pour sa recherche, ie n'ay voulu iamais rien mespriser, n'y esparagner aucun soin ny

A ij

travail qui m'en ait pû donner la connoissance, que i'estime d'autant plus loüable qu'elle est du deuoir de nostre profession. Je n'ay pas toutesfois tant aduancé que vous croyez, & qu'il seroit necessaire pour resoudre vne proposition si difficile, la decision en appartient à vn homme consommé en la lecture des bons liures, & qu'vn grand aage auroit rendu tres-expert en la pratique de la medecine & connoissance du bon choix & vsage des remedes. C'est pourquoy si vous le trouuiez bon, nous irions de ce pas trouuer le vieillard Orthodoxe, sa maison n'est pas loin de ce premier hameau que vous voyez, il est assez courtois & de loisir, comme ie pense, pour resoudre vostre difficulté, & nous en entretenir plainement : vne legere indisposition l'ayant obligé de s'y retirer depuis quelques iours, pour prendre l'air, & assurer sa santé contre ses menaces.

IATR. Je vous suiuray où vous voudrez, Philalethe, & quoy que ie ne sois assez connu d'Orthodoxe pour entrer si librement chez luy, le respect toutesfois que ie dois à sa personne, & qui m'obligeroit à la retenuë, cedera pour cette fois, sous vostre adueu, à l'enuie que j'ay de m'instruire.

PHIL. Ne vous mettez en peine, Iatrophile,

ie vous puis assureur que vous le rencontrerez d'un accez tres-facile. Il sera ray de sçavoir le motif de nostre venuë, & la curiosité qui nous porte à le consulter & rechercher pour arbitre de cette question.

IATR. Allons donc, mon cher Philaethe, j'espère par vostre entremise recevoir aujourdhuy l'entiere satisfaction de ce que ie pretends sçavoir. Ce grand personnage est fort entendu, à ce que j'ay appris, en la doctrine d'Hippocrate, & s'est par ce moyen acquis tant de credit & reputation parmy les doctes, que ses sentimens sont aujourdhuy receus comme des oracles, sortans de la bouche de la verité mesme; de sorte que nous pouvons nous promettre, s'il se veut donner le loisir de nous entendre, & de résoudre la difficulté qui nous arreste, qu'il nous fournira des raisonnemens si solides & pressans, que les plus ignorans & obstinez seroient contrains de les approuver, & se ranger de son party.

PHIL. Vous ne serez pas trompé, Iatrophile, ie vous diray de luy, ayant l'honneur de le connoistre plus familièrement, qu'estant éclairé & retenu comme il est en ses resolutions, lors qu'on le vient consulter sur quelque difficulté, avant que d'en iuger, & pour la decider avec

plus de poids & dequité, sa coustume est de laisser à tous venans la liberté entiere de contredire. C'est ainsi qu'il met à l'esprouue les veritez qu'il aduance. Et partant ne pensez pas qu'il vueille permettre que nous demeurions sans repartie, occupez seulement à l'entendre. Il nous obligera d'employer ce que nous sçauons, à luy former des obiections contraires, & telles que les plus animez pourroient apporter pour esbranler la verité des conclusions qu'il voudra prendre, lesquelles, par ce moyen, seront de nous d'autant mieux receuës, quelles auront esté plus fortement debatues & contestées.

IATR. Tous ceux qui suiuent nostre profession, Philalethe, ne marchent pas de mesme pied, & n'apportent tant de circonspection à ce qu'ils font & disent. Les vns, sans se peiner dauantage, se contentent de l'escorce, & tant en theorie qu'en pratique pensent que c'est assez faire, que de suiure, comme l'on dit, le cours du marché. Les autres, au contraire, embrassent les nouueautez qui se presentent tous les iours, pour lesquelles ils se passionnent tellement, qu'ils publient en leur faueur, que l'ignorance & l'enuie qu'on porte à la reputation de ceux qui les approuent, & leur donnent cours, poussent leurs ennemis à les condamner sur le

champ. D'autres, enfin, donnent bien quelque chose à l'estude & à la recherche des choses les plus cachées, & croyent avec raison, que nous devons faire profit de tout, se resouuenans de l'aduertissement que nous donne Hippocrate, qu'en vne profession de telle consequence qu'est la nostre; Il ^a ne faut rien m'espriser ny faire à l'estourdy. Mais ils ont ce malheur, que comme vn autre Narcisse, en se mirans ils se perdent, deuenans si ialoux de leurs propres sentimens, qu'ils ne peuuent souffrir qu'on les contredise & examine. Orthodoxe, à ce que vous m'apprenez, est bien esloigné de cette humeur, & quoy qu'elle semble n'estre plus de faison en ce siecle peruers où nous sommes: neantmoins sa droicteure & franchise me plaist bien dauantage en nostre exercice, que l'aveugle & malheureuse complaisance de plusieurs, qui courans à grands pas apres vne fausse gloire, mettent tout dans l'indifference, crainte de rencontrer quelque chose qui les arreste en chemin. C'est par ces artifices qu'ils gagnent le cœur & le credit d'vn chacun: leur souplesse passe pour ciuilité & courtoisie: & les autres, apres d'eux, paroissent rudes & grossiers en leur conduite. On les iuge aussi - tost opinia-
 stres & superbes.

^a Hippocr.
 liure 6 des
 Epid. sect. 2.
 art. 17. μηδ' ἐστ
 εἰς τὴν μὴδ' ἐστ
 ὑποφ' ἔχει

PHIL. On nous mettra du nombre de ces derniers, Iatrophile, mais qu'on croye de nous ce qu'on voudra, il suffit que la seule conscience, qui nous est vn tesmoin irreprochable mette à couuert la sincerité de nos intentions; c'est la principale satisfaction que nous devons attendre de tout ce que nous entreprenons. C'est n'auoir point le cœur planté en bon lieu, que de quitter la partie pour ces faux bruits; les ennemis & mesdisans sont les espines qui bordent le droit chemin qui nous mene à la verité, laquelle, certes à present a peu d'amis au prix de la flaterie & du mensonge: mais qui en contr'eschange se trouuent au besoin, aussi constans que fideles.

IATR. Que tout vostre discours me rassure, Philalethe, & me hausse le courage tout ensemble. Je vous confesse, qu' auparauant ie tremblois, & ces phantosmes me faisoient telle peur, que pour eüiter leurs approches, ie me suis bien souuent esgaré. O que vostre rencontre a esté ce iourd'huy heureuse pour moy! & pour le bien que vous me procurez dans l'attente que i'ay des belles veritez que nous apprendra Orthodoxe. Cependant le plaisir que vostre entretien ma donné par aduance, a tellement adoucy le chemin, que ie ne me suis ap-
perceü

perceü monter cette montagne, qui porte sur sa croupe le hameau que vous me montriez nagueres, pour marquer le voisinage de la maison d'Orthodoxe, bien que ie me ressentie encore des restes de ma derniere maladie.

PHIL. Ne prenez pas, s'il vous plaist, Iatrophile, mon silence pour complice de vos compliments, ie les desaduouë : & vous accorde seulement, qu'il n'y a rien qui nous defrobe le temps plus insensiblement, que l'agreable entretien des amis : principalement quand on met sur le tapis vne question de consequence, qui occupe tout nostre esprit. L'ame qui se plaist en ce diuertissement se retire, & ramassée presque toute entiere au cerueau, communique fort peu d'esprits aux organes des sens exterieurs ; de sorte que bien souuent il nous arriue comme à ceux qui sont rauis en extase, de ne pas ressentir les incommoditez qui nous seroient en vn autre temps tres-sensibles. Mais, mettons fin à nostre entretien, il me semble que i'apperçoy au bout de cette allée mon cher amy Orthodoxe, appuyé de son baston, qui se promene doucement, pour iouir de la fraischeur de cet agreable lieu. C'est luy-mesme, Iatrophile, ie le reconnois à sa taille, & à son port majestueux : que cette apparence exterieure marque bien la

B

grandeur de l'ame qui est logée en ce corps, qui n'a iusques à cette heure, resenty aucune diminution de la vigueur de ses fonctions. Aduançons, ie vous prie, à grands pas, ie suis en vne extrême impatience de l'aborder, nous ne pouuions venir plus à propos, il est seul, nous jöüirons ainsi entierement & plus à loisir de sa conuersation.

IATR. Ioignez-le, le premier, Philaethe, vous auez l'auantage d'estre cogneu de luy particulièrement: pour moy, ie croy qu'à peine me cognoist-il de nom.

PHIL. Ie feray ce que vous voudrez, Iatrophile, & puisque vous le souhaitez, ie m'aduanceray le premier. Mais, il semble qu'il m'ait desia recogneu & nous veuille preuenir, tant il marche à grands pas.

ORTH. Bien qu'il me reste quelque foiblesse de mon indisposition ie feray pourtant la moitié du chemin, mon cher Philaethe, croyez que si i'eusse esté aduertý de vostre dessein vous ne seriez pas venu me voir ainsi, j'aurois enuoyé mon carrosse. Soyez vous le plus que bien venu, ie vous ay vne obligation particuliere au delà de toutes les autres, pour la peine que vous auez pris de me rendre cette visite. Mais, qui est cet homme qui

s'advance , n'estoit-il pas de vostre compagnie.

PHIL. Ne reconnoissez vous point, Orthodoxe, le genereux Iatrophile, qui s'est acquis, par le grand amour qu'il a pour la veritable doctrine de la Medecine , vne haute reputation parmy les gens d'honneur.

ORTH. Je me souviens , Philalethe, d'avoir autresfois conuersé avec luy, & qu'il me tesmoigna par son entretien, l'auersion qu'il auoit pour ceux qui practiquent de nouveaux remedes contre les regles de l'art. Mais comme il ne m'est pas si familier que vous, ie n'ay pû le reconnoistre de loin. Quoy, est-il possible , que ie sois ce iourd'huy assez heureux, pour recevoir chez moy, vne si agreable couple d'amis.

IATR. Ce sera moy, Orthodoxe, qui seray comblé d'un bon-heur sans pareil, si vous me faites la grace de m'admettre pour tiers en vostre compagnie. J'espere cette faueur de vous, & i'employe pour cela le credit de Philalethe.

ORTH. Vous me faites vn sensible desplaisir, Iatrophile, de parler de cette façon. Ne sçavez-vous pas que i'ay tousiours fait estat des hommes de nostre profession, & qu'ils me font assez considerables d'eux-mesmes, sans

employer quelqu'un pour auoir accez chez moy. Cessons, ie vous prie, ces ciuilités, & aduançons vers le logis, vous auez besoin de repos, & de vous delasser de la fatigue du chemin.

PHIL. Nous vous obeïrons, Orthodoxe, mais ie vous prie de croire que nous ne sommes aucunement fatiguez, & si nous cherchons quelque repos, ce fera plustost pour vostre consideration, puisque vostre aage & l'indisposition qui vous reste, ne vous peuuent permettre vne si longue promenade.

ORTH. Il est veritable, Philalcthe, qu'elle m'abat insensiblement, ie refens au contraire que l'exercice moderé me fortifie de sorte, que depuis deux iours seulement que ie suis icy arriué, la tranquillité de l'esprit, l'abstinence, le bon air & la promenade, m'ont remis entièrement en ma premiere santé.

IATR. Je ne m'en estonne pas, Orthodoxe, la situation de vostre maison est tres-bonne, elle est bastie sur le penchant d'une petite montagne exposée au Soleil leuant, à couuert du midy & de l'occident, l'air pour cette raison y est pur & net, les eaux salubres, le terrain excellent; & partant ie croy que les fruiçts qui y viennent sont tres-bons.

ORTH. Ma propre experience, Iatrophile, fait foy de ce que vous venez de dire. Je ne suis iamais venu icy malade, que ie n'y aye recouuré promptement ma santé, sans me servir d'aucun remede; quand ie suis party de la ville, i'estois sans appetit, i'auois la bouche amere, avec des estourdissemens, des langueurs presque continuelles, & enuie de vomir: maintenant ie me porte tres-bien, graces à Dieu, & ne refens aucune de ces incommoditez.

PHIL. Il n'y a rien, Orthodoxe, qui restablisce plustost nos forces, & dissipe les causes des maladies que la bonté de l'air. La vigueur de nos corps despend des esprits les principaux instrumens de toutes nos actions: Or est-il, que ces esprits estans engendrez de la plus subtile partie du sang, & de l'air que nous respirons: Il est certain qu'un air espuré produisant de purs esprits, restablit en sa force la chaleur naturelle, qui ne pouuant demeurer oisive, & n'estant surchargé de nourriture s'employe à consommer les humeurs superfluës.

IATR. Cette façon de guerir, Orthodoxe, est bien plus seure & agreable que celle qui estoit practiquée en pareille occasion du temps d'Hippocrate, lequel au dix-septiesme Aphorisme du liure quatriesme, en semblable indis-

ὁ ἀποστρα-
φί, δὲ τοῦ
πίν, καὶ καρ-
διαγίης καὶ
σπυδαίου,
ἢ ἑμέα ἐκ-
παροῦσθαι,
ἢ αὖ φάρμα-
κῶν ἀποστρα-
φί.

position conseille le vomissement. S'il ^b arri-
ue dit-il que quelqu'un n'ayant point de fieb-
vre soit incommodé du degoust de la nour-
riture ; du mal de cœur , de vertige, avec es-
bloüissemens & amertume de bouche, il a be-
soin d'estre purgé par haut. C'est à dire par le
vomissement : tous ces accidens estans causez
par la bile qui nage en l'estomach, laquelle ne
peut estre plus promptement & facilement
vuidée, que par cette voye.

ORTH. Les hommes du temps d'Hippo-
crate, Iatrophile, estoient accoustumez à vo-
mir : ce qu'ils practiquoient ordinairement,
tant pour la conseruation de leur santé, que
pour la guerison des maladies. C'est pourquoy
il le conseille absolument en cet Aphorisme ;
la chaleur de son país contribuoit beaucoup
à la facilité de cette euacuation , parce qu'es
regions chaudes, les corps abondent en bile
plus subtile, qui de sa nature estant legere se
porte facilement à l'estomach. Mais en ces país
froids & où on n'est pas accoustumé au vo-
missement ; où la bile se rencontre pour l'ordi-
naire meslée de pituite , il est beaucoup
plus seur , de se seruir tousiours de medicamens
purgatifs, qui ne produisent pas si souuent de
mauuais effets comme le vomitif.

PHIL. Il semble par ce discours, Orthodoxe, que vous n'improuez pas seulement l'usage du vomitif en cette indisposition, en laquelle iusques à cette heure, la pluspart des Medecins l'ont conseillé; ains aussi que vous ne le croyez pas utile, ny mesme necessaire pour la santé. Neantmoins c'est le sentiment d'Hippocrate, aux liures de la diete & de la saine^d façon de viure. Où il veut que non seulement en Esté mais aussi en Hyuer & durant le froid on pratique le vomissement pour entretenir la santé; Cette coustume ayant esté approuuée des Grecs, a aussi esté receuë chez les Romains durant vne longue fuite d'années, avec vn consentement general de ceux qui faisoient la Medecine en ce temps-là. Il y a dans Ciceron en la derniere Epistre du 13. liure adressé à Attique, vn tres-beau passage qui nous enseigne la façon qu'ils obseruoient pour se faire vomir. Il parle à Attique de Cesar, & dit, *unctus est, accubuit, emittitur, itaque & edit, & Bibit. adias & incundè.* C'est à dire il se fist frotter, se mit à table, il vomit, & parrant beut & mangea sans apprehension & avec plaisir. Il s'estoit donc rempli, selon le precepte des Medecins, de diuers alimens & breuuages, auant que de

^c Liu 3. χερό
εσθαι ἢ τῶ
σι ἐμύτοια.
τὸς μὲν ὕγρο
τίγης τρεῖς
ἢ μίλις. τὸς
ἢ ἐρεστῆρος
δὲ ἀπὸ σίλιον
παυτοδα-
σασ.
d ἢ μίλις
τὸς χαμῆρα
τὸς ἐμύτι
τοῖς γὰρ ἢ χρί-
τες φλεγμα-
ποδίστατος ἢ
θεινῶ, ἢ πῆ-
ροσῆματα γί-
νεται ἀπὸ νε-
φαλιῶ.

vomir pour en faciliter l'effort : c'est ainsi que tous les sçauans expliquent ce passage de Cicéron. Et Seneque en l'Epistre cent quinzieme, inuectiuant contre l'intemperance des hommes de son siecle, qui auoient accoustumé de s'emplir en vn mesme repas de toutes sortes de mets, dit ces mots. *Confusior non erat uomentium cibus.* C'est à dire que ceux qui se faisoient vomir, ne mangeoient pas plus de diuerses sortes de viandes que ces gens-là.

ORTH. Je ne condamne pas entierement pour cela, Philalethe, l'usage du vomitif, tant pour l'entretien de la santé que pour la guerison des maladies : Je dis, generalement parlant, qu'il y a moins de hazard de se seruir des purgatifs, que des vomitifs ; parce qu'il est assez difficile de rencontrer toutes les conditions requises pour procurer avec assurance le vomissement. Il faut premierement que celuy qu'on veut faire vomir le puisse supporter aisement, ou par nature, ou par accoustumance, qu'il ait la teste forte, la poictrine large, que l'humeur, soit bile ou pituite, ne soit point attaché & adherant à l'estomach. Toutes ces conditions se rencontrant, on peut donner vn leger vomitif qui descharge seulement ce qui est contenu en l'estomach, & ne
tire

tire rien des parties voisines ; & pour ce sujet Hippocrate & Galien se sont seruis de decoction d'orge mondé, d'eau tiede, d'eau mielée, ou seule, ou meslée avec l'huile ; mais, comme toutes ces conditions se trouuent ensemble tres-rarement, il est vray de dire, que la coustume de vomir que les Anciens practiquoient fort frequemment, estoit plustost introduite par l'intemperance des hommes, & la flatterie, ou plustost indulgence des Medecins, que par vne iuste necessité de conseruer leur santé : De sorte que lors qu'ils se trouuoient l'estomach chargé de cruditez, bien loing de faire abstinence, & donner loisir à la chaleur naturelle de les consommer, ils entroient dans le bain chaud, & se procuroient le vomissement par l'eau tiede, afin de retourner plus promptement à leur desbauche. Que si les Medecins eussent esté curieux de la santé des hommes, ils n'eussent pas approuué cet abus. Il est certain que le frequent vomissement produit beaucoup d'incommoditez, dont ie vous entretiendray vne autrefois : c'est pourquoy ie condamne cette sorte d'éuacuation, soit qu'on l'employe pour descharger l'estomach des cruditez que l'intemperance y a laissé, ou pour euacuer l'humeur malin qui s'y

C

est engendré, ou qui y est venu d'ailleurs, si on n'observe toutes les conditions que j'ay cy-deuant remarqué. Que si pourtant il arriuoit qu'un yurongne plein de vin & de viande fust tombé en apoplexie, j'approuuerois bien en ce cas, que sans observer tant de circonstances, on le fist vomir au plustost avec l'eau tie-de, ou en luy donnant quelque autre doux vomitif.

IATR. Nous prenons, cher Philaethe, tant de contentement au docte entretien d'Orthodoxe, que nous ne nous apperceuons de l'incivilité que nous commettons en son endroit, le retenans si long-temps debout: obligeons-le, de se reposer.

ORTH. Mes chers amis vous m'aduertissez de mon deuoir, j'ay manqué le premier, vous arrestant icy si long-temps sans vous obliger d'entrer. Je vous prie d'excuser cette faute, & d'en attribuer la cause au desir qui m'emportoit de contenter vostre curiosité; entrons & nous reposons en la salle.

PHIL. Je le veux, Orthodoxe, là nous serons plus à l'aise pour nostre entretien.

IATR. Reprenez donc maintenant, Orthodoxe, le fil de vostre discours, & nous dites, s'il vous plaist, pourquoy vous vous con-

tenteriez de donner à vn yurongne apoplectique vn si leger vomitif. La pluspart des Medecins d'aujourd'huy, en donnent en cette occasion des plus violens tirez de l'antimoine.

ORTH. Puisque la cause premiere de cette apoplexie est dans l'estomach, Philalethe, scauoir est cette quantité superflüe de viande & de vin : laquelle surchargeant la chaleur naturelle, & ne pouuant estre digerée, remplit le cerueau de vapeurs espaisles & grossieres qui estouffent les esprits, & les empeschent de se porter aux organes des sens; d'où il arriue vne soudaine priuation du mouuement & sentiment que nous appellons apoplexie : Vn leger vomitif estant capable de descharger l'estomach de ce fardeau, il seroit non seulement superflu, mais mesme tres-dangereux de mettre en vsage les violens, qui ne se doiuent iamais donner aux corps pleins : de peur qu'en secoüant avec vne violence extrême les humeurs dont ils abondent, il ne s'en fist vn transport en quelque partie noble, & que durant l'effort de leur operation la personne ne fust suffoquée.

PHIL. Ce raisonnement est bien veritable, Orthodoxe, & l'experience nous à plusieurs fois fait voir que les violens vomitifs donnez

d'abord en cette maladie, soit qu'elle vienne par yurongnerie, ou autrement, apportent presque tousiours de funestes accidens, en remplissant de plus en plus le cerueau, & tuënt bien promptement le malade. C'est ce qui arriua il y a quelque temps à vn homme d'honneur âgé de quarante-huict ans ou enuiron, sanguin de son naturel, rouge en visage, & d'une bonne habitude; lequel apres auoir enduré quelques iours vne douleur de teste assez considerable, avec perte d'appetit, & quelques petits accez de fiebvre sans ordre, tomba enfin en vne legere fiebvre continuë qui luy osta aussi-tost toute sorte de raison, de façon qu'il ne reconnoissoit aucun de ses plus familiers amis: il ne parloit qu'à grand peine, & en beguayant ne disoit que des extrauagances. On court au plus proche Medecin, lequel connoissant aussi-tost la nature de la maladie, dit aux parens, que le malade estoit en vne prochaine disposition de tomber en apoplexie, pour la trop grande quantité du sang, qui remplissant extraordinairement les vaisseaux distribuez par toute la substance du cerueau, apporteroit enfin vne prompte suffocation des esprits; que les remedes consistoient à saigner sur le champ, de l'un & de l'autre bras, puis du pied, à appli-

quer des vantoufes , ouurir la jugulaire , fans oublier les frequens lauemens forts & acres ; & apres tous ces remedes, qu'il falloit venir à la purgation qui deschargeaft puiffamment le cerueau. Il fait en fa prefence tirer du fang des deux bras , donne ordre qu'on prepare auffi-toft vn fort laument , puis fe retire avec promesse de reuenir fur fes pas , pour faire executer les autres remedes. Mais, à peine est-il fortty , qu'vn autre arriue & dit aux affiftans, qu'on auoit perdu beaucoup de temps ; & que fans s'amuser à la saignée, il auoit fallu auffi-toft bailler la poudre emetique , pour descharger promptement haut & bas la nature furchargée de quantité d'humeurs ; & en mefme temps tire de fa pochette cet excellent remede, le mefle avec vn peu de bouïllon ; & se faifant affifter d'vn valet de chambre, le donne de force au pauvre malade : lequel quoy que priué de connoiffance, & porté, comme ie croy, de fon bon genie, refusoit absolument de le prendre. Cet excellent Medecin demeure pour voir l'effet de son remede, qui fut bien autre que celuy qu'il promettoit avec tant d'affurance : le malade ne commança pluftoft à auoir enuie de vomir, qu'il se fit vn nouueau transport d'humeurs aux parties superieures ; de forte que la

gorge & le visage grossissans à veuë d'œil, il entra en des conuulsions violentes & perdit en mesme temps la parole. Par ainsi il se forma vne apoplexie qui l'emporta en vingt-quatre heures, sans que la saignée du pied, l'application des ventouses, ny les autres remedes faits en suite, peussent reparer le desordre que ce malheureux remede auoit causé.

IATR. Je sçay, Philaethe, la verité de cette histoire, & i'en produirois quantité d'autres, si ie ne croyois qu'elle seule suffit pour desabuser le monde de l'opinion qu'il a que ce remede est absolument necessaire aux apoplexies. C'est pourquoy ie m'estonne, comme non seulement en cette maladie, mais aussi en plusieurs autres, on se sert si souuent de ce violent vomitif; estant impossible d'estre assureé de son effet. Nous pouuons bien respondre d'un médicament purgatif, puis qu'il tire l'humeur qui luy est familier, avec choix & moderation, par la proprieté de toute sa substance; ainsi voulant purger la bile, i'ay aussi-tost en main vn médicament qui produira cet effet, & l'euacuera selon mon intention, de la premiere, seconde, ou troisieme region du corps, en le proportionnant à la force du malade, & à la quantité de l'humeur que ie veux euacuer; si

bien, qu'en gardant religieusement les regles que l'art enseigne deuoir estre obseruées pour donner à propos vn medicament purgatif, ie suis assureé de venir à bout de ma fin : mais il n'en va pas de mesme du vomitif violent, qui ne produit son effet que par sa qualité maligne, & entierement contraire à l'estomach.

ORTH. Il y a trois sortes de vomitifs, Iatrophile, les premiers sont doux, & excitent seulement l'estomach au vomissement en ce qu'ils le surchargēt de leur quantité, ou par leur qualité relaschent & affoiblissent sa vigueur, qui consiste en vne certaine adstrition de ses fibres, par le moyen desquelles il se ramasse & referre pour embrasser de tous costez ce qui est contenu en sa capacité, afin de le mieux retenir, & cuire, s'il est capable de coction : c'est ainsi que les substances douces & grasses excitent le vomissement. Les seconds, qu'on peut appeller mediocres, agissent par leur qualité acre & mordicante, incisent les humeurs visqueux & grossiers, amassez ou attachez plus fortement à ses tuniques, & en cette maniere ils ne les preparent pas seulement à l'euacuation, mais aussi les mettent heureusement dehors sans crainte d'aucun danger, pourueu qu'on ait fidellement obserué les conditions

requises pour donner ces remedes. Les troisiemes & derniers le troublent entierement, & l'offensent de forte par la maligne contrariete de toute leur substance, qu'il est contraint d'employer ses plus grands efforts pour s'en descharger: & en cette violente subuersion ils euacuent non seulement ce qui est contenu en sa capacite; mais tirent aussi puissamment des parties voisines, & en suite de toute l'habitude du corps, tant les humeurs vtiles ou necessaires à la vie, que les vitieux & mauuais; d'où suruiennent les conuulsions & autres fascheux accidens, qui nous mettent en tres-grand peril de la vie. On peut se seruir quelquefois des premiers ou des seconds; mais ie n'approuerois iamais l'usage des troisiemes.

PHIL. Toutesfois, Orthodoxe, Hippocrate se seruoit ordinairement de l'ellebore blanc, que tout le monde aduouë estre le plus violent des vomitifs, tirez des vegetaux; & iamais medicament n'a eu tant de credit & de vogue chez l'antiquite, que celuy-là, pour la guerison des maniaques, melancholiques, gouteux, graueleux, ou de ceux qui auoient l'os du talon rompu ou demis, lors qu'on craignoit que la douleur n'attirast quelque humeur maligne sur la partie blessée, dont se fust ensuiuie
l'inflam-

mation, la fievre, phrenesie, conuulsion, tremblement, hocquet, gangrene & autres mauuais accidens: Ils s'en seruoient encores pour l'epilepsie, qui venoit par sympathie de l'estomach, & pareillement pour toutes les maladies situées au dessus du diaphragme, qui tiroient leur source & origine des parties renfermées dans le bas ventre. Les ladres, hydro-piques, paralitiques, & tous ceux qui estoient attaquez de maladies longues, attendoient le secours de ce puissant remede. Galien ne s'est esloigné de ces sentimens d'Hippocrate en son Commentaire, sur l'Aphorisme treizième, quatorzième, quinzième & seizième du quatrième Liure, & semblablement au liure qu'il a intitulé, à sçauoir, Quels, en quel temps, & de quels remedes il faut purger; où il approuue l'usage de l'ellebore. Paul Æginete l'a suiuy, avec Aëce & plusieurs autres qu'il seroit trop long de rapporter. Les autoritez de ces grands hommes me persuadent que nous ne deions pas estre si timides en l'usage de ces vomitifs violens; & que s'il est arriué quelque accident à ceux qui en ont pris, ç'a esté plustost par la faute des Medecins, qui les ont donné mal à propos, que par leur malignité.

ORTH. Il y a tant de difficultez, Philaethe,

D

à obseruer les conditions necessaires pour donner avec iugement & assurance, soit l'ellébore, soit l'antimoine, ou quelque autre violent vomitif, qu'il n'y a Medecin, si habile fust-il, qui ne craigne les accidens qui en arriuent ordinairement. Pour donner donc ces remedes avec ordre & methode, il faut premierement considerer le malade, qu'il soit robuste, vigoureux & ieune, ou à la force de son âge: les enfans & les vieillards ne sont pas capables de les supporter; ceux-cy pour le peu de chaleur naturelle qui leur reste; ceux-là pour auoir les nerfs naturellement foibles. Apres auoir consideré la force du malade, il faut examiner s'il a facilité ou difficulté de vomir; s'il vomit difficilement, il faut en differer l'usage iusque à ce que par de legers vomitifs on l'ait accoustumé à cette euacuation plus violente. On sçait que le vomissement, fait avec peine, affoiblit l'estomach & toutes les entrailles, & les esbranlant par vne extrême violence, fait grande diuulsion de toutes ces parties, & y attire quantité d'humeurs capables de suffoquer la chaleur naturelle. Outre plus, tels vomitifs nuisent à la poitrine, remplissent le cerueau, estonnent les sens; & pour cette raison, ceux-là seulement qui ont la teste

forte, la poitrine large & quelque peu relevée, & toutes les entrailles de bonne constitution, en peuvent user. Ceux au contraire qui ont la poitrine plate ou étroite, le col menu & long, les espauls eslevées, estans disposez à devenir phtisiques, n'en sçauroient, sans peril euident, supporter la violence. S'il arriue mesme qu'ils viennent à vomir vn peu violemment, sans pour ce sujet auoir pris aucun vomitif, ils courent risque de se rompre quelque veine & de cracher du sang. Apres auoir examiné les forces du malade, & sa constitution particuliere, il faut venir à iuger meurement si la maladie dont il est attaqué, en permet l'usage: Ils nuisent aux douleurs de teste & autres maladies du cerueau, des yeux, des oreilles, & generalement aux indispositions qui viennent par la propre affection des parties qui sont au dessus du diaphragme, & non par sympathie des inferieures, comme aussi à toutes les maladies du poulmon; & en general de la poitrine, soit aiguës ou longues: ceux qui ont l'estomach ou les entrailles foibles, douloureuses, enflammées en doiuent apprehender l'usage, comme ceux qui sont attaquez de fiebres cōtinuës, essentielles ou symptomatiques: Partant ils profitent seulement aux maladies

que Philalethé vient maintenant de nous de-
duire, moyennant qu'ils soient donnez au prin-
temps, en automne, & non l'hyuer, ny l'esté.

^e Il en dōne
cette raison
au liure de la
Saine façon
de viure, δὲ
αὐτὸ τὸ σῶμα
ψυχῆς, ἢ τὰ
μετέωρα ἰσ-
ρῶν καὶ τὰ
ὑπάρχει, ἐκ
τῆς χάριτος ἰν-
τέρας. & au
troisième
de la Diète,
ἐμέτοις ὅτι
μὴ τις πλε-
μοῖν ἐγγί-
ται μὴ χρεῖσ-
θαι.

Que si Hippocrate purgeoit quelquesfois en
esté, par le vomissement, ce n'estoit qu'avec
de legers vomitifs. Toutes ces precautions, qui
sont assez difficiles à adiufter ensemble, estant
ainsi prises, il faut auant qu'en vser, humecter
le corps quelques iours par le repos & la bon-
ne nourriture; preparer les humeurs espais-
& gluantes en les incisant, attenuant, subti-
lisant; ouurir les voyes & conduits par où ils
doient passer: mais, quoy que toutes ces cir-
constances soient exactement obseruées, & l'el-
lebore ou l'antimoine bien preparez, il ne laisse
pas pourtant d'en arriuer de funestes accidens,
qu'on a bonne raison d'attribuer à leur violen-
ce: C'est pourquoy celuy qui sera de conscien-
ce, & autant ialoux de sa reputation que soi-
gneux de la santé de ses malades, ne s'en seruira
point. Voilà la raison pour laquelle nous auons
aujourd'huy aboly l'vsage de l'ellebore.

IATR. Quel sujet donc, Orthodoxe, auons
nous de luy substituer l'antimoine, vû qu'il
n'est pas moins violent en ses effets? lesquels,
quant à moy, ie tiens auoir beaucoup de cor-
respondance avec cette maladie, que les Latins

appellent *Cholera*, Les François, *trouffe galand*: car ne plus ne moins qu'en cette indisposition, l'estomach & les intestins, irritez par vne humeur maligne, ne cessent de faire effort pour se descharger haut & bas de ce qui les offense, & par cette continuë & violente subuersion, suiui de tranchées, tirent & vident le bon & le mauuais des parties voisines, & de toute l'habitude du corps; d'où s'ensuiuent l'extrême foiblesse pour la grande dissipation des esprits, les vertiges, froidures des extremittez, gouttes-crampes, conuulsions, & enfin, la mort: Ces mesmes accidens suruiennent à ceux qui ont pris de l'antimoine; comme l'a fort bien cy-deuant remarqué Orthodoxe, lors qu'il examinait la nature des violens vomitifs, entre lesquels l'antimoine ne tient pas le dernier rang.

PHIL. Cela n'empesche pas, Iatrophile, qu'il ne soit bien en credit parmy beaucoup d'honnestes gens: Il semble que comme autrefois on ne croyoit pas pouuoir entierement guerir des grandes maladies sans l'ellebore; de mesme à present, s'il y a quelque maladie difficile & opiniastre, on quitte les bons & salutaires remedes, que la veritable methode enseigne, pour emprunter le secours de l'antimoine. Que si

les bons & sages Medecins s'opposent à ce mauuais vsage , on se persuade aussi-tost que le peu de connoissance qu'ils ont de sa vertu & preparation, les empesche de s'en seruir : C'est pourquoy ceux qui sont estimez sçauoir la parfaite preparation , sont le plus souuent appelez chez les malades : ils ne manquent iamais de babil pour debiter leur marchandise , & ne s'oublient de dire hautement & impudemment, qu'ils sont les seuls qui le sçauent parfaitement preparer ; qu'ils ont par vn trauail & labeur continuel, descouuert enfin ce secret iusqu'à present inconnu à tous les autres. Ainsi nous entendons vanter par toute la ville la poudre emetique de celui-cy ; l'antimoine preparé de cet autre ; & chacun se picque d'estre plus charlatan que son compagnon, pour mieux trouuer son compte aux despens des plus credules.

ORTH. Il n'est pas nouueau, Philalethe , de voir des malades souffrir impatiemment leur mal ; pourquoy vous estonnez vous donc s'ils courent apres ce remede , rencontrans tant de Medecins qui l'approuent, & qui fondent leur fortune sur la reputation qu'ils se donnent d'en auoir seuls la seure & parfaite preparation. Je leur pardonnerois volontiers l'infame charla-

ranerie, dont ils trompent tout le monde, s'ils en abusoient seulement és maladies longues, que tous les remedes ordinaires n'ont pû vaincre; mais, de le mettre en vſage és fiebvres continuës, en tout temps, en toutes sortes de iours, c'est vn erreur que ie ne puis souffrir: il y a tant de raisons qui destruisent leur opinion, & tant de malheureuses experiences qui condamnent leur pratique, que ie croirois blesser ma conscience, si ie ne vous descouvrois pleinement les faussetez de leur heresie.

IATR. Vous nous obligez d'autant plus par cette genereuse resolution, Orthodoxe, que nous voyons tous les iours nos citoyens ne pouuoir estre desabusez, bien qu'ils voyent tant de gens d'honneur mourir malheureusement, pour auoir pris vn tel remede: leur auement estant entretenu de l'effronterie de ceux qui s'en seruent, desquels l'artifice ordinaire, si tost qu'ils sont entrez chez les malades, est de dire & asseurer hardiment que tout est desesperé & hors de secours, si on n'vſe promptement de l'antimoine, dont toutesfois le succes, à leur dire, sera incertain pour estre donné trop tard: Ainsi, s'il arriue que le malade meure, on n'accusera pas le remede, ains la violence d'vne maladie extrême; s'il reschap-

pe, on vantera par tout sa vertu admirable; & quoy que d'un cent à peine s'en fauve-il vn, ce leur est assez pour acquerir de la reputation, les morts ne se pouuans plaindre: celuy qui est eschappé publie hautement ses louanges, & ne se peut imaginer qu'un si bon succez luy soit venu par hazard, ou de la bonté de sa nature. C'est en cette façon qu'ils se mettent à couuert du blafme, & trompent, ie ne dis pas seulement le simple peuple, mais beaucoup de grands personages qui passent pour habiles en autres choses.

ORTH. De graces, Iatrophile, ne perdons point le temps à nous entretenir des adresses de ces charlatans, reprenons nostre premier discours.

IATR. C'est ce que nous souhaitons avec passion, Orthodoxe, & pour vous dire vray, nous estions venus icy exprez pour auoir l'honneur de vous voir, & vous prier tout ensemble de nous esclaircir cette difficulté: Je suis rauy que nous vous ayons fait insensiblement tomber sur cette matiere, & ouuert le dessein de l'approfondir pleinement; & afin que nous en remportions vne satisfaction entiere, nous prendrons, si vous l'auiez agreable, Philaethe & moy, le party contraire à vos sentimens, & ferons

ferons le possible pour détruire vos raisons, ainsi nous descouvrirons plus facilement la verité.

PHIL. La proposition que fait Iatrophile me semble fort raisonnable, Orthodoxe, & ie vous prie procedons y de la sorte.

ORTH. J'approuue, Philalethe, cette façon de descouvrir la verité, qui a esté si bien mesnagée par ce diuin Platon, en ses Dialogues ; ce sera le vray & iuste moyen de sçauoir, si ie ne me trompe point, quand ie pense que l'usage de l'antimoine doit estre absolument deffendu és fiebvres continuës, & qu'il est, en telle occasion, vn tres-mortel poison : Cette proposition est generale & ne peut estre veritable, si ie ne prouue qu'il n'y a point de fiebvre continuë en laquelle on le puisse donner avec heureux succez, selon les regles de la bonne methode. Or pour accomplir mon intention, il faut examiner en détail toutes les especes de fiebvres continuës, ce qui ne se peut faire que ie n'en fasse en premier lieu vne exacte diuision. Je dis donc que toutes les fiebvres continuës sont simples ou cōposées, & compliquées avec les intermittentes ; les simples sont essentielles ou symptomatiques, ou en partie essentielles, en partie symptomatiques ; J'appelle essentielles, celles qui sont causées par les humeurs contenus dans les

E

grands vaisseaux ; les symptomatiques celles qui accompagnent les inflammations : comme il arriue à la pleuresie, peripneumonie, phrenesie, squinantie, inflammation du foye & ainsi des autres parties. Il y a vne autre espece de fiebvre symptomatique qui est lente, laquelle tire son origine d'une humeur pourry, profondement caché & enseuely dans les petites veines de quelque viscere, lequel y estant encore plus opiniastrement attaché, y fait l'obstruction, qui est tres-difficile à guerir, de sorte que par succession de temps, la substance mesme de la partie s'altere & se pourrit : la fiebvre hectique qui vient aux vlcères du poulmon, est de cette nature. Pour ce qui est des fiebvres continuës, simples ou essentielles, elles sont synoches ou purement & simplement continuës : les synoches, soit qu'on les nomme epacmasticques, paracmasticques ou homotones ; c'est à dire, soit qu'elles croissent, décroissent ou aillent d'un pas esgal, sont pourries ou non pourries. Les fiebvres absolument continuës, si elles sont simples, sont quotidiennes, tierces, quartes continuës, & toutes ont pour leur cause le sang qui pourrit dans les grands vaisseaux, lequel, s'il est pituiteux, fait la quotidienne continuë ; comme le bilieux, la tierce ;

le melancholique, la quarte. Les composées sont de diuerses sortes, selon les differentes humeurs qui pourrissent en mesme temps hors les grands vaisseaux ; à sçauoir és petites veines des parties caues du foye, de la ratte, du pancreas, mezentere & autres lieux, esquels ils causent les fiebvres tierces, doubles tierces, quotidiennes, quartes, erratiques, lesquelles lors qu'elles se meslent & confondent avec les continuës, apportent des maladies & indispositions opiniastres. Ayant fait cette diuision des fiebvres continuës (tres-exacte, si ie ne me trompe) il faut que ie les examine en particulier, & vienne apres à prouuer, que le vomitif d'antimoine ne se peut donner en aucunes d'icelles.

IATR. Il n'y a point, Orthodoxe, de moyen plus assureé pour prouuer la proposition que vous mettez en auant, il est selon les regles de la bonne Logique ; vû que s'il se rencontroit quelque espece de fiebvre, en laquelle le vomitif pult estre donné, selon les preceptes de l'art, la proposition que vous aduancez seroit fausse : C'est pourquoy il est necessaire de parcourir toutes les especes de fiebvres continuës, & de monstrer qu'il ne s'en trouue aucune à qui il puisse profiter.

ORTH. C'est mon intention, Iatrophile, de

fuiure l'ordre que i'ay estably en la diuision des fiebvres , & de commencer par les synoches, non pourries, qui ont pour cause le sang des veines meslé avec les autres humeurs , lequel estant en trop grande quantité vient à s'eschauffer, & prenant feu allume cette espeece de fiebvre qui est epacmastique, paracmastique ou homotone ; à laquelle il me sera aisé de prouuer que le vomitif, pour leger qu'il soit, ne peut estre propre ; sa cause n'estant autre que le sang pechant en quantité & en simple qualité. Galien au cinquiesme Chapitre du neuuesme liure de la Methode, nous enseigne que sa guerison ne despend que de la saignée & de l'eau froide. Il tiroit du sang iusqu'à ce que le malade fust prest de tomber en syncope ; mais nous qui craignons ces grandes euacuations, aimons mieux y retourner à diuerses fois, selon que le requiert la grandeur de la maladie, & que les forces le peuuent permettre. Il donnoit l'eau froide en quantité lors que les signes de coction apparoissoient par les selles & les vrines ; apres auoir premierement durant le cours de la maladie fait prendre beaucoup de laumens, & purgé doucement la bile engendrée de l'ardeur de la fiebvre. Nous fuiuons encore auioird'huy, avec heureux succez, les pre-

ceptes de ce grand Maistre, & faisons boire le plus que nous pouuons de l'eau bouïllie, meslée avec quelque peu de ius de citron, ou autre apéritif qui la fasse passer plus facilement. Puis donc que la quantité ou qualité du sang est la seule cause de cette maladie, il est pour constat que le vomitif ny conuient pas, ne pouuât diminuer sa quantité ny temperer sa qualité brûlée. Outre plus il n'est pas necessaire d'vser de ce remede pour euacuer la bile augmentée par l'ardeur de la fiebvre; les lauemens frequens, les purgations benignes, & les plus legers diuretiques feront cet office; & de là concluons qu'au regard d'une telle maladie il nous faut demeurer dans l'ancienne methode, sans innouer aucune chose.

PHIL. Je n'ay rien à opposer à vos raisons, Orthodoxe, elles sont toutes demonstratiues, cette fiebvre dependant de la quantité & qualité du sang, il conuient euacuer la quantité, corriger la qualité, vuidier doucement la bile; & faudroit estre despourueu de raison pour croire que le vomitif y fust necessaire.

IATR. Je me rends pareillement, Orthodoxe, & tiens pour certaines & indubitables, les maximes desquelles vous tirez ces indications.

ORTH. Je passeray donc maintenant, Iatrophile, aux synoches pourries, causées par le

fang corrompu dans les veines, & le plus souuét avec vne grande puanteur, sans separation des diuerses substances dont il est composé: car ne plus ne moins que le sang sorty des vaisseaux estant retenu en quelque capacité se corrompt & conuertit en vne substance estrangere; de mesme par vne constitution de temps grandement chaude & humide, il se pourrit dans les veines & y acquiert vne qualité tres-maligne. Cette fiebvre est aussi de trois sortes, epacma-
stique, paracma-
stique ou homotone. Sa cause premiere est l'obstruction qui se rencontre, tant es extremittez des veines capillaires, qui aboutissent au cuir, qu'en celles qui sont dispersées par toute l'habitude du corps & des entrailles. L'obstruction se fait par plenitude ou par les humeurs espais & visqueux qui empeschent la transpiration, pour lequel empeschement les arteres n'attirent point l'air qui sert de rafraichissement au sang, la fuye ou exhalaison fuligineuse, acree & de nature ignée n'a point ses issues; d'où il s'ensuit que la chaleur naturelle estant suffoquée, l'estrangere prend sa place; ce qui cause la pourriture. Pour ce sujet le sang qui de sa nature est chaud & humide se pourrit aisement, s'il n'est rafraichy par la transpiration & purgé de ses excremens. La guerison de cet-

te maladie s'accomplit en diminuant au plû-
tost par la saignée, la plenitude du sang pour-
ry en toute la substance, & conuerty en hu-
meurs estrangeres; on traueille en mesme temps
à esteindre la fiebvre par le regime de viure ra-
fraichissant & humectant. On resiste à la pour-
riture par l'vsage frequent des acides; comme
sont le ius de citrons, oranges aigres, & autres
semblables: tous lesquels sucz meslez avec eau
boüillie, ou quelque decoctiõ conuenable, enra-
fraichissant puissamment, esteignent la chaleur
estrangere, arrestent l'action des esprits vene-
neux recelez en la matiere qui se pourrit, atte-
nuent & subtilisent l'humeur grossier la cause
de l'obstruction, & le chassent par les vrines:
ils empeschent enfin qu'il ne s'engendre vne
nouuelle pourriture par le retranchement de
sa cause; & comme ils sont pour la pluspart
doitez d'vne odeur agreable, ils fortifient les es-
prits languissans & engloutis de la vapeur ma-
ligne qui les infecte. Quelques-vns se seruent
de l'esprit de vitriol, de soulfhre, ou de crystal
mineral: quand à moy ie choisirois plustost
les premiers acides pour auoir plus de confor-
mité avec nous & moins de malice, estans ti-
rez des vegetaux. Je sçay que ceux qui estiment
les medicamens chymiques, feront plus d'estat

des acides tirez des mineraux que des vegetaux ; mais, ie les prie de croire qu'ils se m'escontent bien fort, puis que selon les principes de leur art, tous les acides viennent d'une mesme origine, à sçavoir des esprits vitrioliques contenus dans la terre, lesquels selon qu'ils entrent en la composition des mixtes mineraux ou vegetaux, leur communiquent diuers degrez d'acidité. Les Chymistes mesmes nous disent que les vegetaux sont nourris de la resolution des mineraux: que si cela est veritable, il est certain que cet esprit vitriolique & acide, venant à passer de la nature minerale en la vegetable, quitte sa qualité farouche, & s'adoucissant par la chaleur naturelle des vegetaux, deuiet plus amy de nostre nature. L'humeur estant ainsi attenué & subtilisé se portera plus facilement du dedans au dehors, & la nature s'en deschargera par la sueur, qui est vne euacuation fort à souhaiter en ce rencontre ; on joindra à ces remedes les frequens lauemens qui tireront tousiours par les felles quelques humeurs pourris : enfin lors que les signes de coction paroistront, la purgation aura lieu.

PHIL. Vostre procedé, Orthodoxe, n'est pas conforme au sentiment de Galien, qui dit au Chapitre neufiesme du liure onziesme de
la

la Methode , traictant exactement de la cure de ces fiebvres , que nous devons estre soigneux de purger les humeurs par les selles , les vrines , & les sueurs ; que si par hazard ils se portoient à l'estomach , il veut qu'on pratique le vomissement : & de vray , comme il est constant que la perfection de nostre art consiste à imiter la nature , il faut que nous suiuiions tousiours ses mouuemens , & les diuerfes inclinations des humeurs qui se font par sa sage conduite , lors qu'elle s'en veut descharger. S'il arriue donc qu'un ieune homme de constitution forte & robuste & disposé à vomir facilement , soit attaqué d'une fiebvre pourrie , quand la nature aura préparé & séparé les mauuaises humeurs , pour estre mises hors par le vomissement ; quel danger y auroit-il de suiure le mouuement qu'elle a commencé à leur donner , & d'employer le vomitif d'antimoine , qu'on pourroit meller fort à propos avec quelque purgatif , afin de tirer par haut les humeurs subtiles , & par bas les plus grossieres.

ORTH. Vous sçaurez , Philalethe , que tous les mouuemens des humeurs viennent , ou de la violence de la maladie qui les irrite & agite extraordinairement , ou de la force de la nature , ou de leur disposition particuliere. S'ils arri-

F

uent par la violence de la maladie, tant s'en faut que nous les secondions, que nous devons, en tant qu'il nous est possible, les arrester, en diuertissant ailleurs ces humeurs vagabonds, & leur procurant vne plus seure & commode sortie; par ainsi, au commencement des fiebvres, auquel temps l'humeur est crud & n'a point encores despoüillé sa malignité par la coction; s'il se porte à l'estomach, il se faut bien garder de donner le vomitif, tel qu'il puisse estre, ains au contraire la saignée & les frequens lauemens auront lieu: on fortifiera l'estomach par les acides astringens, estant lors à craindre que cet humeur malin, n'estant appriuoisé par la chaleur naturelle, ne procure quelque disposition inflammatoire, ou quelque autre fascheux accident en cette partie absolument necessaire à la vie. Vn chacun sçait que les desordres de la premiere coction ne peuent estre reparez par la seconde ny troisieme, d'où vient que les veines se remplissent d'imputetez. C'est pourquoy nous taschons, par tous les moyens imaginables, de conseruer cette partie en sa force & vigueur, en destournant les humeurs qui s'y d'eschargent; ceux-là mesme dont la nature a adoucy la malignité ne peuent sortir par le vomissement, sans que le malade n'en reçoie quelque

incommodité. La nature pour ce sujet a enduit de graisse & d'une substance mucilagineuse tous les intestins, pour les mieux deffendre de la malice des humeurs & excremens qui deuoient tous les iours y estre conduits par ses ordres ; il n'en est pas arriué de la sorte à l'estomach, qu'elle a destiné pour un usage bien plus noble, & non pour un si vil office. Pour ce ie n'ay iamais pû me persuader que la nature, sage & prudente comme elle est, ait intention de vider ce qui luy nuit, par le vomissement ; Un tel mouuement vient plustost de l'inclination de ce qui y est contenu qu'elle n'a pû maistriser. L'experience nous fait connoistre ces veritez : nous ne voyons que tres-rarement les fiebvres continuës se terminer par vomissemens critiques. Du temps d'Hippocrate, quoy que les hommes fussent plus accoustumez au vomissement, qu'ils habitassent un pais chaud, & que les corps fussent ainsi plus propres à amasser de la bile, cela estoit tres-rare. Entre toutes les histoires des Epidemies, il n'y a qu'une seule femme grosse de trois mois, qui habitoit au riuage, guerie le quatorzieme de sa fievre continuë, apres auoir vomy quantité de bile ; Encore ad-jouste Hippocrate qu'elle sua abondamment, & que ce fut à grand peine qu'elle reschappa.

Tous les autres qui ont vommy durant le cours de leur maladie , moururent ou ne pûrent se fauuer qu'après vne longue fuite de temps , la nature recherchant de plus seures voyes pour se deffaire de ce qui l'incommoitoit. La femme d'Epicrate vomit le quinzième , vingtième & quarantième iour , & ne pût guerir qu'à la seconde quarantaine. Cleonactis ayant vommy le vingt - quatrième , guerit seulement le quarantième. Celle qui habitoit au iardin de Dealcis vomit dès le quatrième & septième , & ne guerit que le quarantième par vn flux de ventre avec sueur vniuerselle ; Il en arriua de mesme à Chæron qui vomit le seizième , & se fauua le vingtième par la sueur. Lesquelles raisons, Philalethe, jointes aux obseruations d'Hippocrate, m'obligent de tenir pour certain , que si le vomissement symptomatique suruiet aux fiebvres continuës , nous deuous faire le possible pour l'arrester ou empescher qu'il n'augmente , en faisant par la saignée , les lauemens & autres remedes, reuulsion des humeurs bilieux qui s'eschappent des veines & se desgorgent dans l'estomach , qu'ils irritent par leur acrimonie. N'auons nous pas iuste raison de craindre que ce vomissement , qui ne peut estre que grandement laborieux & difficile, n'aug-

mente la fiebvre & n'entraîne avec soy de nouveaux & plus dangereux accidens. Que s'il est critique, nostre deuoir est, selon les preceptes d'Hippocrate, de nous abstenir de tous remedes. Quand la^e crise se fait ou est parfaitement

IATR. Que si d'aventure, Orthodoxe, la nature ne faisoit vne crise parfaite, pourquoy ne nous fera-t-il permis de luy aider par le vomitif? ainsi qu'à bonne raison nous la deschargeons par les purgatifs des humeurs qu'elle a preparé, lesquels de soy-mesme elle n'euacuerait pas? quant à moy ie n'en ferois aucune difficulté; c'est là le sentiment de Galien: comme l'a sceu fort bien remarquer Philalethe.

ORTH. Je suis d'accord avec vous, Iatrophile, qu'en ce cas que vous me proposez on peut donner quelque leger vomitif qui aide seulement au mouuement de la bile contenuë en l'estomach, & ne tire rien des parties voisines. Galien en ces occasions se contente de l'eau tiede, simple ou meslée avec huile: il se seruoit aussi quelquefois d'eau miellée, ou de decoction d'orge mondé. Pourquoy donc voulez-vous recourir à l'antimoine? soit qu'il se donne seul ou meslé avec l'infusion de fené? les parties affli-

f Aphor. 20.
liure 1. τὰ
χειρῶνα ἢ
πὶ χειρῶ-
να ἀγρίας μὲν
κρίαι, καὶ δὲ
πατερῶν κρι-
αι, μὴτε φαρ-
μακίαισι μὲν
τ' ἄλλοις
ἐρεθισμοῖσι
ἀλλ' ἰατρ.

gées, la nature du mal, la cause qui le produit, les accidens qui l'accompagnent, ne donnent aucune indication de le mettre en usage. Considerez qu'Hippocrate ne s'est iamais seruy de vomitif es fiebvres continuës, que si en l'Aphorisme dix-septiesme du liure quatriesme, il le conseille à celuy qui a degoust de la nourriture, vn mal de cœur, avec vertige & amertume de bouche, qui sont tous signes de la bile respanduë en l'estomach, & qui se dispose à sortir par haut, c'est à condition que le malade soit sans fiebvre; ce sang pourry dans les grands vaisseaux qui en est la cause ne peut estre tiré hors par le vomissement. Les accidens qui surviennent (entre lesquels le plus considerable pour donner le vomitif est la disposition au vomissement) ne demandent vn si violent vomitif, tel qu'est l'emetique d'antimoine; Enfin les parties qui contiennent la cause de ces fiebvres continuës, c'est à sçavoir les grands vaisseaux, veines & arteres, se vident aisement de leurs impuretez par les sueurs, les vrines, & les selles, & non par le vomissement. Partant il nous faut de necessité conclure que le vomitif d'antimoine ne peut avoir lieu en telle espeece de fiebvre, vû que les parties affligées, la nature de la maladie, sa cause, ses accidens ne nous

donnent aucun sujet de le mettre en vſage, comme i'ay dit cy-deſſus. Oeſt-il que de ces quatre circonſtances iointes à la force du malade nous ſommes toujours obligez de tirer toutes nos indications curatiues.

PHIL. Vous ne pouuez faire, Orthodoxe, vne demonſtration plus conuainquante, bien qu'il me ſemble, qu'outre la diſpoſition au vomiffement qui ſe trouue en telles fiebyres, qui nous montre le chemin qu'il faut tenir pour aider à la nature quand elle manque de faire ſon deuoir : il y a d'autres accidens plus preſſans qui obligent d'employer l'antimoine.

IATR. Il eſt vray, Philalethe, que le tranſport des humeurs au cèrueau, lequel en aſſoupiſſant profondément donne l'apprehenſion d'une prochaine apoplexie, oblige ſouuent de quitter nos remedes ordinaires pour vſer d'abord des plus violens; c'eſt ainſi qu'on à recours à l'antimoine, pour reſueiller la nature opprimée & la deſcharger ſur le champ de ce qui l'accable.

ORTH. Ceux-là ſe comportent tres-mal, Philalethe, ils reſemblent lors à ces Pilotes failis de courage ou ignorans, leſquels au milieu de la tempeſte perdent le ſens & iugement, & abandonnent leur vaiſſeau à la mercy des vens

& des vagues. Bien loing de demeurer fermes & d'observer les diuers mouuemens des humeurs pour y remedier avec ordre & courage, ils s'embarassent d'abord & vont à l'estourdie tous estonnez du moindre accident qui arrive. C'est ainsi qu'ils flottent sans tenir route, sans gouvernail, sans estoile, & qu'emportez du vent de leur propre opinion, ils font malheureusement eschoïer le pauvre malade. Je vous feray comprendre cette verité, quand ie respondray à l'objection que vous me faites maintenant, & traicteray des accidens des fiebvres & moyens necessaires pour y remedier. Je finiray donc pour venir aux autres fiebvres tierces, quartes, ou quotidiennes continuës, lesquelles ayans, à la façon des autres, leur siege dans les grands vaisseaux ou le sang bilieux, melancholique ou pituiteux se pourrit, n'ont besoin de vomitif pour les raisons que j'ay cy-deuant deduit, principalement les quotidiennes & quartes, qui viennent d'un humeur grossier, qui de sa nature se purge mal-aisement par haut. Il y auroit plus à douter pour la tierce, causée de la bile chaude, legere, subtile, & pour ce plus propre à se descharger par l'estomach. Mais comme Hippocrate a remarqué que cette fiebvre finissoit ordinairement par le flux de
sang

fang du nez , la fueur & cours de ventre bilieux , sans mettre en ligne de conte le vomissement. Il ne nous reste aucun lieu de penser , qu'en cette maladie la nature de l'humeur qui domine , nous puisse montrer le chemin de le faire. Ioint que cette fiebvre a ses redoublemens à craindre , esquels les humeurs pour estre plus eschauffez se transportent d'autant plus facilement aux poulmons & au cerueau, & causent par ce moyen des inflammations, douleurs de teste insupportables , des resueuries , assoupissemens , difficultez de respirer, & plusieurs autres mortels accidens. Il est donc tres-dangereux de l'irriter par ce vomitif violent : car, bien qu'il vuide beaucoup de l'humeur qui fait la maladie, il aigrit celuy qui reste, lequel ne pouuant plus estre regy par la nature, se jette le plus souuent sur quelque partie noble aux despens de la vie. L'experience nous a tellement confirmé cette verité , qu'il sera desormais impossible d'en douter. Il y a quelques mois , qu'un ieune homme fort & vigoureux , attaqué d'une telle maladie prit le vomitif d'antimoine par les ordres mesmes de ceux qui passent pour les plus habiles , & de vray , il fit grand effet : il tira haut & bas beaucoup de bile pourrie , de sorte que l'on con-

G

ceut incontinent l'esperance d'un bon succez, duquel ils se virent descheus le lendemain, qu'une toux violente, avec difficulté de respirer, l'estouffa plus promptement qu'ils ne pensoient.

PHIL. Il n'arriue, à la verité, que trop souvent de semblables defastres. Je ne voudrois pourtant, Orthodoxe, en accuser plustost ce vomitif que la nature de la maladie, ou la malice de l'humeur.

ORTH. Le sujet de luy imputer ce malheur est trop iuste, Philalethe, ce medicament qui de sa nature agit par une extraordinaire violence, mit le trouble aux humeurs, qu'il estoit plus à propos de flatter & adoucir, que de porter à cette extremité & à des mouuemens, aussi funestes qu'inconsidererez.

IATR. Je me rends pour cet esgard, Philalethe, aux raisons d'Orthodoxe, & i'aduoüe quant & quant, que ie me suis tousiours bien trouué de m'estre tenu ferme aux loix d'Hippocrate, qui commande de ne purger iamais si l'humeur au prealable n'a receu sa coction de la nature: & comme elle n'y traueille que petit à petit pour la trop grande quantité qui l'empesche. Je choisís, à son exemple, des purgatifs doux & benigns, qui purgent la portion de l'humeur

§ Aphor. 22.
liur. prem.
πάντα φαρ-
μακία καὶ
καίτοι μὴ
ἀνά.

preparé & non des violens, qui ne font qu'irriter celuy qu'elle n'y a pas encores disposé.

ORTH. Je suis tres-aise, Iatrophile, de vous voir en ce bon sentiment, c'est le droit chemin que ceux de nostre profession doiuent tenir pour paruenir à leur fin. Celuy qui s'en escarte, s'il le fait par ignorance, n'est point pour cela excusable deuant Dieu, ny deuant les hommes: si c'est par temerité, il trahit sa propre conscience & trompe meschamment son malade. Il n'est pas permis en l'exercice de la medecine, qui nous met entre les mains la vie & la mort des hommes, d'imposer de nouuelles loix, & de laisser les meilleures maximes de nos premiers Maistres, que la suite de tant de siecles a fait reconnoistre pour auoir esté aussi iudicieusement establies, qu'elles se trouuent veritables. Il faudroit, pour les abolir, auant toutes choses, en auoir destruit les fondemens & confirmé ces opinions nouuelles par des principes scientifiques, & le tissu de propositions veritables, necessaires, & de foy connuës. Toutefois ie voy qu'on ose se seruir aujourd'huy de ces vomitifs sans aucune raison: Nous autres au contraire qui faisons bouclier des loix & preceptes d'Hippocrate, disons avec luy, qu'on a droit seulement de purger les humeurs dont

la nature à fait la coction, & non celles qui sont cruës ; & si vous en demandez le pourquoy? ie vous diray, que par la coction ils deposent la qualité farouche qu'ils auoient, & s'adoucisfent en sorte, qu'ils ne resistent plus à l'effet de l'euacuation qui s'en ensuit : soit qu'elle vienne de la vertu du medicament qui les tire par la propriété de toute sa substance, ou bien par la nature irritée de son acrimonie ; mais lors que tout est crud, ny le medicament, ny la nature de foy, ny mesme estant irritée ne peuuent les mettre hors avec le soulagement du malade, c'est pourquoy, vû que le vomitif d'antimoine n'emporte pas seulement les humeurs preparez, ains aussi qu'il trouble, agite & irrite avec vne violence n'ompareille ceux qui restent, doit estre entierement rejetté.

PHIL. Bien qu'iatrophile m'abandonne, Orthodoxe, mesme contre le dessein que nous auions pris de nous opposer conjointement à vos sentimens, & de les combattre par d'autres tous contraires : si est-ce pourtant que l'interest de la verité m'oblige à ne me rendre pas si tost, & de douter encores si faut attendre la coction des humeurs pour les purger. Hippocrate nous enseigne qu'au commencement des maladies aiguës, bien qu'il ne parroisse au-

cun signe de coction, nous devons toutesfois les purger, s'ils sont amassez en quantité, ou petillans pour leur qualité: de peur que si nous ne les sortons d'abord ils n'exercent leur violence sur quelque partie principale. C'est l'opinion de Galien, qui assure que pour lors il n'y a point de peril à purger: parce ^h qu'au commencement de ces maladies l'ardeur de la fiebvre n'est pas grande pour l'ordinaire; & ne peut pour cette raison s'opposer à l'usage des purgatifs. Il est donc permis en cette occurrence de songer à la purgation, pourquoy l'humeur se portant à l'estomach & desia tout disposé au vomissement, n'emprunterons nous pas le secours de ce vomitif: pour moy ie croy qu'on le pourroit donner, & non vn plus léger, qui agiteroit seulement l'humeur & ne le tireroit pas dehors.

I A T R. Encores que i'estime, Philaethe, les sentimens d'Orthodoxe veritables & du tout conformes à la doctrine d'Hippocrate & Galien, si est-ce que ie louë grandement le zele qui vous emporte plus auant pour la verité; & quoy que ie luy aye desia donné les mains, vostre contestation me plaist en sorte, que tant s'en faut que ie vueille vous abandonner, qu'au contraire, si i'eu sse pû trouuer quelques raisons

^h C'est le
sentiment
d'Hippo-
crate en l'Ap-
horisme 29.
du liure 2.
ὅτι τὰς ἀγ-
χὰς ἔτι τὴν
ἀνὰ τὴν ἀσ-
θελέσσει.
ὅτι ἵνα
ἀναίμακτον
ᾖ τὸ πρῶτον.

pour fortifier vostre party, ie n'aurois manqué de les rapporter & debiter sur le champ.

ORTH. Je vous en conjure derechef, Iatrophile, afin qu'en les destruisant, si ie puis, ie vous oste tout sujet de plus douter. Je dis donc, pour respondre à l'objection de Philaethe, qu'il est constant qu'Hippocrate enseigne en l'Aphorisme dixiesme du liure quatriesme,

Ἰφραμακείῃ
ἐν τοῖσι λίω
ἔξῃσι μὲν ἀρ-
γὰ ἀσθημεῖ-
σθ, χροῖ-
ται δὲ ἐν
τοῖσι τοῖς τοῖσι
κακοῖ.

& Gal ἄξιόν
τε ἵνα φαρ-
μάκων κενῶν
ἀυπκα, κρι-
ῆ τοι καχο-
θίωσι τὴν
διούκμιον ἢ
αἰ ἐπιβίωσι
τὴν ἔπιγε-
ῖθερμαστῆν,
ἢ εἰς κούβην
φι κατὰ κη-
ρα μίξιον
τῆς ἀλλομέ-
νης κατὰ τὸ
Cūma χι-
μοῖ.

ἢ ἐν τοῖσι ἔξῃ-
σι πάλῃσι
ἔλιγῶσι ἢ ἐν
ἀρχῇσι τῆν
φάρμακείῃν
χρησθῆναι, ἢ τῶ-
το περιεου-
κενῶσι κατὰ
ἐπιείκην.

qu'esⁱ maladies aiguës, si l'humour est dans l'agitation, il le faut purger dès le mesme iour, & qu'il y a danger d'attendre. Et Galien,^k au Commentaire, dit qu'Hippocrate veut qu'on le pratique ainsi, de peur que, si nous attendons d'avantage, les forces du malade ne se perdent & celles du mal ne s'accroissent, & que les humeurs inconstans & vagabonds ne se deschargent & iettent sur quelque partie noble. Depuis ce temps iusques au dernier siecle, les Medecins donnoient d'abord en ces maladies, vn léger purgatif, que la famille des Arabes a nommé minoratif. Cette coustume s'est depuis abolie avec iuste raison, puis qu'Hippocrate mesme en l'Aphorisme vingt-quatriesme du liure premier, remonstre^l qu'il faut au commencement desdites maladies, yser rarement de medecines purgatiues, & que si on les ordonne, que ce soit avec meure deliberation. A laquel-

le condition Hippocrate, au dire de Galien dans le Commentaire, a restraint & attaché cet usage, pour montrer plus précisément, qu'il ne la conseilloit toujours qu'avec crainte & apprehension: &^m que pour l'ordinaire, vne purgation ainsi precipitée, peut apporter vn tres-grand dommage. C'est pourquoy il veut qu'on l'harde bien rarement, parce que (comme Galien adjouste)ⁿ au commencement de ces maladies l'humour n'est pas pour l'ordinaire agité, & qu'aussi les purgatifs, estans chauds & secs, sont capables d'augmenter la fiebvre: si de fortune il ne reuiet au malade plus de soulagement de l'euacuation des humeurs vitieus, que de mal de l'impression de la chaleur & seicheresse que le purgatif aura apporté; mais afin qu'il puisse plus profiter que nuire, on doit de bien près prendre garde, si le malade est disposé à la purgation: car ceux qui ont beaucoup de cruditez en la premiere region, pour s'estre farcis de diuers alimens, qui engendrent quantité d'humours grossiers & gluans; ceux aussi qui ont les flancs tendus & enflés, les vrines chaudes & bruslantes, ou quelque inflammation des visceres ne sont point propres à la purgation. Il nous faut au contraire rencontrer des humours tenus & subtils, exempts de

^m τὴν ἐν λεί-
πειαν ἀντὶ
τὴν ἀπὸ τῆς
βίαιας κα-
θάρασης ἐν
ἐπιτομασὶ
φού.

ⁿ Au com-
mentaire
sur l'Aphor.
25 αἰσ' ἐπι-
γὰος ἐπι-
ἐπιτομασὶ ἐν
τῆς ἀπὸ τῆς
σημα. Κατ'
ἀρχὰς ἐπι-
θαί χρεία
ἐμὴν φαρμα-
κείαν, τὰ μέ-
γε πολλὰ καὶ
ἀσθενεῖ ἀρ-
χὴ τῆς λυ-
πιώτους χυ-
μῶς, μὴτ' εἰ
καὶ πύπτω
ἐπάρχει, τῆ
ισοκυβῆτος ἐπι-
πύπτον πρὸς
τὴν καθάρ-
σιν ἔχειτο.

Com. sur
l'Aphor. 24.
κίδωνος γὰρ
ἢ μικρὸς εἰ
ἢ ἔστιν ἐπιμαπ
καχῆος φάρ-
μακείων τῶ
πύπτω μὴ πύ-
καθαίρειται
φαρμάκα
θέρμα τὰς
διὰ μίση
εἶται.

55100

toute forte de viscosité , & les passages destinez , à leur sortie , libres & bien ouuerts. Ce qui tout ensemble se trouue tres-rarement au commencement des maladies aiguës , & nous oblige lors , d'vser bien peu de la purgation. C'est ce qui nous l'a fait entierement condamner en ce pais froid , où les hommes pour la pluspart du temps viuent dans l'intemperance , qui remplit le ventre & les entrailles de beaucoup de cruditez & d'humeurs de cette nature , pour luy substituer les lauemens. Si donc nous ne trouuons pas l'occasion de donner au commencement de ces maladies, les purgatifs les plus benignes : à plus forte raison il nous faudra conclure , que nous deuons nous abstenir des plus violens , & pareillement des vomitifs tirez de l'antimoine.

L'ATR. Ces raisons prouuent assez, Orthodoxe , que les humeurs estans cruds , & au commencement des maladies on ne doit en ce pais introduire l'usage des purgatifs , & moins encore des vomitifs : toutesfois afin que cette verité soit d'abondant plus conneuë , nous vous prions de nous remettre en memoire l'essence de la coction , ses differences & de quelle façon la nature y travaille , cette cognoissance contribuera beaucoup à l'esclaircissement des difficultez

cultez qui se rencontrent en la question que nous vous auons proposée

PHIL. Vous nous l'avez desia entamé, Orthodoxe, quand vous mettiez en auant que les humeurs s'adoucissoient par le moyen de la coction, & deuenoient plus traictables à l'art & à la nature; mais comme ce leger crayon nous en a seulement laissé vne foible connoissance, avec le desir d'en voir toute la piece acheuée, ie vous prie de luy donner la derniere main: cette matiere estant des plus embrouillée & pleine de difficultez qui nous peuuent arrester.

ORTH. Ie vous obeïray, Philalethe, & quoy que les Medecins ayent traicté cette matiere tout autrement que les Philosophes, ie trouue fort à propos d'examiner les sentimens des vns & des autres, pour n'oublier rien qui puisse seruir à vne solide & parfaite connoissance. La coction est appellée des Grecs $\tau\epsilon\lambda\epsilon\iota\sigma\iota\varsigma$, & se definit en general, vne perfection faite par la chaleur dans les qualitez passiuës opposées: ce qui conuient à toutes les especes de coction. La perfection est le genre commun à toutes les substances qui se cuisent, par laquelle elles trouuent vn changement qui les rend, ou plus accomplies en elles-mesmes, ou par rapport aux choses pour l'usage desquelles elles sont de-

H

stinées. Cette perfection, selon Aristote, au troisieme Chapitre du quatrieme des meteo- res, se fait par la chaleur propre & naturelle de la substance qui se cuit, aidée de la chaleur estrangere; mais cela ne se peut entendre de la coction en general, puis qu'il y en a, qui se fait seulement par la chaleur estrangere, sans que la propre y contribué quelque chose du sien. La chaleur met cette perfection dans l'humide & dans le sec, qui sont les qualitez passives, lors qu'en se rendant la maistrisse elle vient à dissiper l'humour superflu, & mellant exactement l'utile avec le sec, l'espaisit enfin, & le termine: & c'est en ce poinct que consiste la perfection de ce qui est cuit. Il me semble pourtant, que cela n'explique pas encores assez la nature de la coction, puisqu'en cette operation la chaleur n'agit pas seulement sur l'humide le mellant avec le sec, mais aussi qu'elle tempere le froid & le reduit à vne certaine & propre moderation: nos fruiets feront foy de ce que ie dis; ils se trouuent premierement aspres, aigres, aqueux, sans goust, & de qualite froide: la maturité qui est leur coction les rend doux & sauoureux. La coction en general est de deux sortes, naturelle ou artificielle, on peut adjouster vne troisieme, qui est mixte, & com-

posée des deux. La naturelle se fait en deux manieres, à sçauoir par la seule chaleur naturelle & propre de la chose qui se cuit, ou par cette mesme chaleur, aidée de l'estrangere. Que si la chaleur externe est artificielle, il se fera vne coction meslangée de la naturelle & artificielle tout ensemble. La maturité qui arriue aux fruicts apres auoir esté destachez des arbres, & aux sucs exprimez d'iceux, comme le vin, cidre, & autres tels, fait monstre de la coction de la chaleur propre: elle est appellée des Grecs *ματῦσις*, des Latins *maturatio*, & en François maturité. C'est par cette sorte de coction que le vin se meurit en la caue, la chaleur ou plustost cette substance spirituelle chaude & subtile que l'art en separe facilement, & qu'on nomme esprit, en agissant sur les autres parties, separe premierement la lie & la confine au fond du vaisseau, puis, avec le temps, attache à ses costez vne substance aspre & reuesche, vulgairement appellée tartre, & consommant l'humide superflu, mesle l'utile & le necessaire avec le sec resolu dans la liqueur, corrige & temperere les parties froides, & enfin luy donne la parfaite maturité, qu'il rend agreable au goust & plus propre pour la nourriture. Il en est de mesme du cidre & autres breuages fermentez. La

coction naturelle, qui se fait tant par la chaleur interieure que celle du dehors, se perfectionne dans les fruits par leur propre chaleur conjointement avec celle du Soleil, de laquelle s'ils sont priuez, ils ne peuuent venir à maturité, c'est à dire à perfection, qui n'est autre, que de donner à leur semences la puissance de produire. L'artificielle, que l'art, en imitant la nature a inuenté pour perfectionner les choses qu'elle appreste, & les approprier à leurs vsages, est diuisée en plusieurs especes, desquelles il seroit superflu pour l'heure de nous entretenir: ie diray pourtant qu'elle se fait par la chaleur jointe à l'humide, ou au sec; de la chaleur humide prouient l'elixation qu'Aristote appelle *ελίξις*. La seiche produit l'assation qu'il nomme *ἀσάτις*. L'elixation est vne espece de coction de ce qui n'est point determiné dans l'humide (c'est à sçauoir de la portion plus aqueuse) faite par vne chaleur humide. L'assation au contraire vient d'vne chaleur seiche qui cuit les choses quand elle les rōst. L'elixation est de deux sortes, l'vne des choses dures & seiches dont on vient à bout par le moyen d'vne substance humide qui les penetre, rarefie, fond, & en separe enfin l'humidité propre. Et pour cette raison les viandes bouillies sont

H

plus seiches que les rosties; l'autre est des choses liquides que nous faisons cuire dans leur propre humidité. L'assation se fait par vne chaleur extérieure extrêmement seiche, qui vient à communiquer cette qualité au dehors des corps qui se rostissent; & pour lors l'humeur ne pouuant entièrement sortir est contraint de rester au dedans, d'où vient que les parties internes sont plus humides. Voila en gros ce que les Philosophes nous enseignent de la coction, laquelle ayant cela de propre, que de consumer l'humide superflu, & mesler l'autre exactement avec le sec: il faut de necessité que ce qui est cuit, vienne à vne consistance plus espaisse. Le contraire de la coction est la crudité, qui est appellée par les Grecs *ωμότης*: la nature de laquelle consiste dans l'imperfection, qu'apporte le deffaut ou l'excez de la chaleur, auquel cas l'humeur aqueux ne se trouue meslé avec le sec, & par ainsi demeure sans consistance. Pour cette cause les suc des substances crües sont plus fluides, & plus froids que chauds. Pour ce qui est des Medecins ils établissent en nos corps deux sortes de coctions; l'vne qu'ils appellent *πέψιν*, l'autre *πέπασιν*, elles conuiennent toutes deux en cause principale, qui n'est autre, que le principe vital des

parties solides ; c'est à dire la chaleur naturelle aidée par les esprits que la nature leur enuoye, tant du cœur que des autres parties principales. On les distingue seulement à raison de la matiere qu'elles perfectionnent. Celle qui est appelée *πρῆσις*, a pour sa tasche de cuire les alimens, comme l'autre les humeurs qui produisent les maladies. La fin de la premiere est de nourrir, pour à quoy paruenir, elle change non seulement les qualitez de l'aliment, mais aussi sa propre substance ; ainsi du pain, vin, & autre nourriture, elle fait du sang qu'elle conuertit apres plusieurs changemens en la substance de chacune partie qui en est engendrée, nourrie & augmentée. Or ainsi que les alimens reçoient en nous trois mutations plus considerables, on a remarqué trois sortes de coctions. La premiere en l'estomach, où ils sont conuertis en vne substance liquide & blanche, qu'on appelle chyle, qui a quelque ressemblance à la cresse du lait. La seconde est au foye, qui change le chyle en sang, & luy donne sa couleur. La troisieme & derniere se fait en toutes les parties du corps, & est appelée assimilation ; parce qu'au moyen d'icelle l'aliment est rendu entierement semblable aux parties qu'il nourrit. De mesme donc que les ali-

mens sont alterez & changez en nostre propre substance par cette espece de coction appelée *πέψις* : ainsi les humeurs vitieux viennent à vne mutation de toute leur substance , par cette autre qu'ils nomment *πέπαισμος*, laquelle, comme i'ay desia dit , par l'entremise de la chaleur & des esprits, rappelle à la perfection le plus qu'elle peut les humeurs corrompus , & leur communiquant des qualitez amies de la nature, les reduit en vn meilleur temperament : de cette façon la bile qui estoit espaisse , brûlante , acré & haute en couleur , acquiert vne substance mediocre , vne qualité plus douce, vne couleur plus passe & presque naturelle : il en faut dire le mesme des autres humeurs. Mais dautant que la nature ne fait pas moins paroistre sa force & sa vigueur en la coction des humeurs, que des alimens: on doit tirer cette consequence, que les signes de coction sont le prejugé plus assure de la victoire qu'elle doit remporter sur la maladie; & que nostre employ ne doit estre autre que de luy aider à donner la derniere main à cet ouurage de si grande consequence. Ce que nous faisons quand nous ne diuertissons ailleurs ses forces, ains les conseruons en leur entier, la laissant en repos, aussi bien que les humeurs ; lesquels pour lors il nous faut plu-

stoit contenir & renfermer que remuer & mettre hors : puis qu'elle ne peut venir à bout de son dessein sans rassembler toute sa vigueur, & mesler parmy ces humeurs beaucoup de chaleur & d'esprits, qui estans irritez & agitez par le medicament purgatif ou vomitif, ainsi donné mal à propos, abandonnent leur tasche, & se retirent à leur source, laissant ces humeurs beaucoup plus effarouchez qu'ils n'estoient auparavant : & pour surcroist de mal, incapables de pouuoir estre dorésnauant regis & gouvernez par la nature si affoiblie de ce desordre. La verité de cette doctrine est suffisamment conuë de ceux qui ouurent les tumeurs auant leur maturité ; ils sçauent assez, qu'elles ne peuvent plus apres cette faute venir à suppuration, si ce n'est avec beaucoup de peine & de longueur. I'estime quant à moy qu'il y a bien de la proportion & grande correspondance de la pourriture des humeurs renfermez dans les veines, avec la corruption de ceux qui font les tumeurs ; & que la nature traueille de mesme sorte à la coction des vns & des autres. Partant s'il est hors de raison d'entreprendre de tirer la matiere des tumeurs auant qu'elle soit suffisamment preparée : ie diray dauantage qu'il est bien de plus perilleuse consequence de purger

ger les humeurs durant leur crudité. Ces raisons sont à mon aduis assez pressantes pour condamner ce mauuais vsage des medicamens purgatifs au commencement des fiebvres, & plus encores de ces violens vomitifs. I'adjouteray en outre, que les humeurs estans cruds & nullement reduits par la coction en vne meilleure nature, peuuent pour leur extrême malignité, apporter d'abondant de nouvelles traueses aux parties nobles par où elles passent: de sorte que le vomitif d'antimoine, en cette occasion contribuant à la malice des humeurs irritez, excitera en l'estomach des desordres que la nature ne pourra de long-temps & presque iamais reparer, comme i'ay cy-deuant remarqué. Or ce que ie dis du commencement des fiebvres continuës, se doit aussi entendre lors qu'elles sont en leur accroissement & vigueur; parce qu'en ces deux autres temps, elle est encores plus occupée à la coction des humeurs, laquelle estant consommée, marque le temps auquel nous les pouuons & deuons legitiment vuidier par la purgation; qui conduira ainsi à sa fin doucement & seurement cet ouurage. Il est donc non seulement inutile, mais mesme tres-dangereux en quelque temps que ce soit de donner lieu au vomitif d'antimoine.

IATR. Toutes ces maximes, Orthodoxe, dont vous appuyez vostre dire sont bien veritables. Je tiens pour moy qu'on ne peut rencontrer l'occasion en quelque temps que ce soit des fiebvres continuës, pour faire prendre le vomitif d'antimoine, ains qu'il faut attendre la coction des humeurs, pour les tirer par la purgation & non par le vomissement ; à condition toutesfois qu'ils en soient capables : autrement, si leur malice nous empeschoit ce dessein, comme nous voyons arriuer le plus souuent és fiebvres malignes, ce seroit en vain que nous laisserions trauailler la nature, à ce dont elle ne sçauroit venir à bout. Il nous reste donc en telles maladies, de vüider au plü-tost les humeurs veneneuses, tant par les purgatifs que vomitifs, voire mesme les plus puissans, si tant est que nous les voyons disposez à se descharger par cette voye.

PHIL. Je suis ce mesme sentiment, Orthodoxe, quand ie considere que la difficulté de la coction des humeurs, vient & de la quantité dont ils surchargent la nature, & de leur diuersité & qualité maligne ; qui ne pouuant estre domptée met promptement le malade aux abois, si les humeurs esquels elle reside, ne sont purgez sans retarder dauantage.

ORTH. J'auois resolu d'examiner cette difficulté lors que nous viendrions aux fiebves malignes, mais puisque vous m'avez deuan-
cé, ie suis d'aduis de ne pas differer & de la re-
foudre sur le champ. Galien nous enseigne au
Commentaire, sur la sentence quatorzieme
de la section premiere du liure premier du Pro-
rhetique, que ^P la maladie maligne est celle qui <sup>P κακοῦ ἢ ἴ-
σοῦ ματι κα-
λύει, ἢ ἄ-
κινδύων ἀπι-
λοῦται τοῖς
κάμνσι, ἢ ἐκ
ἀπεκρίσε-
ως τῆς σαλ-
γίας ἐλπίδα.</sup>
menace de peril, sans oster toutesfois l'espe-
rance de la santé; d'autres la definissent par sa
violence, & pour estre accompagnée d'acci-
dens extraordinaires & redoutables, qui ne ced-
dent point aux meilleurs remedes pratiquez à
propos; mais pour ce qu'il me semble que ces
deux definitions n'expriment encores assez le
naturel de cette maladie. J'appelleray la fiebvre
maligne, celle dont la cause n'est point euiden-
te, ains occulte & cachée dans vn souverain
degré de pourriture; & tel que nous ne scau-
rions l'expliquer; ou bien en quelque qualité
veneneuse semblable à celle qui se rencontre
és maladies pestilentes, & qui ruine tellement
& en peu de temps les forces de la nature,
que nous ne deuons attendre de sa part au-
cune resistance, si nous ne luy aidons par les
cardiaques, qui remplacent les esprits que ce
venin auoit corrompu & dissipé, & par les ale-

xiteres, qui combattent particulièrement sa malignité; aufquels on associe les medicamens qui ont la propriété de purger ces humeurs malignes. Toute la question est de sçavoir comment, & en quel temps cela se doit faire.

IATR. Il ne faut pas, Orthodoxe, à ce qui me semble vser pour lors de retardement, mais sur l'heure donner vn medicament pour tirer ces humeurs malignes, de la premiere, seconde, ou troisieme region: Or entre tous ceux dont i'ay la connoissance, il n'y en a aucun qui nous puisse mieux seruir que l'antimoine.

PHIL. Je le pense ainsi, Iatrophile, vû qu'il euacuë tres-puissamment haut & bas, & vient à bout des humeurs contre lesquels nos plus violens purgatifs ne peuuent rien; & d'vn mesme coup destache ceux que la seule violence du vomissement peut emporter; c'est l'vni que moyen de soulager promptement la nature, & de remedier à ces dangereuses maladies, qu'il semble impossible de traicter selon la methode ordinaire.

ORTH. Vous confesserez tous deux avec moy, Philalethe, & Iatrophile, que vous estes bien esloignez des sentimens qu'on doit auoit pour agir contre ces mortelles maladies: auez vous oublié ce qu'Hippocrate a remarqué en

la constitution pestilente, qu'il d'escrit au troi-
 fiesme des maladies populaires; que⁹ ceux à qui
 il estoit survenu flux de ventre moururent apres
 avoir souffert de grandes douleurs: & Galien
 au Commentaire, nous apprend qu'il en arri-
 ua autant en cette grande peste qui suruint de
 son temps. Les observations de ces grands
 hommes nous donnent assez à connoistre,
 combien il y a de danger à purger si prompte-
 ment l'humeur qui produit & entretient ces
 maladies: il y faut bien proceder d'une autre
 façon; que si ie ne craignois m'escarter par
 trop de nostre discours, ie vous dirois sur ce
 sujet, des choses que vous ne seriez pas peut-
 estre ennuyez d'entendre.

IATR. Nous vous en prions instamment,
 Orthodoxe, ne laissez pas eschapper l'occasion
 qui en vient si apropos, nous aurions vne au-
 trefois de la peine à la recouurer.

ORTH. Puisque vous le souhaitez, Iatro-
 phile, ie vous diray le plus succinctement qu'il
 me sera possible, que la seule & veritable cau-
 se des maladies pestilentes, est vn venin qui
 de sa nature a beaucoup de correspondance
 & de rapport avec les autres venins; & qui mes-
 me les surpasse en malice: il a encores cela de
 particulier, qu'il est le plus contagieux de tous;

⁹ Article 56.
 où il dit ἔ-
 γρηαι χεῖρας
 σεις πῶς πλεί-
 στος προσι-
 βλαπῶν.
 Et en suite
 ὡς ἴσ' ἐκε-
 φαλαίφ' ἐρεῖ-
 θαι, πάντες
 οἱ πῆμα καὶ
 ποσὶ σίε, ἔχ' πᾶ-
 ὄξ' ἐκ, ἐκ τῶν
 κατὰ κοιλίην
 ἀπέθιστοι
 μάλιστα πᾶ-
 τας γὰρ κοι-
 λίην σιωα-
 πύωκεν.
 Gal. au com.
 καὶ τὸ τὸ
 σύμπτωμα
 πάντας κατὰ
 λαθε τῶν ἐν
 τῷ νῦ γεν-
 μέω λοιμῶ
 τῷ μακρῷ, ἔ-
 δὲ αὐτὸ γὰρ
 εἰς πλείους
 ἀποταρῆναι
 τίβη.

ne le confidez pas ie vous prie comme vne
 qualité toute nuë, ains attachée & liée à vne
 substance spirituelle des plus ennemies de no-
 stre vie, & qui ne cesse d'agir iusqu'à ce qu'elle
 nous ait procuré la mort; ou elle nous pre-
 cipite plustost ou plus tard, selon qu'elle a
 plus ou moins de malice, & qu'il nous reste
 de vigueur pour luy resister. Ce venin prend
 sa naissance en nous-mesme, où y est intro-
 duit du dehors par la mauuaise nourriture ou
 corruption de l'air; quand il se desueloppe des
 substances avec lesquelles il estoit meslangé, &
 qui l'empeschoient d'agir; il commence son
 action par la pourriture en destruisant la cha-
 leur naturelle du sujet qu'il attaque, & se ser-
 uant de l'humide superflu qui n'est plus ter-
 miné par le sec monte au dernier degré de sa
 malice: Il faut donc que nostre premier dessein
 soit de resister à ce venin, & non pas de son-
 ger à la purgation des humeurs malignes.

PHIL. Je n'auois iamais entendu dire, Or-
 thodoxe, que le venin des fiebyres malignes &
 pestilentes, eust de la ressemblance avec les au-
 tres venins.

ORTH. Cela est pourtant assez conneu,
 Philalethe, on a vû des empoisonneurs, qui
 en meslant le suc d'Aconit & de Napelle avec

quelques autres venins tirez des vegetaux & minéraux, faisoient de certaines compositions par le moyen desquelles ils portoient la peste où ils vouloient : si vous feuilletez les histoires vous trouuerez que depuis vingt siecles il ne s'en est trouué vn seul exempt de tels ma-
léfices ; comme ces miserables ont confessé volontairement deuant leurs Iuges. Ceux qui ont esté picquez ou mordus de quelque animal veneneux, ou auallé de ces poisons qui tuent par la contrariété de toute leur substance, souffrent de pareils accidens à ceux des fiebvre pestilentes. La piqueure du scorpion cause la tumeur en l'aîne, lors qu'elle est faite aux parties basses ; sous l'aixelle, si elle est au dessus des aînes ; & derriere les oreilles, quand elle est au dessus des aixelles : elle excite vne extrême douleur & chaleur en la partie blessée avec vne sueur froide, vne soif qui ne se peut esteindre, des vomissemens & conuulsions si violentes qu'elles tirent mesme l'escume de la bouche ; tout le corps enfin est marqueté de taches liuides : ces accidens ne sont-ils pas le tableau de la fiebvre pestilente ? ainsi donc que le scorpion est crasé sur sa piqueure en est le remede ; de mesme son huile est au dehors vn souuerain preseruatif contre les maladies pestilentes. Si l'a

uois le loisir de vous monstren en detail les defordres que chaque venin produit, vous confesseriez avec moy qu'il y en a bien peu, qui ne soit suiuy d'accidens pareils à ceux des fiebvres malignes: partant puisque le venin de ces maladies a quelque rapport avec les autres, les vns & les autres conuiennent en la methode qu'il faut garder pour les combatre. La vipere appliquée sur sa morsure, & sa chair preparée estant prise, attire à foy l'esprit veneneux contenu en la partie blessée; & mesme celuy qui auroit desia penetré au dedans, & le renfermant dans sa propre substance luy oste le moyen de nuire: de sorte que la nature se sentant desliurée d'un si mauuais hoste, reprend ses forces, & aidée d'un tel remede s'en descharge par les sueurs. La scorzonere d'Espagne a les mesmes proprietés que la chair de vipere; ce qui s'est rencontré par les effets si véritable, qu'à bon droit, de tout temps, on a estimé ces remedes les plus asseurez alexiteres des maladies pestilentes: d'où il s'enfuit que le venin de la vipere & du scorpion a bien de la ressemblance avec celuy des fiebvres pestilentes; vû que leur malice cede à de semblables remedes. Il y a encores d'autres alexiteres qui agissent d'une autre façon, que ceux que ie viens de d'escire,

d'escire, & qui resistent esgalement à la malignité des venins & des maladies pestilentes ; mais ie les passe sous silence , pour ne me destourner d'auantage de mon sujet. Partant ie concluds, que la cause des fiebvres pestilentes consistant en vn esprit veneneux qui destruit la chaleur naturelle, & excite vne tres-maligne pourriture en corrompant les esprits dès leur source ; il est premierement necessaire de combattre cette malice par les remedes que i'ay allegué , lesquels l'empeschent d'agir , & mesme le retirent par les sueurs , pour en apres resister à la pourriture par les acides : pour lequel effet le nitre preparé n'est pas le moins considerable ; l'experience iournaliere nous faisant foy qu'il a la vertu d'arrester l'action des venins les plus puissans ; il fixe celuy del'arsenic & orpiment , & leur oste ce qu'ils recelent de mal , comme aussi à l'antimoine , lequel (au dire des Chymistes) de violent vomitif il rend sudorifique. Les vents froids & secs qui sont engendrez de la resolution des substances nitreuses , comme ils engourdissent tous les animaux veneneux , & leur empeschent de communiquer leur venin ; aussi sont-ils les remedes tres-assurez contre la peste : les lieux mesmes où le nitre s'engendre ou se prepare, ne sont que tres-

K

rarement attaquez de cette maladie. De tous ces raisonnemens pris des experiences qui tombent sous nos sens , ie tire cette consequence, qu'il faut dans ces fiebvres malignes & pestilentes recourir à ces remedes, & ne se laisser emporter à l'usage du vomitif d'antimoine ; ce qui se doit pratiquer sans negliger pour ces autres remedes, comme sont les lauemens, les saignées & purgations legeres: car comme ces maladies attaquent plus ordinairement les corps pleins , il est de necessité de se servir de toutes ces sortes d'euacuations , autrement les remedes specifics ne produiroient leur effet. Voila, si ie ne me trompe, la veritable façon de traicter ces maladies.

PHIL. Cette doctrine, Orthodoxe, me paroist autant curieuse que veritable , c'est ainsi que vous me contraignez de mē rendre à la force de vos raisonnemens.

IA TR. I'en suis de mesme , Philalethe, Orthodoxe nous ayant si bien prouué son dire par la demonstration que les Logiciens appellent à *posteriori*, en remontant des effets à la cause: & concludant avec raison, par la ressemblance qu'il y a des accidens qui arrivent à ceux qui ont auallé quelque venin , ou esté piquez & mordus par des animaux veneneux, avec ceux

des fiebvres pestilentes; qu'il faut de necessité qu'ils ayent vne conformité de cause; & par consequent besoin de pareils remedes alexiteres, & non du vomitif avec l'antimoine.

ORTH. Je vous prie pourtant tous deux de croire que ie ne puis encores assez me satisfaire en la recherche de ces causes si peu descouvertes à nostre raison, & tant differentes en leurs effets, & que ie seray prest de quitter volontiers les sentimens que ie vous en donne, toutesfois & quantes que quelqu'autre mieux entendu me fera voir plus clair en vne matiere si obscure: mais puisque vous n'avez plus d'objection à me faire, demeurons en là pour cette heure, & passons des fiebvres continuës essentielles aux symptomatiques, qui sont violentes & de peu de durée, ou plus douces & plus longues: les premieres sont celles qui surviennent aux inflammations des parties interieures, comme du cerueau, poulmon, diaphragme, de la membrane qui couvre les costes, du foye, de la rate & autres. Je commenceray donc par la phrenesie qui est vn delire perpetuel, avec fiebvre violente causée par l'inflammation des membranes, ou de la propre substance du cerueau; le diaphragme enflammé cause pareillement cette alienation d'esprit. Or en quelque ma-

niere que cette maladie arriue, soit par la propre affection du cerueau, soit par sympathie du diaphragme; il est certain que le vomitif d'antimoine ne peut iamais y estre propre; mais bien les lauemens rafraischissans, & la saignée qui luy est necessaire pour la reuulsion des humeurs, qui se portent de toute l'habitude du corps par les veines & arteres és parties enflammées; au moyen de laquelle ayant satisfait à la plenitude, on viendra à destourner par la deriuation ce qui est contenu & renfermé en la partie malade; en appliquant les ventouses, sangsuës, vesicatoires, ouurant la veine du front & les arteres des temples: & lors que par ces remedes la fiebvre avec cet accident aura cessé, on vsera de purgatifs doux & benigns souuent repetez selon le besoin, rejetant les violens de peur de rallumer le feu n'agueres esteint; pour lequel sujet nous refuyons l'antimoine, qui agitant les humeurs avec trop de violence, remplit le cerueau & nuit grandement aux propres maladies de cette partie: joint qu'il travaille le diaphragme & toute la poictrine avec tant de peril, qu'il est vray de dire qu'on ne s'en peut iamais seruir sans crime en ces maladies. Il y a mesme raison pour la pleuresie & peripneumonie, puisque nous auons remarqué que

les vomitifs estoient ennemis de la poiçtrine. L'inflammation du foye doit estre traictée d'une mesme methode: le feu estant esteint, la cause d'iceluy sera doucement mise hors par les selles, si tant est que l'inflammation ait attaqué les parties caues du foye; ou par les vrines, le mal estant dans sa partie gibbe; la rate & les reins suiuent les mesmes loix: enfin generalement parlant, Hippocrate nous enseigne au liure de la façon de viure és maladies aiguës, qu'au commencement des inflammations le purgatif ne tire rien des parties enflammées pour la trop grande resistance de l'humeur tout crud, ains qu'il affoiblit la nature qui resistoit au mal, & fond mesme les parties saines. Le danger est pareil en l'vsage du vomitif; ce qui le doit faire condamner en ce temps desdites maladies, aussi bien qu'en leur accroissement & vigueur; estant hors de raison pour lors de destourner la nature empeschée à la coction des humeurs: & il se trouuera pareillement inutile au declin, puisqu'en ce temps s'estant rendue la maistresse, pour peu qu'elle soit aidée par les purgatifs, elle se descharge aisement de ce qui luy est nuisible.

r Section 4.
 article 20.
 ἰκασσι ἢ πῶς
 φλεγμαίους
 ταυ αὐχλῆ
 ἢ ἕσται ἐν
 ἦρας ἐπιχει-
 ρῆσι λείπει
 φαρμακείῃ,
 τῷ μὲν ξυμ-
 πτωμαίῳ ἢ
 φλεγμαίῳ
 ἢ δὲ ἀφαιρέν-
 σιν. ἢ γὰρ ὅσα
 ἀδού αὐμὸν ἔσται
 ὁ πῶτος. πῶς
 δὲ ἀντέχειται
 τῷ νοσήματι,
 ἢ ὑγιειὰ συμ-
 ἴληται.

I A T R. Si est - ce neantmoins, Orthodoxe, qu'Hippocrate au liure des maladies internes,

le conseille en l'inflammation du poulmon, où il met en avant pour ses causes externes, l'usage immodéré du vin, des chairs & poissons, qui font d'une graisse grandement ennemie de la nature de l'homme, & en accuse aussi le changement des eaux ; rapportant les internes à la pituite meslangée du sang qui descoule sur cette partie : enfin apres avoir d'escrit les signes de cette maladie & ses accidens, qui ne different gueres de ceux qu'il deduit au second & troisieme liure des maladies où il traite de l'inflammation du poulmon : il passe à la curation qu'il commence par un doux vomitif, qu'il continuë l'espace de cinq iours consecutifs : que si par ce remede le malade n'est soulagé, il donne l'ellebore.

ἔπειτα ἡ
 ἡμεῖς ἐπέλθῃ
 αὐτῶ, ἐμείν
 κωθύμας.
 ἡ μὴ ἐπέλθῃ,
 κωθύματι τοῦ
 ἡμεῖς, ἢ ἡ
 π φλέγματος
 ἐμείν ὑπὲρ πύ-
 λω ἡμεῖς τὸ
 αὐτὸ ποιεῖται,
 ῥάων γὰρ ἔται
 ἢ τὸ ποιεῖται.
 Il adiouste
 apres ἔπειτα ἡ
 ἡμεῖς ἐπέλθῃ
 αὐτῶ, ἐμείν
 κωθύματι τοῦ
 ἡμεῖς, ἢ ἡ
 π φλέγματος
 ἐμείν ὑπὲρ πύ-
 λω ἡμεῖς τὸ
 αὐτὸ ποιεῖται,
 ῥάων γὰρ ἔται
 ἢ τὸ ποιεῖται.

PHIL. Il me semble assez difficile, Orthodoxe, de respondre à cette autorité d'Hippocrate ; ie sçay bien que quelques-vns rejettent ce liure comme apocryphe, indigne d'un tel Auteur; Mais puisque Galien au Commentaire, sur l'Aphorisme vingt-septiesme du sixiesme liure, & sur la particule dix-huictiesme de la section troisieme des articles, le cite, comme estant d'Hippocrate: vous le devez bien aduoüer pour tel & ne le soupçonner de fausseté. Ioint que Monsieur Martin ; qui sans con-

dit estoit vn des sçauans hommes de son siecle, & de nostre compagnie, l'en a iugé digne, luy ayant donné vn docte Commentaire.

ORTH. Il est vray, Philalethe, que plusieurs, non sans raison, doutent que ce liure soit d'Hippocrate, & soustiennent qu'il est meslé de plusieurs dogmes contraires à ses maximes : toutesfois ie ne veux pas pour cela, de peur d'y respondre, auoir recours à cette ordinaire eschappatoire. Je dis donc qu'en ce liure, Hippocrate d'escriit vne espece d'inflammation du poulmon causée par la pituite, meslée avec le sang; ou pour mieux dire, par vn sang pituiteux qui descoule sur cette partie par la veine arterieuse, & y cause vn oedeme phlegmoneux ou vn phlegmon oedemateux : quelquesfois aussi elle tombe du cerueau sur l'aspre artere, & se respendant par les petits canaux des bronches du poulmon est attirée de la chaleur dans sa substance charnuë, rare & spongieuse; où estant retenuë, & s'eschauffant, excite cette sorte de maladie; de laquelle il recognoist pour cause premiere, l'yurongnerie, le changement des eaux, l'usage immoderé de la chair & du poisson qui se nourrit dans la bourbe, comme l'anguille, & le mulet; qui ont, au dire d'Hippocrate vne graisse ennemie de nostre natu-

re & propre à faire amas d'humeurs aifez à prendre feu. Cette maladie eftant donc venuë d'intemperance, l'estomach fe trouue le plus souvent remply de quantité de cruditez, qui l'excitent de foy à vn vomiffement de pituite acide, dont s'enfuit quelque petit foulagement: mais comme cette euacuation n'est pas fuffifante pour le defcharger, & que les reftes de ces cruditez eftans agitez & mezlez de vent, caufent des douleurs en l'estomach & és intefstins: Hippocrate veut precifement, fi l'occasion fe trouue propre (c'est à dire s'il ne fe prefente aucune condition de celles qui nous empeschent de donner le vomitif) que prenant indication de la caufe premiere & de la partie où elle eft retenuë; il veut, dif-je, que nous donnions le vomitif, de peur que ces cruditez ne foient attirées par le foye, & portées avec le fang au poulmon: ce qui augmenteroit beaucoup la maladie. Il compofe fon vomitif de miel, lait, vinaigre & eau, & les remuë enfemble avec vne petite branche d'origan qui porte fon bouquet, l'odeur duquel rend ce vomitif moins defagreable: ce qui profite d'aduantage; tels vomitifs demeurans plus long-temps en l'estomach, & pour cette raifon faisans mieux leur effet. C'est pourquoy Hippocrate au liure de la
façon

ἔστι δὲ
ταῦτα ἐπι-
πύουσι καὶ
ἐν δόξῃ καὶ
ἐν εἰρήνῃ, καὶ
σαίρει ὡς
μελετῶ.

façon salutaire de viure recommande, que les <sup>ὄχρος ἀρ
μέλι η ἰσχυρ
ἐπεσθαι.</sup> potions vomitues soient plus plaisantes au
goust que faire ce pourra : il compose celle-cy
de miel, lequel pour sa vertu deterfiue est amy
du poulmon, & propre à nettoyer les humeurs
qui s'y attachent, aussi bien qu'aux runiques de
l'estomach : Il y adjouste le lait qui est fami-
lier à tous les deux avec le vinaigre, pour in-
ciser & subtiliser ce qui est de plus grossier ;
& parce que son acidité pourroit nuire à cette
partie nerveuse, il la corrige par le mélange
de l'eau; qui émousse sa qualité picquante, &
destrempe les humeurs qu'il entend vuider par
le vomissement : Il le donne tiede pour facili-
ter l'operation, & veut en outre qu'on le boiue
petit à petit, & se tienne de repos estant bien
couvert & couché mollement ; cette façon de
boire ne contribuant pas peu à vne plus par-
faite operation du vomitif ; laquelle ainsi qu'il
recommande, doit se faire promptement, au-
trement si elle estoit longue & difficile, il se-
roit à craindre que le travail & l'effort de la
poitrine ne rompist quelque vaisseau dans le
poulmon. C'est pourquoy il recommande
qu'on haste le vomissement avec la plume trem-
pée en l'huile, & introduite fort auant en la
gorge ; il donne ce vomitif par cinq iours con-

L

secutifs : parce que les humeurs cruds & amassez de longue main, ne peuuent estre vuidéz qu'à diuerses fois. Il conseille auant le prendre de faire exercice, ou se baigner long-temps en l'eau chaude : l'exercice aidant à esmouuoir & agiter les humeurs, à quoy le bain contribue de sa part lors qu'il les fond, & affoiblit les parties qui les retiennent ; que si ce vomitif tiré des alimens n'estoit suffisant pour soulager la nature, il donne hardiment l'ellebore : apres l'auoir adoucy & corrigé par vne preparation qui nous est aussi inconnüe, qu'elle a esté à Galien.

PHIL. Ce vomitif, Orthodoxe, se trouue fort comode en cette maladie pour espuiser la pituite contenuë en l'estomach & parties voisines, & mesme celle qui est renfermée dans les bronches & substance du poulmon. C'est ainsi qu'Hippocrate l'a remarqué au mesme liure, en traictant de la quatriesme espeece de iauuissé qui suruiuent l'hyuer, en laquelle la poitrine est pleine de pituite : qu'il purge premierement avec la graine de cartame, puis apres auoir fait prendre trois chopines de decoction d'orge mondé meslée avec le miel, & par ce moyen disposé l'estomach au vomissement, il donne l'ellebore : ce qu'il pratique semblable-

ment à ceux qui sont detenus de la premiere & seconde espece. C'est ^x ainsi, dit-il, que la pituite est facilement tirée des bronches & substance du poulmon; i'adjousteray à son raisonnement que le vomissement ne se fait point si l'estomach ne se porte en haut vers le diaphragme, d'où il aduient que la poitrine se dilate; & par ce moyen les parties qui seruent à la respiration, sont excitées à pousser hors ce qui les incommode.

*ἡ ἀπορροή
ἐκ τῆς φλέ-
γμης ἀπαγά-
γει τὸ πλεόν-
μα ἐξ ἧς ἀρ-
τηριώ.*

L A T R. Vous m'avez fait vn singulier plaisir, Philalethe, de me remettre en memoire ce passage d'Hippocrate, qui nous marque clairement que le vomitif d'ellebore entraïne aisement la pituite amassée dans le corps & les tuyaux du poulmon. Ceux qui donnent aujourd'huy le vomitif d'antimoine s'en preuaient en toutes rencontres; & pour authoriser plus puissamment leur procedé, n'oublient pas cet autre où il le conseille en l'inflammation du poulmon: ce qui leur fait soustenir & dire qu'il n'y auroit point de plus present remede, pour ces maladies, que l'ellebore d'Hippocrate, si nous en scauions la preparation; & qu'en sa place nous deuons employer l'antimoine que nous connoissons mieux: c'est ainsi qu'ils taschent d'imposer aux plus doctes, & de fai-

re passer leur nouvelle pratique pour ancienne: pour ce nous vous supplions, Orthodoxe, de nous donner vne entiere decision de ces authoritez si pressantes.

ORTH. Vous sçauéz, Iatrophile, qu'Hippocrate, dès l'entrée du liure de la façon de viure des maladies aiguës, a blasmé les Medecins Cnidiens de ce qu'ils s'estoient estudié, de faire en particulier le denombrement de toutes les maladies; en les distinguant entr'elles selon les diuers accidens, que la varieté des temperamens & des causes leur apporte. Ce dessein luy sembloit entierement impossible; vû qu'on ne sçauroit faire rencontre de deux maladies de mesme espece, qui n'ayent à leur suite des accidens bien differens: de sorte que ce seroit multiplier à l'infiny le nombre des maladies, & apporter vne estrange confusion en la medecine, que d'en escrire ainsi les rolles. Pour ce sujet les Philosophes nous disent qu'on ne peut auoir vne science parfaite des choses singulieres; & à ce propos Galien remarque sur le Commentaire de ce liure, qu'ils auoient compté sept sortes de maladies de la bile, douze de la vessie, quatre des reins, quatre stranguries, trois retanes, quatre iaunisses, trois phtisies. Sur ce ie vous laisse à iuger si cette consideration est sans rai-

fon, qui a porté quelques-vns à dire que celuy-
cy venoit de la boutique de quelque Medec-
cin Cnidien, & qu'il estoit basty sur les maxi-
mes de leur Eschole. Et quoy que ce seroit as-
sez pour le decrediter, ie ne pretends pas pour-
tant me seruir de ces moyens pour eluder les
authoritez qu'il a fourny à Philalethe : ie suis
prest d'y respondre, pour oster dorefnauant à
ces donneurs d'antimoine vn si specieux & au-
thentique pretexte de leur mauuaise pratique.
La premiere maladie dont Hippocrate a parlé,
est l'inflammation du poulmon, qu'il dit estre
avec toux violente, douleur aiguë de poiètri-
ne, des costes, du dos & des hanches, fuiuite
de frisson, fiebvre, alteration extrême & d'au-
tres accidens. Pour y remedier il conseille, que
si l'occasion se presente, qu'on excite à vomir
en la maniere que i'ay remarqué : si bien que
tout nostre different consiste à trouuer l'occa-
sion de donner le vomitif; c'est le nœud de la
difficulté qui se presente, dont ces Messieurs
ne se sont mis en peine. De plus, il propose
deux sortes de vomitifs, le premier est doux &
emprunté des alimens, le second violent, qu'il
ne met en vsage sinon au deffaut du premier,
qui n'aura suffisamment vuidé. Galien demeure
d'accord de celuy-là, si quelque humeur pour-

ry se porte ou amasse en l'estomach, à dessein d'aider la nature à le pousser dehors : ce qui me feroit volontiers donner les mains à ce vomitif plus doux; mais pource qui est du violent pris de l'ellebore, qui vuide avec l'estomach toute l'habitude du corps, on ne s'en peut servir que la fievre ne soit cessée; comme Hippocrate mesme la voulu, & enseigné au liure de la façon de viure des maladies aiguës : sçauoir est, qu'au commencement de ces maladies, le médicament purgatif ne tire rien des parties enflammées; ce qu'il faut entendre du vomitif pour la mesme raison. Or que ce soit la véritable pensée d'Hippocrate, nous l'apprenons de l'Aphorisme dix-septiesme du liure quatriesme, qui deffend absolument le vomitif aux febricitans. Je confesse qu'il n'explique point quel est ce vomitif: mais aux Aphorismes precedens ayant parlé de l'ellebore, il est à presumer, voire on peut asseurer, que c'est de ce vomitif qu'il entend parler, & non d'un plus léger. L'occasion donc qu'Hippocrate attend pour donner l'ellebore en cette maladie, n'est autre que le declin d'icelle; auparauant lequel, les humeurs cruds & visqueux n'eussent pas esté propres pour suiure la violence des mouuemens d'un tel vomitif: bien qu'il reste d'abon-

dant à considerer, que les hommes du temps d'Hippocrate, soit pour la force de leur nature, ou par coustume vomissoient plus facilement; ie mettray de plus en ligne de compte, qu'il sçauoit si bien preparer l'ellebore, qu'il ne s'en ensuiuoit iamais aucun mauuais accident: autrement il est aisé de croire que ce grand Personnage, si religieux & iudicieux comme il est en pratique, ne l'eust pas employé si ordinairement. D'où j'infere que pour donner le vomitif en pareille maladie, on doit auoir vn malade qui vomisse sans peine; ce qui est tres-rare de rencontrer pour n'auoir accoustumé de ce faire: & de plus attendre la fin de la maladie, auquel temps la violence du mal diminuë, & l'humeur est mieux disposé à la sortie. Il faut au surplus faire choix d'vn vomitif innocent & non soupçonné pour ses mauuais effets, dont l'antimoine, de quelque façon qu'il soit préparé, se trouue tousiours coupable, comme ie vous prouueray en examinant ses vertus propres, & celles qu'il acquiert par les diuerses preparations qu'on luy donne; enfin quand mesme onferoitourny d'vn tel vomitif, que le malade & les humeurs y fussent disposez, il ne pourroit seruir qu'à purger l'humeur contenu en l'estomach; celui qui est renfer-

mé ailleurs, pourestre grossier & pesant de sa nature, demande plustost le purgatif que le vomitif; comme Hippocrate & Galien nous tesmoignent en diuers lieux: & c'est ainsi qu'il faut expliquer ce passage qui ordonne le vomitif en cette espece d'inflammation du poulmon. Pour ce qui est de l'autre endroit, qui nous enseigne qu'en la quatriesme espece de iaunisse il donnoit l'ellebore, pour nettoyer la pituite contenuë és bronches & substance du poulmon, apres auoir purgé avec la graine de carthame, & préparé les humeurs par la decoction d'orge mondé meslée avec le miel. Vous noterez que cette maladie estoit sans fiebvre; & par consequent il ne fait rien contre ce que ie dis: entreprenant seulement de prouuer que le vomitif violent, tel qu'est celuy d'antimoine, ne doit auoir lieu és fiebvres continuës.

PHIL. Il me semble, Orthodoxe, qu'on ne peut expliquer plus nettement ces passages à la confusion de ceux qui les proposent pour defendre leur vomitif; Venons, s'il vous plaist, à vne autre difficulté qui m'arreste. Hippocrate descriuant en ce mesme liure vne espece d'hydropisie prouenant de la rate avec douleur de cette partie & fiebvre aiguë, auant tout autre remede

remede qu'il y employe, vse^y dès le commen-
cement du vomitif d'ellebore, & en suite pur-
ge le ventre avec le cneoron, le suc d'hippo-
phaes, ou le *granum cnidium* qui est la graine de
thimelée.

Υ τὸ τῶ δει-
ται ὁ δὲ ἵχθυς,
καὶ ἀρχὰς
μελεται. ἀλλὰ
μὲν ἐμβόρῳ
δοῦναι, καὶ τῶ
δὲ κίσαρῳ ἢ
ἰπποφαίας
ὄπῳ, ἢ κνίδιον
κόκκον.

ORTH. Il est vray, Philaethe, qu'Hippocra-
te d'escrit en ce liure vne hydropisie avec inflam-
mation de rate, causée pour s'estre trop rempli
de figues non meures, comme aussi de pommes
& raisins, & pour auoir beu du vin doux; tous
ces alimens ayans la faculté d'eschauffer beau-
coup, jointe à vne humidité superfluë propre
à y former obstruction, & apporter inflam-
mation suiuite de douleurs aiguës & fixes, qui
se communiquent au palleron, clauicule, mam-
melles & hanches; & ce avec vne fiebvre vio-
lente. Si peu que le malade mangeoit, l'esto-
mach s'en trouuoit chargé, & la rate en se gros-
sissant donnoit vn surcroist de douleur. Pour
obuier à tous ces maux il vient d'abord au vo-
mitif d'ellebore, puis il purge: la raison de son
procedé est, si ie ne me trompe, qu'en cette ma-
ladie l'intemperance a farcy l'estomach, les
veines, les visceres & tout le reste de l'habitu-
de du corps de quantité d'impuretez & crudi-
tez; qu'il conuient ayant esgard (comme il en-
seigne ailleurs) à leur propre pente, mettre

M

hors, tant par le vomissement que par la purgation. Mais ie responds qu'il n'est pas croyable qu'il donnaist si temerairement ces puissans vomitifs, comme font nos charlatans dès l'entrée d'une telle maladie, & qu'il eust oublié les loix qu'il nous prescrit en tant de lieux pour vser de ces remedes avec iugement & heureux succez: car tout ainsi qu'à l'inflammation du poulmon dont nous nous entretenions n'agueres, il ne donne point au commencement l'ellebore, ny mesme si l'occasion n'en vient à propos: Il nous faut croire qu'il en a vsé de la sorte en cette derniere maladie; autrement ce procédé si absolu se trouueroit blasfable & entièrement indigne d'un si grand Maistre. Ce seroit luy faire tort de luy attribuer sans clause ny reserue, & le rendre par ce moyen auteur d'une pernicieuse methode, contraire à celle qu'il nous a marqué dans les Aphorismes & au liure de la façon de viure des maladies aiguës & en mille autres lieux.

I A T R. Mais quoy, Orthodoxe, l'occasion que tant vous desirez avec Hippocrate, ne vous semble-elle point assez pressante en cette maladie, où l'estomach & les parties voisines sont surchargées de tant d'impuretez, & dont la nature ne scauroit se deffaire, si vous ne venez

M

promptement à son secours avec les vomitifs & purgatifs avant que le feu soit entierement allumé. Ainsi vous retrancheriez promptement la cause primitiue de ce mal, & tireriez mesme quelque chose de considerable de la partie affligée par le plus proche conduit qui joint la rate à l'estomach.

ORTH. L'aduouë pour moy, Iatrophile, que ie n'improuuerois pas au commencement de cette maladie, si elle se trouuoit exempte de fiebvre, les plus legers vomitifs; & pour proceder avec plus de seuretè ie substituerois les lauemens aux purgatifs: tandis d'ailleurs que ie trauaillerois à diuertir les humeurs qui fondent de toutes parts sur la rate. Et en effet, si vous lisez tout au long le narré de cette maladie, vous trouuerez Hippocrate en de pareils sentimens; la suite de son discours vous fera paroistre qu'elle n'estoit pas tousiours avec la fiebvre: Faites, dit-il, cecy au commencement de la maladie, seruez vous de ce regime de viure; & s'il n'y auoit point de fiebvre qu'on vse de pain rosty fait de froment ou bien du biscuit: auquel cas il y auoit moins à craindre pour le vomitif d'ellebore, quoy qu'il l'aye tousiours apprehendé dans la fiebvre, & lors que les humeurs agitez se portent en haut. C'est pour-

M ij

quoy en la premiere espece qu'il d'escrit des maladies de la rate, à laquelle la fiebvre s'est jointe dès le premier iour, il ordonne bien la potion d'ellebore; mais c'est pour tirer & vuidier par bas, & pour seconder cet effet il employe encores la graine de thimelée. Vous noterez mesme, ce qui est plus considerable, qu'en la troisieme espece de maladie de la rate, qui procede d'une plenitude de sang dont au Printemps elle regorge en sorte qu'elle est travaillée de douleurs aiguës, qui se vont communiquer à la mammelle, aux clavicules & espaulles; bien qu'il ne fasse aucune mention de fiebvre, il dit neantmoins qu'il conuient pour la guerir suiure la mesme methode; & sur tout nous aduertit particulièrement de ne donner aucun vomitif. Enfin apres tout & pour conclusion vous trouuerez bien souuent en ce liure des maximes erronnées, & vne pratique toute contraire aux sentimens qu'Hippocrate nous a laissé en ses liures non suspects. Que si Galien semble l'approuuer, en le citant au Commentaire sur l'Aphorisme vingt-septiesme du liure sixiesme: son tiltre incertain luy dispute assez sa legitime, du moins nous fait-il connoistre qu'il a passé par tant de mains, que sa doctrine en a pû estre alterée & deuenir suspecte

λαυσιμω δὲ
 ἀργύριον ἔσται,
 ἀλλ' ὅτι πόσις
 μὴ πολλοῖς,
 ἐδέσμεται δὲ
 δλίγους, ὡς μὴ
 πάχος ἀδρῶν
 ζεῶσαι χυμῶν
 ἴσμεν γὰρ ὅτι
 τὸς τοῖς τῶς
 ἀργύριον τε ἔχ
 κλισμοῖσι
 γινώσκουσι εἰ δὲ
 ἔχουσι ἐπιόχ
 σῆς τὸ τε σα
 μάται ἐκ τῶ
 εἰρημείης
 εἰρημείης γι
 γινώσκουσι, ἐπ
 χῶν μάλισ
 αὐτῶ συγ
 χωρήσεις ἐλ
 λέβορσι ἀν
 τὸς διδῶσαι,
 διωαμείωσι
 γὰρ τὸ τε ἀν
 θρωπῶν ἀν
 τὴν ἑσῶς
 τὸς τῶν ἐμεί
 τῶν ἀλαμπα
 εἰς.
 ὅτι τὸς τὸς
 ἐλεβόρσι
 τοῖσι μὴ ῥη
 δῖος ἀπὸ κα
 δωρῶν ἀδρῶσι
 τὸς τὸ πόσις
 τὸς γινώσκου
 τὸς ῥημῶν
 τὸς ῥημῶν
 τὸς ἀπαπύ
 σι.
 Ἐ Art. 120.
 τὸς ἀπὸ πύρ
 κῶν μὴ χολέ
 ρας ἐπιγίτ
 μένης ἢ λυ
 τῶν.

ne faisoient pas amas d'humours grossieres :
 que si en outre nous prenons garde à la vigueur
 des corps, que ce genre de vie conseruoit en
 son entier, nous luy permettrions encores plus
 aisement de leur bailler l'ellebore ; vû qu'ils
 pouuoient mieux resister à la violence du vo
 missement. Voila les raisons que Galien met
 en auant pour approuuer ce procedé d'Hippo
 crate, qui autrement eust semblé trop hardy
 & contraire au ^b precepte qu'il nous en a tra
 cé en l'Aphorisme treiziesme du liure quatrief
 me.

ORTH. Inferrez donc de tout ce discours,
 Philaethe, que le vomitif d'antimoine le sur
 passant beaucoup en violence, doit estre abso
 lument defendu en toutes les fiebvres conti
 nuës ; & partant qu'il nous seroit superflu d'en
 instruire l'examen en detail.

IATR. Que cela n'empesche le dessein que
 vous en auiez pris, Orthodoxe, il n'y a point,
 comme l'on dit, de regle si generale qui n'ait
 son exception: ainsi se peut-il rencontrer quel
 que sorte de fiebvre à qui ce remede seroit pro
 pre. Hippocrate a noté dans les coaques que
 la fiebvre appellée ^o leipyrie se terminoit heu
 reusement par le Cholera, qui de soy est tres
 funeste, & que par ce moyen la nature vuidoit

iii M

tout d'un coup haut & bas la cause entiere de cette fiebvre.

PHIL. Il est bien merueilleux, Orthodoxe, qu'un accident qui est ordinairement si à craindre, soit l'unique remede de cette fiebvre, causée d'un humeur non moins malin que celui qui nous donne la fiebvre pestilente. C'est de là qu'on peut colliger, que si la nature trouue ses aduantages par vne telle euacuation; le Medecin qui la suit doit à son defaut employer vn medicament qui fasse l'effet du Cholera; c'est à dire qui purge haut & bas le plus promptement & avec vne extrême violence. Or vous n'en trouuerez pas vn en toute l'estenduë de la nature, au moins de ceux qui sont venus à nostre connoissance, qu'on puisse comparer à l'antimoine; pourquoy donc ne l'employerions nous pas?

ORTH. Si vous confiderez, Philalthe, la nature de cette fiebvre, ses accidens & la maniere qu'on en guerit, vous la iugerez toute extraordinaire. Galien au Commentaire sur l'Aphorisme quarante-huictiesme du liure quatriesme, nous dit qu'elle vient d'une inflammation des visceres qui tient de la nature des erysipeles, laquelle ainsi qu'une ventouse retire le sang & les esprits vers leur centre: d'où vient

que les malades bruslent au dedans tandis qu'ils gelent au dehors. Paul Æginete au Chapitre trentiesme du liure second, tesmoigne pareillement qu'elle prouient d'une mauuaise habitude des entrailles, qui approche beaucoup de l'erysipele : & que sa cause consiste en vne bile espaisse, visqueuse, vitelline & de qualité tres-acre ; qui s'eschauffant dans les parties fait esclorre cette disposition erysipelateuse ; l'humour, qu'une ferosité des plus malignes nourrit & entretient, en picquotant l'orifice de l'estomach, excite premierement les nausées, puis les vomissemens, & se communiquant au cœur en abat les forces, & plonge le malade en vne tristesse non accoustumée, qui luy donne de l'inquietude & desplaisance de toutes choses, voire de ses plus familiers amis qui l'assistent, contre lesquels la cholere l'emporte à la moindre occasion : Il semble enfin qu'il n'y ait maladie plus miserable que celle-cy. Cette fièvre donc venant d'une inflammation & disposition erysipelateuse des visceres, que la bile pourrie & esleuée au souuerain degré de la malice a suscitée ; Il ne nous reste à faire autre chose en son commencement, son progresz & vigueur : sinon de travailler à la diuersion des humeurs qui prennent leur route & se retirent de
route

toute l'habitude du corps à leur siege principal: ce que nos remedes ordinaires executent. Que si les humeurs estans cruds & non encores appriuoisez le vomissement surprénait, il se faudroit bien donner de garde de l'aigrir par quelque vomitif; pour les raisons que j'ay cy-dessus allegué en discourant des fièvres sinoches pourries, ausquelles (ce que ie ne scaurois assez rebatre) l'euacuation telle qu'elle soit ne fust lorsiamais profitable. Je dis bien plus, que s'il s'en faisoit quelque part vne descharge, & que la vigueur de la chaleur naturelle vint à les adoucir & mettre hors: il est constant que cette euacuation partagée ne sera d'aucun profit au malade, tandis que les signes d'une coction totale ne se trouuerront dans les selles & les vrines; & pour ce sujet il nous est defendu d'irriter les euacuations symptomatiques, vû que celles qui sont de cette nature portent les marques plus assurees de la malice du mal, qui s'aigrir & empire par tels remedes donnez à contre-temps. Adjoustez à cecy, que cette humeur toute farouche qu'elle est encores, ne demande point le vomitif, bien que le malade monstre y auoir la disposition: & partant la nature du mal, & les parties ou cette fiebvre a mis son siege nous en interdisent l'usage. C'est vn

N

des fondemens de la bonne methode, qu'il ne faut attirer ou practiquer la descharge des humeurs par les parties qui sont affligées ; ains au contraire comme Galien apres Hippocrate nous enseigne au Chapitre quinzieme du liure onzieme de la methode, les repousser au plus loing en diligence, & soulager par toutes sortes de moyens la foiblesse des parties malades ; & ce d'autant plus promptement que leur necessité pour la vie nous y oblige. Quant à moy en cette fiebvre , le plus souuent soupçonnée d'inflammation ou disposition erysipelateuse de quelque viscere, ie n'vserois du vomitif d'antimoine, sçachant qu'il ne tirera pas seulement l'humeur de l'estomach ; lequel il force à vomir plustost par sa qualité maligne que par sa quantité, mais mesme en mettant le trouble en tous lieux, qu'il attirera sur la partie affligée telle quantité d'humeurs qu'elle pourroit suffoquer subitement & à l'improuiste. Enfin si Galien pour les raisons alleguées nous defend de purger en la dysenterie, & d'employer les diuretiques és inflammations des reins : il s'ensuit pareillement que le vomitif d'antimoine seroit d'un temeraire & perilleux vsage en cette fiebvre.

IATR. Je ne puis me departir de vos senti-

mens, Orthodoxe, & faut que ie vous accorde que celuy qui donneroit en telle maladie ce vomitif, & en tous les temps que vous nous marquez, commettrait vne faute qui ne se pourroit reparer. Je ne voy pas pourtant qu'il y eust pareil danger de le prendre au declin; spécialement si la nature manquoit de force pour entreprendre vne euacuation si necessaire.

PHIL. Et mesme, Orthodoxe, ne peut-il pas arriuer quelquesfois que la nature ait tellement dissipé ses forces à la coction des humeurs, qu'il ne luy en reste assez pour acheuer leur sortie; ne seroit-il pas loisible en ce cas de luy donner vn coup d'esperon pour l'aduertir & exciter tout ensemble à faire son deuoir, qu'avez vous plus à craindre? le feu des entrailles est esteint, & l'humeur tout disposé à suiure la route qu'on luy voudra donner.

ORTH. De vray, Philalethe, il est fort à propos en ce rencontre d'aider à la nature; mais si l'humeur est tellement disposé pour l'euacuation, comme vous nous dites, les moindres remedes seront trop suffisans: sans qu'il soit necessaire d'emprunter la violence de l'antimoine, que vous ne trouuerez exempt d'vne qualité maligne & veneneuse. Nous ferons donc

assez apres auoir atteint le declin de cette fiebvre, lors que l'humeur se dispose à sortir haut & bas, si la nature se rend trop paresseuse de donner vn remede qui tirast doucement les humeurs subtiles & legeres par le vomissement, & par le ventre les plus grossieres.

IATR. Ce seroit tout gaster, Orthodoxe, & trauailler à l'estourdie que de faire autrement, & de courir pour lors apres l'antimoine, ses efforts ne pourroient estre que dommageables: or est-il que sur tout l'excellence de nostre employ oblige à mieux prendre ses seuretez.

PHIL. Que cela donc, Orthodoxe, demeure entre nous pour arresté, & partant si vous l'agreez, recherchons quelque autre sorte de fiebvre.

ORTH. Vous serez obey, Philalethe, n'ayant plus rien à dire des fiebvres symptomatiques qui suruiennent aux inflammations des parties internes; ie veux venir à celles qu'on nomme lentes symptomatiques, qui sont causées (comme i'ay desia dit) par vn humeur grossier, pourry & resserré és plus petites veines de quelque viscere, ou estant opiniastrément attaché & retenu, l'obstruction se forme grandement difficile à desgager: de façon que par succession de temps la substance mesme de la partie

s'altère & se corrompt. C'est pourquoy pour en venir à bout avec methode, il conuient premierement descouurir en quelle partie gist son foyer, afin de faire choix de remedes propres & spécifiques à la partie; lesquels sans luy communiquer beaucoup de chaleur, puissent attenuer, subtiliser & fondre les humeurs qui entretiennent l'obstruction, pour les vider par les plus doux purgatifs à mesure qu'ils seront preparez. Par ainsi les vomitifs & principalement les violens n'y pourront estre employez: puisque leur substance grossiere arrestée & enfermée és petites veines, ne permet pas qu'on les purge, sinon petit à petit & sans rien forcer.

IATR. Ce procedé, Orthodoxe, est tellement iudicieux & raisonnable qu'on ne le scauroit condamner.

ORTH. Ayant donc ainsi prouué, Iatrophile, que le vomitif violent doit estre interdit aux fiebvres essentielles simples & symptomatiques; il me sera aisé d'inferer que celles qui sont en partie essentielles en partie symptomatiques, n'en peuuent souffrir l'usage; & pource ie les passeray sous silence pour venir aux fiebvres compliquées, lesquelles estans composées de continuës meslées avec les intermittentes, se trouuent aussi différentes en leurs

especes, qu'il se fait de differentes mixtions d'humeurs. La tierce simple, ou double, vraye ou bastarde se mesle avec la continuë synoche & autres : il en est de mesme de la quotidienne & de la quarte ; si bien que tous ces meslanges causent des fiebvres qui ne sont pas moins difficiles à guérir, qu'à connoistre : car comme elles sont suiuiues de signes & d'accidens prouvenans de ce meslange, ils ne different pas peu de ceux des fiebvres simples : & le danger en est plus grand, tant pour la varieté de leurs causes & accidens, que pour la difficulté de prendre à propos l'occasion de faire les remedes. Hippocrate en décrit vne de cette nature au premier liure des maladies populaires qu'il a appelé *τριταιοφυή*, comme qui diroit approchant de la nature de la tierce, pource qu'elle s'aigrit de deux iours l'un : & quoy qu'elle ne vienne iamais à l'entiere intermission, elle rabat pourtant beaucoup de sa violence aux iours qu'elle n'a point ses redoublemens. Sa cause est quelque peu d'humeur crud & pituiteux meslé avec quantité de bile qui fait ce redoublement ; lequel estant passé, la pituite qui se pourrit allume la continuë avec bien moins de violence : sa malice est tres-grande & difficile à vaincre, la nature ayant fort peu de relasche ; à peine

est-elle hors de la violence d'un redoublement, qu'il en survient un autre qui emporte le reste de ses forces & de sa vigueur. Hippocrate au lieu que j'ay proposé nous en fait cette description : ils d'estoient, dit-il, attaquez de fiebvres continuës & sans relasche, qui s'aigrissoient en tous les malades à la façon des tierces; estans un iour plus legeres, & l'autre reprenans leur violence. Et entre toutes les fiebvres qui regnoient en ce temps, celles-là estoient les plus malignes, plus longues & plus fascheuses : elles paroissoient au commencement assez douces, mais en general elles alloient tousiours en augmentant, & s'aigrissant es iours critiques; & lors qu'elles se tournoient en un pire estat, elles paroissoient un peu ralenties, & derechef tout à l'heure elles recommençoient à s'irriter avec plus de violence : & pour la pluspart monstroient leur malice aux iours critiques, les frissons prenoient par interualle & sans ordre, quoy que moindres qu'es autres fiebvres.

IATR. Je ne m'estonne pas, Orthodoxe, si cette sorte de fiebvre d'escrite par Hippocrate fut longue & perilleuse : elle succedoit à vne constitution de temps froide & humide qui avoient remply les corps de plusieurs & diu-
ses superfluitez, que la nature estant ainsi ac-

d Section 2.
Article 25.
ei δὲ διέσω-
χίτες μὲν ὁ-
βλοὶ καὶ ἕδῃ
ἐκλεπίσιντες,
παρῶσι μὲν
οὐδὲ πᾶσι
τεταπεινὰ
τρόποι, μίαν
δὲ ὑποκν-
φίζονται, καὶ
μίαν ἐπιπα-
ρῶσι μὲν οὖν,
πᾶσι ποὶ βιασ-
τατοὶ τὸ τότε
γαίμαται ἢ
μακρότατοι,
ἢ μετὰ πόσων
μαγίστων τε-
ριμμοῖ, πρὸς
αὐτὰ ἐρχόμε-
νοι, καὶ τὸ ὄ-
λοι ἐπιδιδό-
τες αὐτοῖ, καὶ
παρῶσι μὲν
οὐδὲ πᾶσι
μῖσι, ἢ ἀνά-
γιστες ἐπὶ τὸ
καίτοι Σμι-
καὶ δὲ ὑποκν-
φίζονται, καὶ
ταχὺ πάλιν
δὲ ἐπιπύσιντες
ἐπιπύσιντες
παρῶσι μὲν
οὐδὲ πᾶσι
μοῖσι ὡς ἐπὶ
τὸ πᾶσι κα-

κενόμοι. ρί-
 γα ἢ πᾶσι
 ἀτάκτως ἢ
 πεπλατμέ-
 ρας ἐρίοις,
 ἐλάχις α ἢ
 ἢ ἡκιστα τῶ-
 ν ἰευσί, ἀμ.
 ἔπι τ' ἀλλοῖ
 πνεῦ μεί-
 ζα.

cablée & trauaillée diuersement , ne pouuoit surmonter qu'aucc beaucoup de temps, de danger & de peine.

PHIL. Les raisons d'Iatrophile me font croire, Orthodoxe , que nous ne deuons attendre en telle maladie vn grand secours de la nature, & partant qu'il faut au plustost recourir à l'art, employant le purgatif & ce grand vomitif tout ensemble.

ORTH. Tout beau , Philalethe , il faut en celle-cy comme aux autres se donner la patience & attendre la coction des humeurs, autrement si vous vous efforcez de les mettre hors, vn dessein si precipité ne vous sçauroit reüffir ; apprenez d'Hippocrate, que ceux ausquels il suruint quelque euacuation symptomatique, telle qu'est celle que vous pretendez faire, perirent tous malheureusement ou ne guerirent qu'à peine.

IATR. I'ay fait cette remarque , Orthodoxe, mais i'estime que le malheur de ces euacuations, procedoit de ce qu'elles ne se faisoient que peu à peu, & par ainsi elles n'emportoient pas la cause du mal assez viste, dont les malades souffroient d'auantage, & le mal alloit toujours en empirant. Qui donneroit donc vn puissant medicament comme le vin emetique melle

meilé avec nos purgatifs, foulageroit à mon aduis plus promptement le malade.

ORTH. Je m'estonne que ie ne vous aye pû persuader encore, Iatrophile, qu'il est tousiours dangereux de donner vn vomitif ou purgatif quand les humeurs sont cruds; peut-estre que vous attendez la confirmation de l'experience, & iusques là vous en voulez surseoir le iugement. Je vous renuoye à Hippocrate, il vous en fournira des exemples au liure que ie viens d'alleguer, ou par les euenemens il enseigne que les euacuations symptomatiques ne profiterent pendant la crudité des humeurs: si elles se faisoient lentement, leur malice accruë par ce retardement augmentoit le premier mal, & en procuroit vn second aux parties par lesquelles ils passoiēt; c'est de là que leur suruenoient les dysenteries, lienteries, colliquations, mauuais flux de ventre, & enfin l'hydropisie. Si elles estoient plus promptes & violentes, les forces se trouuoient incōtinent affoiblies, de sorte qu'ils perissoient tous miserablement. Par ces succez ie vous laisse à iuger si l'euacuation artificielle, pour douce ou violente qu'elle soit, peut se promettre vn soulagement legitime & asseuré auant la cōction des humeurs, laquelle estant les violens purgatifs ne sont point neces-

O

faires, non plus que le vomitif d'antimoine.

PHIL. Je confesse, Orthodoxe, que les humeurs n'ayans encores despoüillé leur mauuaise qualité, en font porter la peine aux parties par où ils passent si lentement, comme vous auez sagement remarqué avec nostre Hippocrate; toutesfois ie ne puis croire, cette euacuation forcée se faisant au plustost & avec abondance, que le malade n'en receut vn grand soulagement. Ses forces ne peuuent estre par ce moyen beaucoup diminuées, ains ie me persuade au cōtraire, qu'elles feroient sur le champ par cette descharge plus sensiblement allegées, & se feroient paroistre avec plus de vigueur.

ORTH. Encore que les humeurs, Philalthe, soient si malins, ils ne sont point abandonnez de la chaleur naturelle ny des esprits: ie dis dauantage, plus sont-ils corrompus, plus la nature se rend soigneuse d'y en enuoyer pour les reduire en meilleur estat: de sorte qu'il faut de necessité qu'elle en souffre vne grande perte si vous les dissipez par la purgation durant qu'elle travaille à la coction. Il n'en va pas ainsi lors qu'elle est faite, puisque la meilleure part de la chaleur & des esprits ayant acheué sa tasche se retire incontinent à son principe où le plus grand besoin la rappelle.

IATR. Ce raisonnement, Orthodoxe, ne m'estoit iamais venu en la pensée, & quand il n'y auroit que cette consideration, elle seroit suffisante pour me faire condamner l'usage des vomitifs violens.

PHIL. Cela est bien iuste, Iatrophile, le motif de cette decision d'Orthodoxe me plaist, tant il exprime naïvement le genie de la nature; laquelle quoy que priuée de raison & de connoissance n'en manque iamais pour la conduite; & mesme lors que la plus pressante necessité la refuseille. C'est ce qui fait qu'elle employe tant de chaleur & d'esprits à dompter l'extrême malice de ces humeurs, desquels autrement elle ne deviendroit iamais la maistresse. Et pour ce sujet le soulagement qu'on esperoit de telles euacuations est bien funeste & cherement vendu; puisque en mesme temps on souffre vne perte beaucoup plus considerable, & qui ne se peut le plus souuent reparer. Les Hydropiques & ceux dont la poitrine est pleine de bouë font foy de cette verité; encores que l'ouverture les espuisse d'vne serosité qui croupissoit depuis plusieurs mois dans les entrailles, ou d'vne sanie tres-infecte; L'issuë neantmoins en est tousiours mortelle si on ne la gouuerne par les forcés.

ORTH. Considerons maintenant puisque ces sentimens vous agreent. La fiebvre que Galien a dit estre fort commune à Rome, & qu'il appelle apres Hippocrate hemitritée, comme qui diroit demie-tierce; parce qu'elle est composée de tierce intermittente & de quotidienne continuë. On luy assigne pour cause la bile & la pituite, qui pourrissent & s'allument en divers lieux en pareille ou inegale quantité: si la bile surpasse la pituite, les accidens ont plus de rapport avec ceux de la tierce; si la pituite predomine, ils tiennent plus de ceux de la quotidienne continuë: que si ny l'un, ny l'autre humeur n'emporte le dessus, il s'en fait vn vray hemitritée. Hippocrate l'a d'escrit fort bien en la

° Article 23.
 ἡ δὲ τῶν
 πλείστων ἀν-
 θρώπων παθή-
 ματα τοιάδη.
 φικαὸν δὲ πυ-
 ρρον, ἑμει-
 χρῆς, ἄχρῆς,
 ὁ μὲν ἄλλοι εἰ-
 σθλαίποδες,
 ὁ δὲ τερσπος
 ἡμιτρεταῖος,
 παρὰ μίλλο κού-
 φότερον, τῆ
 δὲ τέρη ἐπι-
 παρρησιώμε-
 νοι, ὅτι ἄλλοι
 ἐπι τὸ δέξυτε-
 ρον ἐπιιδό-
 ντες.

premiere constitution du premier des maladies populaires. Les ° fiebvres qui couroient en ce temps, dit-il, estoient avec frissons, continuës & sans aucune intermission, leur nature estoit de l'hemitritée; elles estoient vn iour plus legeres, & s'aigrissoient l'autre; & generalement parlant elles croissoient tousiours en violence: & pource qu'elle est composée de quotidienne continuë, & de tierce intermittente; le premier iour pour l'ordinaire les deux fiebvres sont meslées ensemble; le second, la quotidienne continuë est seule: que si la bile tient le dessus,

quelque frisson assez considerable marque dès le commencement la fiebvre intermittente, la chaleur est plus vehemente, elle monte plus promptement à sa vigueur; bref sur la fin de l'accez quelque peu de bile se descharge par le vomissement, les selles & les sueurs. Quand la pituite est la maistresse, le froid est plus grand aux extremitez, le poulx plus enueloppé, l'accez plus long, quoy qu'avec moins de chaleur & de soif. Que si l'un & l'autre humeur s'égalent alors ils forment le veritable hemitritée, auquel l'accez de la tierce ne commence pas seulement par l'horreur, qui est vn accident mitoyen entre le tremblement & le froid, & mesme participe de l'un & de l'autre; mais aussi vient-il fort souuent durant l'accez & à diuerses reprises. Cette fiebvre de quelque cause qu'elle vienne est des plus dangereuses, elle blesse l'estomach & les parties nerveuses, cause des veilles, des phrenesies, & quelquesfois des assoupissemens plus funestes & autres semblables accidens. Or comme elle a diuers foyers & se trouue composée d'humeurs differentes; il faut pour satisfaire à tout, vider les humeurs suiuant leur pente & inclination, soit qu'ils soient contenus dans les grandes ou petites veines, sans espargner mesme les vomitifs les plus doux, si le cas y eschet.

IATR. S'il y a quelque fiebvre continuë, Orthodoxe, en laquelle le vomitif d'antimoine fust necessaire, ce seroit, ce me semble, en celle-cy; principalement lors que la bile predomine, qui estant renfermée es parties caues du foye ou quelque autre lieu du bas ventre, se trouue à bon droit estre la cause & principale source de tous ces accidens, specialement si elle est vitelline ou ærugineuse. Permettez ie vous prie, que ie fasse icy vne petite digression pour vous descouuir les sentimens que i'ay de la nature & accidens de cette fiebvre ainsi causée: ie croy qu'en son accez la partie la plus chaude & subtile de cette bile se porte aisement des petites veines aux grandes, ou estant meslée avec le sang pituiteux & pourry qui fait la quotidienne continuë, l'eschauffe, le subtilise & transporte au cerueau; où pour sa diuerse qualité il excite des accidens bien differens; tantost des veilles avec alienation d'esprit; tantost l'assoupissement & lethargie, quelquesfois aussi cette sorte de mal que les Grecs appellent typhomanie, qui n'est autre qu'une disposition partagée de phrenesie & lethargie. Que si la partie la plus subtile apporte tant de desordres, celle qui est plus espaisse, & plus acree n'en doit pas estre moins coupable: c'est d'elle que s'es-

leuent ces exhalaisons si contraires & ennemies de nos esprits, qui causent les foibleſſes, ſueurs & langueurs extraordinaires, & meſme aſſez ſouuent mortelles, dans la rigueur & violence de l'accez. Que ſi elles s'attachent aux membranes qui enueloppent le cerueau, elles donnent des douleurs de teſte inſupportables; ſi elles penetrent plus auant & ſ'inſinuent dans ſa ſubſtance, elles ſurprennent les esprits, arreſtent incontinent leur action, & les empeſchent de ſe porter aux organes des ſens, en plongeant le malade dans vn profond ſommeil, tout lequel mauuais meſnage procede pluſtoſt de leur qualite maligne & narcotique que de leur abondance.

PHIL. Je croy, Orthodoxe, que cette bile eſt nommee ærugineuſe, non tant pour reſembler en couleur au verdet que les Latins appellent *Ærugo*, que pour en poſſeder les qualitez malignes; ceux qui ſuiuent Paracelſe l'ont dit vitriolee, & croyent par ce nom nouueau auoir mieux rencontré que nous, à cauſe qu'elle porte en ſoy les caracteres d'vne meſme nature que le vitriol; à ſçauoir la couleur, la ſaveur aigre avec aſtriſtion, l'acrimonie, & vne certaine portion ſulphuree propre à prendre feu, entierement narcotique, & pareille à celle que

xvob

l'art separe assez facilement du vitriol : & c'est à ce qu'ils disent, de cette substance sulphurée & narcotique portée au cerueau, que viennent les grands assoupissemens de ces fiebvres.

ORTH. Il est vray, Philalethe, que cette substance se retrouve dans le vitriol, & toutes & quantes fois que vous l'aurez agreable ie vous la feray voir; elle a l'odeur de l'opium, prend feu & cause l'assoupissement, soit qu'elle soit donnée seule ou meslée avec quelques correctifs; mais c'est à tort qu'ils nous blasment pour l'auoir appellée ærugineuse, ils ne sçauent pas que nous luy auons imposé ce nom à cause de sa couleur & de ses proprietéz, qui ont grand rapport avec celles du verdet; qui n'est autre chose que le cuivre reduit en poudre verte par la faculté corrosiue des vapeurs acres du vinaigre, ou de telle autre liqueur, en laquelle il se reduit entierement & avec facilité, sans perdre toutes-fois sa nature metallique, qu'il reprend aussitost au creuset: vû donc que le cuivre & le verdet contiennent en soy (comme ils sçauent fort bien) quantité de vitriol pareil à celuy de chipre: Nous auons, selon leurs maximes, meilleure raison de la nommer ærugineuse, qu'ils n'ont eu de l'appeller vitriolée.

IATR. A ce que vous dites, Orthodoxe, il ya deux

deux qualitez malignes en cet humeur qui cause la fiebvre dont vous parlez. La premiere styptique & astringente, qui fait qu'elle ne peut estre facilement purgée : & la seconde narcotique, ennemie des forces de la nature qui subsistent par la seule liberte du commerce des esprits, sans lequel il est hors de son pouuoir de se defaire d'un ennemy si puissant. C'est pourquoy nous devons luy opposer un remede qui puisse fondre cet humeur grossier, & le mettre hors, tant par haut que par bas malgré sa resistance, puis qu'il est contenu en des parties qui ont grande communication avec l'estomach & les intestins : or pour en faciliter la sortie, il conuient deslier ces esprits retenus & les deliurer de l'esclavage de cette faculté narcotique. Je sçay que vous nous auez n'agueres prouué par l'autorité d'Hippocrate fondée en raison, à laquelle mesme nous auons esté contraints de donner les mains ; qu'on ne se trouuoit iamais bien des grandes euacuations tandis que les humeurs estoient cruds, à cause de la trop grande & subite dissipation des esprits qu'elles apportent. Mais on vous respondra que cela seulement seroit à craindre vers la fin de la maladie, lors que les forces sont abbatuës par sa longueur & violence ; & qu'au commen-

P

cement, où elles se trouuent en leur entier, & que les humeurs ne sont pas encore paruenus à ce souuerain degré de malice, la nature auroit tres-grand besoin d'un tel secours, qu'on pourroit esperer du vomitif d'antimoine: auquel si nous meslons l'infusion de sené nous luy apporterons sans doute par cette double euacuation vn soulagement grandement considerable.

ORTH. Je vous disois autrefois, Iatrophile, que plus la maladie est grande & perilleuse, plus nous deuons estre religieux à garder les loix les plus importantes de nostre profession. Vous m'estonnez quand ie vous voy si hardy que de conseiller ainsi le vomitif d'antimoine: ne scauez vous pas que cet humeur grossier & malin ne peut sans risque estre purgé par quelque voye que ce soit, qu'il n'ait au prealable depose la malice? Voyez, ie vous prie, comme Galien au Commentaire second sur le liure des fractures, article vingt-septiesme, apprehende le vomissement procure par l'ellebore, lors que le corps est rempli d'humeurs espais & gluans: il s'estrange, dit-il, assez souuent pour ce sujet durant son operation. Ne dequiez vous pas estre dans la mesme apprehension quand vous songez à donner l'antimoine: vous vous trompez si vous croyez que ces assoupissemens

Ἐὰν γὰρ
ἐπιπέσει πύριον,
ὅταν γυμνός
παχέως, ἢ
γλιχρὸς ἐστὶ
αὐτῷ πολλὸς
τὸ σῆμα πρὸς
ἐπιπέσει.

qui vous font tant de peur ne viennent que d'une vapeur narcotique, l'effet de laquelle seroit de peu de durée & moins à craindre: le transport d'humeurs au cerueau en est la cause, que vous augmenterez en secondant la violence effrenée de leurs mouuemens, par les puissans efforts du vomitif: c'est par ce moyen que vous remplirez de plus en plus la teste, & que vous fournirez à l'embaras d'une mortelle apoplexie. Que si vous attendez le progrès & le plus haut poinct de la maladie, pour ces mêmes raisons vous n'y trouuerez non plus vostre compte: si le mal est en son declin il n'est besoin d'vser de violence; nos purgatifs suffiront. Je sçay bien que le vomissement qui survient au commencement ou à la fin de la tierce intermittente meslée avec la continuë, trompe les moins iudicieux, & leur fait naistre l'envie de practiquer temerairement ce remede. Mais ie croy que s'il leur restoit vn peu de sens commun pour faire reflexion sur leur dessein, & en considerer les consequences; ces exemples ne leur plairoient pas, & les raisons contraires les porteroient à condamner dorefnauant le malheureux vsage de ce vomitif.

PHIL. Il me semble neantmoins, Orthodoxe, que cette maladie composée d'une quoti-

diene continuë & tierce intermittente, deuroit estre traictée auec les remedes propres à l'une & à l'autre ; & par ainsi le vomitif d'antimoine qui termine si heureusement les fiebvres tierces, du moins pour cet esgard y seroit necessaire.

IATR. Je vous seruiray de tesmoin, Philalthe, ayant heureusement hazardé ce remede en telle rencontre de fiebvres, qui ont pour la pluspart leur foyer dans les parties caues du foye ; & cette experience me retient d'autant plus volontiers attaché à vos sentimens, qu'Orthodoxe mesme a tantost adouüé, que la tierce intermittente fait le plus grand mal de l'hemitritée.

ORTH. Je ne veux pas icy combatre de viues raisons la foiblesse d'une trompeuse & aueuglée experience, Iatrophile, bien que vous m'en donniez assez de sujet ; de peur de rompre à tous propos le fil de mon discours : Je n'entends pas pourtant que cette excuse preiudicie à la verité. Il se presentera assez d'occasion de vous monstret nettement que le violent vomitif n'est pas necessaire aux fiebvres intermittentes. Je vous diray seulement pour l'heure que si vous la soumettez à l'arbitrage des malades, qui en ont de bon-heur & par hazard reschappé, vous

perdrez vostre cause ; & leur propre confession vous fera croire, que la violence des maux qu'ils ont souffert en son operation, & qu'ils souffrent quelquesfois encore , ne peut esgaler le bien qu'ils ont receu & que vous leur promettez. Mais pour ne laisser en arriere vostre objection; ie responds qu'il y a beaucoup de difference, si vous considerez à part la fiebvre tierce, ou quand elle se joint à la continuë: celle là s'allume de peu d'humeur mis à l'escart: celle cy au contraire en abonde tellement, que la nature a de la peine à le regir, estant respandu par toutes les veines. Et quand bien mesme il seroit permis en tirant les indications du mal, de sa cause & de son foyer, d'employer le vomitif d'antimoine en la tierce intermittente; la conjoncture d'une continuë seroit assez pressante pour nous en interdire l'usage.

PHIL. Croyez vous, Orthodoxe, que les fiebvres continuës, si nous en exceptons les symptomatiques, n'ayent leur foyer ailleurs que dans les grands vaisseaux? si la fiebvre, au dire d'Hippocrate est vn feu, & si vous iugez la comparaison de Galien au Chapitre onzieme du second liure des fiebvres luy estre propre; sçavoir est, qu'elle s'attache à nos humeurs ainsi que le feu se prend au bois, & comme il fait

P iij

Ἡ οἰ μὲν τῶν
 ἢ πορὰ γί-
 νοῦται ἀπὸ χολ-
 λῆς. & par
 enumeratiō
 il range en
 suite sous
 cette cause
 la synoche,
 quotidien-
 ne, tierce &
 quarte.

son aliment de la matiere oleagineuse qui s'y rencontre, laquelle estant consommée il est de necessité qu'il s'esteigne, ne laissant pour vestige que quelque peu de cendres: de mesme la portion oleagineuse qui se trouue dans les humeurs, sert de nourriture à la fiebvre; laquelle dure autant de temps qu'il luy en faut pour la consommer. Hippocrate § au liure de la nature de l'homme, & au second & quatriesme des maladies, la reconnoist pour la premiere cause des fiebvres pourries, continuës ou intermittentes: & nous enseigne que selon ses differences ou son meslange, elle allume diuerses sortes de fiebvres. La vitelline cause la fiebvre chaude, la iaune plus pure & en moindre quantité fait la vraye tierce, comme la quotidienne ou l'hemitritée, si elle est plus impure, plus espaisse & amassée en plus grande quantité: la quarte vient quand elle est meslée avec l'humeur melancholique. Il en est de mesme des continuës qui ont leurs redoublemens semblables aux accez des tierces, des quartes, ou quotidiennes intermittentes: celles-cy s'allument en beaucoup de bile vitelline, avec laquelle se fera meslé quelque peu de pituite, ou de bile passe & subtile, ou de suc melancholique. Et de ce meslange les continuës quotidiennes, tier-

ces ou quartes prennent leur origine. La raison pour laquelle Hippocrate veut que la bile soit l'aliment principal de ce feu de la fiebvre, n'est autre; que^h pour ce qu'elle est grasse & oleagineuse, & qu'elle s'engendre d'une pareille substance qui se trouve en nostre nourriture: & mesme il est certain que nos graisses la nourrissent lors qu'elles se fondent. Vous noterez donc par ce raisonnement d'Hippocrate, qu'il n'a pas creu que la continuité ou intermission de la fiebvre, dependist simplement du foyer & du lieu où s'est amassé l'humeur qui l'allume; mais plustost de sa qualité & quantité. S'il est d'une substance espaisse & visqueuse & qu'il abonde, il aura plus de cette matiere oleagineuse plus propre à tenir feu; par ainsi la fiebvre sera de plus longue durée. Et de vray, la raison que donnent ceux qui mettent le foyer des continües dans les grands vaisseaux m'a semblé bien foible. Ils mettent en avant, qu'il faut pour entretenir la fiebvre continuë, que sans cesse les exhalaisons des humeurs enflammez & pourris se portent au cœur, qui les communique incessamment par les arteres à tout le reste du corps; & qu'il n'y a que les grands vaisseaux qui puissent continuellement fournir à cet incendie. A quoy ie replique, que si quelque humeur

^h Liu. 4. des
maladies,
ὅτι τοῖσι δὲ τῷ
ἀνθρώπῳ
πύρ ἐμπίπτει,
ἄλλο μὲν δὲ
τῷ ἀνθρώπῳ
πυρ κακὸν ἔ-
χουτες, ἀπὸ
τῆς πολέρας
ἐπίσης τῷ χυμῷ
ρῷ, ἐμπίπτει.
puis apres
donnant rai-
son pour-
quoy la fié-
vre s'aug-
mente par
la durée, il
dit θερμαι-
νέτω τῷ αἵ-
ματι ἐξ ὀσ-
μῆς μάλιστα
δύο τῶν τῷ
ὕδατος δόσεων,
ὅτι ἐστὶ τῷ
πυρὶ πολέ-
μιώτατον, κα-
ταλείπει δὲ
ὁ λιπαρὸς ἢ
κύφου ὅτι ἔχει
χρῆσιν καὶ
τῷ πυρὶ τρε-
πὴ μάλιστα
ἔχει.

de qualité ou quantité notable s'amasse quelque part, & allume la fiebvre; elle sera tousiours en ce cas continuë. Les phlegmons des parties les plus esloignées du cœur en font la preuue, & nous iustificient qu'une fiebvre continuë peut s'allumer de la pourriture des petites veines. Ne sçait-on pas que nostre corps est ouuert de tous costez, & que ces substances spirituelles & toutes de feu sont si subtiles, qu'elles se portent en tous lieux; & rien n'en peut arrester le commerce. Disons donc que le simple esloignement du foyer n'empeschera iamais la continuité de la fiebvre.

I A T R. L'expérience, Orthodoxe, la premiere de nos maistresses, appuye fortement l'opinion de Philalethe. Nous auons vû cette année derniere des fiebvres continuës malignes, dont le siege se rencontroit hors les grands vaisseaux; comme il parust assez quand on vint à les examiner de plus près. Elles auoient cinq ou six heures, peu plus ou moins, de remission assez considerable; la fiebvre redoubloit apres sans frisson ny aucun autre accident, du nombre de ceux que nous apperceuons au commencement des intermittentes: la violence du redoublement causoit des douleurs de teste extraordinaires, des assoupissemens avec mouuemens

mens conuulsifs accompagnez quelquefois de foiblesses , inquietude , enuie de vomir , avec desgouft de la nourriture ; le poulx estoit inegal & tressaillant , la chaleur acre & piquante , principalement vers le progres & durant la viueur des redoublemens : le bas ventre estoit esleué & tendu bien que sans douleur , les vrines telles qu'en santé ; sinon que sur la fin de la maladie , elles se troubloient vn peu : tout le corps estoit couuert de taches pourprés , le sang qu'on tiroit paroissoit beau en sa couleur & nullement pourry ; la serosité en estoit bilieuse : hors les redoublemens tous ces accidens cessoient , excepté quelque douleur de teste ou leger assoupissement , le poulx demeuroit égal & fort , mais au reste viste & frequent : les seuls excremens du ventre gardoient les marques de la pourriture , leur couleur paroissoit tres-mauuaise , la substance en estoit fort claire & fluide qui tenoit beaucoup de la nature de la bile ærugineuse non sans vne puanteur & infection extrême. Les malades guerissoient par l'usage des lauemens & cardiaques ; on practiquoit aussi la saignée , bien qu'avec plus de moderation que si le feu eust esté allumé és grands vaisseaux , ou qu'il y eust eu inflammation au bas ventre ; les plus doux purgatifs apportoient vn soulage-

Q.

ment tres-sensible. Puis donc qu'on ne trouvoit rien à redire au sang ny aux vrines, dont toutesfois nous empruntons les signes les plus certains des maladies qui ont pris place dans les grands vaisseaux; il reste à penser que leur foyer estoit renfermé és petites veines & rameaux de la veine porte: le ventre rendu & esleué, la puanteur des selles monstroient assez aux moins clair-voyans le giste de la pourriture.

ORTH. Je sçay bien, Philalethe, qu'Hippocrate aux endroits que vous avez cité, estime la bile estre la principale cause de la fiebvre; ie ne veux point vous disputer cette opinion, quoy qu'elle meriteroit bien d'estre contestée, & que la derniere partie du liure de la nature de l'homme où elle est contenuë, me la fasse soupçonner; comme ne venant pas au iugement de Galien, de nostre Hippocrate, ny d'aucun de ses disciples: non plus que les quatre liures des maladies attribuez à Polybe. Neantmoins ie veux croire avec vous que la fiebvre est vn feu allumé dans vne matiere oleagineuse, laquelle se trouue plus en la bile qu'en quelque autre humeur: que la partie la plus grasse de nos alimens luy donnel'estre; qu'elle produit la fiebvre continuë ou intermittente, selon sa quantité & qualité, & qu'elle peut

ἰ ἄκουσιν φα-
σιν ἰπποκρά-
την εἶναι τὸ
βίβλιον, ὡς ἔ-
φασι τῶν ἰα-
τρῶν ὅτι τῆ
λεγομένη ἔ-
στιν ἰπποκρά-
την. & pour
tesmoigner
que son Au-
teur est pl^o
ieune, il fait
remarque

s'amasser en tous les rameaux de la veine porte qui nourrissent plusieurs parties du bas ventre. Je reçois encore les observations d'Iatrophile, en ayant fait assez souvent de pareilles ; mais ie ne me voy point obligé par toutes ces choses de conclure avec vous qu'il fust necessaire d'en venir au vomitif d'antimoine. Et ce pour deux raisons, la premiere est, que l'humeur qui allume la fiebvre continuë en ces parties doit estre amassé en quantité suffisante ; & de plus, estre espais & visqueux pour entretenir continuellement son feu. Or si vous le voulez de cette nature, il se trouuera plus propre à sortir par les selles que par le vomissement. La seconde est, que l'amas de telles humeurs en cette fondriere & cloaque d'excremens contracte vne pourriture toute extraordinaire ; Iatrophile en a fort bien iugé par l'extrême puanteur des selles. Estans donc si malins & de leur nature ayans plus de pente vers le bas, nous ferions faute de vous croire : ie ne veux point exagerer icy la violence de cette euacuation, ny la malice du remede. Je me contenteray de dire que la puanteur & infection insupportable de ces humeurs que vous pretendez faire remonter par le vomissement, n'apporteroit pas seulement durant son effort des foibleesses & syn-

de la façon de parler, & de quelques mots inutiles du temps d'Hippocrate, ἰδοὺ μὲν γὰρ ἔστι πικροτάτης, ἕτερε δὲ πικροτάτης ὁ κύριος πικροτάτης, ὡς περὶ τῶν ἰσχυρῶν, ὡς περὶ τῶν ἰσχυρῶν.

copies dangereuses; mais aussi laisseroit en l'estomach vne impression de sa malice, qu'à peine vne longue fuite de temps pourroit effacer: ce que nous voyons arriuer à ceux qui en ont vſé de la sorte; ils demeurent sans appetit, tous attenuez & languissans pour le desgouſt & abomination estrange de la meilleure & plus familiere nourriture. Enfin ie diray sans passion que c'est bien abuser de la misere d'un pauvre malade que de contraindre sa bouche à faire l'office de chaire percée, & luy donner à ruminer de telles ordures.

PHIL. Ie vous confesse, Orthodoxe, qu'une telle malice & corruption, à laquelle on expose ainsi les parties nobles, deuroit espargner ce passage & faire changer de route à ces ordures. Mais, pensez vous qu'elle s'y rencontre toujours, & qu'il ne se puisse allumer en ces parties vne fiebvre continuë, deuant que sa cause soit montée à ce souuerain degré de pourriture.

IATR. Le cas que propose Philalethe, est à mon aduis fort considerable, Orthodoxe; par exemple, si la bile s'amasse au pancreas ou par sa mauuaise disposition ou qu'elle y vienne d'ailleurs, qu'elle soit gluante & espaisse, & ainsi plus capable de fournir la matiere d'une

fièvre continuë ; & ce d'autant plus opiniâtre que sa cause se trouuera renfermée en vn corps glanduleux qui s'en abbreuue , & la retient plus longuement : pensez vous que lors on fist mal de songer à l'antimoine ? pour moy ie n'en ferois aucune difficulté : vû que les humeurs contenus en cet endroit se vident assez commodement par cette voye. Ceux qui en ces derniers siecles ont plus curieusement recherché les secrets de l'antimoine, nous en ont ouuert le chemin. Iean Georges Virfungues en l'an 1642. en presence de plusieurs personnes dignes de foy (entre lesquels estoit Nicolas Bartholin qui rapporte cette obseruation au Chapitre treziefme du premier liure de ses institutions anatomiques) trouua vn conduit large, membraneux & solide, qui se portoit obliquement ou directement le long du pancreas, & respandoit plusieurs petits rameaux par toute sa substance ; aboutissant enfin à l'intestin *duodenum* proche le conduit cholidoque, & y degorgeant la bile qui y est contenuë par vne ouverture assez grande qu'une valuule fermoit, empeschant qu'on ne pût introduire la sonde par ledit intestin dans le pancreas : ains au contraire elle s'ouuroit facilement du pancreas au dehors, & dans l'intestin : & quoy que ce canal

Q iij

fust vuide de bile il s'en trouuoit neantmoins tousiours teint, & lors qu'on y conduisoit la sonde, on l'en retiroit colorée, de sorte qu'il semble que telle partie ait esté faite pour vn second reseruoir de la bile. De là vous iugerez s'il vous plaist combien le vomissement est commode en ce rencontre : si cet humeur doit estre grossier & visqueux, comme vous dites, il sera plus seur & plus aisé de le mettre hors par cette voye que de le promener par tant de parties, & luy faire faire tous les contours des intestins.

ORTH. Si tous les corps, Iatrophile, estoient bastis de la sorte, & ne desdisoient cette obseruation de Virfungues, elle seroit fort conuainquante. Mais Galien au liure second des temperamens, par l'exemple du Philosophe Eudeme, & de ceux qui comme luy vomissoient la bile tous les iours; nous fait dire que cette diuersité de conduits est vn joiuet de la nature dans vne matiere qu'elle gouerne à son plaisir: & en vain Virfungues auroit fait la remarque d'une telle constitution particuliere, si elle nous eust esté commune comme le sont les autres conduits de la bile. Je dis bien plus, sans que ie vueille pour ce blasmer sa curieuse recherche, qu'il n'est besoin que vous vous tra-

uaillez ainsi pour nous montrer au doigt & à l'œil les routes de la nature ; elle les trouue en tous lieux , & mesme se les fait quand elle est pressée : le consens en vostre faueur que le pancreas se puisse desgager par le vomissement ; considerez toutesfois ie vous prie quel doit estre l'humeur qui se peut descharger de la sorte , & si estant grossier & visqueux il se pourra demesler del'embaras de tous ces petits rameaux dispersez par la substance du pancreas ; vous le tireriez plustost hors de sa place que de le nettoyer ainsi tout d'un coup comme vous pretendez faire : la violence ny seruira de rien ; & si vous vous donnez la patience , comme vous deuez, les plus doux remedes en viendront à bout. Il y a quelque temps qu'ainsi temerairement on donna à la traaverse & en cachette le vomitif le neufiesme d'une fiebvre continuë dont on iugeoit le principal foyer estre au bas ventre , ie m'asseure que le pancreas en estoit aussi coupable qu'une autre partie : le malade mesme estant d'un temperament melancholique auoit presenty plusieurs semaines deuant une pesanteur incommode en ces parties , ce qui marquoit certainement la nature & quantité des humeurs qui s'apprestoient pour cette fiebvre. Le remede fit quelque peu d'effet, il

vomit avec des violences extrêmes & continuelles, quoy qu'inutilement, car on ne tira presque rien que ce qu'il prenoit de nourriture & de boisson ; dont la fiebvre s'irrita tellement que pour l'appaiser & esteindre le feu il fallut de-rechef retourner plusieurs fois à la saignée, aux lauemens, & enfin aux purgatifs les plus légers qui acheuerent la guerison.

PHIL. Il nous est impossible, Orthodoxe, de résister à la force de vos raisonnemens, & de demeurer plus long-temps dans les persuasions contraires : apres tant de lumieres ie soustien-dray desormais avec vous ; qu'encore que le foyer de cette fiebvre nous permette le vomitif, la condition de l'humeur y résiste : & nous ne pouons traualier avec assurance sans son consentement.

IATR. Je me rends pareillement, Orthodoxe, en vous demandant la grace de nous instruire plus à plein sur les fiebvres qui regnent maintenant parmy nous.

ORTH. Ces fiebvres dont vous me parlez, Iatrophile, redoublent tous les iours, & le plus souuent sans frisson ; elles ressemblent en quelque façon à la double tierce continuë ; & ont deux foyers, l'un és grands vaisseaux, l'autre en la veine porte : ainsi la bile croupissant &
pour-

pourrissant en deux endroits, cause deux tierces inégales pour la plupart du temps en leurs accèz. Nous les voyons souuent en ce pais où nos Citoyens font grande chere & bien peu d'exercice ; dont il faut de necessité qu'ils amassent beaucoup d'impuretez en la premiere region du corps : elles guerissent heureusement en tirant du sang, & arrestant le transport qui s'en pourroit faire sur quelque partie noble ou principale ; les lauemens alteratifs & purgatifs, le regime de viure, les aperitifs rafraischissans, & enfin la purgation secondent la saignée, & racheuent la guerison sans le secours du vomitif. Les accidens qui suruiennent inopinément n'obligent point à changer ces ordres ; s'il arriue par exemple vn vomissement symptomatique, il le faut empescher pour les raisons & par les moyens que j'ay proposé cy-deuant ; s'il est critique & que la nature ait de la peine à enfanter son dessein, le vomitif doux suffira. Que si l'humeur plus eschauffé se portoit à la teste & causoit en fuite l'assoupissement, lethargie, conuulsion & autres accidens d'un cerueau rempli de serositez, & trauaillé par leur acrimonie ; vous ne manquerez chez nous de remedes pour l'en deliurer : vous pouuez attendre vn prompt secours des ventouses, vesic-

R

catoires, & de l'ouuerture des arteres, si vous iugez que ces accidens viennent des serositez qu'elles respandent dans la substance du cerueau. Il est superflu de vous donner icy la liste de tous les remedes que la medecine vous fournira en tels inconueniens: Je diray en vn mot que si la fiebvre estoit moins allumée, & qu'il n'y eust aucune inflammation au bas ventre; ie trouuerois plus à propos de trauailler sur le champ à l'euacuation par quelque puissant purgatif, qui tirera tout d'vn coup les humeurs grossiers renfermez en la premiere region, & les subtils & sereux qui se portent au cerueau. Le vomitif au contraire augmenteroit le mal & la crainte, aidant à leurs violens mouuemens qui les portent en haut; tandis que le vomitif trouble à contre-temps le bas ventre, & y met vn tel desordre qu'il se termine assez souuent par vn mortel abscez. Si vous me vantez en ce cas desesperé la vertu de l'antimoine; Hippocrate voulant en l'Aphorisme sixiesme du liure premier, qu'és^k extrêmes maladies on employe les derniers remedes, croyez vous que nous ayons besoin pour cela des fourneaux des Chymistes: parcourez nos dispensaires ils vous fourniront vn bon nombre de puissans remedes propres en ce rencontre: tel est nostre electuai-

Κ εἰς τὴν πύξιν
κατὰ τὸν
μαντῆ, ἀφ' ἑσ-
κατὰ θεοῦ
πῶς εἰς ἀκρι-
βεῖς καὶ ἐπι-
στυ.

re de psyllium , de carthame , de suc de roses , le diaprunis laxatif & autres donc ie me suis toujours seruy heureusement. Il ne m'est donc plus besoin de plus long discours pour vous faire gouster les iustes raisons de cette ancienne methode & condamner la nouvelle ; il me semble que ie n'ay rien oublié de ce que ie vous auois promis , ie m'en rapporte à vous , Philalethe & Iatrophile , que s'il est d'aventure eschappé quelque chose à ma memoire , ie vous prie de m'en aduertir & de le pardonner à l'aage.

PHIL. Puisque vous nous obligez à parler franchement , vous me permettrez de dire , Orthodoxe , que vous avez passé sous silence la fiebvre chaude , & celle appelée des Grecs *αἰσώδης* , pour les inquietudes qu'elle apporte.

ORTH. Vous dites vray , Philalethe , mais la tierce continuë & violente est la veritable fiebvre chaude , celle qui est dite *αἰσώδης* est de mesme nature au iugement de plusieurs , ou plûtoft vne espece de fiebvre leipyrie : pourcé que ceux qui en sont attaquez bruslent dedans & sont froids au dehors , avec grandes inquietudes , ne pouuans demeurer en repos ou trouuer vne bonne place : ils sont mesmes quelquefois sujets aux nauées & vomissemens. Sa cause vient

d'une bile epaisse meſſangée de pituite dont les viſceres s'enflamment. Hippocrate l'a deſcrit au liure de la façon de viure des maladies aiguës ; ou pour ſa guerifon il veut que le malade ſoit couché mollement dans vn lieu obſcur, qu'il ne ſ'agite que le moins qu'il pourra ; il ne luy donne que l'oxymel aqueux, & fait fomentation fort tiede ſur les flancs avec la graine de lin bouïllie dans l'eau & l'huile, n'oſant irriter cet humeur farouche ; ains faiſant toujours ſon poſſible pour l'adoucir. D'où il vous laiſſe à penſer ſi le vomitif violent luy ſeroit propre.

IATR. C'eſt maintenant, Orthodoxe, que nous pouuons dire qu'il ne nous eſt rien eſchappé de ce qui nous euſt pû laiſſer quelque ſcrupule : vous nous avez plainement ſatisfait, & quand bien il vous reſteroit encore quelque choſe à nous dire ; Je ſerois d'auis, qu'on remiſt la partie à demain crainte de vous incommoder plus long-temps, & d'alterer par nos demandes ſi importunes vne ſanté qui nous eſt ſi chere, vous obligeant ainſi à parler d'auantage.

ORTH. Je n'euffe iamais crû, Iatrophile, auoir aſſez de force pour tant parler, il me ſemble neantmoins, bien que le Soleil en ſe cou-

chant m'aduertisse du contraire, qu'à peine estes vous arriuez tant la douceur d'un tel entretien me charme en me laissant aussi frais qu'au commencement, & tout prest de continuer si vous me le permettiez. Mais puisque vous le trouuez bon mettons fin pour ce iourd'huy à nostre entretien, & nous souuenons que le vomissement practiqué selon la coutume des Anciens n'est aucunement necessaire pour conseruer la santé, estant plus expedient de faire abstinence, & de donner par ce moyen loisir à la chaleur naturelle de dissiper les superfluitez de la nourriture. Qu'on a eu raison d'abolir l'usage de l'ellebore, & qu'à tort on luy veut maintenant substituer le vomitif d'antimoine. Que comme Hippocrate, Galien & les plus sçauans Medecins qui les ont suivy, n'ont iamais donné l'ellebore aux fiebvres continuës; Nous ne deuons non plus vser de l'antimoine, ny de tous les autres vomitifs violens: vû que la fievre continuë, les humeurs qui l'allument, les accidens qui s'en ensuiuent, & son foyer mesme nous le deffendent; ce qui se doit estendre aux medicamens purgatifs tels qu'ils puissent estre quand il y a crudité. Bref nous pouuons renfermer tout nostre entretien en ce syllogisme.

R iij

L'usage des violens vomitifs est tres-dangereux en toutes les fiebres continuës.

Or le vomitif d'antimoine est violent, dont il est tres-dangereux de se servir du vomitif d'antimoine es fiebres continuës.





DE V X I E S M E
E N T R E T I E N .

I A T R O P H I L E ,
P H I L A L E T H E ,
O R T H O D O X E .

I A T R O P H I L E .



NE confesse , mon cher Philalethe, que ie vous suis entièrement redevable du profit que ie tiray hier de l'entretien d'Orthodoxe , lors qu'il nous exposa si clairement & avec tant de sçavoir des veritez qui m'auoient esté iusqu'à ce iour peu connuës ; & qu'il nous persuada si fortement, que le violent vomitif

est d'un dangereux usage pour les fiebvres continuës : il faisoit estat de nous monstrier aujourdhuy que l'antimoine est de cette nature. Partant si ie croyois auoir autant de force sur son esprit qu'il m'a fait paroistre de courtoisie, ie le prierois volontiers d'examiner, comme il a de coustume, si cette sorte d'euacuation est absolument necessaire pour les fiebvres intermittentes. Et certes, le grand cours de la pratique de ce temps me porte à vne commune persuasion, que telles maladies ayans leur foyer au bas ventre, peuuent ceder heureusement à ce remede, principalement si elles se trouuent opiniastres & rebelles.

PHIL. J'ay tousiours admiré, Iatrophile, la bonté & le sçauoir d'Orthodoxe, & vous puis tesmoigner qu'il ne prend point plus grand plaisir dans l'entretien de ses amis, qu'à resoudre quelque poinct de doctrine ou de pratique qu'on luy aura proposé; principalement s'il est de consequence en nostre profession. Attendez vous donc qu'il satisfera pleinement à vostre enuie, d'abord que vous luy en aurez fait l'ouuerture.

IATR. Je sçay bien, Philalethe, qu'Orthodoxe est si bon, & de plus il vous cherit tellement, qu'il ne vous peut rien refuser de ce que
vous

vous luy demanderez. Je vous prie donc, l'occasion se montrant à nous si fauorable, vû qu'il a resolu de passer encores icy quelques iours, de ne la pas laisser eschapper, & de luy faire la proposition de cette seconde demande.

PHIL. L'accompliray vostre desir, Iatrophile, son entretien ie m'assure nous fera couler aussi agreablement toute la matinée, que nous acheuâmes la iournée d'hier: ie me souuiens de l'auoir autresfois ouï dire de belles choses touchant ces maladies. Mais ne perdons vn temps si cher, descendons promptement au iardin; i'ay peur que nous ne l'y trouuions desia, ie sçay bien sa coustume.

IATR. Vous ne vous abusez pas, Philalethe, il me semble que ie l'apperçoy au bout de ce parterre, & qu'il vueille entrer sous le cabinet de phyllirée.

PHIL. C'est luy-mesme, Iatrophile, doublons le pas; il aura sujet de nous accuser de paresse. Nous sommes tous confus, Orthodoxe, que vostre aage auancé ne vous empesche pas d'estre plus matineux que nous.

ORTH. Je ne fais que descendre tout maintenant, Philalethe, & n'ay pas ainsi beaucoup d'auantage sur vous. Vous sçauiez la coustume que ie pratique de ne demeurer iamais au lit

passé cinq heures, & quand la saison m'y con-
 uie, comme elle fait à present, de faire la pro-
 menade du matin ; c'est elle qui entretien ma
 santé depuis qu'Hippocrate m'a appris, qu'il
 faut¹ que l'exercice precede le manger.

¹ Liu. 6. des
 epidem. lect.
 4. art. 28.
 πρὸς Ἐπιδημίας
 ἡγυῖα δ' αὖτε.

IATR. Il est vray, Orthodoxe, que le som-
 meil du matin, principalement apres le lever du
 Soleil est grandement prejudiciable à nostre
 santé ; le sommeil retire la chaleur & le sang au
 dedans, le Soleil & la lumiere la rappelle en de-
 hors ; si bien que ces contraires mouuemens
 mettent en trouble le repos, voire mesmes les
 fonctions de toute la nature, qui attend le res-
 ueil pour faire la distribution de la nourriture
 & vuidier les excremens.

PHIL. Je diray plus, Orthodoxe, qu'outre
 l'incommodité que nous apporte ce sommeil,
 qui est assez grande pour en destourner les plus
 curieux de leur santé ; il desrobe à nos sens la
 plus belle partie de la iournée, & à nostre es-
 prit la plus commode pour l'estude, le cerueau
 estant lors pur & net des fumées de la cuisine,
 & les esprits qui en sont les instrumens, repre-
 nans leur vigueur premiere.

ORTH. Pourquoi donc perdons nous,
 mes amis, ces plus belles heures du iour ?
 poursuivons vostre dessein, que nous auions

entamé & laissé pour le reprendre.

IATR. C'est pour ce, que nous vous cherchions, Orthodoxe, & puis que vous avez compris le sujet de tout nostre entretien en vn syllogisme, duquel la premiere partie a esté desia par vous si clairement prouée; venons, si vous l'agrées, à la seconde, & voyons si l'antimoine est vn vomitif violent, & s'il retient en soy, comme l'on dit, des qualitez malignes & veneneuses.

PHIL. Vous nous avez monstré, Orthodoxe, que le vomitif violent est extrêmement dangereux és fiebyres continuës, mais nous doutons encôre s'il en est ainsi pour les intermittentes, lors mesme qu'elles sont longues & opiniastres. Ce qui nous tient d'avantage suspends, c'est que nous voyons les plus religieux ne faire plus difficulté d'en vsfer, & que les heureux succez luy ont donné telle reputation, qu'on ne croit pas maintenant pouuoir guerir sans ce remede.

ORTH. Je sçay bien, Philalethe, qu'il y en a qui guerissent apres en auoir pris; mais i'estimerois auoir fait vn iugement temeraire si pour ce (comme fait le vulgaire ignorant) ie prononçois en sa faueur. Hippocrate m'apprend au premier de ces Aphorismes, la difficulté

qu'il y a d'estre equitable en ce iugement. Ne voyez vous pas tous les iours deuant vos yeux guerir des malades malgré les loix de medecine, qui par ainsi doiuent leur santé plustost au hazard & à la fortune, qu'à vne sage & iudicieuse conduite, telle que nostre profession demande: & si ie l'entreprends, ie vous prouueray aussi clairement qu'on peut avec raison auoir ces sentimens pour les effets merueilleux de l'antimoine: & qu'il n'est pas necessaire d'y auoir recours és fiebvres intermittentes, comme ie vous monstray hier, qu'il ne s'en faut seruir aux continuës.

PHIL. Nous vous en prions instamment, Orthodoxe, vous nous ferez en cela vn singulier plaisir, en nous releuant de ce doute que nous a laissé la bonne opinion qu'vn chacun conçoit de ce remede; quoy que nous n'ignorions pas, s'il en guerit quelques-vns, que plusieurs s'en plaignent; mais aussi le plus grand nombre n'en dit mot.

ORTH. Vous sçavez bien desguiser la verité en vous raillant, Philalethe, & prier quant & quant de si bonne grace qu'on ne peut vous esconduire: puis que vous le desirez, ie satisferay premierement à la demande que vous me faites, remettant apres le disner à m'acquitter de ma

promesse, qui estoit de vous descouvrir le venin & la violence de l'antimoine. Montrons donc maintenant que les fiebvres intermittentes n'ont besoin d'un tel remede, ce que ie vous vas prouver par Induction, qui est le moyen le plus propre pour tirer vne conclusion necessaire des propositions particulieres.

PHIL. Que vostre façon d'enseigner est reguliere, Orthodoxe, ça esté par cette methode que vous nous avez dechiffré ce qui estoit de plus embrouillé dans les fiebvres continuës; i'espere qu'elle ne vous reüssira pas moins pour les intermittentes: mais ie vous prie avant toutes choses de me dire d'où vient qu'entre les fiebvres, les vnes sont continuës, les autres intermittentes.

ORTH. Je m'estonne que vous me faisiez cette demande, Philalethe, mesmes apres y auoir satisfait; & ne puis comprendre quel motif vous y porte, d'accuser vostre peu de memoire. Vous nous en avez donné trop de preuues; de penser aussi que vous l'ignoriez, il faudroit ne vous pas connoistre, ny le rang que vostre merite vous donne: quant à moy ie croy que vous la remettez sur le tapis pour me sonder encores, & voir si ie demeureray ferme & arresté en la resolution que i'en donnay hyer;

elle estoit telle, à sçauoir qu'il y a deux opinions contraires sur cette question. Les vns veulent que la continuité ou intermission de la fiebvre vienne de son foyer, & de la nature de l'humeur qui la cause, les autres se contentent de cette dernière: la raison sur laquelle les premiers se fondent est, que pour entretenir la continuité de la fiebvre, elle ne doit manquer de son aliment propre, & n'auoir rien qui l'empesche ou retarde de se communiquer au cœur; & de ce ils inferent que la quantité de l'humeur y est necessaire pour l'vn, & le voisinage du cœur pour l'autre: c'est pourquoy ils la logent dans les grands vaisseaux. Ils disent au contraire qu'il faut pour les intermittentes fort peu d'humeur arresté en vn lieu plus à l'escart & serré, ce qui fait que sa cause estant ainsi ramassée & reduite à l'estroit, la Nature ne la peut entierement mettre dehors par l'effort d'vn accez; & que de ces reliquats avec la mauuaise impression de la partie, se prouigne l'humeur pour la seconde attaque. On n'aura pas de peine à croire que la nourriture qui aborde incessamment en vne partie si mal disposée, ne s'y pourrisse, & ne contribuë à r'allumer de nouveau cette fiebvre; adjoustez y encores la foiblesse, qui l'expose à receuoir les impuretez des autres parties. Les

autres soustiennent au contraire que la seule condition du peu ou plus grande quantité de la matiere qui s'enflamme, apporte cette difference de continuité ou d'intermission, en quelque lieu qu'elle se rencontre. L'exemple du phlegmon qui cause la fiebvre continuë, bien qu'il soit en vne partie des plus esloignées, donne l'auantage à cette derniere opinion, comme ie l'ay cy-deuant remarqué; ayant mesme conclu en leur faueur, suiuant les maximes d'Hippocrate: que les continuës se pouuoient allumer és petits & grands vaisseaux.

IATR. Pourrions nous prendre l'alternatiue, Orthodoxe, & soustenir avec raison que les intermittentes s'allument pareillement des humeurs reseruez, tant és grands que petits vaisseaux.

ORTH. Quelques Anciens, Iatrophile, ont mis le siege des intermittentes és grands vaisseaux, & proposé pour leur cause la pituite, la bile, ou l'humeur melancholique meslé avec le sang; & que cét humeur s'en separant à l'entrée de l'accez, se portoit de veine en veine iusques aux plus petites, esparfes par toute l'habitude du corps: d'où procedoit à leur aduis, le frisson, le froid ou l'horreur, que la chaleur de la fiebvre suiuiot lors qu'il venoit à s'allumer,

& duroit autant de temps qu'il en failloit pour l'attenuer, subtiliser & dissiper par la sueur qui terminoit l'accez. Et quoy que cette opinion semble assez plausible pour estre appuyée de raisons vray-semblables & de l'authorité des Anciens; si est-ce pourtant, qu'à mon iugement nos derniers siecles se peuuent vanter d'auoir mieux reconnu la retraicte de ces fiebyres, & marqué plus precisement leurs limites, qui sont renfermez de la premiere region du corps & des plus petites veines de ses visceres, & mesme quelquesfois estendus au dehors proche l'estomach, és parties caues du foye, de la rate, du pancreas, mesentere & autres; lesquelles parties, à raison de leur fonction ordinaire, employée à changer les alimens pour nostre nourriture, & separer les excremens, amassent & entassent de iour en iour des impuretez les vnes sur les autres, dont la pourriture sert d'aliment à cette sorte de fiebvre, differente selon leur particuliere nature. La pituite fait la quotidienne, la tierce vient de la bile, & de l'humeur melancholique la quarte.

PHIL. Pensez vous, Orthodoxe, que la quotidienne ait son siege en l'estomach, la tierce au foye, la quarte en la rate.

ORTH. La quotidienne, Philaethe, est tres-rare

rare en ces quartiers ; cette fiebvre dont nous apperceuons tous les iours lesaccez est la double tierce. Je ne dis pas pourtant qu'elle ne se puisse quelquefois rencontrer. Pour moy ie ne l'ay encore obserué ; sa cause fait la raison de sa rareté, qui n'est autre qu'une pituite restée de la premiere coction & amassée en l'estomach & és intestins , d'où elle a le chemin tout ouvert pour sa sortie. Bien qu'elle s'arreste assez souuent en quelque intestin , ou pour lors elle excite plustost les tranchées & la colique que la fiebvre. Mais ny ayant que sa portion plus grossiere, qui se separe en cette premiere coction & la plus subtile se portant au foye , il se pourroit faire que la nature s'en descharge- roit par apres sur quelque partie du bas ventre, ou elle s'amasseroit à loisir en telle quantité qu'elle seroit suffisante pour allumer la fiebvre quotidienne ; qui en ce cas n'auroit son foyer en l'estomach & intestins. Toutesfois i'estime cette sorte de fiebvre plus rare que la premiere: mesmes quelques-vns croyent selon cette opi- nion que vous nous auez tantost voulu faire passer pour estre d'Hippocrate, que la bile est capable de produire toutes sortes de fiebvres. La tierce aussi n'a pas tousiours son siege és parties caues du foye, non plus que la quarte en la rate ;

T

vû qu'il n'y a aucune partie de cette premiere region qui ne puisse faire amas de bile ou d'humeur melancholique.

IATR. Ce retour si réglé de telles fiebves me surprend entierement, Orthodoxe, & ie ne trouue rien d'admirable comme de voir les accèz reuenir si precisement à certains iours, & quelquefois à la mesme heure, sans rompre leur ordre; si ce n'est lors qu'elles viennent à changer, la tierce deuenant quarte, & la quarte tierce, ou que quelque cause externe ait apporté ce changement.

ORTH. Nous sommes aussi empeschez, Iatrophile, à trouuer la raison de cet ordre si réglé que les Philosophes celle du flux & reflux de la mer. Ceux qui se sont trauaillez iusques à cette heure pour en auoir l'esclaircissement ont tombé en tant d'absurditez & d'erreurs, qu'il leur eust esté plus expedient de confesser avec Galien que ces effets merueilleux dependent absolument de la particuliere nature de l'humeur qui produit la fiebvre: ou comme dit Fernel, d'un certain degré de pourriture inexplicable; & c'est assez marquer le foible de nostre connoissance que d'en demeurer là sans pouuoir penetrer plus auant.

PHIL. Cette responce, Orthodoxe, ne fa-

tisfera pas ceux qui ne reconnoissent aucunes qualitez occultes, qu'ils disent estre par mespris le pont aux asnes.

ORTH. Ces gens-la, Philalethe, me font pitié en se donnant ainsi la gehenne; & ne pouvant souffrir les bornes que Dieu a mis à nostre raison, tant la superbe les hausse au dessus de nostre condition, qu'ils pensent que ce leur est vn affront, que d'arrester si court dans la connoissance des choses: neantmoins tous leurs efforts sont autant de reproches à la foiblesse de leur iugement. Ils trouuent le feu chaud & ne scauroient dire le pourquoy.

IATR. Je seray toujours des vostres, Orthodoxe, cette ignorance que vous nous aduoüez, marque la parfaite connoissance de vous-mesme, il n'appartient qu'à Dieu de connoistre & de scauoir tout. Laissons donc precipiter ces Messieurs si scauans en ces abysses sans fond; dites moy seulement, ie vous prie, si la cendre des humeurs restée au foyer & la mauuaise disposition de la partie, est la seule cause du retour de la fiebvre? quelques-vns tiennent cette pensée pour vne pure refuerie; les autres l'approuuent, & nous disent que comme les fiebvres continuës qui disparoissent sans sujet ont leur retour, la cause n'ayant esté entie-

rement vidée par l'art ou par la nature : de mesme, l'humeur amassé en la partie où est le siege de la fiebvre intermittente, n'estant en vn accez tout consommé, qu'il en reste assez pour continuer plusieurs autres; à quoy fournissent tous les iours les impuretez qui y affluent, ou sont tirées d'ailleurs. Il est ainsi de necessité, toutes ces causes se rencontrant ensemble, que la fiebvre soit prolongée.

ORTH. Il se peut faire quelquesfois, l'atrophie, bien que rarement cela arriue, qu'il ne demeure au foyer que la mauuaise disposition avec le peu de reste de ce qui a brûlé pendant l'accez; & lors la fiebvre est pour cet esgard de peu de durée & facile à guerir. Il en va au contraire quand il y a beaucoup d'humeur, lequel pour sa demeure & par la suite de plusieurs accez, augmente sa mauuaise qualité & fait qu'ils sont plus longs & plus dangereux. L'histoire qu'apporte Fernel au Chapitre dixiesme de son traicté des fiebvres, rend tesmoignage de cette verité. Le cadaure d'un malade decedé de paralysie suruenü à vne fiebvre tierce ayant esté ouuert, on trouua vne liure de bile ærugineuse qui s'estoit emparée des nerfs de l'espine: d'où nous pouuons inferer qu'il y a assez souuent quantité d'humeur au siege de la fiebvre, le-

quel on irrite à contre-temps par la purgation ou autres remedes qui l'eschauffent; si bien qu'estant ainsi attenué & subtilisé, il change aussitost la nature de la fiebvre. C'est de la forte que les malades portent la faute de ceux qui les traitent avec tant d'imprudence, & que la simple quarte se change en double, la double en triple, & enfin en continuë; ce qui n'arriueroit pas s'il se rencontroit peu d'humeur au foyer de la fiebvre.

IATR. Sur ce ie vous demanderois volontiers, Orthodoxe, quand l'intermittente se change en continuë, est-ce à raison que l'humeur qui la produit va se subtilisant de plus en plus, & que penetrant plus auant il se glisse dans les grandes veines.

ORTH. Cela se peut faire de la sorte, Iatrophile, & c'est l'opinion la plus commune; mais pource que la continuité de la fiebvre ne depend pas tousiours de son foyer, comme nous auons dit, ains de la quantité ou qualité de l'humeur; ne vous estonnez pas si sans partir de sa place, & de plus estant eschauffé par ces remedes donnez mal à propos, il fait la continuë de la fiebvre iusques à ce qu'il soit consommé.

PHIL. Il n'y a pas grand sujet de s'esmerveil-

ler, Orthodoxe, si la tierce simple se change en double ou en continuë, & que le mesme arriue à la quarte. Mais que la quarte apres auoir long-temps duré puisse deuenir tierce, cela me surprend. Je sçay bien que la bile qui cause la tierce peut par succession de temps se changer en vne humeur noire, & ainsi donner lieu à la quarte. Toutesfois ie ne puis comprendre, si vous ne me l'apprenez, qu'estant changée de la sorte elle vienne à reprendre sa premiere nature & causer derechef vne tierce.

ORTHO. Quand il ne reste plus rien, Phila-
lethe, de cet humeur qui caufoit la quarte, &
que l'Intemperie de la partie a esté corrigée, el-
le cesse pour lors; ce qui n'empesche pas que la
tierce ne puisse suruenir, pour quelque portion
de bile qui auroit esté retenuë & amassée en vn
autre endroit.

LATR. I'ay bien de la peine, Orthodoxe, à
m'imaginer que cela se fasse de cette façon. Est-
il croyable que durant la fiebvre quarte il se
puisse faire autre part vn amas de bile pour don-
ner lieu à la tierce? vû que selon Galien au Cha-
pitre onzième du liure second des fiebures, la
cause du retour des accez vient de ce que nous
trauillons tous les iours à faire amas d'impur-
retez dont les parties saines se deschargent sur

celles où la fiebvre a estably son siege ; là elles se corrompent & changent en humeur pareil à celuy avec lequel elles se meslent, & proportionné à l'intemperie de la partie. Je dis en outre que si cette fiebvre vient à bout des epilepsies & conuulsions, en consommant leur cause; comment ne dissipera-t-elle pas celle qui amene la tierce ? si du moins elle ne la change en humeur noire fort propre pour prolonger la quarte.

ORTH. On trouueroit de prime-abord, Iatrophile, vostre objection grandement difficile à resoudre: & neantmoins il sera aisé d'y respondre à celuy qui considerera avec Galien au lieu que vous citez. Que pour conseruer la mesme nature de fiebvre & luy entretenir le retour; il est besoin d'un amas d'impuretez superfluës pareilles en qualité & quantité à celles qui l'ont premierement causé; ce qui arriue de nécessité, & se rencontre dans le mesme point de son periode; quand la cause qui agit est la mesme, & qu'elle exerce son action sur vn mesme sujet: ce qu'estant ainsi on vous dira, que le sujet qui apporte ce change n'est pas le mesme. Ne sçauiez vous pas que tout agent agit selon la disposition de sa matiere; & que dans les alimens vous auez des parties qui ont plus de

rappoit à la bile : si bien que tandis que la chaleur d'une fievre quarte les va corrompant, quoy qu'elle en tire quelque aduantage pour son entretien, elle augmente toutesfois beaucoup plus cet humeur bilieux, qui s'amasse ainsi de iour à autre en quelque partie. Je ne pense pas que vous vouliez croire que les humeurs differentes en nature ne se puissent accumuler petit à petit en mesme temps, & en diuerses parties; par ce moyen la tierce viendra à succeder à la quarte. Si pour vous esgayer vous voulez d'autres raisons, & que j'adjouste vn faux iour à cette verité; j'emprunteray les sentimens des Chymistes.

PHIL. Je vous en prie, Orthodoxe, faites nous gouster vn peu de leur nouvelle Philosophie.

ORTH. Ils disent, Philalethe, qu'il n'y a rien en toute la nature qui n'ait sa semence, laquelle ils definissent vn principe vital & spirituel, ayant la faculté de se reuestir d'un corps qui luy soit conuenable. De cette façon les maladies ont leurs semences, comme ils pretendent prouuer par l'exemple de celles qu'on dit estre hereditaires. Il est de necessité, à leur dire, puisque le fils d'un pierreux ou goutteux est sujet à de pareilles maladies, que la semence du
pere

peré toute spirituelle contienne en soy, non seulement l'esprit artisan destiné à luy former vn corps & bastir le domicile de son ame, que Dieu vient apres à infuser en la matiere organisée; mais aussi vn autre mal-faisant & souillé, lequel maintesfois apres auoir demeuré long-temps assoupy sans monstrier sa malice, vient à se refueiller & produire la pierre & la goutte; traueillant ainsi selon l'ordre de sa predestination. C'est en cet esprit que les maladies contagieuses conseruent la force & vigueur de leur semence. Considerez s'il vous plaist comme la verole se communique; vne vapeur maligne ou plustost vn esprit infecté de sa malice, s'attache à la partie qui a touché le corps du verolé, ou elle excite vn si petit vlcere, que mesme assez souuent on le voit tout soudain disparoistre; tandis que cet esprit se glisse plus auant de veine en veine, & se porte au foye: ou s'estant estably il monstre bien-tost ce qu'il sçait faire. Il corrompt le sang & les humeurs dès leur source, & de cette corruption (qui au reste n'a rien de pareil aux autres qui se rencontrent en nous) naissent tous les accidens qui la suivent. Apres auoir prouué de la sorte que les autres maladies ont leurs semences, ils inferent de là que les fiebvres l'ont semblablement toute

determinée , que l'experience nous fait assez connoistre ; vne simple tierce se communiquant quelquefois d'un sujet à vn autre.

IATR. Ic m'estonne , Orthodoxe , comme ces gens - la se sont tant alambiqué la ceruelle apres toutes ces belles resueries, pour nous desguiser l'ancienne doctrine & l'assaisonner à leur mode: pensent-ils dire quelque chose de nouveau , en changeant les noms & appellans semences des maladies , ce que nous nommons causes. N'auons nous pas reconnu deuant eux, que la semence d'un pere pierreux recele la mesme disposition capable de produire vn pareil effet dans le fils. Que le venin de la verole se communique par l'attouchement , personne ne l'ignore: & mesme que son leuain resté dans les linges ne possede & retienne cette malice. Nous scauons que l'haleine du poulmonique nuit aux sains. Ils adjoustant , à cette façon de parler metaphorique, vne plaisante comparaison: comme le grain de bled , disent-ils, germe en terre, & par l'esprit qu'il contient se baltit vn corps ; ainsi les semences des maladies germent en nous, & y causent vn desordre & corruption de nos humeurs, esquels ils se renferment.

ORTH. Vous allez bien viste, Iatrophile, de condamner ainsi sur l'etiquette, vne opinion

dont peut-estre vous n'avez pas encore l'entiere connoissance. Apres qu'ils ont estably la semence particuliere de chacune maladie ; il enseignent que comme le grain de froment contient avec la semence celle de l'yuroye : de façon que s'il est mis en mauuaise terre , sa semence ne trouuant pas la matiere propre à son ouura-ge demeure oisive , tandis que celle de l'yuroye travaille pour naistre de ce grain : de mesme, que les semences des fiebvres ne sont pas si determinées à produire leurs especes , qu'elles ne soient capables d'en exciter vne autre , dont elles contiennent la semence : d'où vient qu'elles se changent si facilement les vnes aux autres. C'est ainsi qu'ils s'eschappent de la difficulté que vous m'avez proposé, Philalethe.

PHIL. Je crois pour moy, Orthodoxe, que de cette opinion ainsi forgée ils ont voulu inferer qu'il y auoit en la nature des medicamens spécifiques , propres & particuliers pour estouffer & retenir l'action de ces semences des maladies , qu'ils appellent spécifiques des maladies , comme nous admettons des spécifiques des parties : Nous viendrons , s'il vous plait , à les examiner lors que nous parlerons des fiebvres en particulier. Maintenant dites moy , ie vous prie, d'où vient qu'une seu-

le portion de la bile s'allume de deux iours en deux iours pour faire la tierce, & de l'humeur melancholique de trois en trois pour la quarte? qu'est ce qui empesche que tout ce qu'il y a d'impuretez amassé au foyer ne brusle en mesme temps, & ne se consume tout? Le vous disois hier avec Hippocrate que la fiebvre se prend aux humeurs ne plus ne moins que le feu au bois, que le feu s'entretient & conferue tousiours iusqu'à ce qu'il ait consommé sa matiere; pourquoy donc n'en fera-il pas de mesme de la fiebvre? d'où vient qu'elle se contente d'une portion pour vn accez, & laisse l'autre en reserue pour les suiuanz?

ORTH. Je n'auray pas grande peine à vous respondre, Philalethe, il est aisé de comprendre que le feu de la fiebvre ne consume en vn accez que la portion de l'humeur desia disposé à s'enflammer; ainsi le feu ne s'allume dans le bois, s'il n'y a auparauant introduit la disposition necessaire. Galien au liure premier de la difference des fiebvres Chapitre cinquiesme, pour nous faire mieux entendre cette verité se fert de l'exemple du fumier qui s'eschauffe au Soleil, & brusle à diuerses reprises; si bien que ce qui estoit venu au dernier degré de chaleur le iour precedent, se morfond le lendemain;

& lors la portion qui l'auoisine s'eschauffe à son tour, pour se refroidir puis apres tout de mesme. Ne vous estonnez donc plus pourquoy l'humeur amassé au foyer ne se consume pas entierement en vn accez : vû qu'il n'y est pas esgalement disposé en toutes ses parties. Ainsi vne partie s'allume la premiere, & les autres de suite, iusqu'à ce que tout soit consommé ou emporté par les remedes.

IATR. Cette comparaison nous confirme bien vos veritez, Orthodoxe, & nous fait iour pour la connoissance de la longueur & briefueté de la fiebvre intermittente; il reste que vous nous instruisiez en particulier de la nature de ses accez, des accidens qui suruiennent & des parties ou elle prend place.

ORTH. Pour vous contenter, Iatrophile, ie dis en general qu'il n'y a aucune partie en la premiere region du corps, qui ne puisse seruir de foyer à la tierce; quoy que la simple s'allume plustost es parties caues du foye: ou la bile qui en est la cause s'amasse pour l'ordinaire. La faulse ou la bastarde l'aura quelquefois en la rate, au pancreas, mesentere & autres lieux: la longueur des accez sera selon la quantité & qualité de l'humeur qui prend feu, & que l'habitude du corps se rencontrera plus ouuerte ou ferrée. La

violence & grandeur des accidens, vient de la seule qualité & de ses mouuemens, & pour ces causes les accez anticipent ou retardent. Mais c'est trop s'arrester sur le general, venons au particulier & voyons s'il y a quelqu'une de ces fiebvres à laquelle l'antimoine soit absolument necessaire.

PHIL. Ne trouueriez vous pas à propos, Orthodoxe, de commencer par la quotidienne qui a pour son siege l'estomach, les intestins ou les parties voisines.

ORTH. Vous avez raison, Philalthe; je vous diray donc pour trancher court en cette fiebvre, que les remedes generaux supposez ie ne ferois aucune difficulté de donner le vomitif, soit que l'estomach ou les parties les plus proches le contiennent. On auroit trop de peine à traifner par tant de retours & replis des intestins cet humeur grossier & visqueux; le plus court chemin est de le faire sortir de la sorte. Bien que ce dessein estant pris n'oblige pas à se seruir d'un vomitif violent, les plus mediocres tels que nous proposames hier seront suffisans. Que s'ils ne vous contentent ie vous permettrois bien d'entrer en la boutique des Chymistes, pourueu que laissant à part tous leurs vomitifs violens, vous fissiez choix du sel

de vitriol, nommé par eux, *gilla vitrioli*, lequel dissouds dans l'oxymel ou bouillon gras, excite vn vomissement assez doux & facile, qui discharge l'estomach & les parties voisines des impuretez y contenuës.

IATR. Quand ie considere, Orthodoxe, les vertus de l'oxymel & du vitriol assemblées en ce vomitif: ie ne puis que ie n'en approuue l'usage. Il incise, subtilise, destache ces grossiers excremens, & mesme conserue les forces de l'estomach que cet effort auroit pû esbranler.

ORTH. Je ne m'arresteray pas dauantage, Iatrophile, sur cette fiebvre qui se rencontre si rarement parmy nous, afin de passer à la vraye & simple tierce, dont le siege est le plus souuent és parties caues du foye, ou la bile amassée se pourrit & prend feu. Son accez commence par le frisson, la soif, les nauées, les vomissements & autres accidens qui sont assez connus suiuent apres.

PHIL. Cette fiebvre est sans peril, Orthodoxe, & se termine dés le septiesme ou le neuuiesme accez, quelquefois mesme le cinquiesme, & pour cette raison elle cede promptement à nos remedes, n'ayant aucun besoin de violence, ny mesme de vomitifs.

ORTH. Vous auez frappé au but, Philale-

the, le regime de viure, les lauemens, la saignée, la prisanne rafraischissante aperitiue, qui emporte par les vrines la bile plus subtile avec nos doux purgatifs en viennent à bout. Il faudroit estre priué de sens pour employer en vne leger maladie, vn si violent remede. C'est de cette methode qu'il faut traicter la vraye double tierce: en tout cas si le vomitif y estoit quelquefois iugé necessaire, ie me seruirois d'un plus leger; puis que cet humeur subtil & destaché se porte assez de soy-mesme à estre euacué par le vomissement.

IATR. l'estime, Orthodoxe, qu'on ne s'en pourroit passer aisement en la tierce bastarde, comme estant beaucoup plus fascheuse, & dont l'humeur rebelle ne se peut dompter qu'à peine: si vous auez esgard à ses accidens, ils sont tous dangereux & d'une mauuaise suite; ce qui nous peut contraindre à le vider promptement comme on fait aujourd'huy, en donnant ce vomitif au commencement de l'accez; principalement lors qu'il est accompagné d'un grand assoupissement, qui nous doit donner vne iuste apprehension d'une prochaine lethargie ou apoplexie, laquelle souuent termine mal'heureusement cette fiebyre.

ORTH. Quiconque pretend traicter cette mala-

maladie avec methode, Iatrophile, doit en premier lieu considerer sa nature, & si elle est caufée de la bile meflée de pituite ou d'humeur melancholique; puisque la diuerfité des caufes oblige à changer de remedes: ce n'est pas encore assez, il faut descourir son foyer, fans laquelle connoiffance on ne peut avec iugement determiner quelque chose pour fa guerison.

PHIL. Il est constant, Orthodoxe, que l'indication tirée de la partie ou est le foyer de la fiebvre n'est pas de petite consequence; elle nous enseigne par quelle voye nous vuidrons les humeurs qui la produisent, & de quels remedes nous nous feruirons pour paruenir à nostre fin; celui qui ne fait ces reflexions ne peut reüffir que par hazard; ainsi le pauvre malade, quelque persuasion qu'on luy donne du contraire, doit l'entiere obligation de sa fanté à la bonté de sa nature qui a surmonté son mal & celui des remedes.

ORTH. Je suis bien aise, Philalethe, de vous voir attaché à ces bons sentimens, ie vous puis tesmoigner que les ayant mis en pratique il m'est souuent arriué de surmonter ainsi l'opiniastreté de telles maladies. Depuis huit ou dix mois vne femme aagée de dix-neuf à vingt

ans , d'une constitution bilieuse tirant sur la melancholique , & d'un teint oliuastre ; apres une longue tristesse fut attaquée d'une tierce bastarde dont le siege estoit en la rate, ou mesme elle resentoit avant sa maladie une douleur pesante : les acces duroient près de trente heures , & lors qu'ils la prenoient la rate venoit à s'enfler & grossir : la douleur s'aigrissoit avec des eslancemens iusque à la clavicule , le frisson duroit au commencement trois heures entieres , auquel succedoit la chaleur fort violente, suivie d'une extrême soif & douleur de teste , & enfin d'un profond assoupissement dont elle n'estoit quitte que sur le declin, lors qu'une legere sueur finissoit l'accez , non pas toutesfois en sorte qu'il n'y eust encore quelque reste de chaleur au flanc gauche avec la douleur de teste & la soif.

IATR. Cette fiebvre , Orthodoxe , encore qu'elle fust intermittente estoit grandement difficile , & à mon iugement des plus dangereuses ; i'eusse pour moy apprehendé que ce profond sommeil n'eust enfin ioüié quelque mauvais tour.

ORTH. c'estoit là toute ma crainte , Iatrophile , quoy que son foyer fust esloigné du cerveau , & que ces assoupissemens ne fussent cau-

sez que des fumées qui s'en esleuoient, puisque l'accez finy n'en laissoit aucune marque; le reste des autres accidens entretenoit le soupçon que i'auois qu'une portion de l'humeur pourry en son foyer ne se communiquast aux grandes veines, & ne fournist par ce moyen plus de matiere pour ce mortel assoupissement. Comme donc i'eus examiné la nature de cette fiebvre, sa cause, son foyer, & preueu le mal qui pouuoit arriuer; i'employay pour sa guerison le regime de viure, les lauemens, les saignées des bras & du pied, & en dernier lieu les purgations; quoy faisant, ie luy ostay sa violence, les acces n'estoient plus que de douze heures, le frisson se diminua, la tumeur & douleur de la rate se trouua moindre. Si est-ce pourrant que i'estois en defiance de sa longueur & opiniastreté, & craignois mesme qu'elle ne vinst à degenerer en quarte: la malade auoit la mesme apprehension, & pour ce se laissa aisement persuader par quelques-vns de ses amis qu'elle ne la pouuoit euitter qu'en prenant le vomitif d'antimoine. I'eus bien de la peine à luy faire croire le contraire, & qu'elle pouuoit sans courir fortune guerir avec assurance par vne autre voye; enfin elle me creut, & laissa traouiller à fondre & resoudre par les fomentations l'humeur grossier &

visqueux qui nourrissoit l'opiniaftreté de cette fiebvre; en mesme temps elle vfa de diuretiques meslez aux specifics de la partie affligée. Le succez respondit à mon attente; i'entraifnay par les vrines quantité d'ordures: & ce qui est de plus merueilleux, c'est que cette seule euacuation emporta la fiebvre, n'ayant voulu souffrir d'estre purgée d'auantage.

IATR. Vne guérison si subite m'estonne en forte, Orthodoxe, que si vn autre que vous m'en faisoit le recit, ie le prendois pour vn conte.

ORTH. Vostre estonnement cessera, Iatrophile, quand vous songerez à ce succez & y adjousteriez la raison: elle auoit esté suffisamment vuidée par les lauemens, saignées & purgations, & ne restoit plus au foyer qu'un peu de bile plus espaisse & attachée qui entretenoit la fiebvre: qu'estoit-il donc question de faire, sinon que de la fondre, détacher & attenuer pour la mettre hors? La fomentation executa le premier dessein, & les diuretiques le second. C'est ainsi que Galien traicte ces fiebvres au chapitre dixiesme du premier liure de l'art de guerirecrit à Glaucon.

PHIL. Pourquoi tardiez vous tant, Orthodoxe; à vous en seruir? n'eust-il pas aussi bien reüssi si vous les eussiez practiqué plustost?

ORTH. Tant s'en faut, Philaethe, ils auroient nuit beaucoup. Le corps n'estant pas desemploy, les fomentations eussent plus attiré d'humeur sur la partie, que dissipé: L'inflammation y feroit par ce moyen suruenüe & mesmes accreuë par les diuretiques, qui durant ce trouble l'eussent eschauffé & charié par les reins avec autant de peril que de douleur. C'est pourquoy il me fallut prendre mon temps pour faire employ de ces deux sortes de remedes specifics. Iugez donc apres cela s'il est à propos en cette tierce bastarde de mettre en pratique le vomitif tel qu'il puisse estre.

IATR. Je viens à vne seconde charge, Orthodoxe, & vous dis qu'en tel rencontre ie ne sçay surquoy vous fondiez l'apprehension de ce remede; les saignées auoient osté la plénitude des veines, les lauemens & purgations les impuretez du bas ventre, ainsi avec toutes ces precautions ayant esté donné au commencement de l'accez, ie croy qu'il eust rendu vn bon seruice à la nature emportant les reliquats du foyer. C'est la methode qu'enseigne Hippocrate au cinquiesme des maladies populaires, article soixante & troisieme, où il ne veut pas qu'on attende que l'accez soit passé pour se seruir du vomitif; mais tandis qu'il regne & que

m πας ἴδιω
 εἰς τῶν πα-
 ρουσιῶν.
 τότε γὰρ καὶ
 αὐτὰματι
 μεταρρίζεται
 ἐπὶ τὸ ἀκα-
 δίες καὶ κα-
 ρηθέρει ὁ
 ἀλόουτες
 ὄσι.
 n εἰ δὲ ἐπὶ τοῖς
 ἀσπύοις ἐμε-
 ρος εἰς τοὺς
 ἡμέρας τοῖς
 εἰ τῶν πυρε-
 τῶν χροῖται
 χροῖται, ὡς
 πολλὰς διὰ
 τελέας ἀπαλ-
 λαγίταις ὡ-
 θείας ἐπὶ τοῖς
 ἡμέτοις.

ο καὶ δὲ τῶν
 παρῶν
 δὲ Κοπὸν εἰς
 εἰδείξει τὴν
 τρέψαν τὴν
 τῶν εἰς τὴν
 ἐκ μὲν τῶν
 ποιηθῆναι πῶς
 κειώταις εἰς
 τῶν παρῶν
 μοῖς, ἐκ τῶν
 κάτω κατὰ
 πῶς κελου-
 μέως ἀείψας.
 ὅ γὰρ αὐτό-
 ματα ἕτως
 ὡφελῶ, εἰ
 ἐπὶ τοῖς παρῶ-
 νισμοῖς ἐμ-
 ἔται ἡ
 πολλὰ.

les^m humeurs de soy se portent en haut; lors que
 les malades sont les plus inquiets & qu'avec
 grande pesanteur de teste ils ne se peuuent te-
 nir en place. Galien pareillement au chapitre
 dixiesme du liure premier de la façon de guerir
 escrit à Glaucon, ayant en vain employé les
 diuretiques & purgatifsⁿ fait prendre le vomitif
 apres le repas, & assure que plusieurs par le
 seul vomissement ont esté entierement gueris.

PHIL. Il eust esté à souhaitter, Orthodoxe,
 qu'Hippocrate & Galien eussent specificé en ces
 lieux qu'Iatrophile vient de citer quel estoit ce
 vomitif: toutesfois Galien au liure auquel il
 donne pour tiltre, qui sont ceux que l'on doit
 purger, en quel temps & comment, apres auoir
 déclaré les precautions pour donner l'elbore
 avec assurance, ordonne^o le vomitif durant
 l'accez, pource que lors l'humeur est esmeu &
 disposé à sortir par haut.

ORTH. Je reconnois bien tous ces passages,
 Iatrophile & Philalethe, & quoy que vous vous
 en teniez forts, ils nem'obligent pas pourtant
 à receuoir l'induction que vous prenez que Ga-
 lien ait donné l'elbore pendant l'accez de ces
 fiebvres; lisez & vous sçaurez qu'il n'a pas seu-
 lement parlé en ce liure de son vsage, mais aussi
 des autres vomitifs. Ce qu'il tesmoigne quand

apres nous auoir enseigné le plus leger vomitif fait avec l'infusion en oxymel des rauelardées d'ellebore, il dit, que ceux qui ont le brechet estroit ne sont propres à estre purgez par les autres vomitifs ; & principalement par celuy qui est composé de l'ellebore blanc. Il est bien vray que suiuant les traces d'Hippocrate, entre les indications qu'il prend pour purger à propos, il choisit le temps des accez pour exciter le vomissement ; ayant auparauant parlé de celles qu'on doit prendre de la nature del'humeur & de sa pente, de la constitution du malade, de son aage & accoustumance, comme aussi de la saison ; toutes lesquelles circonstances il vouloit se rencontrer pour autoriser l'usage de quelque vomitif que ce fust. Mais quand mesme ie vous accorderois qu'il eust donné l'ellebore durant l'accez de ces fiebvres ; sans vous arrester en disant qu'il en sçauoit l'usage & le moyen de l'appriuoiser : vous remarquerez qu'il ne l'employe qu'à l'extremité & apres auoir inutilement esprouué les autres remedes. Quand à moy ie ne me suis trouué en cette detresse pour y auoir recours, les autres remedes que ie mettois en pratique me donnoient de plus en plus l'esperance d'une parfaite guérison sans rien violenter par le vomitif.

IATR. Vostre sage conduite, Orthodoxe, parut mieux en ce rencontre pour n'estre forcée d'aucun incident: mais si la fiebvre eust eu son foyer au pancreas, mesentere, ou parties caues du foye, qui ont peu de communication pour se desgager par les veines, vous eussiez esté contraint apres le vain effort des purgatifs, & la fiebvre s'opiniastrant de plus en plus d'en venir au vomitif; & au lieu de l'ellebore substituer le vin ou la poudre emetique.

PHIL. Les mesmes sentimens me retiennent, Orthodoxe, apres vn traictement trop doux, dont on est si souuent abusé, il faut vser de violence pour esbranler & arracher la bile plus grossiere & gluante du fond des parties où elle s'est cantonnée.

ORTH. Je confesse, Philalethe, que nos medicamens ordinaires sont trop foibles pour tirer raison d'un telumeur. Et partant il faut abandonner le malade à la longueur de la fiebvre ou en rechercher de plus puissans. Ne croyez pas pour cela que j'en sois si despourueu que ie fusse forcé d'vser de l'antimoine. Hippocrate mesme me le deffend, & par l'exemple des melancholiques m'enseigne, que ce qu'il y a de grossier dans la masse des humeurs ne doit estre purgé que par le bas. La pratique d'un si grand
Maistre

Maistre nous doit seruir de regle en pareille rencontre pour faire choix de purgatifs qui ayent la vertu de fondre cet humeur, le dissoudre & vuidier en mesme temps par le ventre.

IATR. Tels purgatifs, Orthodoxe, seront de necessité des plus violens, & pour cette cause d'un perilleux vsage, soit que vous consideriez les excez de leur operation, ou la profonde impression d'une chaleur vehemente qu'ils laisseront dans les entrailles.

ORTH. Desabusez vous, Iatrophile, la vertu purgatiue de nos medicamens ne vient pas de l'excez de cette qualité premiere que tant vous craigniez, autrement elle en seroit inseparable; si vous les employez à propos l'vsage vous releuera de cette crainte, de laquelle mesme quelques purgatifs chymiques sont exempts. Et ie tiens pour assure que si Hippocrate & Galien eussent eu la connoissance de la Chymie descouuerte depuis peu, ils n'auroient fait difficulté de mettre en vsage le mercure preparé, estant calciné sans eau forte, & meslé avec nos purgatifs; l'experience iournaliere tesmoigne son innocence, & les heureux succez luy donnent l'approbation d'un chacun; il traueille lentement & fait sans violence des euacuations tres-considerables: ainsi vous trou-

Y

verrez vos feuretez en ce remede , que l'antimoine ne vous peut promettre.

PHIL. Je suis tesmoin de ses merueilles, Orthodoxe , il fond les humeurs les plus espais, desbouche les obstructions opiniastres, & pour ce sujet est fort souuerain pour les fiebvres longues: Mais comment, & en quel temps croyez vous qu'il faille s'en seruir ? sera-ce auant l'accez, durant iceluy, lors qu'il decline, ou qu'il est finy ? ne pourrons nous pas avec raison le mesler avec les vomitifs lors que les humeurs se trouuent renfermez en quelque partie proche de l'estomach?

ORTH. Si l'humeur, Philalethe, se trouuoit disposé au vomissement ie ne ferois aucune difficulté de me seruir de nos vomitifs ordinaires. Mesme ie ne blasmerois pas quelqu'un qui seroit tiré & trié de la Chymie, tel qu'est le sel de vitriol adjousté à nos purgatifs, comme nous disions en la fiebvre quotidienne; que si le malade ne resentoit aucune nausée, ie me garderois du vomitif tel qu'il pût estre, & me contenterois du purgatif que ie vous disois, pourueu qu'il fust composé de specifics de la partie & de la maladie tout ensemble. On a accoustumé de le donner sur la fin de l'accez, quelquefois deuant, & en quelque rencontre

durant iceluy : toutesfois il faut bien prendre ses mesures pour le donner en ce dernier temps, comme estant plus contraire aux anciennes maximes.

IATR. A ce que i'entends, Orthodoxe, vous nous établissez des medicamens spécifiques; ne sçavez vous pas que cette opinion est maintenant condamnée & soupçonnée de charlatanerie? on en veut mesme soustraire les preuves anciennes, en disant que les purgatifs ne purgent que par irritation & non par cette vertu spécifique, laquelle Galien nommoit propriété occulte & de toute la substance.

ORTH. Si ceux qui la decreditent, Iatrophile, estoient plus esclairez & moins paresseux à considerer de plus près les merueilles de la nature, ils changeroient d'aduis & trouueroient en toute son estenduë des effets qui estonnent nos sens, & font eschoüer leur raison. Je n'aurois iamais fait si ie voulois parcourir les metaux & animaux pour nous en donner des tesmoignages : ie vous diray seulement en general, que les plantes ayant esté dès le poinct de leur creation destinées à nostre vsage par l'infinie bonté de leur autheur, sont remplies de ces vertus secretttes & proprietéz merueilleuses, que les effets sans raison ont descou-

uert à nos anciens plus curieux & laborieux que nous, qui m'esprisons tant de belles connoissances. Et certes à ce que ie voy ces Messieurs qui font tant les raisonnables avec Pelops Maître de Galien, ont bien mal profité de la Philosophie, qui leur enseigne que ce grand ouurier de l'vniuers, pour marque du secret de ses ouvrages, a attaché à vne certaine & propre matiere vne forme tousiours suiuite de sa propriété, qui fait tous ces miracles de la nature: estant ainsi déterminée à vn effet singulier. C'est elle qui fournit aux animaux & aux parties des alimens si differens: que s'ils sont contrains d'aduouier avec nous, que la plus petite partie de nostre corps a sa nourriture tellement propre & affectée, qu'elle ne peut appartenir à vne autre. Ils faut pareillement qu'ils confessent, qu'il y a en la nature des remedes spécifiques à ces parties, comme aussi aux humeurs & aux maladies.

PHIL. Ie m'estonne, Orthodoxe, de leur opiniastrété & qu'ils ne veulent reconnoistre avec Hippocrate, Galien, & tous les plus sçauans Medecins des siecles passez les vertus spécifiques des medicamens.

ORTH. Nous auons iuste sujet de nous en esbahir, Philalethe, & qu'apres tant de lumie-

res ils persistent en cette ignorance. Galien au premier liure de la composition des medicamens selon les genres inuectiue contre tels Medecins, qui agissans en sophistes se contentoient de se mocquer de ceux qui estoient, à leur dire, si simples que de donner creance à ces vieilles resueries, pour inuenter des medicamens de differentes proprietéz & vertus, selon la diuersité des remedes cephaliques, hepaticques, spleniques & autres qui les composoient. Quelle apparence, disoient-ils, qu'en mesme temps des vertus si diuerses, & bien souuent si contraires vinssent à se porter à tant de parties, comme si elles eussent gardé vne obeissance auuegle pour quelque puissance superieure qui les gouuerne. Que si parmy tant d'embarras elles venoient par malheur à changer leurs ordres, & que ce qui doit aller au foye se portast à la rate, ou aux reins, quelle confusion seroit-ce? mais ces gaufferies font bien paroistre l'ignorance qu'ils auoient de la vertu & vsage des remedes. Ils ne sçauoient pas que le lievre marin vlcere seulement les poulmons, que les cantharides prises ou appliquées par dehors nuisent particulièrement à la vescie. Et partant comme il y a des vertus nuisibles qui impriment en quelque partie le caractere de leur malignité,

fans endommager les autres. Il est necessaire d'admettre dans les medicamens des vertus salutaires & propres aux indispositions d'une partie plustost que d'une autre, soit pour la fortifier ou purger de ces impuretez. L'experience nous fait connoistre que les bechiques nettoient les poulmons, l'hepatique conferue vne singuliere proprieté pour le foye. Les vertus des plantes specifiques aux maladies ne sont pas moins veritables & merueilleuses que celles-cy. Galien qui n'estoit pas si facile pour croire de leger, a remarqué par plusieurs experiences que la racine de pivoine masle guerissoit l'epilepsie, & blasme l'ambition de son maistre Pelops qui donnoit la gehenne à sa raison, & la vouloit obliger de prouuer pourquoy la cendre des ecreuisses de riuere & non celles de mer, estoit vn remede assure contre la rage. Le seul nom sert assez de preuue que la scorzonere d'Espagne est l'antidote naturel du venin de la vipere; ce qui a meü plusieurs de s'en seruir, comme ils font heureusement és fiebvres malignes. Nos Septentrionaux sujets au Scorbut connoissent le cochlaria pour son specifique. La pimpinelle a des vertus & proprietés singulieres pour la guerison des fiebvres intermittentes. Je ferois tort à la verité si ie passois sous-silence la pe-

rite centaurée qu'il y a si long-temps qu'on appelle febrifuge: Galien apres Dioscoride a publié ses rares vertus; tant s'en faut qu'elle nuise donnée en breuuage comme on se pourroit abuser par le texte de Dioscoride mal entendu, lequel luy donne en outre vne vertu particuliere pour les maladies des nerfs. Fernel rapporte au Chapitre treiziesme du second liure des causes cachées, qu'il y auoit de son temps vn Medecinourny de tels remedes propres & spécifiques pour les fiebvres intermittentes, par le moyen desquels il faisoit des cures merueilleuses, qui luy donnerent grand credit & reputation. Enfin nous ne pouuons attendre vn succez heureux de nos remedes, si nous ne les proportionnons à la cause de la maladie, laquelle ayant vne maligne qualité, qui tient bien souvent de la nature des venins, & qui est déterminée à vn effet plustost qu'à vn autre; peut-on douter & contester dauantage qu'il n'y ait dans le sein de la nature des remedes qui luy soient en pareil degré & raison opposez, & assez puissans pour en arrester ou chasser la malice. Cette connoissance fait rougir tous les iours des superbes sçauans, quand ils voyent guerir par des idiots, & avec des remedes qu'ils foulent aux pieds, les malades qu'ils ont laschement abandonné.

PHIL. Nous vous auons grande obligation, Orthodoxe, de nous auoir estably & prouué si solidement la verité tant debattuë de ces vertus & proprietéz occultes : nous ne pouuons plus douter apres ce que vous en auez dit, qu'il n'y ait des medicamens spécifiques aux parties, aux maladies & aux humeurs. Ce qui nous obligera d'oresnauant d'en faire vne plus curieuse & exacte perquisition, à laquelle nostre profession nous engage.

ORTH. Je veux vous y confirmer d'abondant, Iatrophile, par ma propre obseruation. Vne femme aagée de vingt-quatre ans ou environ, d'vn naturel bilieux tirant sur le melancholique, & d'vn teint brun iaunastre, mais au reste de bonne habitude, fust surprise d'vne fiebvre tierce simple qui degenera en double, puis en continuë, des plus violentes, fuiuie de beaucoup d'accidens qui donnoient à craindre. La continuë ceda à plusieurs saignées, aux lauemens, purgations & autres remedes, & fit place à la double tierce qui changea en tierce & ne laissa de perseuerer malgré deux prises de vin emetique qu'on luy auoit donné à mon insceu. C'est pourquoy les esperances estans perduës apres le vain effet d'vn si souuerain remede, on parloit d'appeller quelque fameux charlatan &

. empi-

empirique si le bon-heur d'une potion dont ie m'aduisay sur l'heure n'eust rompu ce dessein. Le luy fis prendre au commencement de son frisson vn verre de suc de pimpinelle bien es-puré, auquel i'adjoustay quelques gouttes d'huile de poiure ; à peine l'eust elle pris que le frisson cessa par vne legere douleur de tout le corps, avec vn peu de moiteur & quelque descharge d'vrine plus grande que de coustume: la chaleur ne succeda point au frisson ; ains ce qui est le plus admirable , elle guerit sur le champ ; bien qu'elle fust tourmentée de la fiebvre depuis deux mois , & que les accez fussent encore de seize heures.

PHIL. Cette guerison si subite, Orthodoxe, est aussi estrange que peu asseurée ; ie croirois volontiers qu'elle arriua plustost par hazard, qu'autrement.

IATR. C'est là aussi ma pensée, Orthodoxe, & que ce remede par bonne fortune fust donné au temps que la maladie alloit se terminer d'elle-mesme ; ainsi on ne luy en doit point la gloire : quelle apparence y auoit-il qu'une fiebvre de seize heures d'accez se terminast sans aucune euacuation considerable ; vû qu'elle auoit desia subsisté quelques sepmaines malgré le grand effet du vomitif donné pour vne se-

Z

conde fois sans perdre rien de sa violence.

ORTH. Il est vray, Iatrophile, que ce succez fut merueilleux ; & comme vous n'en reconnoissez pas la cause, ie ne m'estonne point si vous le donnez au hazard ; vous ne l'estimez pas si estrange quand vous aurez gousté mes raisons. Et quoy, vous esbahissez vous que l'antimoine n'ait emporté rien de la fiebvre ? les impuretez qui se rencontrent en telles maladies ne sont pas tousiours capables de se vuidier par cette voye , tant à raison du foyer de la fiebvre qui sera plus esloigné de l'estomach, que de la qualité de l'humeur plus propre à passer par les vrines & les sueurs, ou à s'euaporer par l'insensible transpiration. C'est pour lors qu'il est bien de besoin d'auoir d'autres remedes , lesquels sans forcer la nature vident insensiblement & sans peine la cause de ces opiniastres indispositions. Ce fut pour ce sujet qu'ayant tenté inutilement les purgatifs ; le vomitif mesme ayant fait double perte de son credit , i'eus recours à cette potion diaphoretique & diuretique tout ensemble, suiuant la doctrine de Galien au dixiesme Chapitre du I. liure de l'art de guerir, escrit à Glaucon. Et par son moyen l'humeur estant fondu fut aisement & promptement emporté par les sueurs & les vrines.

PHIL. J'apprends, Orthodoxe, par vos raisons qu'il y a des fiebvres qui ne peuuent guerir autrement, soit que telles euacuations viennent de la nature ou de l'art ; Mais comment estoit-il possible que celle-cy dont les accez estoient encore de seize heures, & qui par consequent deuoit estre entretenüe de quantité d'humeurs, guerit entierement par des euacuations si legeres.

ORTH. Vostre objection est fort raisonnable, Philalethe, estant fondée sur la commune opinion, qui est que l'abondance de l'humeur grossier, visqueux & fermement attaché, est cause de la longueur de la fiebvre & des accez; specialement si le corps est d'une mauuaise habitude & fort serré; qui ne iugeroit, cela estant, qu'il fust necessaire d'une ample euacuation pour respondre à cette abondance. Neantmoins si vous y prenez garde vous trouuerez que la quantité des humeurs n'est pas toujours la nourrice des fiebvres longues & opiniastres, & que la cause principale git en leur qualité, puissance & vigueur, bien que la quantité en soit petite ; laquelle dans le progres de l'accez s'accroissant des impuretez des parties voisines, fournit à cette longueur : & partant y en ayant peu de surcroist lors que l'accez

commence, vne petite euacuation sera capable de faire quitter prise à la fiebvre. Les Chymistes rendent vne autre raison d'un effet si soudain, elle est assez plausible; toutesfois pour le present contentez vous de celle-cy.

IATR. Vous auez bonne grace, Orthodoxe, de nous faire ainsi la monstre sans d'employer vostre marchandise. Pardonnez si j'ose dire (ie croy que Philalethe ne me defaduoüera pas) que vous ne nous sçauriez contenter laissant quelque chose derriere; vous connoissez la passion qui nous mene.

ORTH. Vous me pressez trop, Iatrophile, il faut que ie vous agrée: sçachez donc que les Chymistes disent apres nous que la fiebvre est vn feu allumé en vne matiere combustible & oleagineuse; & que tout ainsi qu'ils sçauent par le moyen de l'art fixer tellement vne substance huileuse, qu'en petite quantité elle peut par vn long-temps seruir au feude nourriture, de mesme qu'un peu d'humeur de substance oleagineuse & inflammable fixé en son foyer, nourrit la longueur de la fiebvre. Ils donnent la preuue de leur dire par l'exemple de leur huile incom-
bustible, dont ils entretiennent des lampes durant plusieurs siecles; telle estoit celle qui se trouua allumée au sepulchre d'Olibe le Grand,

quinze cens ans apres y auoir esté mise, comme le rapporte Scardeonius en son histoire Padoüanne.

PHIL. Il est vray, Orthodoxe, que les Chymistes se vantent de faire tels miracles ; mais quoy qu'il en soit, ie trouue leur Philosophie bien ridicule, quand ils s'imaginent en nous vn tel ouurier, qui dispose de la façon l'humeur qui sert d'aliment à la fiebvre, qu'il ne se puisse consommer qu'à grand peine. Laissons les, ie vous prie, forger ces opinions sur des apparences sans raison, & venons à la fiebvre quarte, que le vulgaire nomme la croix des Medecins.

ORTH. Si cette maladie nous est rebelle, Philalethe, la peine qu'elle donne à descouuir sa source en est la cause. On la recounoist de deux especes, l'vne vraye & l'autre fausse, ou bastarde. La vraye suruient ordinairement à la tumeur de la rate pour vn amas d'humeur melancholique. La fausse succede aux fiebvres continuës, intermittentes, réglées ou erratiques; l'humeur qui les causoit estant deuenü plus espais, plus acré & malin. Cette cy a son foyer, tant en la rate qu'au mesentere, pancreas & autres lieux; pour venir à ses remedes, ie ne dis rien des signes qui nous la font connoistre, &

nous marquent l'euement; vous les sçavez trop bien.

IATR. Je vous prieray neantmoins, Orthodoxe, deuant que vous entriez plus auant en matiere, de nous ouuir vos sentimens sur l'usage de la rate. Croyez vous qu'elle soit simplement destinée à separer l'humeur melancholique, & cette lie du sang fait au foye, ou si vous aimez mieux suiure Aristote, lequel au Chapitre septiesme du liure troisieme des parties des animaux, l'estime vn autre foye, qui attire des intestins par le rameau splenique la portion du chyle la plus aqueuse, pour faire le sang dont elle se nourrit, & quelques parties du bas ventre.

PHIL. Il est necessaire, Orthodoxe, de resoudre premierement cette difficulté, & d'examiner soigneusement qu'elle doit estre la fonction de la rate, & ou est estably le siege de l'humeur melancholique qui nous cause la fièvre quarte.

ORTH. Vous auez raison, Philalethe, n'attendez pas toutesfois que ie me constituë arbitre de cette question, qui a exercé tant de grands personnages anciens & modernes: contentez vous que ie vous declare librement & simplement ce que i'en pense; & qu'ainsi ie iette les fondemens de la methode, laquelle à mon ad-

uis, on doit tenir pour guerir cette fievre. Je ne me suis iamais pû persuader que la rate ait esté destinée, comme l'on croit communement, pour espurer le sang de l'humeur melancholique plus grossiere & terrestre, puis qu'il deuoit demeurer dans les veines & seruir de nourriture aux os, aux cartilages & autres parties de substance dure & solide. Hierosme Reusnere excellent Medecin de Nordlingue, vous instruira pleinement des raisons de cette opinion, en l'exercitation quatriesme de son traicté du scorbut. Il est plus vray semblable qu'elle a esté reseruée à vn plus noble employ, & qu'elle partage avec le foye l'office de faire du sang de la portion du chyle, qu'elle attire par le vaisseau splenique: si vous me demandez la qualité & condition de ce chyle, ie vous diray que les opinions sont differentes. Aristote & beaucoup d'autres apres luy, estiment qu'elle en diuertit les humiditez superflües qui troubleroient par leur froideur la fonction du foye, & les conuertit en vn sang subtil & seréux. Hippocrate nous enseigne au liure quatriesme des maladies, que mesme par auance elle tire ces humiditez de l'estomach, qui pourroient autrement empescher la perfection du chyle, & les descharge promptement par les arteres.

emulgentes. Que si elle manque à ce deuoir cette espece d'hydropisie suruient qu'il d'escriit au premier liure des maladies des femmes. C'est la route que tiennent les eaux minerales, ou autre boisson prise en quantité, & que nous rendons aussi-tost. L'estomach par ce moyen estant deliuré, traueille ce chyle espuré qui reste avec plus de perfection, dont le foye tire la plus pure & subtile partie: & la rate, selon l'opinion de Varolius, la plus grossiere & impure, qu'elle subtilise & change en vn sang fort aqueux. Mais, à mon aduis, Varolius se trompe, n'estant pas croyable que cette portion plus grossiere pût estre conduite à la rate, si quelque humidité aqueuse n'eust seruy à l'y porter; & de ces deux substances elle fabrique l'humeur melancholique, qu'Hippocrate nomme tantost eau, pour estre entièrement sereux, tantost bile noire, à raison de sa partie terrestre, à laquelle i'attribuë les maladies dont on accuse l'humeur melancholique. Et de vray, estant composé de parties si différentes, qui peuuent en outre paruenir à diuers degrez de pourriture, il est propre pour exciter d'estranges maladies, en longueur d'accidens & difficulté de guerir. Si nous venons à l'examiner de plus près, sa partie aqueuse tient de la nature du vinaigre distillé
& se

& se porte aisement d'une partie à autre, ou elle excite des douleurs & fluxions importunes & opiniastres. La grossiere & terrestre est pour la pluspart meslée de parties acres & corrosives, qui participent, si nous en croyons les Chymistes, de la nature du sel fixe : pour laquelle raison il s'attache fermement aux parties où il se rencontre, & la nature ne le peut adoucir qu'à peine, ny chasser d'elle-mesme sans l'aide des medicamens. Quand il se corrompt & allume il devient l'aliment de la fiebvre quarte, que nous disons simple, lors qu'il est exempt de ces qualitez malignes ; que s'il aduient que les parties aqueuses soient consommées, & qu'il ne reste que les acres & corrosives, il approche de l'humeur atrabilaire qui est cause de la faulse quarte, dont la nature est differente selon qu'elle se trouue meslée avec les autres humeurs.

PHIL. Quand vous diuisez, Orthodoxe, l'humeur melancholique en parties sereuses & grossieres, vous ne determinez laquelle des deux fera la cause de la quarte, ou si elles y contribuent ensemble.

ORTH. Excusez moy, Philalethe, ie vous ay dit que c'estoit la plus terrestre & grossiere, laquelle comme elle abonde en substance olea-

A a

gineuse est plus propre à allumer la fiebvre. L'autre au contraire, estant toute aqueuse & composée seulement de parties acres & picquantes de la nature du sel ammoniac ne la pourroit entretenir. Et en outre tant de longueur & opiniastreté ne peut proceder que d'un humeur grossier plus fortement attaché en quelque partie.

IATR. S'il est de cette nature, Orthodoxe, pour tirer raison de ces fiebvres, il le faut mettre hors sans faire violence; & pour ce avant toutes choses le preparer & adoucir.

ORTH. Ce sont en general là les vrais moyens, Iatrophile, pour vaincre telles maladies, lesquels on met en pratique diuersement selon la variété des accidens particuliers. La connoissance du foyer de l'humeur nous est en premier lieu necessaire. Il faut en suite examiner sa nature & l'espece de la fiebvre, si elle est simple ou fausse, vraye ou bastarde, ou associée de quelque cachexie & disposition à l'hydropisie. Nous voyons pour l'ordinaire les melancholiques & bilieux ayans esté trauaillez de fiebvres durant l'Esté tomber vers l'Autonne en la quarte. J'ay plusieurs fois reconnu par la tumeur du flanc gauche que cette fiebvre auoit son foyer en la rate, qui pour lors descendoit

fort bas, avec vne dureté telle qu'on en remarquoit aisement l'estenduë, ce qui pouuoit bien faire croire qu'elle estoit farcie de cette humeur & apprehender l'hydropisie par le deffaut de sa fonction. Vn sang fort sereux sortoit le plus souuent de la narine gauche, & les sueurs excessiues & importunes finissoient les accez; tout le corps mesme s'est quelquefois rencontré couuert de grosses galles.

PHIL. Cette espece, Orthodoxe, estoit des plus difficiles à guerir, le genre de la tumeur & laqualité de sa cause deuoient certainement apporter vne iuste crainte d'une hydropisie incurable.

ORTH. Je l'ay toutesfois, Philalethe, esprouué plus facile que celle dont le siege estoit au mesentere, ou pancreas. La raison est, que la rate se desgage aisement par les vrines & les felles. De sorte que si vous vous donnez la patience de fondre & refoudre cet humeur grossier qui l'enfle & endurecit, les purgatifs & diuretiques l'emporteront sans beaucoup de peine.

IATR. Ce dessein me semble bien raisonnable, Orthodoxe, & dans la vraye methode; mais ie croy que l'execution n'en est pas si facile que vous dites.

ORTH. Pardonnez moy, Iatrophile, moyen-

nant que la tumeur ne fust de la nature du scyrrhe confirmé, & qu'on eust la connoissance des remedes propres & particuliers, il ne seroit pas si difficile d'y remedier : les fomentations de la partie, les emplastres emolliens auant beaucoup la guerison ; mais auant toutes choses il faut auoir soin des remedes internes qui ayent le mesme effet au dedans, & preparent de la sorte ces humeurs à vne plus commode sortie. Que si on les mesloit avec nos remedes qui purgent les serositez dont les veines & arteres regorgent, il ne resteroit plus rien à faire pour l'asseurer & parfaire.

IATR. La force de vos raisonnemens, Orthodoxe, me fait bien reconnoistre en general les specifics ; mais quand ie viens au particulier i'ay de la peine à me rendre : ie veux qu'il y aye des specifics particuliers pour vider chaque humeur : s'ensuit-il qu'il s'en rencontre de pareille nature pour les preparer & fondre. C'est ce qui m'arreste ; vû que cette vertu que vous croyez spécifique dépend des qualitez premieres qui nous sont sensibles.

ORTH. Je loüe vostre courage, Iatrophile, de vous defendre ainsi pied à pied ; ie pretends neantmoins vous faire lascher prise, & que vous vous rendrez à la raison fondée sur l'experien-

II A A

ce : n'apprenez vous pas tous les iours que chaque corps mixte & coagulé a son contraire qui le dissout ? ce qui dissout l'argent ne dissout pas l'or ; ce qui dissout l'or ne dissout pas le soulfre ; il est de mesme des autres. La loy de la composition de toutes les substances mixtes le veut ainsi & l'ordonne, & que comme elles ne sont basties que par vn ordre particulier de leurs principes, aussi ne peuuent elles estre destruites que par vne dissolution speciale qui y mette le desordre. Ne vous estonnez donc plus si des humeurs gluans & visqueux sont fondus par quelques medicamens & non par d'autres. De cette façon l'experience nous fait voir en plusieurs gommess ces proprieté merueilleuses, desquelles si vous en faites choix & les meslez aux specifics des parties & purgatifs propres, vous verrez des effets admirables & bien souuent au delà de vostre attente.

PHIL. Vostre experience, Orthodoxe, accuse les moins credules ; vos raisons les condamnent : ie douterois pourtant encores que tels medicamens pour la pluspart d'une nature chaude & seiche, pussent conuenir à l'ardeur d'une fiebvre de si longue durée.

ORTH. Vous vous rendez bien-tost, Phila-
lethe, à l'opinion qu'on a conceu trop lege-

rement du temperament de ces substances. Si vous eussiez consulté nos anciens Philosophes, ils vous eussent appris que tous les corps mixtes sont tellement partagez en leurs plus petites parties, qu'on se peut promettre du rafraichissement de celles qui ne nous tesmoignent que de la chaleur. Si vostre curiosité vous emporte au delà, & vous fait appeller de ce iugement; les Chymistes vous feront voir que les gommés ne sont autre chose que des résolutions du sel des plantes dont on les tire, & qu'elles se dissolvent dans les substances aqueuses à la façon de tous les autres sels, & non dans les huileuses. Ce qui vous donne à iuger qu'elles n'abondent en parties huileuses, pour fournir d'aliment à la fièvre, & que de leur substance fallée elles tirent la vertu de fondre & subtiliser ces humeurs. Et vous remarquerez que ce sel n'a aucun rapport avec le nostre, sinon qu'il se fond en l'eau, gardant au reste vne qualité toute contraire, & tesmoignant au goût vne acidité penetrante, qui venant à se mesler en l'estomach avec l'humidité y contenuë, se porte aisement à la rate ou y est attiré; & c'est là qu'elle agit puissamment, qu'elle fond & subtilise cette masse grossiere & l'emporte hors, si vous la ioignez aux purgatifs; moyennant

que vous ayez soin de faire choix de la partie la plus pure, qui sera plus propre à vostre dessein, si vous y adjoustez le sel fixe de la plus grossiere calcinée selon l'art, que vous trouuerrez sous la langue auoir vne acidité agreable & subtile. Il vint il y a quelques années en ce païs vn homme chercher la guerison d'vne fiebvre quarte suruenüe à plusieurs fiebvres tierces, doubles tierces & erratiques qui l'auoient diuersement trauaillé le long de l'Esté : sa rate fort esleuée alloit de iour en iour s'endurcissant, & luy caufoit vne mauuaise habitude de tout le corps, l'acheminant insensiblement à l'hydropisie; quoy qu'il eust obserué fidelement les remedes ordinaires qu'on luy auoit prescrit. Il fut bien plus heureux en l'usage de ceux - cy : à peine s'escoula-il vn mois que la tumeur de la rate commença à disparoistre; le corps recouura son en bon poinct, & les accez de dix-huict heures se trouuerent reduits à six; & encores si fauorables qu'ils luy donnerent l'assurance de s'en retourner chez luy avec esperance d'vne prochaine & entiere guerison; qui luy fut confirmée au mois de Ianuier apres vn second mois passé en ces remedes, le reste desquels eust vn pareil succez en d'autres attaquez en plain Hyuer de la mesme fiebvre. Iecroy que ces expe-

riences jointes à la raison l'emporteront enfin sur vostre incredulité ; & que vous croirez de-formais que ces remedes sont les vrayes spécifiques de la quarte, en quelque partie qu'elle ait son foyer.

IATR. Ce succez à la verité est bien merueilleux , Orthodoxe ; & i'ay appris que Camille, excellent Medecin de Genes, se donna autre-fois vne haute reputation parmy les siens par cette heureuse pratique. Mais pensez vous que ces remedes ainsi assortis fussent toujours, & qu'on leur doive la gloire entiere de la guerison sans en faire part à l'antimoine.

PHIL. Pour moy ie ne l'en voudrois pas exclure , Orthodoxe , la seule consideration du foyer & de l'humeur qui peche dans le voisinage de l'estomach m'y feront consentir. L'experience nostre premiere maistresse nous fait tous les iours paroistre l'innocence & le bon-heur de l'antimoine ; mesme entre les mains des plus grossiers & idiots , soit qu'on le donne en poudre, ou vin emetique , tout seul ou avec l'infusion du sené ; principalement si l'assoupissement survient durant l'accez, n'y ayant point pour lors de seureté aux remedes que vous proposez : la mort le plus souuent deuanche le bon effet qu'on en attendoit.

ORTH.

ORTH. Je vous ay desia dit, Philalethe, que la grandeur du peril nous oblige plus estroitement de garder les regles de la bonne methode, & ne rien commettre au hazard. L'assoupissement qui tant vous effraye & alarme vient des seules vapeurs que le feu de la fiebvre esleue de l'humeur qui l'alume. Or est-il qu'iceluy estant grossier & pesant ne peut estre tiré par haut qu'avec violence, ayant sa pente naturelle qui l'emporte en bas : à quoy Hippocrate^P vous aduertit de prendre bien garde, deuant que faire choix pour les euacuations.

IATR. Neantmoins, Orthodoxe, Galien s'est feruy de l'ellebore, il nous enseigne au Chapitre onzieme du liure premier de l'art de guerir escrit à Glaucon, de traicter d'abord cette fiebvre le plus doucement qu'on pourra, sans employer aucun puissant purgatif ny diuretique : il tire du sang s'il le trouue à propos, & fait garder vn regime de viure qui tienne le ventre libre ; il vse premierement de lauemens doux, puis des acres & plus forts ; il defend toute sorte d'alimens de suc grossier, permettant le vin blanc & delicat qui aye peu de chaleur ; il conseille aussi l'vsage d'une certaine composition faite des trois especes de poiure, & pour la boisson ordinaire la decoction de

^P Au liure des humeurs ἀκρία ἢ ῥέπει δὲ τὸ συμφοροῦν χάριον, & en l'Aphorisme 21. du liure premier, ἢ δὲ ἀγνοῦναι ἀεὶ μάλιστα ῥέπει, ταῦτα ἄγει δὲ τὸ συμφοροῦν χάριον.

Bb

poiure entier. Si la fiebvre est sans violence il veut que le malade ne quitte point son travail les iours d'intermission. Quand elle est montée à sa vigueur il ordonne vn regime de viure qui subtilise dauantage, & veut qu'on applique sur le ventre des fomentations & emplâtres emolliens; & les signes de coction apparoissans, il nous recommande de purger par plusieurs fois les humeurs noires & melancholiques. Que si ces remedes n'auancement rien il fait vomir apres⁹ le repas; & pour ce il donne premierement l'ellebore preparé avec les racines de raifort; & enfin mesme en substance, si ce n'est qu'il y eust quelque empeschement. Apres tous ces remedes il louë la theriaque & les medicamens propres & particuliers pour cette fiebvre, entre lesquels il propose le suc de l'aser, & vous noterez qu'il adjouste que si on pratique ces remedes dès le commencement auparauant la vigueur & les signes de coction, que d'une simple quarte on en fera vne double, & de celle-cy vne triple, & en dernier ressort vne continuë. Cette autorité de Galien nous apprend, Orthodoxe, qu'il y a raison en cette fiebvre de mettre en vsage le violent vomitif, puis qu'il n'apprehendoit pas de donner l'ellebore en substance; quoy qu'il fust re-

ἢ χεῖρα δὲ
 ἢ τὸ δόσιον
 σίλοι ἐμάσι,
 τὴν καὶ τα
 σιωχῶς καὶ
 μεθιός κα
 λυσις ἐλλ
 βορῆ λευκό
 διδοται, τί
 πρῶτον ἐπι
 μνησῶντα
 φασίσι εἰ δὲ
 μεθιός ἀνύ
 καὶ ἀντιπῶ
 ἐλλέβορον,
 &c.

connu de son temps pour le plus violent vomitif. Nous pouuons donc bien en suiuant son exemple venir à l'antimoine.

ORTH. Je confesse, Iatrophile, que Galien s'est seruy de l'ellebore ; toutesfois nous ne l'oserions aujourd'huy entreprendre pour les mauuais accidens qu'il produit, & dont la mort s'ensuit le plus souuent ; laquelle on ne peut lors imputer qu'à sa qualité veneneuse, que Discoride a aduoüé au Chapitre trente-troisiesme de ses alexipharmques. C'est pourquoy ie ne vous puis permettre de tirer cette consequence qu'on peut pareillement employer l'antimoine. Ains i'inferey au contraire qu'il faut aussi en interdire l'vsage ; voire mesme à plus forte raison que son venin est plus puissant, comme ie vous feray voir quand nous viendrons à examiner la nature de ce mineral.

περὶ τῆς
δὲ χυμῶν ἐπι-
ἀφελείας δι-
δακτικῶν ἐπι-
φορῶν δι-
πομάκτις κί-
δμοσι ἔχ-
ουσι τῶν ἀλ-
λων φαρμά-
κων ὡς ἐπι-
φόρῶν λυ-
κῶν, &c.

PHIL. Vous auez assez prouué, Orthodoxe, que le vomitif d'antimoine n'est point necessaire aux fiebvres quotidiennes, tierces & quartes, de quelque nature qu'elles puissent estre. Pour ce qui est de celles qu'on nomme erratiques qui viennent de la diuersité des humeurs contenus en plusieurs foyers, ie croy qu'elles doiuent estre traictées de la mesme methode, & partant qu'elles n'ont besoin de ce vomitif.

Bb ij

ORTH. Vous dites vray, Philalethe, telles fiebvres, quoy que vagabondes, sont sujettes aux mesmes loix que nous auons posées. C'est pourquoy sans m'y amuser dauantage ie me contenteray de vous faire vn bref sommaire de nostre entretien. Nous auons en premier lieu estably, que toutes les fiebvres intermittentes auoient leur foyer dans le bas ventre, & és petites veines des parties caues du foye, de la rate, mesentere, pancreas, estomach & intestins: & partant qu'il est faux que le siege de la quotidienne soit seulement en l'estomach, de la tierce au foye, & de la quarte en la rate; ains qu'il n'y a aucune partie de la premiere region du corps qui ne puisse seruir de foyer à toutes ces especes de fiebvres. Que l'ordre & la regle des accez ne despend point du lieu ou l'humeur s'allume, mais de la particuliere nature d'iceluy, qui conserue tousiours l'ordre de ses mouemens, soit qu'il fust amassé en grande ou en petite quantité. Que tout l'humeur contenu au siege de la fiebvre pour l'ordinaire ne se consume pas entierement en chaque particulier accez, & qu'il en reste beaucoup qui se disposant à prendre feu à diuerses reprises, doit faire le nombre des accez, & la longueur des fiebvres: principalement si vous y adjoustez la

mauvaise disposition de la partie, avec les cendres des humeurs qui ont brulé. Que la longueur des accèz ne despend pas tousiours de la quantité de l'humeur & que la qualité y contribuë de sa part. Que la quotidienne, qui a son siege en l'estomach & parties voisines, ne peut facilement guerir sans le vomitif & purgatif tout ensemble, & qu'on se peut seruir apres nos vomitifs de quelqu'un tiré de la Chymie, tel qu'est le sel de vitriol meslé à nos purgatifs. Que la tierce simple estant aisée à guerir n'a besoin de violent vomitif non plus que la fausse ou bastarde: & que si elle auoit son siege au pancreas, & au plus profond du mesentere le vomitif de vitriol suffiroit. Que ces purgatifs se donnent ordinairement sur la fin de l'accèz, quelquefois mesme durant & auparauant iceluy. Qu'il ne faut pourtant en ces longues maladies fatiguer les malades à tous propos avec les plus puissans remedes, que les plus doux & qui sont souuent les moins estimez pour estre les plus connus, monstrent des effets admirables. Que la quarte ne demande en aucune façon le vomitif. Qu'entre tous les remedes qui luy conuiennent les gommès tiennent le premier rang, estant meslées avec les purgatifs spécifiques. Et qu'enfin, puisque la crainte du ha-

zard nous a fait quitter l'ellebore , ce seroit vne plus grande temerité de luy substituer l'antimoine, qui le surpasse beaucoup en malice & violence. Dont ie conclus qu'il n'y a aucune necessité de s'en seruir en telles maladies, & que l'vsage en est aussi perilleux qu'incertain en ses effets. Mais c'est trop parler & ieusner, brisons là; le déjeuner nous attend.





TROISIÈSME
ENTRETIEN.

PHILALETHE,
ORTHOXO, &
IATROPHILE.

PHILALETHE.



Vous avez tantost montré clairement, Orthodoxe, le danger qu'il y a de se servir du violent vomitif aux fiebvres continuës, & qu'on s'en pouuoit passer aux intermittentes : i'en reconnois les raisons si puissantes, que ie ne pense pas qu'un Medecin dogmatique pût reuoquer en doute la verité des conclusions que

vous en auez pris. Mais ceux-là s'en moqueront qui suiuent Paracelse & se tiennent aux sentimens des Chymistes ; n'estans pas obligez de s'accorder à nos principes, en ayans estably d'autres avec lesquels ils se peuuent mettre à couuert de vos raisons & nous retenir en doute. C'est pourquoy, pour venir à vne legitime & entiere decision, qui ne peut estre qu'avec connoissance de cause, ie iugerois necessaire de monstrier la fausseté de leurs principes, ou en les laissant passer, par leurs mesmes maximes condamner en ces maladies l'vsage de l'antimoine. Tout autre que vous, qui possédez de longue main l'entiere connoissance des secrets de leur doctrine, auroit de la peine à nous en éclaircir.

ORTH. Laisant à part vos complimens, Philalethe, ie confesse que le moyen que vous proposez est le meilleur, & c'est ainsi qu'il nous les faut conuaincre. Ma curiosité pour ce sujet me porta il y a long-temps à lire les œuures de de Paracelse, & de ceux qui ont suiuy ses maximes; voulant en cela imiter Galien, qui ne de-
daigna pas d'auoir pour maistres des empiriques & methodiques, afin de s'instruire en leurs sectes & les combattre puis apres avec plus de iustice. C'est pourquoy ie prendray plaisir à
contenter

contenter vostre curiosité, & vous leuer les difficultez qui pourroient venir de la part de ces empiriques ; lesquels pour se mettre plus en credit publient hautement qu'eux seuls ont herité des secrets de Paracelse. Il faut vous decouvrir l'imposture dont ils abusent les petits & les grands, & faire voir qu'ils n'ont pas entendu la doctrine de ce Prince des Chymistes, & que nous sçavons mieux faire le choix & pratiquer plus à propos ses remedes, quand la rencontre de la bonne methode nous le permet.

IATR. Vous ne pouuiez, Orthodoxe, choisir vn entretien qui nous fust plus vtile & aduangeux : il faut que ie confesse que le faux iour de la verité que les effets donnent quelquefois à leur doctrine, m'a esbloüy bien souuent & fait paroistre des difficultez qui me font encor de la peine.

PHIL. C'est aussi ce qui m'arreste quelquefois, Orthodoxe, & me fait malgré moy dans les occasions de la pratique, douter de la verité de nos maximes. Declarez nous donc, s'il vous plaist, quelle opinion vous auez de Paracelse & de sa doctrine.

ORTH. Vostre demande est bien estenduë, Philalethe, on n'y sçauroit respondre sans s'es-

carter beaucoup de nos brisées ; ie ne veux pas neantmoins vous esconduire : vous sçaurez ce qu'on peut penser & dire sans passion de cet homme & de sa doctrine. Le iugement en a esté fort different ; les vns l'ont blasmé & condamné sans l'entendre ; les autres au contraire l'ont estimé le pere de la vraye medecine , & deféré entierement à ses nouvelles maximes : tels ont esté la pluspart des Alemans & autres peuples Septentrionaux les plus passionnez pour la Chymie. Il y en a qui tiennent le milieu , lesquels sans se faire de party, apres auoir examiné diligemment ses escrits, ont tiré le bon parmy le mauuais. Il estoit Suisse de nation & de mœurs (comme il confesse luy-mesme en sa sixiesme defense) aussi rudes & farouches que son país. La nature, dit-il, ne nous a pas formé de matiere bien delicate , & nous ne sommes accoustumez de gagner nostre vie en filant de la soye , ny nourris de figues ou de vin miellé ; le fromage , le laict & le pain d'auoine sont nos alimens ordinaires , qui ne peuvent pas nous rendre si doiüillets & de mœurs si faciles : nous retenons durant nostre vie les impressions qu'on nous a donné dès nostre naissance ; & puisque nous viuons parmy les sapins, nous ne pouuons pas ressembler à ces ef-

f. è filo quidem subili natura me non texuit: nec meæ patriæ is mos, est vt sericum nendo magnus questus fiat. Ficibus non alimur, aut mulso, aut simila. Cibus noster est caseus lac & panis auenaceus. Hæc qui subtiles homi-

feminez esleuez si mollement. Il retint tant qu'il vescu les teintures de sa premiere education, & fut fort peu sociable, sale en ses vestemens & fort adonné au vin, dont les excez luy ruinerent tellement la santé, qu'il mourut en sa cinquantiemesme année accablé de toutes sortes de maladies. Il n'espargna, à son dire, en sa ieunesse aucun soin ny travail pour se rendre sçauant; & à l'exemple des anciens Philosophes, il voyagea par toute l'Europe, & visita la pluspart des Escholes de Medecine pour se perfectionner en cet art. Mais son esprit turbulent & sans arrest n'en prit qu'une tres-legere teinture: outre qu'il estoit desia preuenue des maximes de la Chymie, en laquelle il auoit esté instruit soigneusement par Guillaume Hohenemius son pere, & par beaucoup d'autres excellens Maistres, desquels il apprit la plus secrette Philosophie, qu'ils appellent adepte ou acquise; Il fut aussi aidé en cette estude des escrits de Scheyt Euesque de Setgach, d'Erard, Laental, de Nicolas Euesque d'Hipponeuse, & autres qu'il nomme par honneur au Chapitre premier de la premiere partie du troisiesme traicté de sa grande Chirurgie, où il confesse ingenëment qu'il s'estoit pareillemēt enrichy des experiences prises des Chymistes, en-

Cc ij

nes facere
possint? sed
quod & à
tenuis no-
bis implan-
tatum per
omnem vi-
tam respi-
mus, nos
enim qui in-
ter cono-
abietum
enutrimur,
similes esse
non possu-
mus ijs, qui
cum molli-
bus vestibus
in Gynecis
enutriuntur.

tre lesquels il louë Sigismond Fucger de Schuak pour auoir grandement adjouſté à cet art.

PHIL. Vne confeſſion ſi franche & ingenuë me plaift, Orthodoxe, & teſmoigne que cet homme auoit quelque choſe de bon.

IATR. Elle fait le procez, Philalethe, à ces ſuperbes ingrats, lesquels ayans honte de tenir quelque choſe d'autruy, blaſment les ſentimens de ceux qui les ont enſigné.

ORTH. Vous ſçaurez donc qu'ayant acquis ces connoiſſances, & tiré les remedes du trauail de ſes experiences, il commença à faire paroître le mauuais naturel qu'il receloit ; on reconnut auſſi-toſt en luy vne ſuperbe inſupportable, vne ambition deſreglée, vne vanité nonpareille, dont il fut tellement enyuré, qu'il ſe qualifia le Monarque de toutes les ſciences, & ſecreut capable de condamner la doctrine ancienne, & de baſtir ſur ſes ruines vne nouvelle ſorte de Philoſophie. Quelques-vns ont creu, non ſans raiſon, qu'il eſtoit grand magicien, comme meſme font foy pluſieurs liures qu'il a eſcrit, & entr'autres ſes archidoxes de magie : & pource il a reconnu vne troiſiesme ſorte de Medecins qui gueriffent les maladies par caracteres, du nombre deſquels il s'eſt mis au liure que i'ay allegué, où il enſeigne la façon

de les faire & de s'en seruir. D'Ariot Medecin de Beaune grand sectateur de sa doctrine, confesse en son Commentaire sur le douziesme Chapitre du premier traicté de la seconde partie de sa Chirurgie, que ceux qui disent qu'il auoit vn esprit familier qui l'instruisoit ne se sont point trompez; non pas qu'il fust, dit-il, diabolique, mais bien son ascendant constellé & bon demon, qui luy enseigna la doctrine qu'il a laissé; le recompensant ainsi avec iustice & raison de toutes les peines qu'il auoit pris à la rechercher. Et la raison pour laquelle il se persuade qu'il ait esté enseigné par vn bon demon, est l'vtilité que les hommes retirent de sa doctrine, laquelle ne peut auoir pour maistre l'ange des tenebres, autheur de nostre ruine. Voila de quelle façon ce Commentateur tasche de mettre à couuert sa magie, qui ne paroist que trop aux moins versez en la lecture de ses liures; mesme plusieurs des siens n'ont fait difficulté de le reconnoistre pour vn des celebres magiciens de son temps, quoy qu'il ait honte quelquefois de l'aduouier, cachant ce crime d'vn voile de pieté, & disant que Dieu donne à ses caracteres les vertus de guerir, & non pas le diable. C'est ainsi sans y penser qu'il descouure sa turpitude en escriuant que les caracte-

res sont les syrops & breuuages, dont ces esprits se seruent pour la guerison des maladies.

PHIL. Ses œuures, Orthodoxe, nous fournissent assez de quoy le conuaincre de ce crime, il n'est besoin de l'exagerer dauantage; ie me contenteray de dire que par vostre discours on peut iuger que si cet homme n'eust abandonné Dieu, & se fust porté au bien, qu'il auoit assez de talent pour se faire valoir & prendre place parmy les grands hommes de son siecle.

IATR. Il est vray a ce qu'il dit, Orthodoxe, qu'il auoit vn desir merueilleux d'apprendre, mais la curiosité s'estant emparée de cet esprit peu esclairé & moins iudicieux luy causa sa ruine; bien qu'à la verité il fust de grand traual. On l'accusa d'adherer à l'heresie de Luther, quoy qu'il fust plus croyable qu'il n'auoit aucune religion la magie luy ostant tous les sentimens de la diuinité.

ORTH. Il estoit, Iatrophile, aussi orgueilleux que le demon qu'il auoit choisi pour son maistre, & nous ayant voulu faire croire que luy seul auoit la connoissance vniuerselle de toutes choses; il prit la liberté d'escrire de la Theologie, que sa plume sacrilege a noircy & violé par quantité d'erreurs, d'heresies & d'im-

pietez manifestes. Quand est des maximes de la nouvelle Philosophie, elles sont directement opposées à celles d'Aristote; & bien qu'elles ne s'accordent aussi aux sentimens de Platon, elles ne luy sont pas neantmoins si contraires. Je vous donneray presentement vn petit eschantillon de la piece qu'il a ourdie pour faire le tissu de sa medecine, afin qu'il ne manque rien à vostre esclaircissement.

PHIL. Cette digression, Orthodoxe, encore qu'elle semble esloignée du sujet de nostre entretien, est entierement necessaire au dessein que vous prenez: on ne peut porter iugement avec equité de la verité ou fausseté des maximes qu'il enseigne sans la connoissance de cette Philosophie, sur laquelle elles ont esté establies.

IATR. C'est ainsi, Philalethe que Galien apres Hippocrate nous apprend qu'il est impossible de reconnoistre de plus prés la nature des maladies, si on ignore les elemens, les temperamens, les humeurs, les parties & leurs fonctions, & generalement tout ce qui est compris en la Physiologie. Et partant, puisque pour leuer toutes les reproches qu'on auroit à faire contre vostre procedure, vous pretendez d'examiner si on peut donner avec assurance

aux fiebvres continuës le vomitif d'antimoine : il nous faut premierement descouvrir à plein les fondemens de toute la doctrine de Paracelse, les passer par vn iuste examen ; & quand mesme on les voudroit accorder, venir enfin à la preuue que l'vsage de ce vomitif est contraire aux maximes de sa medecine.

ORTH. I'ay eu intention d'en vsfer de la sorte, Iatrophile ; sçachez donc que Paracelse diuise les elemens en deux globes ; à sçauoir, le celeste & terrestre. Le celeste comprend avec l'air le Firmament qu'il appelle Ciel ou feu. Le terrestre, la terre & l'eau, & veut que ces quatre elemens soient les matrices des semences de toutes les choses créés, dont Dieu les a remply par la vertu de son Verbe, & de cet Esprit qui estoit porté sur les eaux en la creation du monde ; auxquelles semences il a adjousté les trois principes qui sont necessaires, quand selon l'ordre de la loy qu'il leur a imposé elles sortent de leur repos, & trauaillent à se bastir vn corps pour paroistre au monde & entretenir l'ordre continuel des generations. Il remarque qu'il se fait en ces quatre elemens quatre generations bien differentes, & que l'vn n'a besoin de l'autre pour mettre au iour ses productions, qu'il y a en la terre de l'eau, de l'air & du feu terrestre ;

estre ; lequel avec les trois principes & les semences des choses suffisent pour toutes les generations terrestres. Il dit le semblable des autres elemens, la terre produit ses fructs dans l'air, comme les plantes & les animaux ; l'eau dans la terre, comme les mineraux & metaux, & ainsi des autres. Qui fera curieux d'esplucher par le menu les mysteres de ces nouveaux sentimens, pourra lire les liures de la Philosophie qu'il a dedié aux Atheniens. A ces quatre elemens les semences de toutes les choses sont attachées d'un lien indissoluble, de sorte qu'il faut que l'esprit humain traueille pour les concevoir separées : elles sont toutes spirituelles, & ne tombans point sous les sens sont par consequent exemptées de grandeur, longueur, largeur, profondeur, & de toutes les qualitez corporelles. Elles retiennent de leur autheur vne pureté & puissance vitale, par le moyen de laquelle elles penetrent les abysses des elemens, gardant fidellement & sans desordre les loix qu'il leur a prescrit. Et comme leur tasche est, à ce que i'ay dit, d'entretenir sans interruption l'ordre des generations par vne vertu merueilleuse, qui contient spirituellement en soy toutes les qualitez qui sont de l'apennage des corps qu'elles composent, comme les couleurs, odeurs, saveurs, fi-

D d

gures, & autres dispositions sensibles. Le temps determiné pour l'action de ces semences n'est pas plustost venu, que pour se reuestir d'un corps elles empruntent de l'element qui les tient attachées les trois principes, à sçauoir le sel, le soulfre, & le mercure avec les autres elemens necessaires à leur fin. Et vous noterez qu'elles ne tirent les vns & les autres, que tous spirituels & resolus en vapeur subtile, dont elles font le mélange donnans à chacun sa place, & enfin les coagulans en vn corps, auquel par ce moyen elles donnent sa iuste dimension, sa couleur, l'odeur, la saveur, chaleur, froidure, figures, & autres qualitez propres. Ce qui nous fournit de sujet d'admirer la science & puissance de celuy qui a renfermé en ces substances spirituelles tant de vertus & proprieté cachées. C'est en ces semences qu'il a mis les principes des generations, les causes des mixtions, les formes qui donnent l'estre à leurs composez, sans que par leur corruption elles puissent estre destruites, & laquelle aduenant elles se retirent au lieu de repos dans la matrice des elemens dont elles estoient sorties, attendant l'occasion de se monstrier derechef sur le theatre du monde, & se former vn autre corps.

** Paracelse
au liure de la
vie longue,
Vita rerum
est essentia
spiritualis
inuisibilis
impalpabilis
Est spiritus
continens in
se occulte
rei virtutem
& potentia,
Qui corrupto
corpore
manet semper
vuius &
relicto mor-
tuo corpore
redit in suū
locum vnde
venerat.*

PHIL. Voila vne doctrine bien estrange,

Orthodoxe, il semble qu'elle vueille remettre en credit les idées de Platon, les homœomerics d'Anaxagore, avec les atomes de Democrite, en composant ainsi les corps mixtes de substances si subtiles, qu'elles pourroient bien meriter le nom d'atomes. Elle tire la forme du sein de la matiere par vne voye toute extraordinaire, & nous propose des principes des generations tous solides & stables, en reiettant la priuation comme vn principe imaginaire, & declarant que la mixtion des elemens vient de la vertu des semences & des formes. Par ce moyen elle condamne ces Philosophes qui ont laissé eschapper tant de siecles, sans auoir pû determiner si la mixtion se fait des seules qualitez des elemens, ou de leur substance : bref, elle fait presque renaistre la metempsychose de Pythagore, & la palingenesie des anciens.

IATR. Ces gentilles pensées, Orthodoxe, font honneur à tous les vieux Philosophes de l'antiquité, en deterrant & faisant reuiure leurs opinions surannées & enseuelies dans l'oubly. Je souhaitterois volontiers sçauoir les raisons qu'il employoit pour les deffendre.

ORTH. Il a posé, Iatrophile, pour fondement de sa doctrine la lumiere de la grace, & de la nature. Par la lumiere de la grace il entend

D d ij

l'instructiō que les hommes reçoivent de Dieu, ou des escrits de ceux qu'il a chery à tel point que de leur ouvrir ses tresors, & faire part de sa science. Il prend Moïse à garant de son opinion, & se porte fort du liure de la Genese, où Dieu parlant par la bouche de ce prophete, apres avoir descrit la creation du monde, epilogue en ces mots. C'est là l'ordre de la creation du Ciel & de la terre, lors qu'ils furent produits au iour que le Seigneur Dieu fit le Ciel & la terre, auquel il fit naistre aussi les arbrisseaux des chāps, deuant qu'ils leuassent de terre, & toute sorte de verdure de la campagne deuant qu'elle germast. Philon Iuif expliquant ce passage en son liure du Monde dit, ^x que par iceluy il appert clairement que Moïse a voulu faire mention des idées qui deuoient estre comme les cachets des choses sensibles: car deuant que la terre fust couverte de verdure les herbes estoient desia en nature comme il dit, & deuant que le foin parust dans les campagnes, le foin inuisible y estoit. Mais Paracelse passe bien plus auant, & ne se contentant pas de la comparaison employée par les Platoniciens pour nous faire recevoir les idées, & de dire que comme l'architecte voulant bastir vne ville ou maison, forme en son esprit l'idée d'icelle; de mesme que Dieu proiettant de

u Chap. 2.
nombre 4.
ἐν τῇ βίβλῳ
γενεσῆος ἔστι
τὸ ἔργον ὅτι
ἐλάλει. ἢ ἡμέ-
ρα ἐποίησε κύ-
ριος ὁ θεὸς τὴν
οὐρανὸν καὶ τὴν
γῆν. καὶ πᾶσι
καρπῶσι ἀ-
γαθοῦ καὶ τῆς
γενεθῆαι ἐπι-
τῆς γῆς καὶ
παύει χόρτον
ἀγαθὸν καὶ τῆς
ἀνατολάς.

x ἢ ἐμφανῶς
ταῖς ἀκατά-
κτους ἢ ἰσχυρῶς
ἡδίας παρῆν-
ται, ὡς τὸ ἀ-
δελφὸν ἀπολι-
λεσμάτων
φραγίδας
ἐπὶ αὐτοῦ ἐ-
βηκε. καὶ γὰρ
χλοῆσαι τῆς
γῆς, ἀντὶ
τῆς ἐν τῇ
φύσει τῆς κα-
τασκευῆς καὶ
φύσεως αὐτῆς
καὶ ἀνατο-
λάς χόρτου ἐν
ἀγαθῶ, καὶ
τοῦ αὐτοῦ ἐχ-
ρατῆς.

creer le monde, deffigna en son entendement
 vn monde archetype & spirituel, sur le modele
 duquel il bastit le visible. Ains malgré toute
 l'ancienne Academie, qui n'a reconnu ces idées
 que dans l'entendement du Createur de l'vni-
 uers, il les fait sortir dehors, en disant, que Dieu
 ayant créé les idées, leur assigna pour demeure
 l'element dans lequel elles deuoient faire leurs
 productions : voila de quelle sorte il pretend
 esleuer les fondemens de sa doctrine par la lu-
 miere de la grace. Venons maintenant à celle de
 la nature, qui n'est autre que la connoissance
 que nous tirons des sens & des experiences : telle
 est cette preuue qu'il en donne. Tirez, ^y dit-il,
 d'une plante l'eau, le sel, & l'huile, meslez le tout
 ensemble & remettez en terre, il en renaisstra
 vne plante pareille à celle que vous auez détruit,
 voire beaucoup plus belle. D'où il nous reste à
 conjecturer que la semence & la forme de la
 plante n'auoit point esté corrompuë, ains qu'elle
 estoit demeurée en son entier, retirée dans la
 matrice de son element. Cette obseruation, de
 la verité de laquelle chacun peut s'esclaircir,
 pourroit seruir de preuue à l'histoire de ce Me-
 decin Polonois, qui gardoit en son cabinet plu-
 sieurs phioles de verre bien bouchées, dans les-
 quelles estoit renfermé quelque peu de cendres

^y *Anliure de
 la resuscita-
 tion des cho-
 ses naturelles.*
 Cum ista
 principia si-
 mul habes
 pone ea in
 ventre equi-
 no & putre-
 fac ad suum
 tempus. Si
 postea ea
 materia in
 pingue so-
 lum sepelia-
 tur, videbis
 illam reui-
 uiscere, &
 arborem in-
 de nasci.

tirées des plantes qui estant doucement eschauffées esleuoient insensiblement vne idée de leur plante. De façon que la cendre d'un rosier vous faisoit paroistre dans la phiole un rosier tout spirituel, representant la figure & couleur des feüilles & des fleurs.

PHIL. Cette fable est de mesme fabrique que l'histoire de Ioseph Duchesne, dont il parle au second liure de son grand miroir du monde, & qui arriua chez luy, à ce qu'il dit, Monsieur de Luynes y estant, lequel ayant extraict par curiosité le sel des cendres d'orties, & l'eau dans laquelle il l'auoit fondu venant la nuict suiuant à se geler & glacer, fut tout estonné le lendemain matin de voir dans ladite eau quantité d'orties representées au naturel, quoy que sans leur coloris.

IATR. Cette opinion, à mon aduis, Orthodoxe, pourroit auoir de la vray-semblance estant fondée sur l'Escriture sainte, & mesme conforme aux sentimens de ces vieux Philosophes suiuis des experiences, principalement si nous la restreignons aux semences & formes des plantes, & en exceptions celles des animaux.

ORTH. Ce n'est pas là pourtant, Iatrophile, la pensée des sectateurs de cette Philosophie, lesquels reconnoissent deux sortes d'animaux,

les parfaits & imparfaits : ceux-là engendrez par l'accouplement du mâle & de la femelle : ceux-cy naisans de la pourriture, & produits aussi quelquefois à la façon des autres. Les formes ou les ames des animaux parfaits (à la reserve de celle de l'homme qui est toute immortelle & infuse par son Createur en la matiere organisée) sont actuellement, à leur dire, en leurs semences, & ne peuvent se conseruer ailleurs que dans leur propre matrice : car estant plus spirituelles que celles des plantes, elles se dissipent aussi-tost à l'air. Ils n'entendent pas par la semence son corps blanc & escumeux, le seul esprit qui y est contenu merite ce nom. Quand aux semences des animaux imparfaits elles tiennent d'une substance plus grossiere & visqueuse, qui ne s'exhale pas facilement, non plus que celle des plantes : ainsi elles se conseruent en leur entier plus long-temps, en sorte qu'aduenant la prochaine disposition elles se forment vn nouveau corps & prennent vie. Ainsi la souris s'engendre du fumier ; la grenouille de la bourbe, mesme tombe de l'air en terre à demy formée : Le canard mort & pourrissant donne l'estre au crapaut, à la grenouille, aux serpens & autres animaux veneneux dont il s'estoit nourry. Toutes lesquelles rai-

sons nous pourroient induire à croire que les formes des plantes & des animaux ne perissent point. Ce qui semble n'estre esloigné des sentimens d'Hippocrate au premier liure de la diette, ny mesme contraire à nostre religion: car encore que ces formes, comme ils disent, ne perissent point, ils n'entendent pas neantmoins pour cela les faire plus durer que le monde.

PHIL. Vostre iugement est grandement moderé, Orthodoxe, nos ennemis, non plus que ceux de nostre profession ne sçauoient s'en offencer. Mais pour ce qui est de leurs trois principes, le procez est bien plus difficile à accorder. Paracelse ne les peut prouuer par la lumiere de la grace puisée des sainctes lettres; & quoy qu'il veuille inferer du premier Chap. de la Genese, que Dieu ayant créé les elemens les remplit des semences de toutes les choses qui seroient produites; il ne sçauroit y rencontrer ses trois principes. Pour moy ie ne pense pas qu'il puisse mieux reüssir par la lumiere de la nature.

ORTH. Il est fort empesché, Philalethe, à desbroüiller ses nouuelles maximes, se trouuant le plus souuent abandonné de la raison & de l'experience. Il veut en son troisiesme liure des Archidoxes qu'on puisse extraire les quatre elemens de chacun corps mixte, & pareillement

reillement les trois principes ; à sçauoir le sel , le soulfre & le mercure. L'effet neantmoins ne suit pas son dire : quand il refout vn corps mixte en ses substances , il y rencontre la terre , l'eau , l'air & le feu , & non ces trois principes imaginaires separez des elemens. C'est pourquoy ceux qui l'ont suiuy , remarquans les defauts si sensibles de sa Philosophie , ont esté forcez de le desdire & de faire bande à part : les vns n'admettans que deux elemens , les autres trois ; lesquels estans associez à leurs principes sont suffisans , à leur dire , pour la parfaite composition des mixtes. Ils distinguent leurs principes en premiers & seconds , & font ceux-là simples : si bien que le sel sera purement & simplement sel sans aucun meslange de soulfre ny mercure ; & ainsi des deux autres. Pour ceux-cy ils les pretendent meslangez des autres , le sel considéré en cette façon se trouuera meslé de soulfre & de mercure , le soulfre de mercure & de sel , le mercure de soulfre & de sel. Voila leur raisonnement sur leurs principes : Faisons en ie vous prie l'examen y employans les moyens dont ils se seruent pour les prouuer.

PHIL. Ceux qui autrefois leur ont disputé cette doctrine , Orthodoxe , aduoüoient bien

Ec

que leurs principes se rencontroient en l'artificielle dissolution du mixte, mais qu'il n'en arriuoit pas de mesme en la naturelle & par vne telle distinction ont creu pouuoir dementir l'experience qui leur descouuroit ces trois principes. Et certes, il n'est pas au pouuoir de la nature non plus que de l'art de refoudre les corps en des substances autres que celles dont ils sont composez.

IATR. Ils ne sçauroient, Orthodoxe, refuser les moyens que vous tenez pour les conuaincre sans se destruire eux-mesmes. Et comment ne les accepteroient-ils pas puis qu'ils ont sur iceux ietté les premiers fondemens de toute leur Philosophie?

ORTH. Je veux donc, Iatrophile, emprunter avec eux la lumiere de la nature, & me seruir de leur art pour refoudre vn mixte en ses diuerses substances qui le composent : par exemple, prenons le vin & le diuisions exactement en ses parties. Si nous le distillons, il s'exhale premierement vn esprit ou eau de vie, qu'ils nomment le mercure ou subtil, puis vn humeur aqueux & insipide, nommé par eux phlegme : en troisieme lieu, vn huileux plus ou moins grossier & de mauuaise odeur. Il restera enfin au fond du vaisseau vne cendre extre-

mement acré, de laquelle on tire le sel avec l'eau chaude ; ce qu'estant fait, il demeure quelque peu de terre froide, seiche, insipide, & depouillée de toutes les autres qualitez. Venons maintenant au detail. Cet esprit de vin contient trois parties ; à sçavoir, vne substance huileuse & inflammable, vn sel qu'ils appellent ammoniac, & vne eau insipide. Or cette portion huileuse qu'ils nomment soulfhre, est ce que nous appellons à meilleur tiltre l'element du feu, la nature duquel il faut qu'elle retienne estant si propre à brusler. Je les veux instruire en nos maximes, afin qu'ils sçachent que quand nous difons que nos corps sont composez des quatre elemens, nous n'entendons pas qu'il s'y retrouue vne portion du feu elementaire, on n'en pourroit souffrir l'actiuité ny la chaleur extrême ; il nous suffit de reconnoistre ses vestiges emprains en cette matiere, qui peut si facilement se conuertir en feu : & pour ce sujet, nous appellons feu & non soulfhre la substance huileuse de l'esprit de vin. La seconde partie est le sel ammoniac, qu'ils disent estre vne substance sauoureuse extremement subtile, laquelle si vous confiderez de prés, n'est autre que la plus legere partie du sel fixe esleuée par la distillation, & qui s'y rejoint aussi aise-

E c ij

ment qu'elle s'en separe ; ce que vous trouuerez veritable, si apres auoir bruslé l'eau de vie, ou mesme deuant la brusler vous la distillez pour vne seconde fois sur son sel fixe : car alors ce qu'ils appellent sel fixe retient à soy l'ammoniac ; si bien qu'il ne vous reste plus qu'une eau elementaire & insipide. Partant s'ils n'estoient aueugles ils pourroient ainsi voir leur mercure composé des elemens ; sçauoir est, de la plus subtile partie du sel fixe, de feu & d'eau. C'est donc vne trop grossiere ignorance de vouloir donner le nom de principe à vne substance qui paroist estre mixte. Or est-il que ce que j'ay mis en auant de l'eau de vie, qu'ils appellent mercure du vin se trouuera veritable en tous autres mixtes, desquels on voudra extraire ces pretendus principes.

I A T R. C'est pourquoy, Orthodoxe, les dogmatiques ont raison de les disputer ; la Philosophie nous enseigne & le nom mesme le porte, que les principes ne peuuent estre composez les vns des autres, ny de quelque autre substance telle qu'elle soit, & de là ils seront contrains de conclure que leur mercure estant ainsi composé ne doit estre tenu pour principe : que si vne fois vous le despoüillez de son sel & de son soulfre il ne reste que l'element de l'eau qui s'ex-

hale, & en ce cas leur mercure ne seroit autre chose qu'une eau rarefiée en air.

IATR. Vos discours me donnent à connoistre, Orthodoxe, que cette nouvelle secte est vne vraye eschole de piperie dont les maximes en nos temps ont corrompu la pureté de la vraye medecine, & les operations secrettes alteré la santé de nos corps, aussi bien que la bonté de nos monnoyes: leurs apparences exterieures m'auoient quasi persuadé la verité & stabilité de leurs principes, deuant que vous m'ayez ouuert les yeux & fait voir comme ie m'estois lourdement abusé. Vous les laisserez sans replique & sans science si vous poursuuez & leur ostez les deux autres principes.

ORTH. Ils n'en auront pas meilleur marché de moy, Iatrophile, voyons ce qu'ils disent de leur soulfre, ils l'appellent principe huileux, & disent que c'est vn corps liquide, odorant, liant les choses seiches & desunies, seruant d'aliment au feu, qu'il fait paroistre en son plus haut degré de chaleur & de lumiere: Ils le tiennent pour l'humide radical, le lien de la vie & de la forme. Il est, comme ils le diuisent, premier ou second principe: estant consideré comme premier & simple on le iuge entierement insipide, & la definition cy-dessus mention-

Ec iij

née luy est tres-propre : quand ils le mettent pour second , il se trouue plus ou moins meslangé des autres principes , & specialement de quelque portion de sel que vous pourrez separer par la lotion & rendre à son sel fixe. Mais pour determiner plus nettement qu'elle est la nature de cette substance, considerons la en sa pureté estant despoüillée de son sel qu'ils appellent bruslant ou nitreux.

PHIL. Vne telle substance, Orthodoxe, par eux reduite en sa pureté naturelle, n'est autre, à mon aduis, que la substance de la chaleur naturelle propre & particuliere à chaque corps mixte. C'est elle qui dans les animaux, au dire d'Hippocrate, au liure des chairs, est immortelle, entend, oit, voit, sent toutes choses presentes & futures : c'est cet humide radical que nous auons reconnu les premiers estre de substance huileuse, remply d'esprits & de chaleur, le fondement de la vie, & la cause de sa plus courte & longue durée.

ORTH. On doit entendre ce passage d'Hippocrate de cette façon, Philaethe, i'encheriray pourtant au delà, & vous diray derechef que cette substance huileuse qu'ils appellent soulfhre n'est autre que l'element du feu temperé par le meslange des autres elemens, & pro-

Ἡ δὲ δὲ μὲν
ὁ καλεῖται
θερμὸν ἀθά-
νατον τε εἶναι,
καὶ ἰσθὶν πάντα
καὶ ἐγγύς α-
κέραιον καὶ εἰδή-
σαι πάντα καὶ
ταῖς ὄντα καὶ ταῖς
μέλλουσι εἶναι
σθῆναι.

portionné à la particuliere condition des mixtes.

PHIL. Les Chymistes, Orthodoxe, ne veulent admettre que des principes sensibles qu'ils puissent voir, gouster & toucher, & pour cette raison l'element du feu ne leur apparoissant en la separation des substances qui composent vn mixte ils pensent auoir assez de droict pour dire qu'il n'y en a point, & que mesme nous n'auons pas plus de raison de donner le nom de feu à cette substance huileuse, qu'à l'huile dont nous nous seruons.

IATR. Puisque les noms les plus propres doiuent exprimer la nature des choses, ils me semblent rencontrer fort à propos, Orthodoxe, quand ils appellent soulfhre ce principe huileux à cause qu'il est inflammable, & qu'ils ne reconnoissent rien de tel qui ne participe de la nature du soulfhre.

ORTH. Ils donnent à croire, Iatrophile, qu'ils sont Philosophes sensibles, & toutesfois l'impuissance de leur art leur enuie ce titre, & les dément bien souuent ne pouuant faire paroistre ces principes. Vous l'apprendrez par ce qu'ils nous content de leur mercure, ie n'entends pas celuy duquel i'ay desia parlé, mais vn autre qu'ils ont controuué & appelé simple, le

definissans vn corps simple, subtil, clair, lumineux, sans saveur, sans odeur, penetrant par tout, estant la matrice des couleurs, & donnant la vie aux corps. Neantmoins les plus curieux & industrieux de cette cabale ne l'ayant pû rendre sensible par la dissolution des substances mixtes, l'ont rebuté & estimé ce troisiesme principe imaginaire : Pourquoy donc l'admettrons nous, vû que leurs operations ne le peuuent faire voir ? Ils n'abusent pas moins de la liberté qu'ils se donnent à nommer soulfre cette substance huileuse ; pensent-ils par ce desguisement de noms fait sans sujet & si mal à propos nous imposer & faire croire que toute substance inflammable est sulphurée ? ils auroient mieux rencontré avec nous, & plus proprement parlé s'ils l'eussent appelé ignée, puis qu'elle contient en soy la nourriture de cet element, & symbolise avec luy par sa substance.

IATR. A vray dire, ie les trouue bien temeraires, Orthodoxe, de s'imaginer qu'ils renuerferont les fondemens de nostre Philosophie & medecine pour en establir vne autre, n'estans iusques à present d'accord ensemble pour ses principes. Je ne scay si leur sel fera de meilleur goust & moins fade.

ORTH. Ils le definissent, Iatrophile, vne substance

stance favoureuse, solide, se dissolvant à l'eau ou à l'air humide, se condensant au chaud modéré, & fondant quand il est vehement. Lors qu'ils le contemplent en sa simplicité & comme premier principe, ils le bastissent d'une seule nature, sans varier, susceptible de toute forme, ayant la vertu de conseruer le sujet où il domine. S'ils le considerent meflangé, & comme second principe ils le font de trois sortes; à sçauoir le fixe, comme le sel gemme & marin, puis vn autre bruslant, tel qu'est le nitre ou salpêtre; & en troisieme lieu, le volatil ou ammoniac, pareil à celuy qui vient des sablons de Lybie. Ils disent que ces trois differences de sel se reconnoissent par l'artiste dissection des corps de tous les trois ordres mineraux vegetaux & animaux. Mais en bonne Philosophie vous iugerez telles differences bien friuoles. Je vous ay desia monstré que celuy qu'ils appellent ammoniac, & le nitreux sont de mesme nature, que le fixe du corps mixte dont ils le separent, & ne sont differens que selon le plus ou moins de sa subtilité. Ainsi ils deuroient dire sans multiplier si inconsiderement ces especes qu'es corps mixtes se retrouue vn sel composé de parties differentes. Quand ils nous donnent le sel comme premier principe, despoüillé

Ff

entierement de soulfhre & de mercure, ils affeurent qu'il conferue les mixtes, leur donne la faveur, durezza & solidité; par ce moyen vne once de sel rarefié durcira en ambre iaune vne liure de substance huileuse: le mesme est du iayet, des cornes, ongles & os des animaux. Ils luy attribuent aussi les faveurs remettans leurs differences à la subtilité & meflange du sel marin, nitre & ammoniac, quoy faisant ils ne connoissent que trois faveurs simples. La salée qu'ils font propre au sel marin, la douceuse au nitre, & l'amere à l'ammoniac; & par le seul assortiment de ces sels ils donnent l'estre à toutes les faveurs, & mesmes nous monstrent qu'elles se changent contre toute apparence de raison. Ainsi l'huile de vitriol, qu'ils disent estre vn sel ouuert, perd presque toute son acrimonie si vous la meslez avec le sel de tartre resolu en liqueur, quoy qu'il soit tres-acre & corrosif: pource qu'en cette mixtion ces deux sels qui estoient auparauant ouverts, estendus & rarefiés, venans à se condenser perdent leur forces & de cette maniere ils composent leur tartre vitriolé. Ils trouuent aussi le sucre pour doux qu'il soit & agreable au gouft, composé de parties extremement corrosiues, qu'ils nomment sels mordicans. Ils donnent pareillement à leur sel

la faculté de purger par le vomissement, les selles, les vrines & les sucurs. Le vitriol purge par le vomissement, le sel gemmé par le ventre, le nitre par les vrines & le ventre, & d'autres par les sueurs. Si bien que les purgatifs, à leur dire, empruntent des sels qui les composent leur faculté spécifique, ce qu'ils entreprennent prouver par cette expérience. Prenez, disent-ils, quatre onces d'un médicament purgatif qui aura esté infusé, bruslez-le & en tirez le sel de ses cendres; vous trouuerrez qu'il restera moins de sel que d'une once du mesme purgatif sans estre infusé; bien qu'en le bruslant son sel volatil s'exhale. D'où ils inferent qu'il n'y a dans le purgatif que le sel qui aye la vertu de purger, tant pour son acrimonie qui irrite la nature, & l'oblige à se descharger, que pour estre accompagné de la forme du purgatif, dont la vertu spécifique tire avec choix, en quoy consiste l'essence de la purgation.

PHIL. J'apprends de vostre discours, Orthodoxe, que les Chymistes appellent sels toutes les substances sauoureuses qui se dissolvent en l'eau: ie ne sçay pourtant qui leur a donné l'autorité de les nommer ainsi; s'ils se fondent sur leur lumiere de la grace, il ne paroist point que Dieu ait créé ces sels qu'ils s'imagi-

nent entrer en la composition de tous les mixtes : Nous trouuons bien qu'il fit commandement aux eaux qui estoient sous le Ciel de se ramasser ensemble, & qu'il appella cet amas la mer, laquelle est remplie de veritable sel. Que si on a estendu ce nom au sel gemme, ammoniac, & au nitre, ç'a esté pour quelque rapport qu'ils ont avec iceluy. Mais quelle proportion, ie vous prie, peut-il auoir avec le sel doux du sucre, amer de l'aloës & coloquinte, aspre & reuesche du vitriol ? Il est vray qu'ils conuiennent ensemble en ce qu'ils sont substances savoureuses, ou plustost qualitez attachées à ces mixtes qui sont l'objet du goust, & que ce sont des especes contenuës sous vn genre qui portent chacune à part ses differences essentielles. En cette maniere ils broüillent tout prenans l'espece pour le genre.

IATR. La force de vostre raison, Philalathe, me fait dire qu'ils parlent impertinemment de donner ainsi le nom de sel à toutes les substances savoureuses. Toutesfois, si nous considerons leur resolution en l'eau toute pareille à nostre sel, elles peuuent bien meriter le nom de sel, & estre rangées sous son espece.

ORTH. Certes, l'experience nous fait voir, Iatrophile, qu'elles se fondent aisement en l'eau,

& que leur sel n'est autre qu'une substance humide coagulée ayant beaucoup de convenance avec l'eau : & si Paracelse s'en veut rapporter à luy-mesme, nous les dirons avec luy les fruits de cet element. On sçait qu'il est impossible de connoistre la qualité & difference de la saveur si la substance où elle reside ne se fond en liqueur par le moyen de la salive, & ne se communique au corps spongieux de la langue, destinée pour remarquer ses differences; pour laquelle raison on la pourroit referer à l'eau comme à son genre, n'estoit qu'elle symbolise aussi avec la terre, parmi laquelle elle se fond pareillement, pourveu que vous y apportiez l'industrie nécessaire. C'est de la sorte que le verre se fait, lors que le sel estant fondu à feu violent se melle exactement avec sa cendre & la rend fusible & diaphane; laquelle vitrification est d'autant plus à admirer que ces deux substances meslées ensemble, de toutes les qualitez qu'elles avoient auparavant ne retiennent plus que la pesanteur : la terre rend le sel insipide, & le sel en contre eschange la terre fusible & diaphane. Partant puis qu'ils font tant de cas des apparences & qu'ils se vantent de tirer du feu la vraye connoissance de la nature & des substances qui composent les mixtes; pourquoy donnent-ils

Et iij.

à cette substance sauoureuse la qualité de sel ?
Ils me respondront aussi-tost que c'est à cause
qu'elle se fond en l'eau ; mais ie repliqueray
qu'ils auoient autant de raison de l'appeller terre :
qu'elle tient de l'vn & de l'autre element, &
qu'estant seule & separée de la terre, si on la
pousse à feu violent elle s'exhale aussi-tost en
vapeur à la façon de l'eau ; au contraire elle se
fixe & coagule tellement avec la terre qu'elle
ne peut plus estre reduite en substance liquide
ny exhalée en vapeur ; au moins ie ne connois
aucun d'eux qui ait encore descouuert ce secret.
Difons donc que leur sel est vne eau terrestre,
ou vne terre aqueuse que l'art apres la nature
peut reduire en sa simplicité elementaire.
Ce qui les a trompez quand ils ont inuenté ce
troisiesme principe, est qu'ils n'ont pas connu,
mesmes suiuant leurs maximes, que la nature
faisoit toutes les productions par vne continuelle
succession de coagulation & de resolution : &
que les formes qui trauaillent à faire les mixtes,
agissantes comme ils veulent, selon l'ordre de
cette mere vniuerselle de toutes les choses
sublunaires, resoluent les substances seiches &
terrestres en atomes, les meslent avec l'eau,
dont toutesfois elles se peuuent separer pour
retourner à leur principe sans souffrir au-

cunctare. Ainsi dans l'eau la plus claire vous y
trouverrez d'eux substances, l'une terrestre &
limoneuse, & l'autre pierreuse, qui se coagule
en pierre sèblable à celles qui naissent au terroir
d'où elles vient à sourdre. Les eaux du terroir
de Paris se coagulent en plâtre de mesme que la
terre dans ses quarrieres; l'autre^a substance qui
s'y rencontre est l'humide coagulé, lequel quoy
que meslangé avec la terre ne despoüille iamais
la nature de son element. Et de mesme que le
sec resolu, ne quitte point sa condition terre-
stre quoy que fondu en l'eau & deuenü liqui-
de: cet humide coagulé qu'ils appellent sel gar-
dera tousiours sa nature & sera vne espee d'eau;
bien qu'il semble estre entierement terrestre.

^a Paracelse
au premier
liure des de-
grés. & com-
positions cha-
tre 2. humi-
dum duplex,
humidum
per se & hu-
midum coa-
gulum.
Siccum du-
plex, siccum
per se & sic-
cum resolu-
tum.

PHIL. Comme ils font estat, Orthodoxe,
de n'estimer veritable que ce qui est sensible,
ie m'estonne qu'ils ne nous bastissent de verre
voyans que leur sel meslé avec ses cendres se
vitrifie.

IATR. Je respondray pour eux, Philalethe,
qu'il y a bien de la difference, le verre se fait par
la mixtion, le sel au contraire par la separation.

ORTH. Le peu de lumiere qu'ils ont, Iatro-
phile, les a fait fouruoyer dans ce labyrinthe
d'erreurs, s'estans imaginé quand nous disons
que les substances mixtes estoient composées

des quatre elemens, que nous les voulons en leur simplicité & pure nature seulement reueſtus de leurs qualitez premieres; ce que l'ordre & la loy de la mixtion ne peut ſouffrir. Auffi ſommes nous bien-eſloignez de cette penſée, qui ſouſtenons au contraire, qu'en la production des mixtes les elemens venans à ſe meſſer & joindre en vn corps, decheent de leur pureté premiere, & que de tout ce meſſange reſultent les qualitez ſecondes qui donnent aux mixtes la couleur, ſaveur, odeur, & autres qualitez ſenſibles, lesquelles meſmes nous rencontrons en leurs principes reſolus avec bien plus d'induftrie & de ſcience: bien que l'art ne puiſſe venir à bout de les ſeparer entierement & les rendre à leur nature premiere. S'eſtans donc ainſi arreſtez aux apparences des ſens, ils ont creu que quelques elemens avec leurs trois principes entroient en la compoſition des mixtes, & que nos corps n'eſtoient exempts de cette loy generale, ains que de leurs diuers meſlanges procedoit le temperament du tout, & de chaque partie. Pour ce qui eſt des humeurs que nous reconnoiſſons pour nos principes ſenſibles, ils les croyent imaginaires auſſi bien que ceux qui ſont corrompus ou contre nature. La raiſon de leur croyance eſt qu'ils apperçoient dans l'ar-

tiſte

tiste dissection des alimens, les elemens, le sel, le soulfhre & mercure tous purs parmy beaucoup d'excremens, entre lesquels ils trouuent bien vne matiere sulphurée & puante, des mucilages tartareux, des substances liquides de pareille condition que l'vrine, la sueur & autres impuretez sans nom & sans nombre; mais quelque industrie qu'ils apportent par leur art ils n'y sçauoient rencontrer & faire voir la bile, la pituite, ou l'humeur melancholique: & si l'on vient à separer de ces humeurs le sel, le soulfhre, & le mercure, il ne reste plus rien de considerable à ce qu'ils disent pour produire les maladies. Ce qui les a induit à croire qu'il ne s'engendrait en nos corps aucunes humeurs, & que la nature agissant à la façon de l'art trauailloit seulement à la separation des impuretez & à se nourrir des parties pures, qui sont ces trois principes purs tirez de nos alimens. Que les impures estoient des matieres tartareuses fecondes en sel, soulfhre & mercure impurs meslez avec les elemens, d'où procedoient les maladies, la nature ne se rendant soigneuse de les vider comme estans toutes remplies de substances acres, salées, ameres, douces, acides, insipides, reuesches & autres, lesquelles estans meslées ensemble ne portent aucun dommage, ains seu-

lement lorsqu'elles sont separées & exaltées au souuerain degré de malice.

IATR. Cette opinion, Orthodoxe, est en partie tirée d'Hippocrate au liure de l'ancienne medecine, où disputant contre les Sophistes de son temps, il enseigne que^b ce n'est le chaud, le froid, le sec & l'humide qui produit les maladies; mais le chaud & l'amer joints ensemble, le froid & l'acide, & ainsi des autres; & qu'il y a en nous de l'acre, de l'amer, du salé, du doux, de l'insipide, de l'aspre & autres vertus qu'on ne pourroit nombrer, lesquelles estans separées les vnes des autres, & paruenues au plus haut point de leur puissance causent les maladies.

PHIL. Nous ne pouuons pas, Orthodoxe, condamner ces sentimens; Hippocrate les autorise, la raison & l'experience les approuue.

ORTH. Si l'ambition, Philalethe, n'eust auégulé Paracelse & porté à se faire chef de party contraire, on eust pû facilement accorder la pluspart de ses opinions avec nostre doctrine: ie vous feray voir à la rencontre que ce dessein ne seroit pas impossible. Mais à present que ie me sens obligé de vous discourir des causes de la fiebre continuë & intermitente suiuant ses maximes: il n'est pas à propos que ie m'amuse à desmesler ces differens, ie veux mes-

ἢ ἢ γὰρ αἰ-
 θραίπα ἢ πι-
 κρὸν καὶ ἀλ-
 μυρὸν, ἢ γλυ-
 κὸν καὶ ἰσθὺν καὶ
 στεφνὸν καὶ
 πλάκερὸν ἢ
 ἄλλα μυσία
 παύσιαις δι-
 ναμίαις ἵχοιτα
 πλῆθος τε καὶ
 ἰσχυρὰ ταῦτα
 μὲν μμιγμέ-
 να καὶ κεκρη-
 μάια ἀλλή-
 λοισι ἔστε
 φαίρα ἔστι
 ἔστε λυπίαι
 τοὶ αἰθραποί.
 ἵπυ ἢ πῶ
 τοὶ ἀποχεθῆ
 καὶ αὐτὸ ἐφ'
 ἑαυτῷ γέστα
 τῆστέ λυπίαι
 τοὶ αἰθραποί.

me retrancher ce qu'il dit en general des causes des maladies, qu'il attribüë à vne matiere tartareuse feconde en sel, sulphre & mercure impurs, & laisser aussi à part les impuretez mercuriales & salées qui sont la cause des autres maladies pour venir aux sulphurées, lesquelles seruent d'allumettes à la fiebvre. Paracelse & ses suiuians n'ont pas voulu conuenir avec nous pour le nom & la cause de la fiebvre. Ce mot de fiebvre qui signifie chaleur ne declare pas assez, à leur phâtaisie la nature de ce mal qui commence la pluspart du temps par le froid, & dont il est bien souuent la plus considerable partie. Ce qui les a porté à dire, la fiebvre estant accompagnée de deux qualitez si contraires, qu'il failloit que sa matiere, que nous disons en estre la cause conjointe, & qu'ils appellent la maladie, fust meslée de substances differentes en vertus & proprietes; l'une actuellement froide, & l'autre chaude & bruslante. Ils veulent que la froide procede d'une substance nitreuse resoluë meslée de la sulphurée, laquelle venant à s'exhaler cause le froid, le frisson ou l'horreur selon les diuers degrez de sa froidure. Que le nitre soit rafraichissant, principalement quand il s'exhale: l'experience le fait connoistre. Remplissez de nitre vn vaisseau d'emboucheur

estroiète exposez - le au feu , de sorte qu'il se fonde il en sortira vn vent tres-froid. En la partie du Languedoc que les prochaines montagnes du Geodan & Viuarets couurent du Nort, durant les chaleurs de l'Esté, depuis les onze heures iusques sur les trois heures apres midy, vn vent froid s'esleue pareil à la plus forte bize de leur Hyuer ; en sorte qu'il oblige les voyageurs à se mieux munir contre la froidure. Or est-il qu'il prend son origine de ces montagnes qui abondent en nitre lors qu'il est fondu & resolu par l'ardeur du Soleil: Nous voyons aussi que l'eau en laquelle on a fondu autant de nitre qu'elle en peut dissouldre, conserue tousiours sa fraischeur, mesme estant exposée aux rayons du Soleil le plus chaud. Personne enfin n'ignore que le crystal mineral qui n'est autre que le nitre degraissé rafraischit puissamment. Que si on leur objecte que la vapeur du nitre condensée en substance liquide, laquelle ils appellent esprit, est tres-chaude, acre, & corrosiue, mesme capable de dissouldre les metaux, au moins fait elle partie de l'eau forte propre à cet vsage. Ils respondent qu'il y a grande difference de la vapeur du nitre rarefiée & reduite en vent, avec la mesme vapeur condensée en eau, laquelle fait plustost la dissolution des metaux,

pour la tenuité de sa substance , ou par la vigueur de ses esprits réunis & ramassez ensemble que par sa chaleur : que si elle est rarefiée & reduite en vent elle rafraischit beaucoup , quoy qu'elle ne soit pas du tout destituée d'acrimonie ou au moins de quelque aigreur picquante. C'est la raison qu'ils donnent pourquoy l'on dit qu'un grand froid penetrant brusle : Et par ces effets exterieurs ils nous veulent persuader que cette substance nitreuse qui cause le froid se trouue en plus grande quantité és fiebvres intermittentes, comme és continuës celle qui est huileuse.

IATR. Ils se contentent d'affirmer, à ce que ie voy, Orthodoxe, que la matiere de la fiebvre est partie oleagineuse, partie nitreuse, sans donner comme ils ont de coustume aucune preuve de leur dire.

ORTH. Pardonnez moy, Iatrophile, ils le monstrent par les raisons & les preuues que ie viens de vous deduire; & de plus ils vous proposent nos vrines desquelles ils separent le nitre comme des autres excremens du corps. Il est vray qu'il ne s'y rencontre pas coagulé ains resolu en liqueur, quoy que toutesfois il conserue encore toutes ses vertus & proprietéz. Et de ce ils tirent la raison & philosophent à leur

mode sur les accidens qui suivent les fiebvres.

IATR. Cette substance qu'ils appellent sel ne peut agir, Orthodoxe, si elle n'est fondue & resoluë en liqueur. Et pour cette cause nous en ressentons les effets plus grands que lors qu'elle est coagulée. Mais, de grace, expliquez nous de quelle façon ils entendent que le nitre excite les frissons & cause la suite des accidens des fiebvres.

ORTH. La bile selon ce qu'ils pensent, Iatrotrophile, ne peut causer le frisson, que si elle le faisoit il ne pourroit estre sans douleur, vû qu'elle picque & irrite les parties membranues par son acrimonie; & partant leur opinion est qu'il procede des vapeurs nitreuses actuellement froides, qui pour ce excitent vn veritable froid avec frisson & tremblement de tout le corps, ainsi qu'il arriue à ceux qui s'exposent à la rigueur d'un froid violent, estans vestus à la legere: & de la qualité de cette vapeur nitreuse il tirent les differences du frisson, froid ou horreur. C'est pourquoy ils ont controuué en nos alimens plusieurs especes de soulfre nitreux differentes en force & vigueur. Lors donc que ces vapeurs acides, subtiles & spirituelles se glissent en la substance des muscles, elles causent les frissons & tremblemens, quand elles

attaquent le cœur & se meslent avec les esprits; le poux se change, devient petit, enuêlé, inégal & frequent. Si elles remplissent le cerueau, l'enuie de dormir surprend, & mesme le profond sommeil, quelquefois entremêlé de veilles importunes: La vapeur froide & nitreuse estant dissipée le feu prend à la substance oleagineuse, & alors les vapeurs qui s'eleuent sont plus grasses & tiennent plus de l'exhalaison du soulfre, d'où viennent les chaleurs, alterations extraordinaires, les douleurs de teste, alienations d'esprit, inquietudes; ainsi le poux se desgageant devient plus viste & frequent, & la fievre perseuere iusqu'à ce que la matiere combustible soit toute consommée ou emportée par flux de ventre ou d'vrine, par les sueurs ou l'insensible transpiration.

PHIL. J'admire, Orthodoxe, comment cette secte qui a plus trauaillé à s'establir par l'experience de ses operations a pû trouuer des raisons tirées de ses principes, & philosopher si plausiblement; bien que par vne autre voye, sur les causes & accidens les plus estranges & cachées des maladies.

ORTH. Toutesfois si nous espluchons de plus près ses raisonnemens, Philalethe, nous trouuerrons, comme ie vous disois tantost,

qu'ils ne sont pas tousiours si differens des nostres. N'auons nous pas reconnu deuant Paracelse & les siens, que la fiebvre s'allume & nourrit d'une matiere oleagineuse ? il est vray que nous l'appellons bile, & eux soulfhre nitreux: Nous la voulons amere & acre, & eux meslée d'un sel nitre, auquel ils donnent les effets que nous imputons à son acrimonie; ainsi à le bien prendre, ils ne combattent en ce poinct que pour les noms qu'ils ont changé, pour nous faire avec de vieilles erreurs vne nouvelle querelle. Mais c'est assez parlé de leurs premiers mysteres; venons à la diuision qu'ils ont fait de toutes les fiebvres avec Paracelse. Pour y paruenir ils mettent en auant qu'il se fait en nous trois coctions generales; la premiere en l'estomach & intestins; la seconde és veines mesaraïques & au foye; la troisieme aux reins. Ils considerent apres en nos alimens deux substances differentes, l'une pure & nourriciere, l'autre impure & excrementeuse; celle-cy est de deux sortes, l'une capable de coagulation & resolution qu'ils appellent tartre, l'autre qui ne peut estre coagulée; bien que quelquefois elle se resoulde en quelque façon, & tient le milieu entre les tartres coagulez & resolus; ils la nomment fece ou lie de tartre. De cette substance composée de
nitre

nitre & de soulfhre, avec quelques parties terrestres la fiebvre vient, de laquelle ils ne connoissent aucune de ces coctions qui en soit exempte, la nature ayant accoustumé tous les iours de la separer & mettre hors, autrement peu à peu elle s'amasse, fait l'obstruction, se pourrit, & allumé enfin la fiebvre continuë ou intermittente, simple ou composée selon sa condition tartareuse pure ou mellee.

IATR. Il paroist à vostre discours, Orthodoxe, que Paracelse ne prend pas les differences des fiebvres de la diuersité de leur foyer, ains seulement des excremens tartareux.

ORTH. Vous ny prenez pas garde, Iatrophile, bien qu'il n'establisse comme nous le foyer des fiebvres continuës és grands vaisseaux, ny celuy des intermittentes és petites veines des parties contenuës au bas ventre: neantmoins il les distingue selon l'ordre des differentes coctions, & aussi par la diuersité des excremens qui les produisent, ainsi les fiebvres de la premiere coction continuës ou autres sont separées de celles de la seconde, à raison de leur foyer, de l'humeur & des accidens, ils disent le mesme de toutes les autres.

PHIL. Cette opinion, Orthodoxe, n'est pas en tout esloignée de la verité, si nous leuions le

H h

masque de ces mots nouveaux qui la desguisent; ie me souuiens d'auoir en nostre premier entretien monstré par l'authorité d'Hippocrate, que la continuité de la fiebvre ne dépend de son foyer, ains de la matiere qui luy sert de nourriture.

IATR. Donnons ie vous supplie, Orthodoxe, quelque chose à Paracelse, & de peur de perdre nostre route, laissons luy sans contester plus auant la diuision de ses coctions si mal disposées, poursuiuons maintenant le détail qu'il fait des fiebvres, & voyons si les maximes de sa methode s'accordent avec l'usage du vomitif d'antimoine.

ORTH. C'estoit-là ma pensée, Iatrophile, & le dessein que i'auois de vous faire parler Paracelse sur ce sujet. Il nous dit qu'en la premiere coctio la matiere sulphurée & nitreuse la plus grossiere se separe & se vuide par les voyes ordinaires, qu'elle s'eschauffe & prend feu d'elle-mesme, si elle vient à estre retenuë à cause des vapeurs acres & ignées qu'elle exhale tousiours, lesquelles ne trouuans point d'issuë l'enflamment & donnent ainsi occasion à la fiebvre. C'est vne de ses maximes que tous les excremens nitro-sulphurez sont de la nature du fumier, lequel contient beaucoup de nitre. Or ainsi que le fu-

mier s'il n'est espars brusle & conserue long-temps sa chaleur, de mesme ces excremens nitrosulphurez, estans ramassez en quelque part seruent d'aliment à la fiebvre.

PHIL. Mais ie ne puis comprendre, Orthodoxe, comment cela se fait, vû que la fiebvre procede d'un excez de chaleur estrangere, & que l'experience nous apprend que le sel nitre ne peut souffrir de chaleur autre que la modérée; s'il est trop eschauffé il s'esbranle à l'instant, il tressault, & plus vous le tenez estroitement enfermé, plus il exerce sa violence contre tout ce qui le resserre & retient.

IATR. C'est pour cela qu'il veut, Philalethe, que cette vapeur nitreuse cherchant en vain à fortir, en secoüant tout le corps, fasse seulement le frisson & le tremblement qui precede la fiebvre.

ORTH. Cette imagination, Iatrophile, est aussi plaisante que ridicule: Je serois sans raison si ie m'arrestois à la refuter; bien vous diray-je pour reuenir à nostre discours, que ces superfluites sulphurées & nitreuses, que Paracelse en son troisiesme chapitre de son second liure du tartre appelle fece, lie ou pourriture de tartre, causent dans les parties où elles s'arrestent la fiebvre continnè ou intermittente. La con-

Hh ij

tinuë si elles sont composées de parties homogénées, c'est à dire de mesme nature toutes sulphurées & capables d'entretenir continuellement la fiebvre. L'intermittente, si elles ont des parties differentes, dont quelques-vnes soier disposées à prendre feu, les autres non. Il ne se donne pas la peine de les examiner en particulier, soit continuës ou intermittentes, simples ou composées, il les traite toutes de mesme façon, à la mode des Empiriques, & de ceux que Galien disoit chauffer vn chacun sur vne mesme forme. Pour la quotidienne, il n'en rapporte autre cause que les feces tartareuses qui abondent plus en mercure, lesquelles excitent la tierce quand le sel predomine, & la quarte lors que le soulfhre excede les deux autres principes. Il donne en general pour signes de ces fiebvres de la premiere coction les nausées & frequents vomissemens, avec pesanteur d'estomach, l'haleine puante, & rapports pareils à ceux qui ont mangé des œufs frits au beurre noir ; les malades sont lourds & pesans, assoupis ou en resue-rie, au reste peu alterez & grandement desplaisans dans leur inquietude.

PHIL. Quel iugement ferez vous, Orthodoxe, de cette doctrine, pourroit elle auoir quelque apparence de verité ? Pensez vous qu'il

se puisse amasser en l'estomach & aux intestins de telles humeurs propres à faire la fiebvre tierce quarte ou continuë ? ie ne dis rien de la quotidienne, nous demeurons d'accord qu'elle a son siege en cette partie; quand à moy ie fais difficulté de donner mon suffrage à ces sentimens.

ORTH. Toutesfois cet amas d'impuretez en l'estomach & intestins n'est pas impossible, Philalethe, & ne voudrois pas nier que sa demeure ne pust exciter plusieurs sortes de fiebvres. Je pense pour moy qu'il auoit vû de telles maladies en son pais, dont les habitans ont le bruit d'estre fort addonnez aux excez de la bouche. Seuerin le Danois rapporte au chapitre treiziesme de son idée de la medecine philosophique, que plusieurs febricitans auoient reuomy la fiebvre, & qu'elle n'estoit qu'une matiere mucilagineuse, verdastre, sulphurée & amere, en laquelle on remarquoit quelque temps apres estre vuidée vn mouuement tremblant assez sensible au grand estonnement des assistans, mais au reste suiuy de la ioye extraordinaire du malade, pour la croyance d'auoir vomy sa fiebvre, comme en effet il se trouuoit guery sur le champ & remis en sa premiere santé, il confesse aussi qu'il s'estoit mocqué premierement de cette verité

Hh iij

pour estre lors entierement attaché à la doctrine de Galien, de qui il auoit appris que la fiebvre estant vne intemperie du cœur chaude & seiche ne se pouuoit guerir par le vomissement; & en outre, il dit auoir plusieurs fois obserué des fièvres venir de l'estomach (ce qu'on remarquoit clairement par les accidens qui le trouuilloient & continuoient hors l'accez) & que telles fièvres ne cessoient que par le vomissement reiteré.

IATR. Il y a bien de l'apparence à ce que vous nous dites, Orthodoxe, si nous considerons les excez de l'intemperance & la qualité & diuersité des excremens, qu'une nature accablée laisse croupir en ces parties; seroit-il croyable qu'il ne s'en rencontrast iamais de propres à allumer la fiebvre? On sçait que nostre estomach fournit assez souuent quantité de bile porracée, & i'ay maintesfois obserué que ceux qui à peine estoient sortis de la fiebvre, en se surchargeans d'alimens par leur corruption venoient à la renoueller aussi-tost.

ORTH. Ce qu'estant posé, Iatrophile, ainsi que le veut Paracelse, ces fièvres ne peuuent estre entierement gueries sans le medicament vomitif & purgatif tout ensemble; l'humeur qui les excite ne pouuant se desgager qu'à peine des destours des intestins, laquelle considera-

tion luy a fait parrager l'euacuation, & ordonner que ce qui est contenu en l'estomach & intestins gresles fust voidé par le vomitif, laissant au purgatif la charge de nettoyer ce que le vomitif n'auroit pû entraîner. Il employe pour remedes la centauree, l'ellebore noir, la colocythe, le filer montanum & le cataputia, sans faire mention de l'antimoine, bien qu'il eust connu parfaitement la puissance suprême de ce vomitif & purgatif. Je vous laisse à penser s'il l'a iugé necessaire à ces fiebvres, l'ayant ainsi oublié lors qu'il traite expressement de leur guérison, pour laquelle il desploye en cet endroit tous les secrets de sa connoissance.

PHIL. Il nous laisse à deuiner, Orthodoxe, qu'elle est son cataputia, si c'est la semence du Ricinus que nous appellons paulme de Christ, ou celle de l'espurge. I'estimerois pour moy que ce seroit plustost la derniere; on en croira ce qu'on voudra, cè different ne nous touche pas maintenant, ce nous est assez qu'il n'ait osé se seruir de l'antimoine.

IATR. Mais quoy, tous ces remedes, Orthodoxe, pour estre vn peu moins dangereux que l'antimoine, sont encore par trop violens pour se promettre de la seureté & quelque bon succez de leur vsage.

ORTH. Vous remarquerez, Iatrophile, que Paracelse auoit de coustume de rabattre par ses diuerses preparations la violence des remedes desquels il pretendoit se seruir, joint qu'il auoit a traiter des corps puissans & robustes si sujets aux excez de la bouche, & à mettre hors quantité d'humeurs rebelles que les medicamens benins n'eussent pû tirer. Apres le purgatif il faisoit prendre deuant l'accez certaines pilules de Laudanum pour fortifier l'estomach & fondre ces excremens tartareux, que la nature ainsi aidée vuidoit apres plus facilement. Vous sçaurez en passant que par ce Laudanum il n'entend pas celuy de nos Chymistes, que l'opium qui en est la base rend entierement narcotique & d'un tres-perilleux vsage en toutes sortes de fiebvres. Ains vne composition de remedes roboratifs artistement preparez à dessein de restaurer la nature languissante, & surmonter par ce moyen les plus desesperées maladies, comme Oporinus, qui de son domestique & secretaire estoit deuenu son plus grand ennemy, a esté contraint d'aduoüer, au rapport de Michel Toxites en son dictionnaire des mots de Paracelse. Voila la maniere dont il traite les fiebvres de la premiere coction.

IATR. On pourroit, Orthodoxe, prendre la
mesme

mesme induction, pour monstrier aussi qu'il a negligé la saignée, vû qu'il n'en fait aucune mention.

PHIL. Pour moy ie pense, Iatrophile, qu'il l'auroit pû oublier pour le peu de connoissance qu'il auoit du fond de la medecine & des indications que nous prenons pour pratiquer avec raison ce premier de tous les remedes.

ORTH. Si est-ce, Philalethe, qu'il en a escrit vn liure, & quoy qu'il n'aye iamais sceu les reigles de la revulsion & deriuation qui nous ont esté enseignées par Galien apres Hippocrate : toutesfois il ne s'esloigne gueres de nos maximes. Ne veut-il pas en premier lieu, pour mettre la saignée en pratique, qu'on sçache l'origine & distribution des veines, la qualité du sang tiré, & le siege de la maladie ? Il inuectiue aussi contre ceux qui consultent leurs ephemerides pour prendre mieux le temps de la faire. Si le mal est dans les veines il y court aussi-tost faisant choix de la veine la plus proche de la partie malade, que s'il n'y estoit renfermé pour lors il ne songe pas tant à la saignée qu'à retrancher la source du mal, il demeure dans ces sentimens quand il reconnoist la fiebvre allumée en vne portion du sang oleagineuse, laquelle il dit estre necessaire d'oster promptement en choisissant

En la Preface du liure de la saignée. Vt sine fundamento nihil certo sciri & comprehendi potest nec etiã salutare vllum consiliũ promi. Ita hic quoque cognosci debet verarum origo & distributio & eductio sanguinis natura seu conditio, & deniq; morborũ adhaesio: ex quibus inter se comparatis sciri ac intelligi potest quo casu phlebotomia cõmoda vel damnosa sit.
Et au quatriesme traité du mesme liure il dit ces mots, secundò inquirenda est sedes vel loc⁹ venarũ in qua morbo⁹ hospitatur, vbi enim morbi radix viget ibi omninò inuadendus est.

la veine voisine du foyer, & ne vise à autre chose qu'à mettre hors au plustost la maladie, comme il appelle, c'est à dire la cause conjointe, ayant peu d'esgard à l'antecedente. Que s'il a eu seulement vne grossiere connoissance de la bonne doctrine que nous deuons à Hippocrate & Galien; on luy pourroit pardonner, pour auoir vescu en vn siecle ou chacun suiuoit celle des Arabes. Et ce fut lors que l'eschole de Paris secoiua le ioug de ces barbares, & en abjura les erreurs, auparauant on n'y faisoit mention d'hippocrate n'y de Galien, Auicenne auoit tout le credit, on lisoit publiquement ses ouurages. Monsieur Briffot fut le premier qui abolit vne si mauuaise coustume, & desseilla les yeux aux plus clair-voyans de ce temps-là, descouurant l'abyfme de leurs erreurs, & la pureté de la premiere medecine. I'adiousteray encore qu'il s'accommodoit aux mœurs de son pais rude & grossier, dont les habitans pour estre fort laborieux, n'auoient le plus souuent besoin de ce remede, & duquel mesme ils ont auourd'huy grande auersion.

I A T R. Ce n'estoit pas peu à luy, Orthodoxe, dans vn temps si mal'heureux à nostre profession & parmy tant de tenebres, d'auoir conserué quelque petite estincelle de sa lumiere, &

reconnu que si la fiebvre estoit au sang qu'il failloit ouvrir la veine & choisir celle qui estoit la plus proche.

PHIL. Quiconque, Orthodoxe, ne sera point preoccupé de passion, confessera ingenuëment, que le choix qu'il fait des veines est entierement conforme aux loix qu'Hippocrate nous a laissé, & qu'en ce point il se trouue mieux entendu & plus iudicieux que ces Medecins qui viuoient de son temps; lesquels encore qu'ils fussent esclairez par les nouvelles lumieres du sçauant Brissot, ne laissoient de persister en leur heresie, ouvrans tousiours les veines les plus esloignées du foyer de la maladie.

ORTH. Vous estes à ce que ie voy bien equitables, Philalethe & Iatrophile, ie vous sçauray tousiours bon gré d'aduouier si franchement la verité. Et certes s'il s'est contenté du vomitif & purgatif en telles maladies causées par l'humeur grossier estant hors des veines, sans faire mention de la saignée, on ne le doit tant blasmer, vû qu'il ne visoit iamais qu'à sa cause conjointe, à laquelle de soy par nos maximes elle est inutile. Pourfuiuons donc, si vous l'auéz agreable, & voyons ses sentimens sur les fiebvres qu'il dit estre de la seconde coction: laquelle se commence aux veines mesaraïques & finit aux reins.

Il ne se fait separation à son dire par la premiere coction, que des plus grossiers excemens nitrosulphurez, les autres meslez avec le chyle sont portez au foye, où ils doiuent estre separez & vuidez par les vrines tant en santé qu'en maladie. Car bien qu'elles paroissent nettes & transparentes, elles contiennent toutesfois des impuretez grossieres que la force de la chaleur naturelle a reduit en atomes, vous le reconnoistrez clairement par le froid qui les trouble & espaisit : ce qui luy fait dire, apres auoir examiné les diuerses parties dont elles sont composées, qu'elles ne contiennent pas seulement des excemens nitrosulphurez, mais aussi vne substance pierreuse resoluë en liqueur, laquelle venant derechef à se coaguler se petrifie par le moyen de l'esprit du sel qui est le maistre de la coagulation : Or que ces excemens nitreux y soient contenus, les Selpetriers nous l'apprennent, qui les en tirent tous les iours. C'est de la sorte que la nature agit en cette seconde coction pour leur separation ; que si elle y manque, ces excemens s'amassent, font obstruction, se pourrissent, s'enflamment, & causent enfin les fiebvres continües & intermittentes.

IATR. Cet homme, Orthodoxe, me sem-

ble bien artificieux à desguifer nos maximes, ne donnant quasi que des mots nouveaux à vne vieille doctrine.

PHIL. Il paroist auoir puisé sa philosophie de ces Sophistes dont Galien fait mention au second chapitre du premier liure des facultez naturelles, lesquels auoient opinion que toutes les alterations se faisoient par la separation & mixtion sans aucune mutation des substances, & que la nature agissoit à la mode des artisans, qui en ostant, adjoustant ou meslant, traouillent & acheuent tous leurs ouurages. De là il s'est persuadé que les humeurs ne s'engendroiét au foye de la nourriture que nous prenons, ains que la separation & euacuation s'y fait seulement des substances vtiles & inutiles; la nature se reseruant celles-là, & les meslant en sorte par succession de temps qu'elle les change en chair, en os, en nerfs, en cartilages & autres parties; la substance desquelles n'est autre que les elemens, & trois principes reuestus & masquez de ces formes & apparences exterieures. Il dit le mesme des excremens que nous appellons humeurs contre nature, aufquels nous attribuons les causes des maladies.

ORTH. Vous descouurez sans y penser, Philalethe, les fondemens de la querelle qui dure &

s'entretient entre les vrayz sectateurs de Paracelse & les dogmatiques, & ie m'estonne comme ceux-là ont pû garder tant d'animosité contre nous, & retenir la pluspart de nos indications; & de vray j'y rencontre peu de difference si nous leuons leur masque & ne nous arrestons aux noms qu'ils ont controuué. Mais il nous faut suiure le fil de nostre entretien, & voir ce que dit Paracelse des impuretez de la seconde coction. Il les establit moins grossieres que celles de la premiere, & pource il veut que les fiebres qui en viennent continuës ou intermittentes soient plus fascheuses. Il marque les signes par vne grande pesanteur en l'hypochondre droict, quelquefois avec tumeur, principalement si la partie gibbe du foye est la plus affligée, s'ensuit la mauuaise couleur de tout le corps, & mesme bien souuent la iaunisse & cachexie, non sans grande alteration: la douleur neantmoins de la partie est mediocre, parce qu'elle vient, selon sa doctrine, des esprits des fels acres, picquants & corrosifs. Or en telle maladie & partie, la substance oleagineuse surpasse la salée; estant donc d'une nature douce, elle ne peut causer la douleur, si ce n'est par sa quantité y faisant vne violente distension.

PHIL. Nous voulons bien, Orthodoxe, avec

Paracelse, que la fiebvre intermittente puisse arriuer en ces parties gibbes du foye ; mais non la continuee differente de celle qui survient à son inflammation, ou du moins à sa disposition inflammatoire. C'est pourquoy on ne le scauroit excuser d'auoir broüillé ces maladies ensemble, & forgé mal à propos de nouvelles differences.

ORTH. De mesme, Philalethe, qu'il s'amasse en la region du foye des humeurs nitrosulphurez, lesquels pour la difference de leur sel, soulfhre & mercure, produisent plusieurs sortes de fiebvres intermittentes : Paracelse aussi a creu qu'ils y pourroit rencontrer vn humeur oleagineux, qui pource seroit capable d'allumer la fiebvre continuee bien differente de l'inflammation de cette partie ; ce que ie vous feray particulierement entendre quand ie descouuriray les sentimens qu'il a des fiebvres qui surviennent aux inflammations des parties. Il accorde bien qu'il y a chaleur & tumeur, mais sans matiere capable de suppuration ; il ne peut aussi souffrir qu'on considere cette maladie comme obstruction pure & simple, laquelle ne vient que des excremens tartareux, entierement contraires aux oleagineux qui font les fiebvres ; & pour ce il rend vne autre raison des obstru-

Ations de cette partie lesquelles se forment sans fiebvre, en les attribuant à la substance tartareuse priuée de l'oleagineuse, de laquelle si la seconde coction ne la separe & euacuë, les petites veines du foye & parties voisines s'emplissent, & mesme estant avec le temps resoluë en liqueur fort subtile, elle penetre la propre substance du foye & s'y coagule diuersement selon sa nature: & par consequent si la matiere de la fiebvre continuë differoit, comme il dit, de celle qui cause l'inflammation ou l'obstruction simple, il auroit eu raison d'apporter sa distinction entre ces maladies, puis qu'il donne le nom de maladie à l'humeur que nous disons estre la cause conjointe. Et en suiuant cet ordre les excremens nitrosulphurez estans retenus causent l'obstruction, se pourrissent, & prenant feu apportent ces diuerses sortes de fiebvres; pour la guerison desquelles il traueille a oster les obstructions en fondant les humeurs amassez, & les vuidant par la voye la plus propre & conuenable, qu'il estime principalement estre celle de l'vrine: il songe en suite au restablissement des forces du malade. Je vous diray en vn mot les moyens qu'il employe, il se sert de l'esprit de tartre pour desboucher les veines, de la centauree & ellebore noir pour purger, & n'admet
autre

autre roboratif que son laudanum. Voila tout ce qu'il ordonne sans penser à l'antimoine.

IATR. Fait-il, Orthodoxe, aussi peu de cas de la saignée en ces dangereuses maladies qu'aux fiebvres de la premiere coction?

ORTH. Il a bien pû mettre en oubly ce grand remede, Iatrophile, puis qu'il parle si confusement au chapitre septiesme de son traicté second, du second liure du tartre, de la cure de ces fiebvres, sans distinguer leurs especes, ny ce qu'il y a de particulier en chacunes d'icelles: toutesfois si nous prenons garde de plus près à ce qu'il dit ailleurs; sçauoir est que chacune maladie à sa semence, & la fiebvre ses vertus & proprieté singulieres, & mesme l'inclination naturelle, cōme toutes les choses créées pour se conseruer: & qu'à cette fin la fièvre attire des parties voisines, & pareillement de toute la masse du sang, & des lieux les plus esloignez les substances oleagineuses qu'elle a fondu & separé. Il nous sera aisé de tirer l'induction en faueur de la saignée, & par ses sentimens la iuger necessaire; sinon pour vider l'humeur qui cause la fiebvre, au moins pour empescher qu'elle ne s'accroisse ou se change en pis. Quoy qu'il en soit, il demeurera pour constant que ceux qui se vantent estre les plus fidelles disciples, & qui

Kk

donnent neantmoins avec tant de temerité le vomitif d'antimoine en ce genre de fiebvres, ne fuiuent ny son exemple ny sa doctrine.

PHIL. Plusie remarque, Orthodoxe, les secrets de la philosophie de Paracelse, quoy qu'il soit tenu comme empirique : ie ne le trouue pas tousiours si esloigné de la raison & de la bonne methode.

LATR. Si nous en voulons faire la comparaison, Philalethe, avec les Medecins qui viuoient de son temps & en son pais, ie croy pour moy qu'il eust pû aller du pair avec eux, au moins nous ne pouuons avec iustice blasmer quelques remedes qu'il nous a donné, les quels sans faire aucun tort à la nature maistrisent souuent les plus fascheuses & abandonnées maladies ; que s'il se fust contenté d'adiouster à la medecine les lumieres que ses experiences sur la matiere medicinale luy auoient fourny, il eust sans doute rencontré beaucoup plus de partisans, & les esprits les plus raisonnables eussent embrassé ses inuentions ; mais son orgueil & la haine qu'il a tesmoigné auoir contre l'ancienne & bonne medecine, l'a transporté & aucuglé dans ses propres lumieres, & fait prendre à contre sens les maximes qu'il auoit emprunté d'ailleurs. Car quand il dit, par exemple, que le semblable gue-

rit son semblable: Il ne nous dit rien de nouveau, Hippocrate l'a aduancé le premier au li-
 ure des parties de l'homme; mais il l'explique & pratique à sa nouvelle mode, en qualifiant des
 maladies nitrosulphurées qui ne peuuent ceder qu'à des medicamens nitrosulphurez, lesquels
 quoy que semblables, sont toutesfois contraires en ce point qu'ils les chassent & mettent
 hors par les selles, vrines & sueurs. Sa raison est, que les choses qui ont de la sympathie & rapport les vnes avec les autres, se joignent plus facilement que les contraires, qui se fuyent & s'esloignent: si bien qu'à son sens, afin que le remede agisse contre la maladie, c'est à dire contre l'humeur qui la cause, il faut qu'il fasse ses approches auant que de la pouuoir chasser. Mais que dit-il, sinon ce qu'a creu Aristote de nostre aliment, & Galien apres Hippocrate de nos purgatifs faisant ainsi porter ses liurées aux dogmes de nos peres.

ORTH. Vous avez raison, Iatrophile, il faut prédre en ce sens cet axiome que Paracelse nous a desrobé, & suis bien satisfait de l'explication que vous luy donnez avec tant d'equité, que les vns ny les autres ne s'en peuuent plaindre: il auoit esgard à cette maxime quand il posoit les remedes des fiebures abondans en substance ni-

ε δὲ τὴν ἴσιν
 τὴν ἴσιν τὴν ἴσιν
 καὶ δὲ τὴν ἴσιν
 ἴσιν πρὸς
 φερόμενα ἐκ
 τῆς αὐτῆς ὑ-
 γιαιότητος.

treuse & fulphurée, ayans la propriété de deso-
piller & vuidier par les selles, vrines & fueurs les
substances qui les produisent, & qu'il disoit que
c'estoient là les seuls & vrais spécifiques de ces
maladies ; que si d'abondant ils se trouuoient
spécifiques à la partie qui leur seruoit de foye, il
donnoit l'assurance de les guerir pour grandes
& difficiles qu'elles fussent.

PHIL. Cette doctrine, Orthodoxe, est de
Galien que vous remarquiez hier auoir recon-
nu les medicamens spécifiques des maladies &
des parties : c'est pourquoy ces grands & fa-
meux charlatans, qui se disent Paracelsistes,
font bien esloignez de leur compte & des ensei-
gnemens de leur maistre, lors qu'ils soustien-
nent impudemment que le vomitif d'antimoine
est le seul remede de toutes les fiebvyres opi-
niastres & rebelles.

IATR. Je voy aussi d'un autre costé, Philale-
the, que son procedé condamne l'erreur de ces
engourdis & paresseux, lesquels ne pouuans sui-
ure Hippocrate & Galien en la recherche de la
matiere medicinale, se contentent de trois ou
quatre remedes pour traicter toutes fortes de
maladies, en mettant par ce moyen au rabais-
tant de vertus & proprietes merueilleuses, que
Dieu par sa bonté infinie a voulu donner pour

nostre vſage aux mineraux vegetaux & animaux.

ORTH. Je ne vous entretiendray pas longtemps, Iatrophile, des fiebvres de la troisiesme coction, qu'il a voulu se faire aux reins, par lesquels vne autre espeece d'excrement nitrosulphuré plus subtil qu'és autres coctions se separe, lequel autrement s'il est retenu se pourrit, & cause des fiebvres continuës ou intermittentes beaucoup plus difficiles; d'autant que les vapeurs qui s'esleuent de ces humeurs nitreuses sont extremement acres & picquantes, & par cette qualité si estrangere excitent des violentes douleurs aux reins, aux lumbes, à la hanche & parties genitales, la rate mesme en ressent les attaques assez souuent. Je passerois pour ridicule si ie me propoſois de contester avec luy pour cette resuerie, qui se destruit assez de foy-mesme: les plus petits apprentifs de nostre profession ſçauent trop bien qu'il ne se fait aucune coction publique dans les reins, & que s'il entend la confondre avec la particuliere, il en pourra compter autant qu'il y a de parties. Je vous diray seulement vn mot de la methode qu'il pratique pour guerir ces fiebvres phantastiques, la cause desquelles il dit consister en vn tartre pourry, qu'il chasse aussi-tost par les vri-

nes, faisant estat entre autres remedes du sel d'absinthe melle avec l'huile de vitriol corrigé de son acrimonie, & du sel de tortuës avec le crystal calciné comme leurs vrayes spécifiques.

IATR. l'aduouë, Orthodoxe, que tels diuretiques sont puissans pour entraîner ces excréments nitrosulphurez, quoy qu'il s'en serue fort mal à propos, n'estant pas seur lors d'en vser, ny mesme auant que d'auoir pratiqué les euacuations generales qu'il negligé entierement.

ORTH. Excusez-moy, Iatrophile, au cinquiesme chapitre du second liure de la vie longue il a pourueu à la purgation, qu'il ordonne au commencement de toutes sortes de fiebures avec le diaceltatesson que plusieurs Chymistes ignorans le iargon de leur Maistre ont mal pris pour l'antimoine vomitif, & avec ce *qui pro quo* desolé quantité de familles. Ils feroient mieuc d'aller à l'eschole de Michel Toxites qui les apprendroit en son Dictionnaire des mots de Paracelse, que son diaceltatesson ou plustost comme il corrige diatessadelton n'est autre que le mercure precipité, qui est vn remede purgatif bien esloigné de la malice de l'antimoine.

PHIL. Je m'estonne, Orthodoxe, que ces grands Docteurs ne se soient resueillez aux cris

de tant de personnes, & corrigez de cet abus si criminel.

IATR. Il y a bien plus à plaindre & à craindre, Philalethe, de la part de quelques medecins dogmatiques, lesquels trahissans leur profession se sont laissez aller aux sentimens de Crollius Rulandus, Hartmannus & autres nouveaux Chymistes, qui sans auoir penetré plus auant l'obscurité affectée de Paracelse nous ont introduit l'vsage du vomitif d'antimoine pour la guerison des fiebvres : ils auroient esté moins coupables s'ils se fussent contentez du precipité, encores que ie ne le croye pas exempt de malignité puis que c'est vn mercure calciné à l'eau forte, qui luy laisse vne qualité veneneuse & acrimonie corrosiue presque autant à craindre que celle de l'antimoine.

ORTH. Je trouue, Philalethe, Paracelse plus iudicieux & prudent que ses escholiers d'aujourd'huy, au choix & preparation de ses remedes, il ne prenoit pas pour diatesse delton le precipité commun blanc ou rouge qu'il n'a osé employer qu'aux vlceres, & ce estant meslé avec vnguens propres & conuenables. Seuerin le Danois vn des plus experimentez Chymistes a bien sceu remarquer la difference qu'en auoit fait Paracelse en son dixiesme liure des tumeurs,

¶ Præcipita-
tus mercuri
nunquã per-
fectum re-
medium ef-
se potest eo
quod perpe-
tuo corro-
dens vis ab
aqua forti
impressa ip-
sum comi-
retur. Ita
preparand
est vt nec
sublimatio
nec calcina-
tio accedat.
Et per aquã
ouorum su-
pra suam
calcem (in
qua meru-
rius extin-
ctus sit) di-
stillatam in
rubicundũ
puluerem
reducatur.

pustules, & vlcères de la maladie venerienne, à
sçauoir ^f que le mercure precipité ne sçauoit
passer dans vne approbation legitime pour sa
qualité corrosiue contractée de l'eau forte qui
ne luy peut estre ostée quoy que laué & bouillé à
l'eau de vie. Ce n'est donc pas la ce precipité
dont il entend purger les febricitans, ains celuy
qu'il prepare avec son eau de blanc d'œufs dur-
cis distillée pour la seconde fois sur leurs co-
quilles calcinées, laquelle il distille plusieurs
fois sur le mercure iusques à ce qu'il soit coagu-
lé, & pour la dernière façon sur vne once de
mercure ainsi préparé, il distille d'abondant six
onces d'eau d'alun, quoy fait le mercure se re-
duit en poudre laxatiue qui purge doucement.
Voila en peu de mots toute sa methode pour la
guerison des fiebvres de la premiere, seconde, &
troisiesme coction, & le purgatif dont il s'est
seruy au commencement de toutes sortes de
fiebvres si ce n'est lors qu'il en a specifié d'au-
tres, entre lesquels il n'a iamais donné lieu à
l'antimoine. Pour ce qui est des fiebvres dont le
siege est dans les veines, ou comme il se l'est for-
gé en quelque partie particuliere, la saignée luy
suffit pour les guerir, moyennât qu'elle soit faite
des veines qui vident le plus promptement
leur cause: & tant s'en faut qu'il y veuille don-
ner

ner lieu aux vomitifs, qu'au contraire il negligé mesme les purgatifs, croyant tout faire s'il peut disposer la nature à se descharger de ce qui luy nuit par les voyes qui luy sont les plus conuenables, en la fortifiant de son laudanum à nous inconnu. C'est pour cette cause qu'il fait grand estat de la crise qui arriue par hemorrhagie. Cela fait voir à ses disciples qui descrient tant à tout propos la saignée, combien Paracelse se fioit en ce seul remede.

PHIL. Rien à ce que ie voy, Orthodoxe, ne nous empesche maintenant de conclure que Paracelse, comme on le vouloit faire croire, n'a point mis en vsage le vomitif d'antimoine pour la guerison de ces fiebvres continuës ou intermittentes dont nous nous sommes entretenus, que s'il paroist qu'il en ait vsé de la sorte pour celles que nous appellons symptomatiques, ces Messieurs qui se vantent pour les disciples d'un tel maistre, & qui ont donné la vogue en telles maladies à ce vomitif, se trouueront sans Maistre aussi bien que sans raison.

IATR. Paracelse nous paroistra à mon aduis, Philalethe, encore plus esloigné d'un tel vsage és fiebvres continuës qui suruiennent aux inflammations des parties interieures; i'en attends avec vous un plus ample esclarcissement d'Orthodoxe.

LI

ORTH. Pour mieux l'entendre, Iatrophile, il faut luy accorder ses maximes, & dire avec luy que nos alimens abondent en diuerfes substances impures dont les vnes sont propres à la coagulation, les autres à la resolution. Celles-la sont des mucilages contenans en soy vne matiere resoluë capable de se coaguler en pierre, sable, ou bol, selon qu'elle participe de la nature de ces substances: ainsi ces excremens produisent differentes maladies tartareuses en diuerfes parties de nostre corps. Ceux-cy sont pleins d'impuretez mercuriales, comme les autres de salées, & par leur resolution excitent des dysenteries, lienteries, & autres maladies de telle nature. La pluspart des fruiçts qui ne sont point de garde, le vin trouble & crud, la bierre nouvellement faite, amassent beaucoup de ces ordures. Entre les impuretez tartareuses & mercuriales il place deux autres, dont l'une produit la fiebvre qu'il a appellée lie ou pourriture de tartre, l'autre est la source & origine des inflammations qui degenerent pour la pluspart du temps en suppuration, & contient des esprits vénéneux pareils à ceux qui font la malignité du soulfhre, arsenic, vitriol, orpiment, & autres venins de mesme estoffe. Lors donc que ces impuretez sont separées des substances qui les en-

fermoient & contenoient : ils se transportent en quelque partie le plus souuent des plus principales, & estalans leur malice selon l'ordre de leur nature, tirent le sang & les humeurs des parties voisines & y apportent l'inflammation differente pour ce sujet: car s'ils ont plus de rapport avec l'arsenic ils causent la peste, avec l'orpiment la pleuresie. Je ne veux m'embroüiller dans le particulier de ces maladies imaginaires; si vous voulez vous y amuser dauantage, vous pourrez lire à loisir le troisiesme, quatriesme & cinquiesme chapitre du traicté second du second liure du tartre, où vous rencontrerez de quoy contenter vostre curiosité, & obseruerez que Paracelse n'a que deux remedes pour toutes ces fiebyres malignes, la saignée & les diaphoretiques. La saignée pour mettre hors le sang & les humeurs que ces esprits attirent des parties voisines & esloignées. Les diaphoretiques pour dissiper promptement par les sueurs ces venins spirituels ennemis de nostre vie.

PHIL. Quelle decision nous donnerez vous, Orthodoxe, de cette doctrine, quant à moy ie tiens que son auteur a forgé ces nouvelles refueries pour se faire admirer des esprits foibles & de legere croyance.

ORTH. Je me suis proposé seulement, Phi-

Ll ij

lalethe, de vous desdire succinctement ce qu'il enseigne de la nature des fiebvres, & les remedes qu'il employe, afin de faire connoistre à ces nouveaux Chymistes combien ils s'escartent de la methode de leur Maistre, n'ayant point pris à tasche de prouuer la verité ou fausseté de ses sentimens. Je diray pourtant que sur le sujet dont nous venons de parler ils approchent de ceux de Galien qui tesmoigne qu'en nos corps il se pouuoit engendrer des venins. Mais il ne se contenta pas de parler en termes si genereux, ains s'est efforcé de connoistre de plus pres leur nature singuliere, & d'approprier les remedes à leur malice, lequel dessein me semble louïable, quoy que la foiblesse de nos lumieres ne nous puisse promettre cette connoissance. Nos sens sont par trop grossiers pour distinguer tant de sortes d'impuretez mineralles qu'il dit estre contenuës en nos alimens, que nous tirons des animaux & vegetaux qui sont nourris selon la doctrine, de la resolution des mineraux. C'est assez à son aduis pour nous le faire croire, que de reconnoistre en nous leurs vertus & proprietes meslées & jointes à d'autres substances pures & amies de nostre nature.

I A T R. Vous nous auez grandement confirmé, Orthodoxe, en la creance que nous auions,

ayant si franchement & nettement déclaré les véritables sentimens de Paracelse touchant la guerison des fiebvres : pour laquelle il ne fait aucun employ du vomitif d'antimoine. Je douteray toujours neantmoins si ce luy a esté assez de le condamner par son silence, iusqu'à ce que vous nous ayez estallé les raisons qui l'ont meu à ce faire.

ORTH. Puisque vous n'estes pas content, l'atrophile, de l'autorité de Paracelse si elle n'est fuiuie de ses raisons. Vous sçaurez qu'il entend en son commentaire sur l'Aphorisme vingt & vniesme du liure premier d'Hippocrate, que le Medecin externe, à sçauoir l'homme, se doit regler sur la nature qu'il appelle le Medecin interne, & suiure en tout & par tout ses mouuemens & la pente qu'elle donne aux humeurs. La^s nature, dit-il, est le meilleur Medecin, & sçait bien les voyes pour donner issuë aux impuretez qui l'incommodent, & s'en descharger les ayans preparez par la coction, comme il veut au commentaire vingt-deuxiesme du liure premier où il fait comparaison des fruits verds & non meurs avec les maladies cruës; &^h dit que comme ces fruits ne viennent à nostre vsage s'ils ne sont paruenus à maturité: de mesme nous ne pouuons guerir d'une maladie qui n'est pas en-

^g Natura melior est medic^o optimè sciens vbi quærendus sit exitus commodissimus.

^h Reimmatura nemo vti potest quid enim prodest immaturum pomum vel

pyrum ? ita
etiam nihil
incipi potest
cum morbo
immaturato,
maturatio-
ne enim pre-
cedente fe-
quitur eius
cura.

! Non con-
sideranda
est quanti-
tas excre-
mentorum.
Imo potius
videndum
an illæ eua-
cuationes
sint conue-
nientes &
debitæ nec
gloriarî de-
bet medicus
de multitu-
dine sedium
sed potius
de vera ege-
stione.

core meure. Celuy qui ouuriroit vne tumeur auant sa maturité outre l'excessiue douleur, apporterait beaucoup de dommage au malade; la condition est pareille en toutes les autres maladies, si nous les voulons chasser auant qu'elles y soient disposées par la coction. Et pour ce il confesse qu'Hippocrate a eu raison de nous enseigner qu'il faut mettre hors les maladies qui sont meurs & non les cruës, & que nous deuous nous former sur son exemple & en vser de la forte. Et sur ce pied, prenez garde s'il vous plaist, qu'il nous aduertit de ne faire estat de la quantité des humeurs, qui se vident par la seule violence des medicamens, mais de leur qualité & soulagement qui en reuiet au malade. Tout ce raisonnement de Paracelse oblige ceux mesme qui ne le voudroient, d'aduouier qu'il est entierement conforme aux loix d'Hippocrate & de Galien, & qu'il a eu raison en donnant lieu à vn autre vomitif qu'à celuy de l'antimoine, dans les fiebvres de la premiere coction de faire ce discernement & d'interdire l'vsage en toutes les autres fiebvres & maladies: mesme si elles n'ont leur siege en l'estomach ou parties voisines. Je diray derechef pour conclure que sa croyance est que pour vider la maladie selon l'ordre de la bonne methode, il faut rechercher

diligemment en quelle partie elle a mis son sie-
ge, & la chasser hors par les conduits qui luy
font conuenables; que si d'adventure il se fert
du vomitif en des maladies, qui comme il pen-
se ne peuuent estre gueries que par cette eua-
cuation. C'est pour le seul esgard des ordures af-
semblées en l'estomach & autres lieux proches
qui ne peuuent souffrir vne plus prompte, aisée
& entiere euacuation, ce qui l'oblige d'ordon-
ner quelquefois la purgation en la peste, pleu-
resie & autres maladies, comme il a fait au com-
mentaire sur l'Aphorisme vingt-quatriesme du
liure premier, quoy qu'il tiene quelles ne peu-
uent guerir que par les diaphoretiques.

PHIL. Cette methode, Orthodoxe, pourroit
auoir lieu es maladies communes & qui guerif-
sent facilement, mais ie pense que les extremes,
courtes, ou longues & opiniaftres veulent d'au-
tres remedes, & vne façon de guerir differen-
te suiuant l'Aphorisme d'Hippocrate, que nous
auons cité en nostre premier entretien, qui
nous recommande de leur opposer des remedes
extremes, & comme l'experience auoit rendu
sçauant Paracelse en la connoissance des medi-
camens, & fort industrieux à les preparer. Ie ne
doute point (vû qu'il fait tant d'estime des pre-
ceptes d'Hippocrate) qu'il n'eust alors suiuy

ses sentimens, & employé ses derniers efforts pour ces extremes maladies. Or puis que la Chymie ne reconnoist de plus puissant vomitif que l'antimoine, il est à preiuger qu'il ne l'a oublié en ces occasions plustost que de quitter prise & laisser perir le malade avec les remedes ordinaires.

ORTH. Vostre coniecture d'abord est bien vray-semblable, Philalethe, & que des extremes maladies requeroient de luy ce remede extreme. Vous sçaurez pourtant que Paracelse a eu d'autres pensées en l'explicatiõ de cet Aphorisme, où il veut (ce qu'il a appris de Galien) que le Medecin considere exactement à quel degré est montée la maladie, pour luy opposer vn remede qui soit au moins égal en puissance. Toutes choses, adiouste-il, n'ont pas leur force & vigueur dès le commencement, quand vn chesne leue de terre vn enfant le peut arracher, mais lors que par la suite des temps il est paruenü à sa iuste grandeur, les bras de plusieurs hommes & beaucoup de iournées y sont necessaires, il en est de mesme des maladies qui sont en leur naissance, les legeres guerissent par les moindres & plus faciles remedes : quand elles ont ietté de profondes racines, & sont paruenües au plus haut point de leur malice, c'est alors que les plus
 puissans

puiffans font de faison, il appuye ce raisonnement de l'exemple de l'hydropisie, qui peut d'abord se guerir par les pilules de gommés, & entre autres de sagapenum ; que si elle est plus avancée, il prepare les mesmes pilules d'une autre façon, quand enfin elle est venue à son extremité, & que le malade est tout bouffi de serofitez, pressé d'une difficulté de respirer & d'autres mortels accidens, il en exalte la force par une troisième preparation, en tirant leur quinte essence & la faisant passer par la circulation. C'est ainsi qu'il en use quand les plus puiffans remedes luy font besoin, augmentant la vertu sans changer leur nature : ce que ne practiquent pas les Chymistes d'aujourd'huy aussi temeraires que leur maistre a esté en ce point aduisé.

PHIL. Je ne pense pas, Orthodoxe, qu'un homme raisonnable & non passionné puisse condamner une telle doctrine, elle est entierement conforme à celle d'Hippocrate & fondée sur cet axiome indubitable qu'il faut ouvrir la veine la plus proche & qui euacuë plus promptement la cause conjointe de la maladie, & purger par le ventre le plus voisin qui sont les conduits qui communiquent plus avec le lieu où la maladie a estably son siege, partant ie vous confesse que vous nous avez leué toutes les difficul-

M m

tez qui se pourroient rencontrer sur ce sujet.

IATR. Et certes on pourroit esperer, Orthodoxe, que tant d'autoritez tirées mesme de leur Paracelse, soustenuës de toutes ces raisons & experiences conformes aux loix de la nature contraindroient enfin ces déuoyez de se remettre en bon chemin & venir à resipiscence, n'estoit que la superbe, l'ignorance, l'opiniaistreté qu'ils ont en partage, & la honte de se desdire les retient dans la route d'une pratique erronée.

ORTH. Au moins me restera-il cette satisfaction, Iatrophile, de m'estre acquité sans passion de ce que ie vous auois promis, vous ayant fait voir le malheureux desordre que ces nouveaux venus ont introduit en nostre profession : mais il est temps que nous cessions le dîner nous appelle : remportez seulement le sommaire & abregé des principes de la Philosophie & medecine de Paracelse qui ont donné sujet à nostre entretien. Nous disons donc qu'il diuise les Elemens en deux Globes le celeste & terrestre ; le celeste comprenant l'air avec le firmament qu'il nomme feu : le terrestre la terre & l'eau. Que ces quatre Elemens estoient les matrices des semences de toutes les choses dont Dieu les a remply en la creation du monde par la vertu de son Verbe & de cet esprit qui estoit

porté sur les eaux. Que ces semences estoient spirituelles & doiées de vertus & proprieté singulieres pour entretenir l'ordre continu & la variété des generations. Que le temps de leur repos estant accompli, elles se refueilloient & traualloient selon cet ordre, attirans les elements necessaires avec les trois principes spirituels & resolu en vapeur & les melans ensemble, se bastissoient enfin vn corps perissable; qu'elles demeuroient toutesfois immortelles & retournoient au lieu de leur repos pour renaitre par apres. Que nos corps comme tous les autres mixtes estoient composez des elements & des trois principes, à sçauoir du sel, souphre, & mercure, qui sont pareillement les causes des maladies. Que les humeurs ne se faisoient en nous, ains la seule separation des excremens en la premiere, seconde & troisiesme coction, lesquels estans retenus produisoient diuers genres de maladies; que les nitrosulphurez allumoient les fièvres continuës ou intermittentes, & vous noterez particulierement que pour leur guerison Paracelse ne s'est seruy du vomitif & purgatif tout ensemble, qu'en celles de la premiere coction, mesme qu'il n'a osé y employer l'antimoine: quant est des autres il les guerissoit avec les purgatifs & diuretiques specifiques de la par-

tic & maladie, auxquels il adioustoit d'abondant les diaphoretiques. Que les fiebvres qui tirent leur source du sang ne pouuoient estre gueries que par la saignée de la plus proche veine du foyer de la fiebvre. Que les continuës qui suruiennent aux inflammations des parties interieures & se changent en abscez venoient des esprits pareils en nature à ceux qui se rencontrent en l'arsenic, vitriol, orpiment, & autres venins de mesme classe. Que ces esprits malins venans à se separer des humeurs qui les enserroient, s'arrestoient en quelque partie pour l'ordinaire necessaire à la vie ; dans laquelle ils imprimoient le caractere de leur malice, & attiroient des parties voisines, voire mesme des plus esloignées, les humeurs corrompus, & ainsi causoient les inflammations & fiebvres malignes, differentes selon la diuersité de ces esprits veneneux qu'il vouloit qu'on chassast par les sudorifiques propres & particuliers. Et en dernier lieu que Paracelse dans l'extremité des fiebvres continuës & intermittentes, de quelque nature qu'elles fussent, n'auoit mis en vſage le vomitif d'antimoine, ains qu'il s'estoit contenté suiuant ses maximes de remedes specifiques à la partie & à la maladie, les exaltant par son art en vn souverain degre de force pour les mieux approprier & mesurer à sa grandeur.



QVATRIESME
ENTRETIEN.

ORTHODOXE,
PHILALETHE,
IATROPHILE.

ORTHODOXE.

DUISQVE nous auons monstré,
Philalethe, par les autoritez &
maximes d'Hippocrate, de Ga-
lien, & mesme de Paracelse,
qu'ils condamnoient entiere-
ment le procedé de cette secte empirique que
nous voyons à present regner au grand mal-
heur de nostre profession, & que le violent vo-

M m iij.

mitif est d'un dangereux usage es fiebvres continuës; que les intermittentes s'en peuuent passer: il me reste seulement à prouuer que le vomitif d'antimoine est de cette nature, ainsi nous pourrons iustement tirer la consequence qu'il s'en faut entierement abstenir en ces maladies.

PHIL. Par ce moyen, Orthodoxe, vous couronnerez nos vœux & vos peines: toutesfois si vous m'en croyez nous remettrons la partie à demain, & donnerons cet apresdinée à un entretien moins penible. Ce n'est pas sans contention d'esprit que vous nous auez esclairé parmy ces tenebres de Paracelse, d'où peu de ses disciples se sont tirez à leur honneur.

IATR. I'estois de cette pensée, Philalethe, & prierois volontiers Orthodoxe de se donner un peu repos, ou de choisir un autre diuertissement plus agreable, autrement i'ay apprehension que la peine que nous luy donnons n'incommode sa santé depuis si peu de temps restable,

ORTH. Vous me pardonneriez s'il vous plaist, Philalethe & Iatrophile, vostre entretien m'a donné de nouvelles forces, & me voyant desia au bout de la carriere ie ne scaurois m'arrester: poursuiuons donc si vous y consentez, & examinons la nature de l'antimoine, quelles sont ses vertus naturelles ou acquises. Les anciens ne les ont

pas reconnu toutes, sa malignité leur a esté cachée. Dioscoride au chapitre nonante-neufiesme du liure cinquiésime dit^k qu'il est d'une vertu emplastique, rafraischissant & astringent, qu'il consume les excroissances de chair, mondifie & cicatrise les vlcères principalement des yeux, qu'il estanche le sang, en vn mot qu'il ressemble en vertus au plomb bruslé. Il le rostiffoit sous les charbons ardens enueloppé de paste, puis l'esteignoit dans le lait de femme, ou vin vieil, ou le faisoit brusler à feu ouuert iusques à ce qu'il eust pris feu ; il adiouste que si on le brusle dauantage il se liquefie à la façon du plomb, & c'est ce que les Chymistes appellent auioird'huy le regule. Galien¹ au neuuiesme liure des medicamens simples luy attribue seulement vne faculté desiccatiue & astringente ; & pour cette raison l'employe és maladies des yeux, és collyres secs ou liquides. Paul Ægine, Oribase, Aece, Auicenne n'en disent pas dauantage, ains rapportent les mesmes paroles de Galien. Actuarius paroist auoir eu vne legere connoissance de son acrimonie, quand il escrit au sixiesme liure de sa methode de guerir, que l'antimoine n'estant point laué garde sa vertu astringente, & que la coction luy oste tellement ses forces qu'il semble n'auoir plus d'acrimonie.

κδιδωμι ε
 εχει εμπλα-
 στικω, τυ-
 πικω, πυκ-
 κω, σαλλ-
 κω εδ' υαφ-
 σαικοντα,
 απλαστικω
 ελκω και χα-
 ραπικω εν-
 παειω ε εδ'
 εσ οφθαλ-
 μοις ελκω.
 επεχει δε και
 τας εκ μωι-
 γτος αιμορ-
 ραγας. ε χα-
 τολν ε εμ-
 φερει η διωα-
 μισ αυτη τω
 κεκαυμενω
 μολιβδω.
 ιτιμι προς
 τη διωαμει
 τη ενεστικη,
 ε εν τω εχει
 τι φαρμακον
 τυτο. εχει και
 ειν οφθαλ-
 μοις φαρ-
 μακοις μυ-
 νται, ειν τ'
 απλαστικω
 μοις ειν τε
 χαλυμστα
 κολλυρα, και
 ειν ενεστικη
 ειν ενεστικη
 λυρα ποσ-
 σαγορενται.

Voila ce que les anciens nous ont appris & laissé des vertus & proprietéz de ce mineral.

IATR. Je m'estonne, Orthodoxe, comme vous oubliez Hippocrate qui en a parlé le premier & reconnu sa faculté purgatiue, il l'ordonne au liure des maladies en celle qu'il appelle ^m *Ileus Auriginosus*.

^m ἰλεὺς αὐρίγι-
νος.

ORTH. C'est là que ie vous attends, Iatrophile, sçachant bien que vous ne laisseriez échapper ce passage d'Hippocrate, duquel on se sert aujourdhuy pour luy faire authoriser l'usage de l'antimoine. Il est bien vray qu'en ce lieu & pour la maladie que vous me marquez, il veut

ⁿ τὴν κεφα-
λίαν ἀβλεῖν κα-
θαίρει τὴν
πετραγόναν.

qu'on ⁿ purge la teste τῶ πετραγόναν : mais qui vous a reuelé que c'est l'antimoine dont il entend parler. Vous auriez tort de me donner Galien pour caution ; vû qu'en son explication des

^o πετραγόναν.
ἴσως μὲν πᾶσι
ἐν εὐνομοίαις
κατὰ τὸ τίμη-
μι πλατῆ,
πῆς δ' αὐτῶ
τὸ τίμημι.

mots d'Hippocrate, ne ^o pouuant trouuer la véritable interpretation de ce mot caché, & que vous ne rencontrerez en vn autre liure ny en pas vn autre autheur Grec, ancien ou moderne, au sens qu'on luy donne, se contente de dire que quelques-vns l'interpretoient des croustes ou escailles de l'antimoine, & que les autres le prenoient pour l'antimoine mesme : laquelle façon de parler de Galien luy oste tout le credit de cette authorité ; joint que cette explication estant

croisée

croifée és anciens liures me doit à iuste raison
 estre fufpecte, & ce d'autant plus que i'apper-
 çois en marge au lieu de τετραγωνία, τετραμμήνη,
 bien que ce mot ait esté corrompu & ne signi-
 fic rien. Ce qui me fuprend dauantage c'eft
 que ie voy Monsieur Martin fe ranger fi toft de
 ce party:& certes ie fuis fufché de trahir icy mon
 humeur & d'eftre obligé pour maintenir la ve-
 rité de defdire ce grand homme, il auroit com-
 me ie prefume affez de candeur & de bonté
 pour me le pardonner, s'il eftoit encore parmy
 nous. Son fentiment eft que par ce paffage Hip-
 pocrate a clairement reconnu la vertu purgati-
 ue de l'antimoine, n'ayant pris garde qu'il em-
 ploye affez fouuent ce mot καθάρειν pour signi-
 fier toute forte d'euacuation faite par art. Mais
 on ne fçauroit iuftifier par aucun paffage, que
 lors qu'il adioufte comme il fait en ce lieu τὴν κε-
 φαλήν καθάρειν, qu'il ait iamais entēdu parler de la
 purgation; ce qui fe peut facilement decider par
 vn autre lieu fuiuāt du mefme liure, où il traicte
 de la façon de guerir cette autre efpece de mala-
 die qu'il qualifie du nom de νόσημα παχύ. il a fceu
 fort biē distinguer fon τετραγωνιον d'avec les pur-
 gatifs, quand^p il dit qu'il faut purger le bas ven-
 tre avec l'hippophæes, celuy d'enhaut par l'el-
 bore, puis il adioufte καὶ πλεὺς κεφαλῶν καθάρειν τῶ
 τετραγωνίῳ.

^p δὲ οὕτως ἔ-
 τας ἔχει κα-
 θάρσει τὸ κοι-
 λίον, καὶ το-
 μὴ τῶν ἰκτα-
 φῶν, ἀλλὰ τῶν
 ἐλλεβόρων καὶ
 τῶν κεφαλῶν
 καθάρσει τῶν
 τετραγωνίῳ.

N n

πτεργώνω. qu'il conuient purger la teste avec le tetragone : par laquelle purgation il marque celle que nous practiquons encore auiourd'huy avec les sternutatoires & masticatoires que les Grecs ont appellé ἔρρινα, ἀποφλεγματισμὸς, les Latins en vn mot *caputpurgia*, lequel retient encore les vestiges de cette phrase vsitée d'Hippocrate & des premiers Grecs.

PHIL. Voila qui va bien, Orthodoxe, pour persuader mesme aux plus obstinez que le tetragone d'Hippocrate ne se doit prendre pour vn purgatif absoluëment parlant, ains pour vn medicament qui descharge la teste tirant ses excremens par le nez & la bouche. Vous nous feriez maintenant vn singulier plaisir de nous dire quel estoit ce tetragone : car de vray ce ne pouuoit pas estre l'antimoine, vû que iusques à present ces Messieurs qui l'ont chargé de tant de vertus & proprietéz n'ont osé luy donner celle cy de peur d'estre trouuez menteurs par l'experience.

ORTH. Si vous m'en demandez la composition, Philalethe, ie ne la puis deuiner, Hippocrate n'en ayant parlé en ce lieu ny ailleurs, & pour ce Foësius a eu raison apres Cornarius de ne toucher à ce mot en sa version. Cette pretendüe autorité de Galien ne les a pû persuader

encores de mettre pour l'interpretation de ce mot *πετραγώνια antimonio*, ou *stibio*. Bien vous diray-ie qu'au liure des parties de l'homme, Hippocrate ⁹ a fait mention en general de deux fortes de medicamens qui purgent la teste : les vns plus puissans qui deschargent de toutes ses parties, les autres plus doux qui tirent seulement des yeux & des parties voisines du nez ; ce qu'estant ainsi il failloit que son *πετραγώνιον* fust du nombre de ceux-là, & l'un des premiers d'iceux. Car de se persuader avec quelques-vns que ce nom ait esté forgé sur le nombre des ingrediens ou sur sa figure, il y a trop peu d'apparence. La simplicité du siecle d'Hippocrate & la naïfueté de son style ne souffroient point encore cette façon de parler, & de donner des noms à ses remedes; ses œuures font assez de foy de mon dire: & quant à moy i'ayme mieux croire, que par ce nom il a voulu exprimer plus precisement la puissance de son remede selon la façon de parler des Grecs. C'est ainsi que le prend Hesychius en la diction *πετραγώνια* qu'il explique *πετραγώνια καὶ ἰσχυρῆς*, ce qui ne vient pas de son creu, mais du Poëte Simonides, comme le cite Protagoras chez platon en son dialogue de mesme nom : Aristote aussi en ses Rethoriques s'en est seruy en pareil sens. Et si vous considerez de

⁹ φάρμακα-
πὶ τῆ κεφα-
λῆς καὶ καρτί-
εια, ἀλλ' αὐτὸ ἀν-
τιτὶ ἰσχυρῆς ἴ-
σιν, ἀπὸ τῆ κε-
φαλῆς ἄγν-
στὸ ἔλλε. ἀσ-
σα ἴ' ἀδτε-
ρία ἀπὸ τῆ ὀφ-
θαλμῶν, καὶ
αὐτοθεῖ ἀπὸ τῆ
πέλας τῆς
ῖνις.

plus près les paroles d'Hippocrate, vous trou-
 uerez cette explication conforme à sa pensée,
 & au dessein qu'il auoit de guerir telles maladies
 avec ce tetragone; la teste se trouuant lors tou-
 te abreuuée d'humeurs en sorte que les malades
 ne pouuoient iouir de la liberté de leurs sens, il
 estoit besoin d'un puissant remede qui peust sur
 le champ suffire tout ensemble à la deriuation
 & euacuation de tant d'humeurs, qui surchar-
 goient de toutes parts cette partie principale.

IATR. Il faut que ie vous confesse ingenuë-
 ment, Orthodoxe, que ce passage me mettoit à
 la gehenne; vous estes le premier qui luy don-
 nez sa naïfue & veritable interpretation. Ce
 n'est pas aussi d'aujourd'huy qu'on admire la
 bonté de vostre genie pour descouuir ce qu'il y
 a de plus caché dans les escrits de nostre grand
 Maistre, ie ne me le promets pas moins heureux
 à leuer le scrupule que nous laisse Monsieur
 Martin mettant en surcharge l'autorité de
 Dioscoride, qui^r en son liure quatriesme chapi-
 tre cent cinquante-cinquesme, où il parle de
 l'elaterium, ou suc espaisi de concombre sau-
 uage, & duquel il compose des pilules pour vui-
 der le bas ventre en y adioustant vne double
 portion de sel avec vn peu d'antimoine.

ORTH. C'est grand cas, Iatrophile, qu'un

*ἢ ἐν τῷ
 γέλωτι κατὰ
 ποιλίαν κα-
 τὰ τὴν δι-
 κλάσιν ἀ-
 λῶν μίξας, ἢ
 εἰς μίαν ἐ-
 σὴν χεῖρα, ἢ
 δι' ἑδύτας ἐ-
 ροθιστὰ κα-
 ταπόλια διδόν.*

homme d'une telle reputation, pour auoir esté des plus entendus en la lecture de nos anciens Grecs, se soit laissé seduire par la corruption manifeste de ce passage que les mauuais Escriuains nous ont changé; comme l'a doctement remarqué Anthoine Sarrazin sçauant Medecin Lionnois en ses scholies sur Dioscoride, & qu'il ait leu *σιμμεως* au lieu de *ανιππος* que portent les vieux exemplaires: vû qu'il est pour constant que les anciens qui mettoient en v'sage tant de sortes de purgatifs, n'ont iamais employé sinon exterieurement l'antimoine: mais pour conuaincre de faux ces Escriuains, verifions ie vous prie leurs escritures. Andromachus chez Galien au liure septiesme de la composition des medicamens selon les parties chapitre huictiesme deseruant ces pilules, qu'il pouuoit auoir retenu de son contemporain & amy Dioscoride, ne fait aucune mention d'antimoine; ains au lieu de *σιμμεως* il met *ραππος*, c'est à dire la graine de moustarde. Mesme Dioscoride, au second liure des remedes aisez à trouuer chapitre quarantiesme, faisant mention de cette description de pilules met aussi *ανιππος*: & ne differe qu'en ce seul point de celle que nous auons mise de luy en premier lieu, qu'il prend le nitre pour le sel. Et Acee au liure huictiesme

chapitre soixante & troisieme ny a rien changé que la dose. Mais quand bien i'accorderois à Monsieur Martin qu'il faut lire en ce passage *σιμμεως* & non *υαπυως* ou *σινηπυως*, cōme il a pleu pareillement à Ruel Cornarius, & Hermolaus: cette autorité ne pourroit pour tout cela donner credit à la purgation de l'antimoine. Je prends foy sur les propres paroles de Dioscoride qui sont en suite, par lesquelles il en specific la quantité, & donne tout ensemble raison de ce meflange; il faut, dit-il, adiouster autant d'antimoine, *ὅσον χρωσται*, ce qui peut souffrir deux interpretations, comme l'ont remarqué ceux qui ont trouuillé plus soigneusement sur ce passage. Si nous nous en tenons à ce qu'en ont dit Ruel Cornarius, & Hermolaus, ce sera à dire qu'il failloit mesler aux autres ingrediens autant d'antimoine qu'il estoit necessaire pour donner couleur à ces pilules, laquelle interpretation me semble plus friuole, la couleur ne seruât de rien à leur vertu. Quant à moy ie tiens plus raisonnable celle que luy a donné le docte Morbanus, & apres luy Gesner grand Chymiste; sçauoir est que Dioscoride conseilloit d'adiouster autant d'antimoine qu'il en failloit pour donner corps & propre consistence à ces pilules: ce qu'il est aisé de reconnoistre en ce que Diosco-

ride ayant esté soigneux de declarer la dose de l'elaterium & du sel, il s'est contenté de specifier celle de l'antimoine par la iuste consistence que ce mineral deuoit donner à ces pilules. Et c'est ainsi que nous en vsons encore aujourd'huy, quand nous voulons designer le meslange ou la coction des medicamens que nous ordonnons; dans lequel sens Hesy chius l'a pris, où il donne double signification à ce mot *χρῶσαι, χρωμαί-σαι, μολύσαι*: ce qui signifie donner couleur ou auoir corps & consistence, en sorte qu'il puisse estre formé & se tenir aux doigts. Quoy qu'il en soit, de quel que façon que vous l'entendiez, il paroist assez que Dioscoride n'a point reconnu la vertu purgatiue de l'antimoine, & qu'il ne l'estimoit de grande consequence en la composition de ces pilules: autrement il se seroit montré peu aduisé & diligent à specifier & determiner le choix & la quantité d'un si dangereux remede, à sçauoir s'il le failloit prendre crud ou préparé, ou combien de grains ou scrupules il y deuoit entrer. En vn mot c'estoit pour donner couleur & consistence à la masse de ces pilules; & partant ce n'estoit pas pour la vertu purgatiue de l'antimoine.

PHIL. C'est maintenant, Iatrophile, qu'il nous faut rendre aux doctes & solides persua-

fions d'Orthodoxe, & tenir pour certain qu'aucun des anciens n'a iamais eu en la pensèe que l'antimoine fust vn vomitif & purgatif, ny si temeraire que de le donner à prendre. Cela neantmoins ne peut aucunement preiudicier à l'vsage que les experiences iournalieres, & tant d'heureux succez nous donnent des nouueaux remedes inconnus à toutel'antiquité, ny diminuer l'obligation que nous deuons à la Chymie, pour auoir descouuert la premiere la vertu purgatiue & vomitiue de l'antimoine.

ORTH. Je sçay bien, Philalethe, que la descouuerte du nouueau monde, l'experience & le trauail peuuent fournir tous les iours aux plus studieux & curieux de nostre professiõ, de nouuelles connoissances de la matiere medicinale; mais ie ne sçauois assez déplorer le malheur qui nous vient le plus souuent de telles recherches trop curieuses, les mieux sencez pourront-ils approuuer cette nouuelle & innoüye vertu purgatiue de l'antimoine forgée dans le creuset des Chymistes? n'ont-ils pas esté bien-heureux dans leurs curieuses inuentions de nous auoir preparé d'vn remede externe innocent, vn tres-present venin pris au dedans? lequel ne tuë pas seulement par l'excez & la violence des euacuations superieures & inferieures, mais par la malignité

lignité de toute sa substance en vlcérant l'estomach & les intestins, & leur donnant la torture le plus souuent iusques au dernier periode de la vie.

PHIL. Faut-il donc, Orthodoxe, que nous condamnions ainsi sur l'etiquete la Chymie & ses inuentions? ne seroit-il pas plus iuste & raisonnable d'escouter, sinon le vulgaire des Chymistes, au moins les plus sçauans & iudicieux d'entr'eux, qui ont examiné de plus près la nature & les principes de ce mineral; & par vn long & penible trauail reconnu & fait le discernemēt des vertus nuisibles & profitables qu'il recele?

ORTH. Je louë & prise grandement vostre retenuë, Philalethe, & qu'il ne vous reste autre passion que pour la verité: certes ie confesseray volontiers que nous deuons à la Chymie la connoissance parfaite des proprietéz de ce mineral. C'est elle qui nous a fait voir toutes ses parties & qualitez differentes, parmi lesquelles le prince des Chymistes Paracelse en aduouë de veneneuses; c'est au chapitre troisieme du premier liure des maladies metalliques où il dit, que l'air des mines infecté de la vapeur de l'antimoine cause à ceux qui y trauaillent vne toux seiche, avec douleur de teste, de costé, inflammation de rate, iaunisse, galles, & autres maladies du cuir.

Ex Antimonij veneno tussis atida & sicca oritur, punctiones laterum, dolores capitatis, apostemata splenis, ictericia flaua, scabies & sciditas cutis siccatate atque ardor sanguinis.

O o

IA TR. Basile Valentin Moine de l'ordre de saint Benoit & tres-excellent Chymiste, qui viuoit sur la fin du quatorzieme siecle quelques trente années auant Paracelse, a bien parlé encore plus ouuertement, Orthodoxe, des proprieté & vertus internes de l'antimoine. Il y a, dit-il, en la page quinziesme & seiziesme de son char triomphal, plusieurs hommes qui entreprennent d'escrire des vertus internes de l'antimoine, mais il y en a peu qui ayent connule fond de ses proprieté, & trouué d'où il les possede. Qui prend à tasche d'en escrire doit auoir beaucoup de prudence, estre fourny de grand esprit, connoistre la diuersité de ses preparations, & les limites qui bornent ses qualitez utiles; afin qu'il puisse porter vn iugement certain de ce qui s'y trouue de bon ou de mauuais, de ce qui est remede ou venin. Ce n'est pas peu de chose de propofer l'examen veritable de l'antimoine, de connoistre son essence, & acquerir par experience & diligence la science d'oster son venin (dont les ignorans ont fait tant de bruit) & le changer heureusement en médicament salutaire. C'est vn venin tres-pernicieux, & vn souuerain remede lors qu'il est sans venin, duquel on se doit seruir exterieurement & interieurement. Il y a en l'antimoine vne

Scripturus
de Antimo-
nio indiget
magna con-
sideratione,
animo latif-
simo, multi-
plicique do-
ctrina præ-
parationis
eius, certiq;
termini in-
tra quæ uti-
litas reperi-
tur, vt iudi-
cium ferre
possit indu-
bium quid
bonum ma-
lumve, re-
medium aut
venenū sit.
Non enim
parū est ve-
rū examen
Antimonij
proponere,
eoque essen-
tiā ei⁹ agno-
scere, tandē-
que scientiā
acquirere
experientia
& diligentia
venenū eius
(tātōpere ab
indoctorum
clamoribus

o o

Digit

substance fixe & volatile, la volatile n'est pas exempte de venin, la fixe au contraire n'est en aucune façon veneneuse. Nos Chymistes d'aujourd'huy sont bien esloignez de ces considerations autant iudicieuses que necessaires, ils se contentent de l'escorce des paroles de Paracelse tirées du sixiesme de ses Archidoxes, & disent en general de leur Antimoine qu'il est le restaurateur & renouateur de toutes les forces du corps, qu'il guerit la lepre, la morphée, la pelade, la gratelle, & autres infirmités; ce qu'ils font propre & singulier à ce mineral: car ainsi qu'il a la vertu de nettoyer & purifier l'or, de la mesme façon à ce qu'ils disent il purge & nettoye nostre corps de ses ordures.

agitarum)
 toilere, id-
 que melio-
 ri omine in
 medicinam
 mutare sa-
 lubrem. Est
 venenum
 idque pesti-
 mum; est
 absque ve-
 neno simul-
 que summa
 medicina
 extra & int^o
 adhibenda.
 Est in An-
 timonio fi-
 xum & vo-
 latile, vola-
 tile veneni
 non est ex-
 pers, sed fi-
 xum ab om-
 ni veneno
 est immunum.

PHIL. Cette comparaison seroit supportable, Iatrophile, si nos corps auoient autant de solidité que ce metal avec lequel ils les comparent, & pouuoient souffrir le creuset. Mais ie craindrois plustost qu'il ne les reduisit au neant, de mesme qu'il exhale en vapeur les autres metaux reserue l'or & l'argent.

ORTH. Nos Orfebvres, Iatrophile, ne sont pas ignorans qu'il despoüille l'or de ses impuretez & l'exaltent en son souuerain degré de perfection, ou pour parler à leur mode en son dernier karat: ie ne puis neantmoins me persuader

qu'il agisse en nous de la sorte & produise de semblables effets, apres mesmes estre preparé comme on fait aujourd'huy, si ce n'est qu'il nous fasse passer de cette vie mortelle & remplie de misereres, en l'eternelle & bien-heureuse. C'est ainsi qu'on pourroit dire qu'il nous nettoye de toutes nos ordures & saletez.

IATR. Nous permettrons aux Chymistes de l'appeller en ce sens, Philalethe, vn remede diuin, de mesme que Neron nommoit les champignons viande des Dieux, desquels il auoit empoisonné son predecesseur Claudius; estant chez les Romains vne religieuse flatterie de consacrer la memoire de leurs Empereurs & leur eriger des Autels.

ORTH. Vous vous feruez bien à propos d'vne vieille raillerie, Iatrophile, toutesfois on auroit raison si nous escoutons Paracelse de canoniser ce mineral si souuerain contre les plus grandes maladies; telles que sont l'epilepsie, la phrenesie, la folie, les contractures, & autres reputées incurables. C'est pourquoy quelques Medecins de ce temps, sans sçauoir la façon dont il en vsoit, luy ont donné maintenant tant de credit, qu'on nous rend aussi-tost coupables de la mort aduenuë par la seule malice ou violence du mal, si nous n'auons à leur exemple eu

recours à l'antimoine. Ils declament hautement en tous lieux contre ceux qui en blasment l'usage, & s'ils trouuent par leurs artifices quelque appuy ou entrée chez leurs malades, ils oseront dire que ce qu'ils font par vne veritable, ferme & prudente generosité digne du nom de nos ancestres, & d'une conscience aussi esclairée que réglée, ne procede que de l'ignorance de sa vertu, ou d'une trop lasche timidité autant indigne d'un sçauant Medecin, qu'elle est preiudiciable aux malades; ou pource qu'ils ne peuuent souffrir par vne malice sans exemple qu'on guerisse si tost malgré leurs sentimens, & par vn procédé contraire à l'ancienne methode: ils passeront mesmes plus auant, & comme s'il eust fallu faire banqueroute aux lettres pour estre bon Medecin, ils auront assez de front pour dire qu'il y a dans la Faculté de Paris grand nombre de sçauans Medecins; Mais qu'eux seuls ont trouué le secret de la bonne pratique & de l'usage des remedes.

I A T R. Il les fait beau voir ainsi declamer, Orthodoxe, & mettre en auant que les plus sçauans de vostre compagnie, & mieux versez en la pratique (desquels on peut dire sans flatterie qu'ils n'ignorent rien de ce qui se peut sçauoir) sont encore apprentifs en la bonne façon de

traicter les malades. Si ces Messieurs ne vomif-
soient le venin de leur calomnie que deuant des
hommes de sens & de iugement, leur vaine pre-
sompion & ignorance seroit aussi-tost recon-
nuë que leur malice. Bien leur en prend qu'ils
parlent de cette sorte à des pauvres languiffans,
que la grandeur du mal, l'apprehension de per-
dre la vie & le violent desir de se la conseruer,
rend susceptibles de toutes les impressiõs qu'on
leur donne. Les parens mesme portez d'vn sem-
blable motif baillent les mains, & se laissent ga-
gner sur l'attente de leurs folles vanteries & vai-
nes promesses. C'est ainsi qu'ils triomphent de
la misere des malades, & se donnent parmy des
aueugles la creance d'estre les plus clair-voyans,
& des esculapes capables de ressuscciter les morts.

ORTH. Vous deuez estre pour tout assurez,
Iatrophile, qu'ils ne feront iamais de ces mira-
cles s'ils n'ont d'autres remedes que l'antimoine:
Mais ie vous prie faisons le passer à l'exa-
men & iugement de ceux qui le manient tous
les iours. Les^u nouueaux Chymistes disent que
l'antimoine est vn corps mineral de couleur de
plomb, composé de soulfhre impur bitumi-
neux, & arsenical, & d'vn autre tres-pur ou
rougeur interne avec vn mercure metallique
crud & indigeste, & fort peu de sel. Pour luy

^u Hamerus
Poppius in
Basilica an-
timonij.

donner plus de reputation, ils content que Geber Roy des Arabes a esté le premier qui en a parlé entre les Chymistes, luy ayant donné le nom de Magnesie, & enseigné le moyen de preparer ses fleurs, dont nos Chymistes se seruent. Les Grecs l'ont nommé *σίβι σίμι.* ou *γυτακείον πλατυοφθαλμόν* comme le tesmoigne Dioscoride, pource que les femmes auoient accoustumé de s'en noircir les sourcils afin de faire paroistre leurs yeux plus grands: lequel vsage a esté tresancien, ainsi qu'il se peut iustificier par les escrits sacrez & prophanes. Nous en auons vn tesmoignage au chapitre quatriesme de Hieremie, ou parlant prophetiquemét de la nation Iuifue qui s'estoit esloignée du culte de Dieu, il la compare à vne putain qui se farde & dit, quand ^x tu te peindras les yeux d'antimoine ce sera en vain que tu t'estudieras pour estre belle. Ezechiel au chapitre vingt-troisiéme suiuant la mesme metaphorre parle de Ierusalem & dit, tu ^y as peint d'antimoine tes yeux, & t'es ornée d'affiquets. Et au quatriesme des Roys chapitre neufiesme il est rapporté, que Iesabel pour paroistre plus belle & gagner Iehu, peignit ^z ses yeux d'antimoine. Il se iustifie aussi par ce vers tiré de l'Omphale du Poëte Ion, qui viuoit en la soixante & douziésme Olympiade, que rapporté

x ἐὰν ἐγχαίρω
 σικῶ τῆς
 ὀφθαλμοῦς
 σὺ εἰς μάτην
 ὠραίσῃς σὺ.

y ἢ ἐστειλῶ
 τῆς ὀφθαλ-
 μῆς σὺ.

z ἢ ἐστειλῶ
 τὸ τῆς ὀφ-
 θαλμῆς αὐτῆς.

2109

Pollux au liure cinquiesme chapitre seiziesme

καὶ τὴν μέλανα σίμμινοματογράφον

c'est à dire

& le noir antimoine propre à peindre les yeux. Lequel vers a esté pareillement cité d'Eustathe sur le quatorziesme de l'Odyssée, où il adiousté que *σίμμι* est vn mot venu des Egyptiens. Auicenne & les Arabes l'ont nommé Atemed, d'où l'on peu coniecturer que le nom vulgaire d'antimoine a esté forgé, n'estant venu en aucune façon des Grecs, ainsi que quelques-vns se sont à tort & sans aucune preuue persuadez.

PHIL. Sans m'arrester à tant de noms dont le caprice des Chymistes a chargé l'antimoine, ny à ses merueilleux caracteres avec lesquels ils nous ont blasonné ce pretendu plomb des fages. Je trouue, Orthodoxe, qu'ils ont eu d'autres sentimens que leur Maistre, lors qu'ils nous le font composé de soulfhre impur & d'vn mercure crud & indigeste : Paracelse au contraire en ses Archidoxes veut qu'il soit fait d'vn soulfhre & mercure très-purs, en forme & splendeur metallique sous espeece de vitriol.

IATR. Ils n'ont pas eu, Philalthe, mauuaise raison de corriger ainsi leur Maistre : quand vous calcinez l'antimoine son soulfhre crud, bitumineux, impur, & arsenical, se brusle; &

vous

vous fait sentir aux yeux, au nez, & aux poulmons, si vous ne vous en donnez de garde, la mauuaise condition de son impureté: vous verrez aussi la flamme qui en sort estre bleuë & puante, comme celle qui s'esleue des corps en-soulphrez & de l'arsenic. Son mercure pareillement est fort crud & en quantité à comparaison de son sel metallique, ainsi qu'il paroist à la sublimation.

ORTH. L'ordinaire, Iatrophile, de ceux qui suiuent vne mauuaise secte, & spécialement telle que celle-cy, est de n'estre iamais d'accord mesme pour ce qui tombe sous les sens; ce qui chez les mieux sensez decredite entierement leur doctrine. Comme donc ils veulent que l'antimoine abonde en soulfhre impur meflangé avec le pur, & en mercure crud; tout leur travail tend à separer le soulfhre impur, & corriger par la coction la crudité du mercure. Il est maintenant question d'examiner ces preparations, & de voir si par ce moyen ils le peuuent despoüiller de sa qualité maligne & veneneuse, & en faire vn remede si excellent comme ils vantent.

PHIL. Ces impuretez, Orthodoxe, doiuent mesmes chez eux estre iugées veneneuses, vû qu'ils definissent le venin vne maligne substan-

Pp

ce portant l'image de la mort, & la puissance de destruire le sujet contre lequel elle agit. N'est-ce pas la ie vous prie le vray caractere de l'antimoine? lors que leur preparation a desueloppé ses esprits veneneux, qui estoient auparauant cachez & renfermez dans sa substance grossiere & terrestre. Quand il est crud il ne fait monstre de son venin, les Italiens le font bouïllir avec la decoction qu'ils donnent à boire aux verolez pour exciter la sueur.

ORTH. Ce sont là les fruiets de ces preparations malheureuses, Philalethe, elles nous ont deschainé, ie le puis dire avec verité, ce farouche mineral & ouuert la-carriere à sa malice. Je n'en veux point chercher d'autre tesmoin que

^a Obseruan-
dū est quod
sal auripig-
mentale aut
sandaracale
naturalibus
facultatibus
imprimis
aduersatur,
sulphur ar-
senicale ma-
ligna sua
subtilitate
cordi & spi-
ritibus vita-
libus bellum
indicit: mer-
curius an-
timonialis
animalibus.

Ioseph Duchesne, ils ne le peuuent reprocher estant de leur party & ayant si hautement loué l'antimoine. Escoutez ie vous prie la diuision qu'il nous donne des esprits veneneux en son sixiesme chapitre du traieté de la peste, où il en fait de trois sortes: les ^a premiers de la nature de ceux qui se trouuent en la sandarache, & orpiment, qui ont cela de propre que d'attaquer la faculté naturelle: les seconds sont pareils aux esprits de l'arsenic, & ennemis iurez de la faculté vitale: les troisiemes sont volatils, mercuriaux de la condition de ceux dont l'antimoine

est remply, lesquels font vne guerre mortelle à la faculté animale.

IATR. Cette diuisiõ des esprits veneneux me semble, Orthodoxe, bien iudicieusement établie, le propre du venin estant de destruire avec nostre propre chaleur naturelle, les esprits dont la source & les reseruoirs sont és trois parties principales. Et partant à bon droict il leur oppose trois sortes d'esprits veneneux ennemis de ces parties, des puissances qui y resident, & des esprits par l'entremise desquels elles exercent leurs fonctions.

ORTH. Puisque donc, Iatrophile, par leur doctrine mesme l'antimoine contient des esprits veneneux, voyons s'ils sont apres auoir tant soufflé assez heureux en leurs preparations pour corriger sa malice, & l'adoucir de sorte qu'il puisse deuenir vn vomitif innocent pour les fiebures continuës ou intermittentes. C'est pourquoy examinons à loisir les diuerses preparations qu'ils luy donnent. Ceux qui travaillent sur ce mineral avec plus de soin & diligence font choix du meilleur, qui nous vient de Hongrie & de Transylvanie; à cause que le lieu d'où on le tire est proche de la mine d'or qui luy communique, à leur dire, vn soulfhre plus parfait: il a les rayes fort longues & luisantes, entre-

mellées d'un rouge obscur, la preuue s'en fait de la forte. On met en poudre deux ou trois drachmes d'antimoine, vous les arrousez en suite d'esprit de vin d'Espagne & l'euaporez après à petit feu; la poudre qui reste, si l'antimoine est naturel, demeure rouge. Le choix ainsi fait, la premiere preparation qu'ils luy donnent c'est de le nettoyer de sa noirceur & impuretez, pour le reduire en regule.

PHIL. Cette preparation, Orthodoxe, est fort conuë & facile, elle se fait avec demie liure d'antimoine, vne once de poudre de charbon, trois onces de tartre, & autant de nitre bien purifié: ce qu'estant puluerizé à part puis mellé ensemble, on le iette à diuerses fois dans le creuset entouré de charbons ardens, le recourant à mesure; ils luy donnent enfin le feu plus violent, qu'ils appellent feu de fusion, & lors venans à secouer le creuset, ils trouuent au fond le regule qu'ils separent aisement de ses ordures. Il faut icy noter qu'en ce regule le mercure de l'antimoine est encores contenu, ceux qui sont bien versez en l'art sçauent le moyen de l'en tirer, & de nous le faire voir tout coulant, & semblable à nostre mercure ordinaire. C'est pourquoy ils le preparent derechef, & taschent de le despoüiller de ses qualitez malignes en le con-

uertissant en huile ; dont ils font grand estat pour la guerison de plusieurs maladies, & entre autres de la verole, qu'ils promettent guerir avec facilité merueilleuse. C'est donc la crudité de ce mercure qui donne à ce regule d'antimoine sa qualité veneneuse & maligne, de laquelle procedent les vomissemens & deiections violentes que le regule excite.

ORTH. A propos de ce que vous dites, Philalethe, ie me souuiens qu'estant ieune & curieux des preparacions Chymiques, comme ie trauallois avec deux de mes compagnons à faire ce regule, que le valet imprudent se seruit du mesme creufet pour decrepiter du sel, & par m'esgarde en assaisonna quelques saulses. Ie me trouuay assez heureux ce iour là pour n'auoir pas d'appetit, & me contentay de la moitié d'une sole frite sans sel : mes compagnons moins desgoustez n'espargnerent pas le poisson ny la saulse. Mais quelque temps apres le dîner, ie fus estonné de les voir surpris tout d'un coup d'enuie de vomir, avec foiblesse, langueur, & estourdissement; & de fait le vomissement s'en ensuiuit qui fut violent & de durée, n'ayant cessé qu'apres auoir aualé à plusieurs fois quantité de laiçt tiède, lequel corrigea avec peine la qualité maligne & vomitiue, que ce sel auoit con-

tracté du creuset, qui auoit seruy à cette premiere preparation d'antimoine. Ce que ie soupçonnay aussi-tost, voyant les mesmes accidens apres ce repas venir sur l'heure à mes deux compagnons, sans que i'en eusse ma part: la confessiõ du valet me mit hors de peine, lequel aduoia, qu'ayant esté paresseux d'aller querir du sel à la salliere, il auoit employé à ses faulces vne partie du sel par luy decrepité dans ce mesme creuset.

PHIL. Vous me faites par ce recit, Orthodoxe, la malignité de l'antimoine bien estrange; qui pourra croire qu'un creuset si solide & vny, voire au milieu d'un feu ardent puisse retenir cette qualité veneneuse, & la communiquer au sel qu'on y auoit decrepité? & de plus, que ce peu de sel qui entra dans les faulces, aye pû conseruer la malice toute entiere de l'antimoine?

IATR. Vous en estonnez vous, Philalethe, c'est le propre des grands venins de se retrancher ainsi, & de renfermer leur force en peu de corps. Considerez l'aiguillon du scorpion; vous ne trouuerrez en son extremité qu'une fort petite cavité pleine de liqueur veneneuse, qu'il laisse en la partie qu'il picque, & neantmoins ce peu de venin nous oste la vie par des accidens bien cruels. La vipere ne le cache qu'en vne petite vesicule sous ses dents canines: les effets sont

rous pareils pour la moindre partie de l'antimoine. Ioseph Duchefne, au chapitre qu'Orthodoxe nous vient de citer, ne dit-il^b pas que la centiesme partie d'un grain d'esprit d'antimoine, contenu dans quatre ou cinq grains de ses fleurs, peut exciter de tres-grands vomissemens, & purger en mesme temps par les selles, fueurs & vrines sans dechet de sa vertu ny de son poids?

ORTH. C'est de là que nous devons tirer, Philalethe, un suffisant tesmoignage de la malice inuincible du poison de l'antimoine, qu'il ne peut iamais quitter ny rabattre: ce qui leur a appris à mesnager avec son regule des pilules qu'ils nomment perpetuelles, lesquelles estans infusées dans le vin blanc peuuent suffire à purger tousiours, sans aucune tare de leur vertu: & mesmes estans auallées ils les retirent des excemens pour le mesme vsage. Les gobelets qu'on fait de ce regule gardent tousiours sa vertu vomitiue, vous ne l'affoiblirez pas pour toutes les infusions du vin que vous ferez dedans. La raison que Ioseph Duchefne donne est de mise, il la prend du principe & de la veritable cause de cette vertu vomitiue & purgatiue, laquelle dit-il consiste en des esprits metalliques & veneneux, qui ne donnent aucun poids à leurs corps;

^b Maxime mirandum quod centesima tantum vnius grani spiritus antimoniij pars in corpoream matricem vnâ cū eiusdem floribus ad quinque aut sex grana dispersa tantos effectus citra notabilem vllam vel in pondere vel in quantitate diminutionem producere potest.

ainsi que ce n'est pas merueille, si ces substances spirituelles sans couleur, odeur, ny faueur, & qui ne tombent point sous les sens, ont tant de force. C'est vne de leurs maximas fondamentales que les actions, telles qu'elles puissent estre, viennent des esprits : ils donnent comme nous auons remarqué par leurs escrits aux alimens la faculté nutritiue, aux medicamens l'alteratiue, la purgatiue, & la veneneuse. La preuue qu'ils fournissent est euidente, vû que si on fixe ces esprits subtils & penetrans de l'antimoine, ils luy ostent sa faculté purgatiue & vomitiue, & le changent, si nous les croyons, en vn excellent sudorifique.

PHIL. Cet autheur est demeuré constant en son dire, Orthodoxe, il le confirme encore au chapitre huictiesme de la responce qu'il fist à vn liure anonyme.

IATR. L'authorité d'un tel homme, Philalethe, doit estre d'un grand poids chez les Chymistes, ils l'ont tous tenu en grande estime. Les Allemands l'appellent le grand Quercetan & le mettent au rang des Illustres de son siecle.

ORTH. Je ne veux rien desrober à son merite, Philalethe, il auoit quelques belles parties, & s'il eust esté aussi versé en la doctrine d'Hippocrate & de Galien qu'en celle de Paracelse, & en
la

la preparation des medicamens Chymiques, il n'auroit ainsi abusé du talent qu'il croyoit luy deuoir donner l'auantage par dessus les meilleurs Medecins de son temps ; & mesme assez d'authorité pour condamner la bonne doctrine, & introduire celle de Paracelse en donnant credit aux remedes chymiques ; & sur tous à l'antimoine dont il vantoit en tous lieux les vertus merueilleuses, aux despens de sa propre conscience qu'il trahissoit, dissimulant malicieusement la verité de son poison par luy reconnu ; ainsi que ie vous feray voir maintenant, pour satisfaire à la passion qui l'emportoit à se faire signaler par telles nouveutez de remedes. Vous en iugerez de la sorte quand vous sçaurez qu'il n'osa iamais en vser luy-mesme, & feu Monsieur de Lisle maistre Apothiquaire à Paris de reputation & probité singuliere, qui auoit eu avec luy vne tres-estroite familiarité, a de son viuant plusieurs fois tesmoigné, que l'ayant assisté maintesfois en ses maladies & préparé les remedes, qu'il n'auoit iamais mis d'autres que les nostres en vsage, pour l'apprehension & deffiance qui luy restoit en l'ame de ces remedes metalliques & mineraux. Et pleust à Dieu que ceux qui l'ont suuy & si hautement approuué ses erreurs, eussent retenu & pratiqué cette leçon pour les autres.

Qq

PHIL. C'est l'ordinaire de ces gens là, Orthodoxe, de faire peu de conscience de mettre au hazard la vie des hommes, pourueu qu'ils se donnent de la reputation : le peril des malades, & la desolation des familles entieres ne les touche point. Mais lors qu'il s'agit de leur vie ils se montrent plus retenus, & pour peu iudicieux qu'ils soient, ils craignent tousiours de venir à ces remedes, & de se voir enfin payez par la loy du Talion.

IATR. Je ne m'esbahis pas, Orthodoxe, s'il apprehendoit pour luy l'antimoine; il auoit decouvert de près sa nature, & appris des plus secretes & curieuses operations de la Chymie, que les esprits auteurs de sa faculté purgatiue & vomitiue, estoient meslez des arsenicaux & de la nature du feu; & partant veneneux au plus haut point de malice.

ORTH. Je ne scay comment les Chymistes le pourront desdire, Iatrophile, il la dit trop clairement au chapitre huietiesme du liure qu'il fit pour la defense de la Chymie, contre vn auteur anonyme; où il enseigne, que pour mieux connoistre la vertu purgatiue des medicamens, il faut passer de la nature vegetable en la minerale; & que c'est en celle-là comme en sa matrice & premiere source, qu'il la faut prendre. Or

est-il qu'il reconnoist dans les metaux trois premiers gères d'esprits, sçavoir est les mercuriaux, arsenicaux, & antimoniaux; qui sont simples formels, de la nature du feu, agiffans avec vne force & promptitude admirable; l'origine desquels vient de trois diuers principes. Les premiers du mercure, & sont subtils, vaporeux, de la nature de l'eau & de l'air: les seconds du soulfre, & pour cette cause tres-chauds, de mesme condition que le feu, & mediocrement volatils: les derniers naissent du sel, qui sont les grossiers & terrestres; ce qui leur fait prendre des corps plus sortables à leur origine. Les mercuriaux se renferment dans le mercure, les arsenicaux dans le soulfre, arsenic, & orpiment, & les antimoniaux dans l'antimoine. Il range enfin ces esprits & les fait plus ou moins purgatifs, de sorte que les premiers sont assez doux, les seconds tres-violens, les derniers tiennent le milieu. On tire, dit-il puis apres, de l'arsenic & orpiment des esprits purgatifs si violens, qu'on à iuste raison de les compter entre les plus puissans venins. De ces trois esprits meslez ensemble en differentes façons, naissent premierement les metaux, puis les mineraux; & lors que les esprits antimoniaux surpassent les autres, ils engendrent le plomb & l'estain; qu'il nomme Saturne

Qq ij

& Iupiter. Si les arsenicaux ont le dessus, ils font esclorre Mars & Venus, c'est à dire le fer & le cuiure. Quand les mercuriaux font les plus puiffans, & parfaictement fixez par la coction, ils font l'or & l'argent, qu'il appelle le Soleil & la Lune : le mercure en dernier lieu vient de leur fixation imparfaite. Il adiouste, qu'encores que les metaux paroissent à nos sens bien solides, neantmoins qu'ils se conuertissent tous en cendre & verre, horsmis l'or & l'argent, ou s'exhalent en fumée : ce que les orfebures experimentent tous les iours à la copelle. La raison est qu'ils font composez de soulfhre impur, & d'autres diuerfes substances ; comme d'esprits antimoniaux & arsenicaux, avec peu de mercuriaux impurs. Il change en dernier ressort ces metaux en medicamés purgatifs, & d'effets differens selon la diuersité des esprits qu'ils contiennent. Les fleurs du plomb & de l'estain preparez par la sublimation, purgent, dit-il, haut & bas, comme aussi par les sueurs & vrines. L'airain & le fer vident seulement le ventre, comme nous ont fort bien remarqué les anciens. Voila tout ce qu'en dit en ce lieu Ioseph Duchesne.

IATR. Cette recherche est belle & curieuse Orthodoxe, elle nous descouure le secret du

• meſlange des metaux & mineraux, & de leurs vertus ſingulieres.

ORTH. Reconnoiſſez auſſi avec moy, Iatro-
phile, le profit qui nous en eſt venu, nous ayant
reuelé ce qu'ils cachoiẽt de malin : c'eſt pour-
quoy nos anciens auoient iuſte raiſon d'en ap-
prehender l'vfage. Et certes nous ferions mieux
& plus prudemment de les ſuiure, & nous deffier
touſiours des remedes qu'on en tire ; ſans nous
laiſſer aller ſi facilement au courant des erreurs
qui regnent, en les employans, comme on fait
auiourd'huy, en tous temps & toutes fortes de
rencontres. Auſſi ces mineraux, qu'ils nom-
ment ſucs metallics coagulez, ne nous peuuent
fournir que de violens purgatifs ſelon qu'ils
abondent en ces eſprits veneneux, dont le fa-
meux antimoine ſe trouue entre tous le mieux
partagé.

PHIL. Vous le prenez bien, Orthodoxe,
quiconque recherchera curieufement ſes prin-
cipes, & fera en particulier vn diligent examen
de leurs vertus & proprietez, confeſſera malgré
qu'il en aye cette verité : le^e venin de ſon mer-
cure, au rapport de Ioseph Duchefne ſon fa-
meux Aduocat en ſon chapitre ſixieſme du
traicté de la peſte, a tres-grand rapport avec
celuy du chien enragé, & pour ce il le iuge

^e Rabidi ca-
nis toxicum
cum veneno
mercuriali
& antimo-
niali maio-
rem habens
ſimilitudi-
nem cere-
brum im-
primis op-
pugnat.

Qq iij

le plus mortel ennemy de la faculté animale.

IATR. Je ne m'estonne donc plus, Philalethe, si ce malheureux poison exerce ordinairement sa violence sur cette partie principale, & que les malades en meurent maniaques & comme enragez, ou en conuulsion & lethargie: si ce n'est qu'ils allongent leur supplice par vne plus longue demence, demeurans tous hebetez & perdus de sens & iugement.

PHIL. J'ay creu iusques à present, Orthodoxe, que ces accidens funestes procedoient de la seule violence du vomissement, qui remplit la teste & y transporte les impuretez de toute l'habitude du corps. Mais i'apprends auourd'huy, que le mercure de l'antimoine a son venin spécifique tres-contraire au cerueau.

ORTH. Vous voyez, Philalethe, que ien'auance rien du mien: tels sont les sentimens de celuy que les Chymistes reuerent, comme vn des plus sçauans en la doctrine de Paracelse. Et si nous espluchons ses autres principes, nous ne les trouuerrons pas moins veneneux; son soulfre est arsenical, & de la nature de celuy qui se rencontre en l'arsenic, orpiment, & sandarache; lequel pour ce suiet s'attache particulierement aux facultez naturelles & vitales; comme enseigne le mesme autheur au chap. que i'ay allegué.

(ii p 9)

IATR. L'antimoine à son compte, Orthodoxe, sera la quint-essence de tous les venins, & le plus grand en malice ; vû qu'il y rencontre entierement ce que les mineraux cachent de plus pernicieux.

ORTH. Il dit plus, Iatrophile, lors qu'il recherche la nature & les differens effets des venins, & les considere en leur particulier. Si nous l'en croyons, le venin de la peste approche beaucoup de la nature de l'arsenic, dont le sel est septique comme celuy du charbon de la peste. Le venin de la vipere pour ses qualitez pareilles au soulfhre arsenical, attaque le cœur. Celuy du scorpion ayant les vertus d'un sel nitreux & sandarachal se prend aux parties destinées à la seconde & premiere coction: ce qu'il veut qu'on reconnoisse par les vomissemens, hocquets, mauuaise couleur de visage, tumeur du ventre & des aines, avec vne enuie continuelle de vuidier le ventre: l'aconit & le napelle tirent pareillement leur venin des esprits mineraux de l'arsenic. Et partant puisque suiuant la commune opinion des Chymistes, la vigueur de tous les venins est animée par leur soulfhre arsenical, & que tous confessent avec luy, que l'antimoine contient en soy vn soulfhre pareil à celuy de l'arsenic & orpiment ; ne doit-on pas de neces-

fité inferer, que luy seul egale la malice de tous les venins.

PHIL. l'aduouë, Orthodoxe, que nous auons obligation à monsieur Duchesne, de nous auoir marqué si precisement la nature de ces substances veneneuses; leur origine, leur force, l'estenduë de leur malice, & le rapport qu'elles ont toutes ensemble.

ORTH. Toutesfois en declarant ces veritez, Philalethe, il paroist preuaricateur en sa propre cause, & nous fournit, sans y penser, les tiltres qui condamnent l'antimoine pour le plus puissant d'entre tous les venins: escoutez derechef son raisonnement & la preuue que i'en tire. mais encores, dit-il, que les simples vegetaux tirent de la terre avec ces substances metalliques ces esprits mercuriaux, antimoniaux & arsenicaux doüiez d'une vertu purgatiue, de laquelle ils sont nommez medicamens purgatifs: à cause qu'ils abondent en vne certaine amertume de fiel, prouenuë des esprits du sel nitreux terrestre & metallique cõmuniquez aux vegetaux par leurs racines. Ils ne possèdent pas toutesfois cet esprit violent & dangereux tel qu'il est en sa miniere & origine, où il se trouue indigeste & crud de toute sa nature: car il depose son venin par la diuerse coction & digestion faite en la substan-

Notez.

ce

ce vegetable, en sorte qu'oultre la vertu & l'effet de purger il ne retienne rien de nuisible ; si ce n'est par hazard qu'il purgeast trop, ou qu'il fust donné en plus grande dose qu'il n'estoit necessaire : lequel raisonnement il reprend en suite de la sorte. Les vegetaux estans ainsi nourris de la resolution des mineraux, il faut que les plantes qui purgent ou font vomir avec violence, telles que sont le tithymale, l'ellebore & autres semblables, participent plus ou moins des esprits de l'antimoine. C'est pourquoy elles naissent plustost és montagnes parmy les rochers & cailloux où ces esprits metalliques abondent, qu'en terre grasse & fertile : & pour cette cause la malignité de ces vegetaux est beaucoup moindre que celle de l'antimoine. Il repete la raison qu'il en auoit donné, qui est, que ces esprits veneneux cruds & indigestes, comme ils passent ainsi de la nature minerale en la vegetable, s'adoucissent par la chaleur naturelle de ces plantes : principalement si elles sont tirées des montagnes, & transplantées en terre grasse exposée aux rayons du Soleil : lequel comme vn autre feu de digestion tempere leur chaleur, & en corrige l'acrimonie ; le propre de la digestion estant d'adoucir ce qu'il y a d'aspre, reuesche & corrosif, & quelquesfois mesme la

R r

malignité des venins. De tout son discours ainsi raisonné il nous permettra, s'il luy plaist, de tirer cette consequence; que l'antimoine sera plus violent vomitif & purgatif qu'aucune sorte de plante, & que pour ce sujet nous auons bonne raison de tenir son operation suspecte, & d'en abhorrer l'usage. La raison naturelle nous dicte & contrainct de confesser, que ce qui est cause en d'autres d'un certain effet, le doit en soy posséder par eminence.

PHIL. Tous vos raisonnemens, Orthodoxe, sont autant de pressantes conuictions tirées de leur propre doctrine pour condamner un si malheureux remede, que la preparation ne peut rendre innocent. S'ils en veulent appeller à l'experience ie ne la recuseray pas: les desordres que commet l'antimoine préparé en regule, l'extreme violence du vomissement, les syncopes, estourdissemens, suffocations, conuulsions, sont les tesmoins irreprochables de son entiere malice; restée apres tout leur appareil, qui condamnent la temerité de ceux qui employent ordinairement ce poison, comme le seul & souverain remede des fiebres continuës & intermittentes. Mais quelqu'un me dira que le secret d'une autre preparatiō pourroit estre plus heureux, & luy faire perdre entierement son venin.

ORTH. La calcination, Philalethe, est la seconde façon de preparer l'antimoine : elle se fait en deux manieres, par la seule operation du feu, ou par quelque meffange. La premiere se pratique en deux fortes, l'une par le moyen du miroir parabolique ramassant les rayons du Soleil, & les renuoyant & faisant passer sur l'antimoine amoncelé en pyramide : ainsi il prend feu, & se conuertit en chaux blanche; ses parties mercuriales & sulphurées estans exhalées en fumée. Et bien qu'en certe calcination il perde beaucoup de sa substance, on ne laisse à leur dire de trouuer son poids plustost accru que diminué : laquelle chaux, si nous les voulons croire, est vn excellent remede sudorifique. L'autre espee de calcinatiõ se fait au feu: l'antimoine estant reduit en poudre on le brusle sur vne thuile, iufques à ce qu'il soit conuerty en chaux grise, & qu'il ne luy reste plus aucune marque de sa volatilité, estant mis sur le fer ardent. Apres cette preparation ils le fixent en outre à feu violent, & pour lors il deuiet iaune, & vn excellent diaphoretique à ce qu'ils promettent.

IATR. Il n'est pas hors de raison, Orthodoxe, que l'antimoine puisse quitter par telles preparations ses qualitez malignes & veneneuses, avec sa faculté vomitiue; pour deuenir vn re-

mede salutaire, & vn souuerain diaphoretique. Galien nous apprend au neuuiesme liure des medicamens simples, que^d les substances acres perdent au feu leur chaleur, & par ce moyen leur acrimonie; la preuue en est manifeste en la plupart des mineraux.

ἢ πῶς οὐδὲ
δραμῶν, πολλὴ
τῆς θερμότη-
τος ἀπολλύσι
καὶ θάλασσα. πῶς
δὲ μὴ τοῦ αὐτοῦ
πυρρῶν ἀμβά-
ρει.

PHIL. Vous dites vray, Iatrophile, mais adioustez quant & quant avec Galien, que les substances destituées d'acrimonie en acquierent par le feu: & que l'antimoine a vne nature toute particuliere, qui n'a pû encore estre connuë par les plus versez és operations chymiques; ainsi que Paracelse le confesse ingenuëment au liure troisieme de la vie longue chapitre sixiesme. Et de vray ses preparations sont si peu asseurées & si diuerses, qu'on peut assez par la reconnoistre son naturel farouche, qu'il ne scauroit iamais oublier: si vne preparation semble luy oster sa vertu vomitiue, vne autre luy rend aussi-tost avec vsure. La chaux d'antimoine, qu'ils pensent auoir rendu diaphoretique par la calcination, se change derechef en verre, que tous accordent estre le plus violent & pernicieux entre les vomitifs.

ORTH. Vous estes scauant à ce que ie voy en leurs mysteres, Philalethe, mais laissons à vn autre temps cette preparation, & parlons de celle

qui se fait par le meflange. Elle se pratique de deux façons, à ſçauoir en adiouſtant à l'antimoine vne matiere ſeiche ou humide. La premiere ſe fait avec le nitre & s'appelle detonation, laquelle ſe dit petite ou grande: de celle là vient le ſaffran des metaux, de celle-cy l'antimoine fixe & diaphoretique. Vous ſçauetz trop bien ces preparations pour vous les eſtaller tout au long.

PHIL. Ce fameux vin emetique, Orthodoxe, n'eſt autre choſe que l'infuſion de ce ſaffran des metaux dans le vin blanc, mais encores que l'vſage en ſoit maintenant ſi commun, ceux qui les premiers luy ont donné credit me le font ſouppçonner.

ORTH. Les Chymiſtes, Philalethe, l'apprennent diuerſement, tantost ils le font bouïllir avec l'eau qui en deuiet vomitiue, & par excellence eſt appellée chez eux eau beniſte; ils la cuiſent avec le ſuc de limons, canelle, & d'icelle ainſi preparée ils compoſent vn ſyrop vomitif dont ils font grand cas. La preparation la plus ordinaire eſt de l'infuſer dans le vin blanc, ainſi qu'il a eſté mis en noſtre antidotaire. Toutesfois de quelque façon qu'on le puiſſe preparer, ie ne croy pas qu'il perde ſa malice & ſon poiſon.

R r iij

IATR. Je ne puis, Orthodoxe, vous laisser passer cette pensée, elle est trop iniurieuse à vostre compagnie. Vous dites que cette preparation ne despoüille point l'antimoine de sa malignité; est-il croyable qu'une si celebre Faculté la premiere de toutes, remplie d'un si grand nombre de sçauans, qui ont trauaillé pour rechercher la vertu & propriété des remedes, eust approuué l'usage de l'antimoine apres auoir reconnu sa malignité incorrigible.

ORTH. Tout beau, Iatrophile, ma croyance seroit vn crime si i'osois sans l'adueu d'une si illustre compagnie penser du contraire; ne sçavez vous pas, qu'ayant esté employée par l'autorité de la Cour a rechercher plus curieusement, & decider en dernier ressort ce qui estoit de la nature & vertu de l'antimoine, elle le condamna comme vn venin par vn decret authentique & celebre donné le troisieme Aoust de l'an 1566. Maistre Simon Pietre estant Doyen, apres en auoir meurement examiné les raisons, & les preuues iustificatiues pardeuant messieurs les gens du Roy. Il est bien vray qu'au preiudice d'une decision autorisée de la sorte & si legitime, ie l'apperçois tenir son rang dans nostre Pharmacopée: toutesfois contentez vous de sçauoir qu'on luy a glissé à petit bruit, sans as-

sembler la compagnie pour authoiser ce nouveau remede. C'est pourquoy ce decret demeure encore en son entier, iusques à tant qu'il ait esté reuouqué, comme nos loix & coustumes le veulent, par trois assemblées generales; ce que nous attendons depuis quatre-vingt quatre années.

PHIL. Il faut que ie vous confesse, Orthodoxe, que ie ne l'y scaurois lire sans vne sensible douleur & confusion extreme, quand ie voy que cette tacite approbation a donné à ce venin tout le credit qu'il a maintenant parmy nous. Si ces grands hommes qui auoient si bien connu sa malignité, ces Duretz, Pietres, Martins, Marescots, Haultains, Hellains, & autres lumieres de nos escholes reuenoient maintenant au monde, de quel estonnement ne seroient-ils surpris, voyans l'esclat & la pureté de la bonne & ancienne methode terny par ce nouuel & frequent abus. Ie ne m'estonne plus si vn Martin Ruland a tant prisé l'antimoine, & nous a laissé vn fatras de centuries avec le denombrement de ses heureux succez aux inflammations du poulmon, pleuresies, & autres maladies de mesme nature: Ie ne suis point surpris d'entendre qu'vn Ioseph Duchefne en ait vsé de la sorte, la passion qu'ils auoient toute entiere pour la Chymie les

fascinoit, & empeschoit de reconnoistre la verité de la doctrine d'Hippocrate. Mais que ceux qui en ont succé le lai&ct dès leur tendres années suiuent les traces de ces heretiques, & que par vne ie ne scay qu'elle complaisance criminelle ils donnent l'antimoine au commencement des fiebures continuës, mesme avec fluxion sur le poulmon; sans que la mort de plusieurs arriüée durant l'operation ou peu de temps apres, les ait pû rendre dorefnauant plus sages & mieux aduisez: c'est ce que ie ne puis souffrir apres Hippocrate, qui les auoit aduertty d'vne si lourde faute au liure des medicamens purgatifs. C'est, dit-il, vn^e malheur bien honteux que de voir mourir son malade dans l'effet ou pour l'effet de la purgation.

ε αἰσχρὰ γὰρ
 εὐμφορεῖ
 φάρμακον
 δοῦναι ἀνθρώ-
 πῳ, ἀποκλι-
 νει.

IATR. Le trouue fort estrange, Philalethe, que nonobstant ces desordres maintenant si ordinaires, son credit croisse tous les iours; il faut croire que l'artifice de ceux qui le donnent est aussi grand que la confiance de ceux qui le prennent est aueugle. Mais de grace quelle raison, Orthodoxe, vous a porté à dire que l'antimoine gardoit apres cette preparation sa qualité veneneuse: est-ce à cause de ses mauuais effets?

ORTH. Le malheur si apparent, Iatrophile, qui suit d'ordinaire ses effets, & tant de funestes experiences

experiences doiuent suffire à vous deporter de son vsage ; si vous y adioustez pour raison que la faculté purgatiue de l'antimoine despend des esprits veneneux dont il abonde, ainsi que les Chymistes confessent d'un commun accord, l'ayans appris de Basile Valentin en la page 7r. de son char triumphal de l'antimoine, où il assure qu'il n'y a en l'antimoine que sa qualité veneneuse qui soit purgatiue. Il est donc certain qu'il retiendra ce naturel tandis que la preparation luy laissera cette vertu, & pource il est grandement hazardeux d'en vser quelque precaution qu'on y apporte. Hartmannus vn des plus celebres Chymistes de son temps, contemporain de Ioseph Duchesne, semble aduoüer tacitement cette verité en ses commentaires sur la Basilique chymique de Crolius ; lors que pour preparer son syrop vomitif il se sert indifferemment du verre d'antimoine, ou du safran des metaux, pour l'estime qu'il auoit que les vertus de l'un & l'autre estoient esgales. Or est-il qu'ils confessent tous que le verre d'antimoine est d'un tres-dangereux & perilleux vsage, pour raison de son esprit blanc & arsenical, duquel il tient la violente faculté vomitiue & purgatiue ; ce que ie desduiray tout au long & tres-nettement quand nous nous entretiendrons de cette preparation.

^fVenenata
antimonij
qualitas so-
lum pur-
gans est.

Sf

PHIL. On ne sçauroit resister à ces preuues, Orthodoxe, ny douter dorefnauant que le saffran des métaux ne recele encore beaucoup de venin, vû qu'il retient quantité de ces esprits acres & corrosifs pareils à ceux de nos cauterés; & en outre si malicieux qu'ils rendent l'antimoine vn violent poison: il recele aussi vne portion de ces esprits sulphurez, que nous disions estre de la nature de ceux de la sandarache & orpiment. Adioustez que son mercure volatil, le plus puissant ennemy de la faculté animale, n'est fixé ny consommé entierement en cette preparation, vû que le saffran des métaux se conuertit aisement en regule; lequel nous auons dit tenir sa qualité veneneuse du mercure qui y est contenu: il faut donc condamner l'antimoine préparé de la sorte, & dire qu'il demeure malgré leur traual vn puissant venin; que si vous le mettez au creuset, il vous en donnera les marques par les vapeurs qu'il exhale ne vous laissant que bien peu de regule.

IATR. Il me faut rendre pareillement, Orthodoxe, à ces veritez que vous auez sceu si adroitement tirer de la bouche de nos aduersaires; Nous ayant fait parler Ioseph Duchefne le plus grand panegyriste qu'ils ayent eu de l'antimoine, lequel ne s'est pû empescher, tant

la verité le gehennoit, de mesler parmy ses fauf-
ses louüanges vn blasme si veritable, & vne verité
si importante.

ORTH. C'est assez parlé, Philalcthe, de cet-
te legere calcination d'antimoine qu'ils appel-
lent detonation. Quant est de celle qu'ils nom-
ment grande, à raison qu'en icelle ils le bruslent
de forte qu'ils dissipent, ou fixent comme ils
pretendent ses esprits veneneux, & de vomitif
& purgatif le rendent sudorifique; Je ne vous
en diray rien puis qu'elle ne fait à nostre suiet, &
que ce n'est celle que mettent auourd'huy en
vsage ces Messieurs, ausquels l'antimoine seroit
inutile, s'il n'estoit mal faisant par sa vertu vo-
mitiue ou purgatiue: Venons à la calcination
qu'ils font par le moyen des substances humi-
des, à laquelle ils donnent le nom de precipita-
tion. Elle ne se peut faire si ce qu'ils veulent
precipiter n'est premieremēt fondu en quelque
liqueur propre & conuenable, ou qu'il soit mé-
langé. La premiere façon se pratique en fon-
dant le regule d'antimoine dans l'eau royale, &
le separant puis apres par inclination des ordu-
res qui descendent au fond du vaisseau: l'eau
estant enfin exhalée au feu de cendre, il demeu-
re precipité en poudre, laquelle on adoucit la
lauant par plusieurs fois en l'eau tiede, puis on

Si ij

la calcine au feu de reuerbere, & alors elle se change en poudre rouge; de laquelle si vous prenez trois ou quatre grains, vous vuiderez haut & bas & pareillement par les vrines, & mesme par les sueurs, à ce qu'ils vantent, toutes fortes d'humeurs bonnes & mauuaises, non sans vne extreme violence.

IATR. Qui pourroit donc, Orthodoxe, approuuer des euacuations si desreglées & precipitées; pour moy ie croy que cette preparation rend l'antimoine plus veneneux.

ORTH. Vous dites vray, Iatrophile, il est pour constant que l'eau royale, qui est ainsi desguisée sous ce beau nom, la plus violente de toutes les eaux fortes, laisse tousiours en la matiere qu'elle a calciné vne ardeur extreme & impression maligne, qui ne se peut corriger & esteindre par quelque lotion ou fixation que ce soit; comme nous disions ce matin suiuant les sentimens de Seuerin le Danois: nos cauterés d'argent en seruiront pareillement de témoignage.

PHIL. Mais pource que cette calcination d'antimoine n'est pas pour l'ordinaire en vsage; laissons là ie vous prie, Orthodoxe, & parlons de celle qui se fait par la distillation, de laquelle ils se seruent maintenant pour preparer la poudre emetique.

ORTH. Ils prennent, Philalethe, parties égales d'antimoine & de mercure sublimé sans arsenic, les mettent en poudre & distillent au feu de sable pour en tirer vne liqueur gommeuse, laquelle Basile Valentin distille par trois fois, & la circule avec l'esprit de vin pour s'en servir seulement aux vlcères malins; mais aujourdhuy on s'est bien hazardé dauantage, ils la precipitent en l'eau pour la conuertir en poudre blanche, qu'ils appellent la poudre emetique, ou mercure de vie, ou poudre d'algeroth; du nom d'Algerothus Medecin de Veronne qui le premier la mit en credit. Quelquesfois ils la fixent avec l'esprit de nitre pretendans en faire l'antimoine diaphoretique, qu'ils appellent bezoar mineral.

LATR. Il nous faut, Orthodoxe, examiner de plus près vne telle preparation, laquelle nous donne cette fameuse poudre que nous pouuons à bon droit appeller l'idole des Chymistes. C'est ce catholicon mineral qu'ils disent propre à toutes sortes de maladies: ce remede merueilleux & le *veni mecum* dont la pluspart de ces grands & fameux Medecins du temps remplissent leurs poches, & leurs boites à plusieurs ressorts, croyans que c'est assez pour l'entiere reputation d'un sçauant Medecin que

Sf iij

d'en estre fourny & la debiter à tous propos.

PHIL. Ils vantent par tout, Iatrophile, ses vertus admirables, & dans les maladies les plus desesperées y trouuent tousiours de nouvelles esperances. C'est ainsi qu'ils se donnent le credit aux mespris de ceux qui font conscience d'acquérir de la reputation par des moyens si iniustes. Voyons donc, Orthodoxe, & pesons soigneusement les excez de son venin.

ORTH. Il ne me sera pas difficile de vous satisfaire, Philalethe, cette poudre est composée de deux venins tres-puissans, de sublimé corrosif & de regule d'antimoine. Le premier est de soy vn des plus violens poisons, il vlcere la langue, la gorge, l'estomach, & apporte vne grande oppression à la poiètrine avec difficulté de respirer, & enfin cause vne mort d'autant plus cruelle, qu'elle se trouue accompagnée de douleurs continuës & insupportables: le regule d'antimoine n'est pas moins veneneux, ainsi que nous auons desia dit; que nous reste-il donc plus sinon de conclure, que cette poudre emetique estant composée de deux tels venins, doit sans doute retenir leur nature. On pourroit adiouster dauantage qu'ils ne se donnent pas tousiours la peine de preparer leur sublimé, & que le plus souuent celuy qu'ils acheptent est mes-

langé d'arsenic. Voyez, ie vous prie, qu'elle assurance on peut auoir à ce secret de leur preparation, qu'ils ne manquent de vanter pour leur estre particuliere.

IATR. Vostre conclusion, Orthodoxe, à beaucoup d'apparence de verité. Je ny scaurois pourtant adiouster foy si à la legere, quelques operations que la Chymie a descouuert me retiennent encore suspends; ne voyons nous pas que des venins meslez ensemble perdent leur malignité, & deuiennent salutaires.

PHIL. Nous es prouuons cela, Orthodoxe, en la preparation du tartre vitriolé, y a-il rien de plus corrosif que l'huile de vitriol, de plus acré & mordicant que le sel fixe de tartre fondu à l'humidité, qu'ils appellent assez improprement huile: neantmoins ces deux liqueurs meslées ensemble se coagulent en vne substance blanche qu'ils nomment tartre vitriolé; qui n'a rien de venin, ains est vn remede assez doux, duquel ils se seruent pour preparer les humeurs à la purgation. C'est pourquoy, vû que la seule mixtion fait ces changemens si admirables, nous pourrions bien dire qu'il en est de mesme de ces deux venins, & que de leur mellange on peut faire vn bon remede. Qui ne scait que le sublimé corrosif, sublimé pour la seconde fois

avec le mercure bien préparé, deuient doux & quitte sa malice.

ORTH. Il est certain, Philalethe, que la mixtion des substances produit souuentefois des effets bien esloignez de leurs vertus particulieres. Hippocrate nous l'enseigne (comme nous auons desia remarqué au liure de la vieille medecine) quand il dit que l'amer, le salé, le doux, l'insipide, l'aspre, l'acide, & quantité d'autres substances, se rencontrent en l'homme, lesquelles estans meslées ensemble ne tombent point sous les sens, & n'apportent aucun dommage: que si quelqu'une vient à se separer des autres, elle se donne incontinent à connoistre par le mal qu'elle fait. C'est ainsi que l'art se réglant sur la nature, sçait faire d'estranges merueilles par le moyen de la mixtion, & tirer du bien des choses les plus mal-faisantes. Mais ie vous puis assureur qu'il n'en va pas de mesme en la preparation de la poudre emetique, dans laquelle le mercure ne demeurant point meslé avec l'antimoine, ne peut par consequent adoucir sa malice.

IATR. Obligez-nous, Orthodoxe, de nous descouuoir le secret de cette preparation.

ORTH. Ie le feray d'autant plus volontiers, &atrophile, que sans le sçauoir on ne peut iuger
au

au vray des vertus & proprietéz de la poudre emetique. Pour venir à bout de cette preparation, il faut auoir du sublimé corrosif qui se fait de mercure purgé de sa noirceur & meslé avec le sel commun nitre, & vitriol preparez selon l'art: le tout estant par apres mis en vn matras & enfeuely dans le sable, on luy donne le feu par degrez qui esleue les esprits des sels, & exhale le mercure en vapeur; & quoy que ces esprits soient de substance tres-subtile, & capable de fondre les metaux les plus solides: ils ont neantmoins la vertu de coaguler & fixer le mercure en vne substance blanche, solide, pesante & crystalline, qu'ils appellent sublimé corrosif.

PHIL. Je suis tout surpris d'estonnement, Orthodoxe, de voir des effets si differens d'une mesme chose, & que les esprits des sels acres & corrosifs puissent coaguler en vn corps massif le mercure reduit en vapeur, & dissoudre en eau les metaux si solides.

ORTH. Vostre estonnement n'est pas sans raison, Philalthe, quant à moy i'aduouë mon ignorance, & quelque peine que ie me fois donné, ie n'ay encore pû comprendre la cause de ces effets si contraires; & i'auray grande obligation à celuy qui m'en voudra instruire. I'ay bien appris de Paracelse en son chapitre neufiesme des

T t

maladies tartareuses, que l'esprit du sel est le prince & le maistre de la coagulation, & qu'il coagule en son propre corps chaque substance spiritualisée & reduite en atomes, & met en poudre, ou fond en eau les mixtes les plus solides; leur laissant toutesfois la faculté de retourner en leur nature, mais cela ne me contente pas; qu'il nous suffise donc de dire avec Paracelse que l'ouurier de ces merueilles est tout spirituel & inuisible, & partant qu'il se cache de nous quand ils s'occupe à ses operations.

IATR. Ces effets du tout admirables, Orthodoxe, m'auoient esté cachez iusques à cette heure, & ie confesse que les anciens n'ont iamais rien reconnu de pareil. C'est pourquoy il nous faut aduoüer librement que nous sommes pour cet esgard beaucoup redevables à la Chymie par le moyen de laquelle on a descouuert ces secrets de la nature.

PHIL. En contre-eschange, Iatrophile, nous ne pouuons assez nous plaindre des Chymistes de ce temps, lesquels n'ayans penetré ces secrets, & s'estans contentez de faire à la haste quelque cours de chymie chez vn Beguin, vn de Claues, ou quelque autre de mesme estoffe, demeurent toute leur vie enclauéz & embeguinez des opinions erronees de ces docteurs à la douzaine; &

sans regarder de plus près à la nature de l'antimoine, s'estudient seulement par toutes sortes d'artifices à gagner l'opinion d'une haute suffisance, & science de pratique, pour de leur seule autorité donner cours à ce malheureux poison.

ORTH. Je vous veux d'abondant, Philalæthe, faire connoître vne autre merueille de la nature dans la suite de la preparation de la poudre emetique, qui est qu'après que l'antimoine & le sublimé ont esté suffisamment eschauffez, les esprits des sels quittent le mercure qu'ils auoient sublimé pour s'attacher au regule d'antimoine: ils fondent après ce regule en vne liqueur gommeuse, qu'ils appellent le beurre d'antimoine; lequel estant precipité dans l'eau se change en poudre tres-blanche, qu'ils lauent iusques à ce qu'ils l'ayent trouuée exempte d'acrimonie, & pour lors vous auez la poudre emetique.

PHIL. l'ay appris, Orthodoxe, que les plus rafinez d'entre eux passent plus outre, & pour vn grand secret de la bonne preparation distillent quatre ou cinq fois leur beurre d'antimoine, & broyent long temps avec le sel sa poudre, taschans par ce moyen à luy oster la violence de sa vertu vomitiue. Mais quelque trauail qu'ils

se donnent, quelque soin qu'ils prennent, il leur est entieremēt impossible de l'exempter de cette acrimonie veneneuse, s'ils ne fixent ces esprits malins par l'esprit du nitre, & qu'ils ne la changent en antimoine diaphoretique. Par ainsi ceux à qui ils le donnent souffrent les accidens pareils à ceux qui ont aualé du poison, si ce n'est que par hazard la force & violence de son venir soit emouffée, par la quantité des excremens amassez en l'estomach & intestins; ausquels neantmoins il ne laisse d'empraindre les marques de sa malice. La raison est que cette calcination d'antimoine est pareille à celle qu'on fait à l'eau forte, les esprits des sels qui fondent en beurre le regule d'antimoine estans les mesmes qui composent l'eau forte: d'où ie concluds necessairement que tant s'en faut que l'antimoine puisse par cette bonne preparation, qu'ils vantent tant, de poser sa malice; qu'au contraire il en acquiert vne nouvelle par les esprits des sels acres & corrosifs: & nous auons desia monstré suiuant l'authorité de Paracelse & Seuerin le Danois, que la vertu corrosiue qui reste aux medicamens calcinez par l'eau forte, ne peut iamais estre ostée quelque lotion qu'on leur donne, si on ne les resuscite, comme ils disent, les faisant retourner en leur nature metallique.

ORTH. Bien que i'encherisse sur vous, Philalethe, ie croy que vous n'en ferez fasché, en disant bien plus, que cette preparation ne despoüille pas entieremēt l'antimoine de son soulfhre arsenical: vous le sentirez en le brullant à l'odeur puante & infecte qu'il exhalera, & par cette espreuue connoistrez qu'il reste tousiours en la poudre emetique (sa bonne preparation estant acheuée) deux parties de soulfhre impur & arsenical, lequel est vn tres-mortel poison, & vne partie de regule calciné par les esprits des fels corrosifs; qui par necessité y demeurent pour le maintenir en poudre, autrement il reprendroit sa nature premiere. C'est pourquoy Seuerin le Danois a eu grande raison, au chapitre quinziesme de son idée de la medecine philosophique, de condamner le verre d'antimoine, & toutes sortes de preparations qui luy laissent la faculté vomitiue & purgatiue: faisant estat seulement de celles qui le rendent sudorifique. Claude Dariot excellent Medecin à Beaune, & grandement versé en l'vne & l'autre medecine, en a eu de pareils sentimens au chapitre vingt-vniesme de son traicté de la preparation des medicamens.

IATR. Vous nous feriez vn singulier plaisir, Orthodoxe, de nous faire part de ce qu'il en dit;

T t iij

ie ne le recuserois point pour iuge & arbitre de ce differend, vû qu'il a esté aussi entendu en la doctrine de Paracelse, & curieux des preparacions chymiques, que iudicieux à s'en seruir.

ORTH. Vous ne vous adressez pas mal, Iatrophile, Dariot avec le talent qu'il auoit estoit sans passion pour l'un & pour l'autre party, & s'estudioit particulierement à faire le triage de ce qui se pouuoit rencontrer de bon dans la doctrine de Paracelse, & qui pût estre conforme aux maximes de la bonne & ancienne medecine. Il dit donc en ce lieu apres Paracelse, que ceux qui ont traicté la plus secrette philosophie qu'ils appellent adepte ou acquise, & qui ont esté nommez alchymistes, ayans connu l'integrité & la puissance de l'antimoine qui s'est toujours conseruée entiere à l'encontre de l'iniure des temps, & qu'il a cette propriété de repurger l'or de toutes ses impuretez, ont recherché curieusement le moyen de retirer & separer de son corps sa vertu & teinture, pour l'opinion qu'ils auoient que comme il se preserue luy-mesme, & repurge l'or, qu'aussi sa teinture bien preparée pourroit repurger le corps de l'homme & le rendre en parfaite santé; car ils faisoient comparaison de l'or au corps de l'homme: enfin ils ont tant trauaillé qu'ils en ont tiré vne rougeur

douce, qu'ils ont grandement loüée & estimée, principalement pour la guerison des vlceres malins. Mais Paracelse ne se contentant pas de cette rougeur separée de son corps seulement pulverisé sans aucun autre apprest, reduit premierement l'antimoine en vne poudre volatile & permeable, puis il fixe & arreste par le feu ses esprits veneneux & en tire la teinture, dont il fait grand estat pour purger & nettoyer nos corps des impuretez dont ils sont remplis, par les sueurs & insensible transpiration : car si l'antimoine n'est fixé de cette façon, il est à craindre que ses vapeurs malignes & arsenicales estant excitées par la chaleur de l'estomach, ne suffoquent le cœur, comme font celles qui s'esleuent du sublimé. *Notez.* La raison est que l'antimoine est composé de soulfhre crud & d'argent vif, non sans quelque partie de realgar ; toutes lesquelles substances sont tres-malignes : c'est pourquoy si l'antimoine n'en est despoüillé par la preparation, il produit de tres-mauvais effets & tuë assez souuent le malade durant l'operation du remede. Et si apparemment on s'en trouue bien, comme quand le malade fort & robuste a eu assez de vigueur pour se descharger de ce venin, & par hazard aussi des mauuaises humeurs dont il estoit surchargé, toutesfois il laisse vn mal qui

ne se connoist du premier iour ny soudainement, parce que les vns le sentent tost, les autres tard: quelques-vns mesmes ont eu l'estomach vlcéré & gasté de sorte que bien-tost apres ils en sont morts, sans auoir pû estre secourus par quelque moyen que ce fust: les autres ont porté le mal plus longuement. Mais enfin parce que le foye & l'estomach auoient esté debilitéz, ils ont si mal fait leur deuoir qu'au lieu de bon sang il s'en est engendré de mauuais & crud, qui les a fait tomber dans la mauuaise habitude, & enfin passer de cette vie avec leurs peres. Et pource il conclud que ce discours doit seruir d'aduertissement à ceux qui en vsent, afin qu'ils ne pratiquent ce remede que tres-sobrement, mais plustost point du tout, si ce n'est de celuy qui guerit sans faire aucune violence à la nature.

PHIL. I'admire vostre memoire en vostre aage, Orthodoxe, peut s'en faut que vous ne nous ayez cité ce chapitre mot à mot, auquel toutesfois ie vous diray qu'il ne fait mention que du verre d'antimoine & non du saffran des metaux, & de la poudre emetique. Il est pour constant que l'antimoine reduit en verre est tres-veneneux, tant pour les qualitez malignes qu'il a de foy (comme il sera aisé de reconnoistre

stre

stre par sa preparation) qu'à cause qu'il se fait à feu violent; lequel augmente beaucoup sa malice. Mais il n'en est pas de mesme de l'antimoine préparé par vn feu moderé, ou legerement calciné en saffran des metaux.

ORTH. Vostre obiection seroit fort considerable, Philalethe, & capable de nous arrester, n'estoit que cette poudre & saffran des metaux est vn verre d'antimoine desguisé, se changeant derechef sans beaucoup de peine en iceluy, au rapport d'Hartmannus, & partant l'vn & l'autre en recele la malice qu'à tort plusieurs attribuent à la violence du feu, & non aux principes qui les composent. Vous sçaurez que la vitrification n'exhalte pas tousiours les vertus de la matiere; nos desbauchez maschent & aualent le verre commun par diuertissement sans en recevoir aucune incommodité, au contraire comme nous disions ce matin la cendre qui se tourne en verre perd son acrimonie & deuiet insipide.

IATR. Je vous accorde, Orthodoxe, que la seule violence du feu n'augmente pas la malice de l'antimoine conuerty en verre; mais que direz vous du borax qu'on employe à cette vitrification? ne croyez vous pas que ce mineral extrêmement chaud & d'vne faculté corrosiue puisse l'accroistre.

Vu

ORTH. Quelques Chymistes, Iatrophile, fort ignorans en la preparation de leurs remedes se sont autresfois imaginé que le verre d'antimoine ne se pouuoit faire si on ny adioustoit du borax, du depuis ils ont reconnu que la simple chaux ou cendre se conuertissoit facilement en verre sans aucun meslange, & c'est de la sorte qu'ils le preparent maintenant; c'est pourquoy vostre obiection n'est pas receuable.

PHIL. Vous nous avez n'agueres remarqué, Orthodoxe, que cette chaux d'antimoine n'estoit purgatiue ny vomitiue, & toutesfois vous dites qu'elle deuiet vn puissant vomitif par la vitrification; d'où i'ay raison d'inferer que la violence du feu luy donne cette qualité.

ORTH. Pardonnez-moy, Philalathe, vous vous trompez, ces changemens despendent de la nature de l'antimoine, lequel ainsi qu'un Prothée acquiert selon ses diuerses preparations des vertus differentes sans perdre sa qualité maligne; si ce n'est quand on en tire la teinture: & partât, lors qu'il est preparé en chaux ne pensez pas que ces esprits malins soient dissipez par le feu, ils ne sont que fixez; & quand cette chaux fera conuertie en verre, vous les verrez resusciter avec de nouvelles forces & causer des effets bien tragiques, dont la poudre emetique est aussi coupable.

IATR. Aduoions, Philaethe, que les vertus de ce mineral sont prodigieuses, & que ces changemens deuiennent bien estranges par l'artifice de telles preparations: nonobstant tout cela, i'estimerois qu'un prudent Medecin s'en pourroit seruir à la rencontre, & en esperer un bon succez, & pour ce sujet le iugement que vous en faites me semble par trop seuer; celuy de Guinterus Andernacus, qui fut un des plus habiles & experimentez medecins de son temps, a plus de moderation, & si i'ose dire de iustice: il nous dit, que celuy qui a assez de force pour supporter sa violence, & la nature tellement vigoureuse qu'elle le puisse entierement mettre hors, & se deffaire d'un si mauuais hoste, par cet effet il se purgera en sorte qu'il demeurera sain pour long-temps.

ORTH. Nostre deuoir est, Iatrophile, de guerir avec assurance, ce qui nous doit faire apprehender l'usage des medicamés veneneux: qui guerit de cette sorte guerit par hazard, & ne doit rien au Medecin ny a ses remedes, ains seulement à la bonté de sa nature; laquelle nonobstant l'ignorance & temerité de l'un, & la malice de l'autre, se deffait heureusement en mesme temps de ce venin & des humeurs malignes qui l'accabloient: & partant ie concluray avec Da-

V u ij

rior, que l'antimoine préparé de cette façon, pour ses qualitez veneneuses qui irritent la nature & le plus souuent la ruinent, est tousiours à craindre; & qu'il se faut deffier de luy, qui a coustume d'operer comme le malin esprit qui fait bien quelquefois, quoy qu'à regret, n'ayant autre dessein que de mal faire.

¶ IATR. Partant, Orthodoxe, ceux là ne rencontrent point mal qui le comparent au lyon, lequel n'ayant pû oublier son naturel farouche deuore enfin son maistre. C'est ainsi que tost ou tard l'antimoine nous paye, & lors que plus on s'y fie qu'il iouë ses plus mauuais tours. Quoy que toutes ces considerations n'ayent pas retenu ny empesché Paulmier Medecin de nostre compagnie de prescher ses loüanges au chapitre vingt-vniésme de son petit liure qu'il a intitulé la pierre philosophique des dogmatiques, où il soustient qu'on peut employer l'antimoine préparé à plusieurs differens vsages, & en attendre vn heureux succez dans les maladies les plus difficiles; soit qu'on l'ait conuertty en verre, ou distillé en poudre emetique, ou sublimé en fleurs circulées avec l'esprit de vin & de miel, ou enfin fixé avec l'or & rendu par ce moyen diaphoretique. Il passe outre & se mettait à l'abry de Martin Ruland & d'Alexandre Suctenius,

nous aduance que l'antimoine ne doit estre reputé venin, ny pour sa nature, ny pour sa preparation, & que les malheurs qui le suivent viennent de l'imprudence de ceux qui l'ordonnent ayans manqué à sa dose, à preparer le corps & les humeurs, ou d'examiner la force du malade & meller prudemment d'autres remedes propres à adoucir sa malice.

ORTH. A quoy pensez vous, Iatrophile, de mettre en auant le iugement de Paulmier, on ne le peut receuoir pour iuge competant en cette cause, puis qu'il refuse d'oïyr les raisons qu'en ont donné les plus habiles en ce mestier, pour s'arrester à l'authorité d'un ie ne scay quel Martin Ruland, & d'un Alexandre Suctenius : il nous faut payer de meilleure monnoye. Quant à moy ie les trouue assez condamnez par la bouche de leurs maistres, par l'examen de ses principes dont la chymie nous a donné la connoissance, & par tant d'experiences malheureuses.

PHIL. Cet homme, Orthodoxe, estoit entré en vne telle opinion de soy-mesme, qu'il s'ahourta malheureusement à soustenir avec opiniastreté & un caprice sans raison, les plus estranges refueries de la chymie ; & entre autres osa luy seul auancer le premier que l'antimoine n'auoit rien de veneneux, & que les mauuais effets

qui arriuoient apres en auoir pris ne luy deuoient pas estre imputez, ains à la violence de la maladie. Bien plus il se monstra si temeraire & extrauagāt que d'escire, qu'il ne peut causer de plus mauuais effets que la casse & nos autres remedes; lesquels tous benins qu'ils soient nous sont contraires si on les donne mal à propos, ou en trop grande quantité: ce qui obligea nostre Compagnie à le chasser honteusement n'ayant voulu venir à resipiscence de ses erreurs, qui luy cousterent enfin la vie, estant mort subitement par la fumée de ces remedes innocens qu'il preparoit; ainsi *fumo perit qui fumum vendiderat*, celuy qui vendoit la fumée, perit par la fumée.

I A T R. Ceux qui se seruent auioird'huy de ce malheureux remede, Orthodoxe, ont bien sceu faire leur profit des instructions que Paulmier leur donne pour couvrir sa malice; & quoy que les malades expirent & meurent tous les iours deuant leurs yeux, & durant les violences de son operation, ils se mettent aussi-tost à couuert de la calomnie, accusant les excez de la maladie, & le deffaut de la nature qui n'a pû attendre le bon-heur qu'ils se promettoient en hazardant ce remede. C'est lors que pour estouffer tout le bruit que pourroient faire leurs mau-

uais coups, ils prescheront les miracles qu'ils ont fait avec l'antimoine en semblables maladies; dont mesme ils tiennent registre & fournissent les memoires à tous venans, afin de leur faire perdre la mauuaise opinion qu'ils auroient de leur remede, & que les plus timides aualent désormais plus hardiment ce breuuage empoisonné.

ORTH. Il semble, Iatrophile, que vous ayez esté esléué parmy eux à vous entendre parler des mysteres de leur cabale, mais bien que ce que vous en dites soit veritable, ie trouue que vous allez contre la charité chrestienne qui nous commande de cacher les fautes de nostre prochain.

PHIL. Pardonnez-moy, Orthodoxe, ce deuoir d'un chrestien ne peut ny doit fermer la bouche à ces veritez. Elles sont trop preiudicia-bles à vn chacun, & les preuues trop publiques pour les taire: tant s'en faut que i'en fisse conscience, que ie souhaitterois plustost d'auoir tout le monde pour tesmoin de ce que nous disons, & de donner à connoistre cet abus à vn chacun. Mais quoy il reste encore à quelques-uns d'entre-eux vne porte de derriere, lesquels estans enfin contraints de ceder à la force de ces raisons que vous auez estallé, & d'aduoüer le

venin de l'antimoine, taschent d'en eluder la condamnation en disant qu'on peut luy oster sa malice par le meffange de nos remedes plus benins.

ORTH. C'est de cette façon qu'ils en vsent, Philalethe, en mefflant le vin emetique avec le fyrop violat, à dessein d'adoucir par sa vertu lenitiue l'acrimonie de ses esprits corrosifs. Ils voyent toutesfois par les testamens de mort que la malice de son venin ne peut estre surmontée par ce meffange.

IATR. Peut-estre que ceux là rencontreront mieux, Orthodoxe, lesquels par vne tacite confession le croyans venin & craignans d'estre repris comme empoisonneurs, l'affaisonnent de theriaque pour estre le plus fameux des antidotes & alexiteres, capable de surmonter toutes sortes de poisons: ils pensent par ce moyen estre plus assurez de leur baston, & pource ne feindront de promettre aux malades de les guerir sur l'heure malgré la fiebure continuë.

ORTH. Voila vne iolie & iudicieuse inuention de meffange, Iatrophile, qui ne peut venir que d'vne teste bien mal tymbree: qu'il y a peu de raison en vn tel meffange: ils donnent le vin emetique pour vomir, & mefflent la theriaque qui empesche & retarde le vomissement. Ignorant-ils

rét. ils qu'il se doit faire sans peine, & durer peu, crainte que sa longueur & violence n'apporte les accidens que nous disions en nostre premier entretien luy estre si familiers. C'est donc bien manquer de iugement que d'y meller la theriaque qui l'empesche & entretient long-temps en sa violence: ioint que par l'excez de sa chaleur elle sert d'aiguillon à la malice du vin emetique, dont elle laisse vne telle impression en l'estomach, qu'à grande peine on la peut vaincre, ainsi que le pourroient dire ceux qui ont esté si malheureux que d'esprouuer ce meslange. Leur procedé enfin iustifie assez la qualité de ce poison dont la vertu vomitiue despend des esprits arsenicaux, acres, corrosifs, & de la nature du feu: puis qu'ils ne l'ont pas plustost donné qu'ils trauaillent à force de bouillons gras d'empescher les sinistres effets de sa malice, comme s'ils auoient fait aualer de l'arsenic au malade.

PHIL. Cette excellente mixtion, Orthodoxe, n'est pas d'aujourd'huy sortie de leur boutique. Ce fameux & signalé Chymiste Crolius leur auoit asseurement declaré ce secret en la composition de son electuaire, qu'il vante estre vn singulier remede pour les fiebures longues & opiniastres, dans lequel avec le verre d'antimoine préparé à sa mode il adioustoit la theria-

que, le mastic, l'escorce d'orenge, corail rouge préparé, cloux de girofles, noix de muscade, semence de fenouil, & coriandre, le tout incorporé dans la gelée de coings.

ORTHO. Je pardonne volontiers, Philaethe, à cet Allemand qui n'auoit pratiqué la medecine si ce n'est à la mode des empiriques, encores il a eu cela de bon qu'il visoit par ce meslange à munir les parties nobles contre les atteintes de son antimoine. Mais ie ne puis souffrir en ceux qui ont eu le bon-heur d'estre mieux instruits vne ignorance si grossiere, & que par vne sorte vanterie ils osent le traduire pour vn merueilleux secret, & le pretieux fruit du trauail de plusieurs années.

IATR. Je n'ay iamais sceu, Orthodoxe, non plus que vous gouster ce meslange du vin emetique avec la theriaque, i'aurois plus d'inclination pour ceux qui l'adioustent à vne ptisane laxatiue préparée seulement avec le sené. On nous dit qu'estant ainsi meslé & dozé de deux onces sur vne pinte, il deuiet vn singulier remede epiceraftique nullement vomitif, & qui exalte la vertu purgatiue du sené sans en augmenter sa chaleur; faisant ainsi de puissantes euacuations par bas, dont le principe despend au sentiment des Chymistes d'vn certain esprit

renfermé dans le purgatif, lequel irritant la faculté expultrice, & se meslant avec ses esprits qu'elle employe à cet office, les met en trouble & agite violemment pour son acrimonie. D'où vient que la nature ainsi fortement irritée, & voulant se liberer de l'excez de leurs violences, par vn mesme effort se desgage des impuretez qui rendoient les maladies opiniastrés & rebelles. C'est ainsi, disent-ils, qu'il faut venir à bout des siebures aiguës & malignes, & que les longues s'abregent qui ne pouuoient guerir par nos remedes ordinaires, trop foibles pour demesler vne si longue fusée.

ORTH. Si vous pensez par ce moyen, Iatrophile, esteindre & estouffer la faculté vomitiue de l'antimoine vous estes bien esloigné de vos pretensions. Ce mineral reuiet tousiours à son naturel & ne peut en cette façon s'appriuoiser. Si vous ne rencontrez par hazard cette ptisane vomitiue en quelques-vns, vous en verrez plusieurs autres qui en porteront la peine. Je suis tesmoin qu'vn seul verre de ptisane laxatiue dont la pinte ne contenoit que deux onces de vin emetique, causa des vomissemés si estranges que le malade pour robuste qu'il fust s'en estonna tellement qu'il ne voulut courir le hazard d'vn second verre, son Medecin ayant resolu

X x ij

de luy faire vuidier à diuerfes fois la pinte entiere.

PHIL. Nous ne pouuons, Orthodoxe, nier ces experiences, & si nous examinons la nature du fené il y a bien de l'apparence de croire qu'il ne peut effacer cette qualité vomitiue de l'antimoine. Et certes on pourroit mieux à propos esperer ce bien de la mouëlle de casse dissoulte en cette ptifane, chacun sçait qu'elle est de tout l'estenduë de sa nature entierement contraire aux esprits veneneux, acres & corrosifs qui conseruent à l'antimoine sa vertu vomitiue, & de vray sur ces esperances on donne maintenant la reputation à cette ptifane laxatiue d'antimoine, mesme en toutes sortes de maladies lors que l'vsage de la purgation & non du vomitif est necessaire.

ORTH. C'est là, Philalethe, la derniere inuention de ceux qui ont voulu donner credit à l'antimoine, lesquels ayans vû plusieurs fois les malheureux effets de la poudre, ou du vin emerique donnez à part, ont creu l'appriuoiser en compagnie: tantost l'adioustant à leurs extraits purgatifs, tantost meslât ce vin au fyrop violat ou à la ptifanne laxatiue du fené. Mais enfin se voyâs au bout de leur industrie, & si honteusement descheus des folles esperances dont ils nourrif-

soient les pauvres languissans, ont pour dernier ressort employé la casse en le donnât ainsi mixtionné es plus faciles maladies, qui ne demandoient qu'à guerir par les voyes ordinaires. A dessein de le faire goulter petit à petit par quelque heureux ou plustost hazardeux apprentissage à ceux mesmes qui s'en deffient.

IATR. Ils se trauaillent bien, Orthodoxe, à lauer vn more, comme l'on dit en commun proverbe. He Dieu qu'ils ont de peine à le trauestir de peur qu'on ne le connoisse ! mais tout desguisé qu'il soit il se descouure luy-mesme le plus souuent, & signale sa malice par les vomissements, conuulsions, estouffemens, & autres accidens funestes.

ORTH. Cela est vray, Iatrophile, & quand mesme on leur accorderoit que l'antimoine ainsi meslé auroit perdu sa faculté vomitiue, & seroit seulement demeuré purgatif, ils ne le pourroient pour ce purger du soupçon qu'il restast encores veneneux ; puisque sa vertu purgatiue vient de son venin comme les Chymistes tesmoignent, & par consequent il se trouuera tousiours de cette nature iusque à ce que la preparation ait entierement fixé, ou plustost dissipé ces esprits malins : mais en cet estat il n'est plus purgatif ny vomitif, ains seulement

diaphoretique si nous les voulons croire.

PHIL. Il y auroit encore lieu de remedier à sa malice, Orthodoxe, en le meslant en petite quantité, ainsi on n'auroit fuiet de craindre ces mauuais accidens dont vous nous effrayez : par ce moyen il seconderoit, voire mesme aduancerait l'effet des autres purgatifs trop lents en leurs operations, cet esprit antimonial pour malin qu'il fust pourroit-il nuire en si petite doze, mesme estant meslé d'un correctif si conuenable & familier ?

ORTH. C'est par là, Philalethe, que ceux qui donnent impunement l'antimoine se pensent eschapper, & mettant à couuert leur temerité, autoriser de plus en plus ce mauuais vsage ; mais puisque les plus sçauans de leur secte, que la plus curieuse recherche de la nature de ce mineral a rendu plus iudicieux en son vsage, ont reconnu tousiours en l'antimoine, quoy que bien preparé, vn esprit arsenical & mercurial crud & indigeste ; il faut à son esgard qu'ils le condamnent eux-mesmes, comme nous estant contraire de toute la substance, & de mesme nature que les venins les plus presens. Qu'ils apprennent aussi de Galien au liure cinquième des facultez des medicamens simples chapitre dix-neufième, que telles sortes de venins ne peu-

uent oublier leur malice par le mélange. Il y a des choses, dit-il, qui nous sont contraires de toute leur substance, & pource encore qu'on en prenne tres-peu ils nuisent entierement, comme la feuchere de chefne, les chenilles de pin, le thapsia, le solanum furieux, quelques champignons, la salive & le fiel des bestes veneneuses: car toutes ces choses sont veneneuses de toute l'estenduë de leur nature & non pas par la seule quantité; c'est pourquoy il n'entre rien de tout cela dans les antidotes & alexiteres. Pleust à Dieu que tels Medecins fussent venus à cette eschole, ils ne feroient pas tant de pas de clerc comme ils font tous les iours.

IATR. Pour moy, Orthodoxe, ie gouste avec vn singulier plaisir vos sentimens, qui me feront deormais autant d'oracles des plus belles & necessaires veritez en ce temps où nous sommes: nos ennemis pourtant sont encore debout & ne mettent bas les armes, ils se retranchent & ne gardans aucun respect pour leurs maistres ont assez de front pour les desdire, & nier hardiment que ces esprits acres, corrosifs, arsenicaux, mercuriaux & de la nature du feu, qu'ils ont dit tant de fois se rencontrer en l'antimoine sont entierement imaginaires; ils en appellent au gouft, disans que la langue le iuge

Ἔτινα ὅτι λαις
παῖς νοσῶν ἔ-
στιν ἡμῶν ἐναρ-
τία, ὅτι τὸ το
καὶ ἐλάχιστα
λαφροῦ ἑλά-
πτοι παῖδας,
οἷοι, ἢ τε δρῶ-
πτερας ἔῃ
πιποικισμένη,
καὶ ἡ θάψια,
ἔῃ τὸ τρυχίον
Ἰμακίον καὶ
ὕδρα γυροῦ,
ἢ οἷοι τε τῆμι-
κίποι καὶ τὸ
σταλον, ἔῃ χο-
λαι ὅτι ἰσθ-
λαί ζαῖον. πᾶ-
ρὰ ὅτι αὐτὰ
πάντα τῶ
γίει διυλίσ-
σεια καθεῖση-
ται ἢ τῶ πο-
σῶ. καὶ ὅτι
ἐν τῶ ὄντι ἔξ
αὐτῶν πᾶς
ἀλλεξίτητος
ἀντιδότης
ἰμεράμεται.

insipide, & n'en a iamais ressenty aucune chaleur ou acrimonie, & partant que ce dire vient de l'artifice de leurs ennemis qui pensent par là combattre les sens, descrier leurs experiences, & decrediter les secrets merueilleux de leurs preparations & meslanges.

ORTH. Cette obiection, Iatrophile, est de prime abord bien plausible & populaire, c'est pourquoy ie ne m'estonne pas si ceux qui ne sont entrez bien auant dans la connoissance de la vertu de l'antimoine, apres en auoir seulement gousté estans ainsi preoccupez par les sens iugent en sa faueur : mesme ayans retenu des Chymistes que le propre des medicamens corrosifs est d'exciter vne douleur sensible. Il faut bien penetrer plus auant, Iatrophile, pour en iuger à fond, & ne se laisser emporter si precipitamment à cette premiere connoissance, tous les mauuais effets ne sont pas tousiours sensibles. Galien nous apprend au chapitre quinzieme du liure cinquiesme des medicamens simples, la difference qu'il y a entre les medicamens escharotiques ou faisans crouste, & les septiques ou pourrissans. Ceux-là, dit-il, possèdent^h en vne substance terrestre vne chaleur vehemente, & pource ils brulent & fondent à la façon du feu, font escharre ainsi que les cauterés avec douleur

h ἢ δὲ μὲν
 ἴσχυρά μὲν
 οὐ, ἀλλὰ ἐν
 παχυμενῇ
 πύσσει δόσι-
 σι ἔν, σφο-
 δερῶ μὲν ὕ-

violente pareille à celle que causeroit vn dard
 fiché dans vne partie charnuë: ceux-cy au con-
 traire, cachent vne vertu caustique plus mode-
 rée sous vne matiere subtile, & sont pour la
 pluspart du temps exempts de toute acrimo-
 nie; au moins'ils fondent nos chairs, c'est avec
 peu de douleur: car ce qui agit petit à petit &
 penetre aisement, fait son effet en cachette &
 insensiblement, l'excez du sentiment depen-
 dant des mouuemens subits, & de la violente
 penetration que souffrent les parties sensibles:
 c'est pour ce sujet que tels medicamens ne font
 point de crouste en la partie, quoy qu'ils y cau-
 sent la corruption sans aucun sentiment de
 douleur; tels sont l'orpiment, que les Grecs ap-
 pellent arsenic, la sandarache, la chryfocolle,
 la feuchere de chefne, les chenilles de pin, l'aco-
 nit, qui ont tous la vertu de fondre, liquefier &
 corrompre sans douleur les parties les plus ten-
 dres. Pensent-ils donc reconnoistre au gouft
 tout ce qu'il y a de vertus cachées dans les mix-
 tes, dont les vns pour l'excez des qualitez pre-
 mieres, ostent aux sens la liberté d'en iuger?
 C'est ainsi, au rapport de Dioscoride, qu'il est
 difficile de discerner les vertus de l'euphorbe
 par le gouft; le poison du^k pharicum ressemble
 au gouft le nard sauuage; celui du^l chameleon

ὑπάρχοντες
 ἢ καυστικῆ
 σπιδήσει τῶ
 πρὸ σώματι
 δίκην πυρρός,
 ἐλάττωσιν τὸ
 πλάσμα τῆς
 ἀπὸ τῆς κεν-
 τήρας ἐρ-
 γάζεται, &
 ἀπὸ αὐτοῦ ἀ-
 νιψίται, ἢ δὲ
 καυστικῶς τε
 αἰμα, καὶ μὴ
 αἰμα. (Φαρμάκων
 εἰς, ἢ ἀποσπῆ
 λεπτομερές,
 ἢ τι ποτα-
 πῶν ἀδιν-
 τῶν τὸ βιῶ-
 τῶν, ἢ μετ' ἰ-
 λήνης διήκει
 ἢ δὲ αἰμα τῶν
 ἰσθμῶν πρὸς
 σαρκῶν ἀπο-
 μορῶν. Ὁ γὰρ
 μήτ' ἀλλοιοῦ
 ἀθροῦσ ἀσ-
 περ τὰ σφό-
 δρα θερμά,
 μήτε μόλις
 διεξέρχεται
 κατὰ πῆρ τὰ
 παχυμερῆ
 λατ' ἀνίσταν
 ἔχει τὸ ὄνει-
 γμα. εἴ γὰρ τῶν
 ἀλλοιοῦσιν
 αἱ ἀσπῆρας
 μεταβολῆς
 μαλίστα αἰ-
 σθητικῆς ἢ τῆς
 διεξέρχεται αἱ
 βίαι. τὸ γὰρ
 παχυμερές
 καυστικῶς ἄσ-

Y y

πῶς ἐν ἐπιζή-
σῃ μορῇ σκῶ-
λοπος δίκλιω
ἐμπειρηθῆναι
ἀντὶ, ἀλλ'
ἀκῆτο μὲν ἐστ-
χαροπικόν
ἔστι δὲ τοῦ
ἔτι κερτυνοῖς
ὑπὲρ αὐτῶν
ὁ λόγος, ἐπὶ
ἐστὶν, ἔτι
ἐχάρατ' ἐργά-
ζεται ἢ κα-
λῶται σκῶλι-
κα. καθάπερ

noir a l'odeur & la faueur du basilic; les autres, comme sont tous les metaux, pour la solidité de leurs substances, ne permettent à leurs vertus cachées de se communiquer aux sens : en vn mot, il n'appartient pas aux sens de iuger de ce qui depend des proprietiez de toute la substance dans laquelle nous auons prouué suffisamment que le venin de l'antimoine estoit renfermé.

ἀροπικόν met il en suite ἢ Καυδία χαλκῆ ἢ χερσὶν ἑλκῶν δὲ τοῦ ἀντιμονίου ἢ αἰσθητικῶν
τῆκεν τε ἢ σωτήκειν ἀπειται ἢ μάστιγα τῆς μαλακῆς σαρκὸς ὀδύνη χαρῆς.
i Auliere; chapitre 96. δοσδοκίμαστος ἔστι ὁ τῆ γένεσι λαμβανόμενος.
K Chap. 19. des Alexiphar. φαρμάκον ἢ μὲν γένεσι πῶς καὶ τὰ μὲν ἀγρία εἶναι.
L Chap. 21. ἱξίας ἔστι ἢ ἐλόφονοι κελῶται ἐν τῷ πινεδαί, αἰὲν π ἀκίμορα κατὰ τὴν ἰσμήν, ἢ κατὰ τὴν γένεσι ἐμφανῆ.

IATR. Il faut de necessité, Orthodoxe, que ces gens-là soient ignorans ou meschans, ils ne peuuent esuiter ce premier tiltre, s'ils ne sçauent ce que vous nous remettez en memoire de la nature des medicamens septiques; que s'ils en ont la connoissance, ils sont bien meschans de trahir ainsi leur conscience en cachant vne verité si prejudiciable sous vne fausse apparence des sens; lesquels, comme vous dites fort bien, ne peuuent estre iuges competans, & connoistre d'une qualité maligne qui est entierement hors le ressort de leur iurisdiction.

PHIL. Je ne puis croire, Iatrophile, qu'ils ayent l'ame si noire, il vaut mieux les accuser

d'ignorance : mais quoy, ils font trop peu de cas de la bonne doctrine, pour se rendre aux sentimens de Galien; c'est pourquoy, Orthodoxe, nous vous prions, si vous auez lieu de les conuaincre par leur propre doctrine, de dresser vne information, & de prendre la deposition de leurs tefmoins.

ORTH. S'ils estoient dociles, Philalethe, ce feroit-là l'expedient pour les retirer de l'erreur, & leur faire enfin aduoüer cette verité. Paracelse au chap. 9. du second traité de la seconde partie de sa Chirurgie, apres auoir dit que les vlcères se faisoient par les sels corrosifs, à raison que suiuant ses maximes, il n'y a rien de corrosif qui ne soit de la nature du sel, remarque qu'il y a des vlcères sans douleur, qu'il appelle mortes : car encores que les sels qui les produisent soient de leur nature chauds & acres, leur chaleur se trouue souuentefois surmontée & vaincuë; ce qui se fait, dit-il, quand ils sont paruenus à vne extremité de malice, laquelle ils ne manifestent iamais que lors qu'ils veulent destruire & tuer. Leur action donc est mortelle & non pas vitale, & font sans sentiment ce qu'ils deuroient faire avec douleur; la cause de cela est que l'esprit de ces sels est pareil à celuy de ces animaux malins, qui couuent leur malice iusques au temps qu'ils

Y y ij

nous assaillent : ces vlcères , comme il philosophe , prennent leur origine de la mort & de ses actions , qui sont la putrefaction. Seuerin le Danois a fuiuy Paracelse au chap. II. de son Idée de la Medecine Philosophique , où il escrit , que tous les sels qui sont remplis d'esprits tres-aigus , & pource apportent vne douleur extreme , ne font pas touÿours vlcères ; & qu'il y en a vne telle malice , qu'ils vlcèrent sans douleur : & partant , dit-il , nous n'ignorons pas les vertus des septiques. Il adiousté , qu'encore que les tourmens de la nephretique , colique & goutte surpassent de bien loin les douleurs des vlcères , & tesmoignent par là qu'ils viennent de ces esprits tres-aigus , on ne trouue point neantmoins ce venin arsenical & septique si ennemy des chairs és semences de telles maladies.

I A T R. Je reconnois , Orthodoxe , que ces sentimens de Paracelse & de Seuerin le Danois , quoy que desguisez , ont esté empruntez de nostre Gallien : par ainsi ils nous accordent , qu'on ne peut pas tousiours iuger par les sens de la qualité des choses qui nous nuisent. Que ces mauuais escholiers donc se taisent , & ne nous viennent plus dire que l'antimoine ne cache rien de malicieux , puis que les sens ne le descouurent : ils auroient meilleure grace de suiure

leurs Maistres, & ne desdire pas Seucrin le Danois; lequel au chap. 15. de son Idée de la Medecine Philosophique, confesse ingenuëment, que l'antimoine, aussi bien que tous les autres mineraux, est vn venin, quoy que pour ce sujet l'vsage n'en doieue estre interdit, ains qu'il soit absolument necessaire és perilleuses maladies prouenuës des impuretez minerales: La raison qu'il apporte est, que les esprits de ce mineral penetrent iusques aux parties les plus esloignées; & par la similitude de substance qu'ils ont avec ces ordures minerales, les ioignent facilement, les fondent en eau, & portent avec impetuosité non seulement aux lieux par où elles doiuent estre chassées, mais aussi (remarquez ie vous prie ce qu'il dit en cet endroit) au cerueau, au cœur & autres parties nobles; d'où procedent les palpitations de cœur, foibleesses, vertiges & conuulsions tres-dangereuses; toutefois ces humeurs estans vuidez en cette maniere, nous voyons, dit-il, les malades recouurer en vn instant leur parfaite santé; tous lesquels accidens prouenoient plustost de la nature des ordures amassées, que de la malice du remede, qui ne rendra ces mauuais seruices si le corps n'en est farcy: ce qui fait qu'il purgera avec peine ou facilité vne mesme person-

ne, selon la quantité ou qualité de ces ordures.

ORTH. Il semble que vous vouliez preuarier en leur cause, Iatrophile, employant pour eux cette autorité qui nous doit laisser de mauvais soupçons pour l'usage de l'antimoine & de tous les autres mineraux, encores qu'elle nous fasse voir l'imprudence de cet Escriuain, qui ne fait conscience de se seruir d'un venin par luy auéré. Je luy veux donner qu'il y ait en nous des impuretez minerales, & qu'il soit expedient de les vider par un remede mineral, pourueu qu'il veuille garder les loix que leur secte prescrit: c'est à sçauoir, qu'il obserue vne exacte similitude du purgatif mineral, & de ces impuretez minerales qu'il pretend purger. Or considerez, ie vous prie, comme il s'abuse & prend mal ses mesures pour rencontrer cette similitude. L'impureté minerale qu'il s' imagine en nous, est passée de la nature minerale en la vegetable, & de la vegetable en l'animale, suiuant les maximes de la Chymie, qui veut, cōme nous disons hier, que les vegetaux soient nourris de la resolution des mineraux; & les animaux, de la resolution des vegetaux: Et partant puis qu'il demande un remede qui ait plus de rapport avec cette impureté, qu'il dit à ie ne say quel propos minera-

le, (veu qu'elle seroit mieux nommée animale) il faudroit, pour ce sujet, tirer ce remede de la nature animale; que si elle ne luy en peut fournir, son recours deuoit estre à la plus proche, à sçauoir, la vegetable. C'est donc contre ses maximes qu'il met en jeu la minerale, laquelle ne sçauroit, pour vne plus grande disproportion & esloignement de sa nature, accomplir son intention: si bien qu'en cette façon il fait paroistre son imprudence & vn dangereux *qui pro quo*, donnant l'antimoine non comme vn remede specifique determiné à vuidier cette espece d'impureté minerale, mais pour vn médicament qui trouble tout, ainsi qu'il appert par les accidens qu'il met de sa suite: ce qu'il pratique contre l'ordre & methode de sa doctrine mesme, qui demande des specifiques aux maladies & impuretez qui les causent, pour les purger sans desordre: c'est pourquoy il a tort de confesser que ces ordures estant remuées, se portent aux parties nobles; & dire apres que les mauuais accidens qui s'en ensuiuent, ne doiuent estre attribuez à l'antimoine: tout au contraire, la raison & la verité tirée de sa bouche, veulent que nous donnions à la fortune & à la bonté de la nature, tout le bon-heur, si aucun en arriue, & le mal-heur entier au seul anti-

antimon

moine; qui contient, comme il confesse avec les autres Chymistes, vn venin contraire de toute la substance à nos trois facultez principales; de sorte que cet esprit antimonial & arsenical tout ensemble, qui luy donne vn des premiers lieux entre les venins, le portant droit au cœur & au cerueau, y entraïne avec soy beaucoup d'ordures qui suffoquent facilement les esprits desia presque esteins en ces parties, par la violence du mal, iointe au venin de l'antimoine. Qui s'estonnera donc, sçachant cela, de veoir vn malade fort & robuste perir en si peu de temps, & le plus souuent durant ou peu apres son operation? Quant à ce qu'il met en auant, que le vomitif d'antimoine n'a aucune fascheuse suite d'accidens, quant le corps est net de toutes ces impuretez, le luy demanderois, en premier lieu, s'il conseilleroit de donner l'antimoine en ce rencontre où il n'y a point d'impuretez à vider. En second lieu, l'experiance luy donnera le dementy: nous voyons tous les iours que les personnes saines sont plus mal-traitées par les venins, & mesmes par les purgations les plus innocentes; ce que nous ne trouuons que trop veritable dans l'usage repeté du vin emetique, lequel donné pour la seconde fois, excite de plus estranges rauages; pource que son esprit vomitif

vomitif & purgatif (qui est arsenical & mercurial, selon son opinion) ne trouuant plus sur qui exercer sa rage, fond & resoult la substance propre des parties, comme il fait les metaux; & pour cette cause Crollius, sçauant Chymiste & ignorant Medecin, n'osa iamais en donner pour la troisieme fois.

PHIL. Vous auez, Orthodoxe, pris nagueres vne induction de l'authorité d'Hartmannus, pour prouuer que le saffran des metaux auoit les mesmes vertus du verre d'antimoine; & partant que celuy-cy estant tres-veneneux, que nous deuions en croire autant de celuy-là. Je doute encore toutefois de la verité de cette consequence que vous en tirez, veu qu'il y en a plusieurs qui font grand estat de ce verre.

ORTH. Je n'auray pas grand' peine, Philaethe, à vous faire connoistre la malice du verre d'antimoine; sa preparation, les autoritez des principaux Chymistes, & les pernicieux effets qu'il produit, vous seruiront de preuue assez conuainquante: Ils prennent l'antimoine puluerisé sur le marbre, le fondent en vn creuset avec le sel commun ou ammoniac, selpestre ou chaux de tartre, le remuans continuellement avec quelque morceau de fer, iusques à ce qu'il

Zz

se coagule en nœuds; ils le tirent apres du feu, le remettent en poudre sur le porphyre, puis ils le purifient derechef par le feu, iusques à ce que la pouldre deuienne grise blancheastre; enfin ils luy donnent le feu de fusion: ce qu'estant fait, ils le iettent en vn bassin vn peu eschauffé, dans lequel il se trouue conuertý en verre transparent, ressemblant de couleur à cette pierre precieuse que nous nommons hyacinthe. Quelques - vns, ainsi que nous auons desia remarqué, le preparent avec la chaux simple: Notez que ceux qui traouillent à cette preparation, ont bien à se donner de garde des vapeurs malignes, mercuriales & arsenicales de l'antimoine, que la violence du feu esleue; & pour ce, au rapport de Reusner en l'exercice septiesme du Scorbout, on a de coustume de se couvrir le visage de quelque cuir percé à l'endroit des yeux, & garny de lunettes.

IATR. On a donc, Orthodoxe, raison de penser que la violence du feu dissipe en cette operation les esprits mercuriaux & arsenicaux de l'antimoine; & partant que son verre doit estre exempt de ces qualitez veneneuses que vous luy attribuez.

ORTH. Pardonnez-moy, Iatrophile, il n'y a que les plus volatifs qui se dissipent, les autres

demeurent coupables des accidens tragiques que nous voyons arriuer à ceux ausquels on a fait prendre de ce poison, soit en substance ou en infusion dans le vin blanc. Ioseph Duchesne a reconnu en beaucoup de lieux cette verité, qui l'a obligé de s'escrier, au chap. 3. contre le liure Anonyme dont nous auons parlé, Qui fera le sage Medecin qui pourra louer le verre d'antimoine, veu qu'il cause tant de mortels accidens? c'est vn pernicious remede, lequel irritant par son esprit arsenical la faculté expultrice, vuide haut & bas avec vne extreme commotion: Il escrit le mesme au chap. 10. de sa Trade des plus griefues maladies du cerueau. Leⁿ verre d'antimoine, dit-il, quoy que despoüillé de toute saueur, (voyez, ie vous supplie, comme il parle) produit avec violence les mesmes accidens que sa fleur; laquelle il reconnoist au mesme endroit exciter des vomissemens & flux de ventre si violens, qu'ils mettent le malade en tres-grand peril: La raison qu'il en donne est, que* ce verre contient vn certain esprit blanc & arsenical, qui marque mesme le marbre sur lequel on le iette: ce qu'il a appris de Seuerin le Danois au chap. 15. de son Idée de la Medecine Philosophique, où il prend la hardiesse de censurer ceux qui le mettent en vsage.

^m Quis prudens medicus vitrificatum antimonium tot symptomatum exitium parens in vsum reuocabit? quod suo arsenicali spiritu facultatem expultricem irritando per superiora & inferiora magna cum perturbatione & agrotationis periculo euacuat.

ⁿ Vitri antimonij cum omni sapore carcat id tamen ferociter prestat quod eius flos: idque ob spiritum quemdam album & arsenicalem ipsi insitum, qui in marmore in quod iniectum fuerit vitrum facile animaduerti potest.

* *Notex.*

° Neque cē-
 suram no-
 stram sub-
 terfugient
 famosa illa
 p̄sīdia quę
 passim lau-
 dantur ab
 his, culpantur
 ab aliis:
 inter quę
 antimonij
 vitrum pri-
 mo produ-
 cemus, quod
 accusationē
 meretur,
 quia separa-
 tionem puri
 ab impuro
 non recipit,
 quod reso-
 lutionem &
 digestionē
 debitam
 non susti-
 nit.

Ces ° remedes fameux, dit-il, qui ont mainte-
 nant tant de reputation par toute l'Allemagne,
 n'eschapperont pas nostre censure; les vns les
 loüent; les autres les blasment: nous propose-
 rons entre iceux le verre d'antimoine qui meri-
 te d'estre blasmé, pour n'estre encore espuré &
 n'auoir souffert la resolution & digestion qui
 luy sont deües. Reusnere est de pareil senti-
 ment au lieu que j'ay presentement allegué:
 On desire, dit-il, en cette preparation vne par-
 faite separation du pur d'aucc l'impur, comme
 aussi vne fusion spirituelle laquelle appartient
 aux spagiriques; ce que vous reconnoistrez par
 les vomissemens & dejections violentes qui sur-
 uiennent apres auoir pris de ce verre; lesquelles
 quelquefois vont si auant, que le malade meurt
 plustost que le verre n'a acheué son operation:
 Tous lesquels sentimens ont esté empruntez de
 Basile Valentin, qui dit en la pag. 55. de son
 Char triomphal, Que ^P le verre d'antimoine
 n'est point sans venin, ains au contraire, il en re-
 tient encore beaucoup: & pour ce il poursuit à
 enseigner le moyen de le tirer entierement; ce
 qu'il accomplit en faisant l'extrait de sa teintu-
 re, ou, comme il dit, de son soulfhre incom-
 bustible, & laissant celuy qui est arsenical resté
 dans son verre apres la vitrification; & c'est ainsi

P Vitru an-
 timonij non
 est absque
 veneno, sed
 multum ad-
 huc secum
 retinet.

qu'il en compose vn medecament sudorifique. N'auons-nous donc pas iuste sujet de condamner avec ces Chymistes le verre d'antimoine, que les plus ignorans de leur Eschole ont arraché des mains des Charlatans pour l'introduire en la Medecine? Reusnere adiouste, que ce verre en tuë plus qu'il n'en guerit; & que s'il guerit, qu'il laisse apres soy vne telle suite d'incommoditez, qu'à peine avec beaucoup de temps le malade recouure ses premieres forces. Le verre d'antimoine, & ce principalement s'il n'est artistement preparé, esbranle tout le corps avec vne extreme violence, & purge seulement l'estomach, les intestins & parties voisines, sans passer aux plus esloignées. Martin Ruland a pareillement auéré mal-gré soy son venin en la question 47. de ses exercitations Chymiques: Le mets, dit-il, l'antimoine au nombre des venins, ne possede-il pour cela rien de bon & de salutaire? l'anatomie spagirique le change en fleurs rouges & blanches, en verre, en regule & teinture dont se seruent ordinairement les Chymistes, qui les condamnera tous pour venins? Si vous me dites, que ie icte les yeux sur les tombeaux de ceux que les Charlatans & imposteurs Paracelsistes ont fait mourir avec les fleurs & le verre d'antimoine; ie vous respon-

Notez.

dray, que ce malheur est arriué par le mauuais vsage de ce remede, & que l'antimoine n'est point venin qu'à la façon des autres medicamens, qui estans de soy salutaires, esgalent la malice des venins quand ils sont donnez mal à propos. On nie donc qu'il soit venin de soy, veu qu'estant bien preparé & donné à temps, les plus grands practiquans l'espreuent tous les iours aussi benin que les autres remedes. Le verre d'antimoine & ses fleurs n'estans pas dauantage preparez, purgent, dites-vous, violement haut & bas, à raison des esprits mercuriaux & arsenicaux qui s'y rencontrent; & pour ce ils purgeront par leur qualité maligne en vertu de l'arsenic & du mercure, par ainsi l'antimoine sera venin. Je responds, que l'effet ne nous monstre point cela, pource qu'il est purgatif & non veneneux ny ennemy de la nature. Si vous m'opposez qu'il est de ces medicamens qui troublent tout nostre corps, & qui purgent avec tant d'excez & de violence, qu'ils en tirent l'ame assez souuent, Je vous diray qu'il a cela de commun avec les autres purgatifs, tant doux que violens: Ne sçait-on pas que la manne a quelquefois fait auorter vne femme & tué la mere & l'enfant; est-elle pour cela veneneuse?

IATR. Je ne me fusse iamais persuadé, Or-

thodoxe, qu'un homme eût assez de front pour faire comparaison du venin de l'antimoine avec nos remedes les plus innocens, mais encores qu'il se defende si mal; ie ne void pas qu'il demeure d'accord que le verre d'antimoine soit vn venin.

ORTH. Attendez, Iatrophile, vous verrez son adresse à declarer cette verité; laquelle comme s'il la deuoit ou pouuoit contester plus opiniastrement, il veut sembler la laisser passer pour indecise. Accordons, dit-il, aux haineux de la Chymie, que le verre & les fleurs d'antimoine sont veneneux, à raison des esprits mercuriaux dont ils sont remplis; si toutesfois nous les fixons par leur sel, & corrigeons ainsi leur malice, pourquoy les appeller apres cela veneneux? est-ce à cause qu'ils purgent & excitent les sueurs & le vomissement à la façon des autres remedes salutaires? cet effet de la purgation semblable, nous marque vne mesme faculté purgatiue: le verre & les fleurs d'antimoine bien preparez & adoucis, purgent aussi doucement que la manne ou quelque autre syrop purgatif; & partant ils n'apportent de soy aucun dommage en purgeant, & ne nous font aucunement ennemis; pourquoy donc les appeller veneneux? le propre du venin n'est pas de purger,

les venins ne sont point purgatifs; & partant les choses veneneuses ne le peuvent estre aussi, si ce n'est que vous vouliez confondre les medicaments avec les venins; ce qui ne se peut faire, puis qu'ils sont distinguez les vns des autres par leur definition, & par consequent reellement & de fait ils seront donc distinguez par leurs effets; le venin & la substance veneneuse, en destruisant la nature; le medicament, en purgeant, & par accident en la conseruant: Les substances donc qui n'ont point cette faculté nuisible qui se trouue aux venins & aux choses veneneuses, ne sont en aucune façon venins ny veneneuses: Or est-il que le verre & les fleurs d'antimoine bien preparez, n'ont point cette vertu nuisible des venins; & partant il faut conclure qu'ils ne sont point venins. Quelques vns, adjouste il, ont creu que la malice de l'antimoine venoit de la violence du feu, mais ils se sont trompez, car plus vous le bruslez, plus il s'adoucit, ses esprits mercuriaux & arsenicaux estans dissipez: C'est pourquoy l'antimoine ayant cette vertu de purger innocemment, & de nous conseruer par son soulfre solaire, c'est à dire de la nature de celuy de l'or, ne peut estre venin ny veneneux, ce qu'il y a de malin luy estant estranger & se pouuant facilement separer des parties pures.

PHIL.

PHIL. Il me semble, Orthodoxe, qu'il ne faut point chercher ailleurs des raisons pour prouuer le venin de l'antimoine, ce passage en fournit de suffisantes, si nous l'examinons diligemment.

ORTH. Vous dites vray, Philalethe, il pose en premier lieu que l'antimoine n'est venin qu'entre les mains des Charlatans qui le preparent & donnent mal à propos. D'où ie concluds qu'il a donc tousiours esté veneneux entre les fiennes, ses centuries le faisans assez voir pour vn des fameux charlatans & empiriques de son temps, ignorât les reigles de la bonne methode, & si temeraire que de mettre en vsage le vomitif d'antimoine és pleuresies, inflammations du poulmon & autres maladies de mesme nature. Il adiouste en second lieu que le verre d'antimoine & ses fleurs ayans esté fixez par leur sel sont despoüillez de leur malice & nullement veneneux, & qu'il ne faut craindre les vomissemens & purgations qu'ils excitent. Ie le veux croire, la chymie m'apprend que le verre & les fleurs d'antimoine preparez de cette façon ne purgent point, & sont seulement, si les Chymistes disent vray, diaphoretiques. Ce sel avec lequel on les prepare est le nitre, dont l'esprit distillé sur les fleurs d'antimoine ou sur le verre

A a a

puluerisé, fixe & arreste leurs esprits veneneux, comme ceux de la poudre emetique qu'il change pareillement à leur dire en vn médicament diaphoretique. Il aduance en troisieme lieu que le verre & les fleurs bien preparez, purgent aussi doucement que la manne ou quelque syrop laxatif : il faudroit auant que de le croire qu'il nous eust descrit cette merueilleuse preparation, & que nous eussions esté tesmoins des beaux effets que produit l'antimoine ainsi prepare. En quatriesme lieu, il veut persuader que les venins ne purgent point, & que l'antimoine estant purgatif ne peut estre venin. Consideriez ie vous prie cette conclusion prise de trauers, elle marque trop bien son ignorance. Ioseph Duchefne luy pourroit enseigner ainsi que nous auons desia dit, qu'on tiroit de ⁹ l'arsenic des esprits purgatifs tellement violens qu'ils donnent la mort sur le champ : qui ne s'estonnera donc de l'aveuglement de tels Chymistes qui soutiennent qu'on peut preparer en forte l'arsenic qu'il deuienne vn purgatif innocent. Voila enfin vn excellent raisonnement pour conclure que l'antimoine ayant la faculté de purger innocemment, & de fortifier nostre nature languissante par son soulfhre qui est semblable à celuy de l'or, & nous donne vne teinture tres-accom-

⁹ *Authapitre huietieme de son traicté contre vn liure anonyme. Ex arsenici & auripigmēti tota substātia educuntur spirit⁹ adeo sulphurei ignei violenti & exitiales vt merito inter venena omnium lethallissima recenscantur.*

plie, ne peut ny doit estre appellé venin ; ce qu'il contient de veneneux luy estant estrange & facile à separer de ses parties essentielles tres-pures & parfaites, si nous le voulons croire.

PHIL. J'aurois encores à vous dire, Orthodoxe, que le iuste soupçon de sa malice, qui reste en l'ame des plus aduisez Chymistes en a rendu l'usage incertain & changé diuersement la doze ; à laquelle toutesfois quelques-vns n'ont point d'esgard, le croyans par vne ignorance inexcusable, & le publians avec vne effronterie nonpareille aussi innocent que le sené.

ORTH. Vous avez raison, Philalethe, ie les trouue tous en different pour sa doze. Beguin infuse le safran des metaux dans le vin blanc ou l'eau de chardon benit depuis douze grains iusques à vingt, son commentateur en prend vne once qu'il infuse en deux ou trois liures d'eau de chardō benit avec demie once de canelle : Hartmannus en ses commentaires sur Crollius l'infuse depuis six iusques à douze grains dans le vin, hydromel, ou biere ; oubliant comme Beguin d'en determiner la quantité. Il l'ordonne depuis demie once iusques à deux onces, & attribué aussi de pareilles vertus à l'infusion du verre d'antimoine fait sans borax ; dont il prend vne ou deux onces qu'il infuse dans trois ou

A a a ij

quatre liures de vin, & le donne depuis vn scrupule iusques à cinq : à la mienne volonté que ceux qui le font prendre aujourdhuy si largement eussent remarqué cette doze. Il fait de plus vn syrop avec six onces d'infusion de verre d'antimoine ou de safran des metaux (estimant que ces deux preparations sont esgales en vertu) demie once d'eau rose & deux drachmes de canelle : laquelle ayant laissé infuser l'espace de vingt-quatre heures, il coule le tout, puis y adiouste huit onces de sucre, & en fait vn syrop qu'il doze depuis vne drachme iusques à trois. La Pharmacopée de Paris infuse vne once de safran des metaux dans deux liures de vin blanc, ayant lasché la bride à ceux qui s'en seruēt pour ordonner la doze à leur phantaisie, que nous voyons maintenant changer celle de leurs premiers maistres, qui n'osoient pas passer deux drachmes, pour la faire monter iusques à quatre onces. D'autres l'infusent dans le vin d'Espagne, assez mal à propos, si ie ne me trompe, puis qu'estant préparé de la sorte il tire beaucoup dauantage d'esprits arsenicaux & mercuriaux de l'antimoine, & deuiet bien plus violent vomitif. C'est pourquoy quelques-vns au rapport de Reusnere en son exercitation septiesme du Scorbut, ont mieux aymé l'infuser en

l'eau, ou s'ils l'infusoient au vin ils ordonnoient qu'on iettast les deux premieres infusions, & qu'on se seruist seulement de la troisieme.

IATR. Tant de diuers sentimens sur la doze & preparation d'un medicament dont ils ont estimé l'usage dangereux, marquent assez à mon iugement, Orthodoxe, leur ignorance criminelle, & tout ensemble leur craintiue temerité: ie crois qu'aux yeux des personnes de iugement cela doit estre suffisant pour luy faire perdre son credit si mal assuré, & qui n'a à mon aduis aucun fondement que sur des coups de hazard, & la trop grande facilité de ceux qu'ils abusent aisement de bonnes esperances. Je ne scaurois me persuader qu'ils ayent pris autorité d'ailleurs, & ne pense pas mesme que Paracelse soit de leur costé.

PHIL. Paracelse vantoit par tout, Iatrophile, sa grande charité pour les malades, les soins qu'il y donnoit, & que pour tesmoigner qu'un Medecin doit estre amy de la nature, qu'il auoit inuenté des preparations de remedes qui peussent la soulager sans violence. C'est pourquoy, Orthodoxe, ie doute apres Iatrophile, ou plustost ie croy fermement, qu'il ne s'est iamais seruy de l'antimoine qu'il n'en eust auparauant

A a iij

separé les impuretez arsenicales, & corrigé la crudité de son mercure qu'il a iugé veneneux.

OR TH. Il n'a pas neantmoins esté le premier, Philalethe, qui aye descouvert les vertus cachées de l'antimoine. Basile Valentin les auoit (ainsi que nous auons desia dit) conuës exactement, & trauaillé tres-curieusement à l'anatomie de ce mineral. Mais sans remonter si haut arrestons nous maintenant à Paracelse, qui a le premier par les principes de Chymie ietté les fondemens d'une nouvelle medecine, & sur lequel nos Chymistes disent qu'ils se reglent: voyons s'il a employé le vomitif d'antimoine. Si nous en croyons Leon Suaue en ses annotations sur le chapitre sixiesme du liure troisieme de la vie longue, il dit que Mathiole a eu raison de nommer Paracelse pour le premier qui a mis l'antimoine en vsage, il luy donne pourtant le dementy, & nie hautement qu'il s'en soit seruy pour purger par le vomissement & les selles; & certes ie ne trouue en Paracelse qu'un seul endroit au liure des contractures, où il l'ordonne pour faire vomir en la colique, ce que toutesfois ie pense luy estre eschappé de la plume; vû qu'au chapitre cinquiesme & sixiesme du premier traicté du second liure du tartre, où il traicte amplement de la colique & contracture, il

ne parle en aucune façon de ce remede : ains au contraire louë ceux qui peuuent emousser la stypticité & acrimonie des fels qui produisent ces maladies : ce n'est pas que ie veuille aduancer qu'il n'ait bien connu sa faculté purgatiue, mais il n'a osé en vser à cause de sa violence : la façon de laquelle il s'est seruy pour descouurir les proprieté de ce mineral fera foy de mon dire. Il escrit au chapitre cinquiesme du premier traité de la seconde partie de sa grande Chirurgie, qu'un iour quelques Alchymistes recherchant le moyen de changer les plus vils metaux en or & argent, ayans esté peu soigneux de la teinture de l'antimoine qu'ils employoient à cet effet, des poulles l'auallerent; ce qui leur fit tomber les plumes peu de temps apres, & en renaistre de plus belles; luy-mesme se dit auoir esté tesmoin d'un tel changement : duquel effet arriué par hazard ils tirerent cette consequence, que cette teinture pourroit nous faire la mesme chose en deschargeant par les fueurs & insensible transpiration nos impuretez qu'on peut dire auoir quelque sorte de rapport avec les excremens dont les plumes naissent aux oyseaux. L'essay ainsi qu'il adioust ne fut pas sans fruit; ce qu'il declare plus amplement au chapitre septiesme & huietieme de la premiere partie du troisieme

r Duo sunt
 in homine
 que morbos
 efficiunt, cor-
 ruptio ni-
 mirum trium
 primorum
 corporum
 quam nos
 destructio-
 nem voca-
 mus, & ster-
 corum col-
 lectio. Inter
 vtraque erit
 acurate di-
 stinguendū:
 nam vt ster-
 cora eua-
 cuentur om-
 nes omnium
 humorista-
 rum libri sca-
 tent; at de-
 structionem
 quomodo
 tollere o-
 porteat, ne-
 mo discere
 nedum scri-
 bere vel per
 somniū co-
 gitavit. Ita-
 que cum de-
 structio quā
 collectio
 stercoreum
 causa sit ve-
 hementior,
 magis quo-
 que in reno-
 uatione quā
 purgatione
 medico la-
 borandum
 erit.

traité de la guerison des vlcères, où il enseigne
 en ces mots (que ie vous prie de remarquer &
 peser avec attention) il y a deux choses en
 l'homme qui font les maladies, à sçauoir la cor-
 ruption des trois premieres substances laquelle
 nous nommons destruction, & l'amas des ex-
 cremens à raison de la nourriture dont il a tou-
 siours besoin: pour remedier à ces deux causes
 de maladies il faut vser de grande distinction,
 car tous les liures des medecins Humoristes sont
 pleins de la façon de vuides les excremens. Mais
 tant s'en faut qu'aucun d'eux ait dit comme il
 failloit oster cette destruction ou corruption
 qu'ils ny ont pas seulement pensé comme ie
 croy. Et comme la corruption ou destruction
 des trois premieres substances, est vne plus puis-
 sante cause que l'amas des excremens qui se vui-
 dent facilement; le Medecin doit aussi plus tra-
 uailer & mettre peine à renouueller qu'à pur-
 ger: & si le renouuellement ne se fait par le
 moyen des teintures, quoy que le malade gue-
 risse par la purgation, ce sera plustost à l'aduen-
 ture que par methode, nature s'estant disposée
 d'elle-mesme à se renouueller ne plus ne moins
 qu'il arriue au serpent & à l'estourneau. Ie ne
 nie pas pourtant que la guerison ne se fasse plus
 soudainement quand on purge les excremens:

mais

mais ie soustiens qu'il ne faut attribuer la guerison à cette purgation.

IATR. De grace, Orthodoxe, avec quel médicament purgatif entend il purger les excréments qui entretiennent les vlcères.

ORTH. Il n'en parle point, Iatrophile, mais pource qu'il dit que les liures des Medecins Humoristes sont pleins de tels remedes ; ie tiens pour moy qu'il s'en est contenté aussi bien qu'à beaucoup d'autres maladies, & que s'il eust fait tant de cas comme l'on dit de l'antimoine vomitif & purgatif, il ne l'auroit oublié en ces maladies qui sont sans fiebvre, ny laissé eschapper l'occasion de blasmer les remedes purgatifs des Medecins Humoristes, comme il l'a recherché souuent pour condamner leur methode : & de fait au liure sixiesme de la nature des choses il montre bien qu'il ne se seruoit pas de l'antimoine par dedans comme on le prepare auourd'huy. Ce que vous auez, dit-il, entendu de l'or entendez-le aussi de la sorte des autres metaux : à sçauoir que vous ne preniez par dedans aucun secret metallique ou médicament, si premiere-ment il n'a esté rendu volatile, & qu'il ne puisse se reduire en aucun metal. Employant donc ainsi nos remedes purgatifs pour accomplir cette intention ; il parle en suite de la seconde qu'il

Bbb

estime la plus principale & l'appelle renouation, pour le recouurement de laquelle il se sert de la teinture d'antimoine par le motif de cette comparaison: comme l'antimoine, dit-il, purge l'or de ses superfluitez & l'esleue au souuerain degré de perfection, de mesme sa teinture repurge le corps de l'homme, qui est l'or entre les animaux, des impuretez attachées à ses trois principes & le reduit en son suprême degré de santé: ainsi la nature de cet antimoine espuré deuiet purgative, toutesfois sans vuidier les feces & autres excremens; & quoy que les plus grands Philosophes des siecles passez ayent trauaillé à le preparer, ils ont perdu leur peine; mais enfin par nostre trauail nous auons esté plus heureux, son secret pour le preparer est tel. Prenez l'antimoine reduit en poudre tres-subtile & le reuerberrez durant vn mois, par ce moyen il deuiendra volatil & leger, premierement blanc, puis iau-ne, rouge, & en fin violet ou pourpré, quoy fait, il faut tirer l'essence de sa fleur avec l'esprit de vin, puis le circular & en separer l'esprit qui contient la tres-noble, tres-precieuse, & tres-di- uine essence de la fleur d'antimoine. C'est de cet antimoine, qui n'est ny vomitif ny purgatif, dont Paracelse entend vanter les vertus propres à plusieurs maladies: à raison de laquelle teintu-

re il assure en ses archidoxes & aux liures de la vie longue, que l'antimoine est esgal en vertus au premier estre de l'or, & le restaurateur & renouateur de toutes les forces du corps separant de nous toutes sortes d'impuretez. Et pour ce en vn autre lieu il dit qu'il guerit la lepre contre toute apparence, & que le magistere & quintessence de l'antimoine mondifie le corps de lepre d'une renouation parfaite, qu'il a tant de vertus qu'il change tout ce qu'il touche, & en separant les impuretez de l'humeur radical renouvelle entierement le corps. Or comme les mieux versez en sa doctrine ont tousiours fait estat de cette teinture, aussi ont ils retenu de luy l'auerfion pour les autres preparacions & les ont mises au rebut; dont toutesfois nos Chymistes font leur premier & plus singulier remede presque en toutes les maladies, luy attribuans, ignorans comme ils font, les vertus & louanges de cette teinture.

PHIL. Mais pensez vous, Orthodoxe, qu'elle possede ces belles vertus que Paracelse luy donne.

ORTH. Je n'en ay iamais fait, Philalethe, l'experience, ny trauaillé à la preparer. Je vous diray seulement que Hierosme Reusnere bien versé en l'une & l'autre medecine approuue son

Bbb ij

usage au liure du Scorbut, en des maladies perilleuses qui ne peuuent ceder aux remedes ordinaires; & nous apprend que plusieurs, suiuant le conseil de Paracelse, font infuser demie once d'icelle en vingt sextiers ou mesures de vin doux, & la laissent boüillir avec le vin pour s'en seruir en la verole, lepre, epilepsie, paralysie, hydropisie, cachexie, iaunisse, scorbut, melancholie hypochondriaque; comme aussi es fiebres de toutes sortes, & principalement en la quarte ou autres maladies longues, moyennant toutesfois qu'on prenne bien son temps, & qu'on ne mette pas en oubly la methode des dogmatiques.

I A T R. Ces promesses sont assez grandes, Orthodoxe, pour faire enuie d'en venir à l'espreuve, & ie pardonnerois pour ce sujet volontiers à ces Messieurs qui trauaillent si souuent de leur vin emetique vn pauvre febricitant auant que le deliurer des miseres de ce monde, s'ils auoient choisi cette preparation d'antimoine: au moins auroient-ils esté excusables de s'estre laissez aller aux persuasions d'un si grand maistre. Mais que de leur propre mouuement, sans vne iuste & legitime experience, autorité ny raison, ils osent vser si temerairement des preparations que les plus iudicieux Chymistes ont condam-

né, & qui n'ont esté mises autrefois en vſage que par des coureurs & infames ſaltinbanques ; & dire de plus que telle preparation leur eſt vn ſecret en propre ; c'eſt vne fourbe trop criminelle & inſupportable , principalement en vne ville de Paris , dont les habitans ont le corps mol , delicat & affoibly par l'oïſueteé & les delices : qui ne peut ſans courir grande riſque ſupporter vne telle violence.

PHIL. Ils deuroient au moins eſtre retenus, Iatrophile, par la conſideratiõ que nos citoyens ont pour la pluspart la poiçtrine foible, ſoit que ce deffaut leur vienne de naiſſance, ou pour la particuliere conſtitutiõ de l'air infecté de quantité d'immondices ; ce qui eſt cauſe qu'il s'en trouue peu qui ne finiſſent par quelque fluxion ſur la poiçtrine : Et certes les plus ſages & iudicieux Chymiſtes ont rouſiours fait tel eſtat de cette conſtitution ſi contraire à vne telle pratique, que pour ſon ſeul reſpect ils en ont deffendu l'vſage. Ce ſera donc avec raiſon & à leur exemple, ſi vous voulez , que nous deuons pluſtoſt icy qu'en autre lieu interdire le vomitif tel qu'il puiſſe eſtre, & que nous pourrons iuſtement condamner les abus que nous voyons tous les iours commettre au contraire, par ceux leſquels n'ayans aucune raiſon ny autorité

Le livre de
 la Loy. h 37
 δε ἀμαρτίας
 πῶς ἀλλοτῶ
 δικίαι ἔχει
 αἰτίαν βίβου
 δε. οὐδ' ἔμοι
 γὰρ ἰντελέκ
 μίωτος ἐστῆ
 σι πόλισι ἕ
 δεῖ ὄραται
 πλὴν ἀδο
 ξίας.

de leur costé, ont le seul azyle de leur profession aux maluersations ; à laquelle, comme s'est autresfois plaint Hippocrate, on n'a point imposé d'autres peines que l'ignominie.

ORTH. Je sçay bien, Philaethe, qu'il y en a qui estiment tels Medecins les plus habiles, & les loüent hautement pour estre hardis & courageux à entreprendre quelque chose de nouveau ou de hazard, & pour auoir tousiours en reserue quelque bon secret au besoin ; ceux au contraire qui se montrent plus circonspectts & retenus sont chez eux reputez ignorans, lasches & faillis de cœur dans les mauuaises rencontres : mais leur iugement me fait dire, qu'ils reconnoissent bien mal le merite de ceux-cy, & la folle temerité des autres ; qu'ils sçauent si mal discerner d'avec la veritable hardiesse, laquelle consiste à affronter avec cœur & conduite le peril qui menace. Quiconque ne craint point pour celuy qui s'est ietté entre ses bras, le voyant exposé à vn danger extrême, n'est pas hardy, mais estourdy & inhumain : & si par imprudence ou ignorance qui ne peut s'excuser il luy auance ses iours, il doit estre tenu pour vn meurtrier temeraire : on ne sçauroit apporter trop de prudence en telles occasions dans lesquelles on ne peut faire de petites fautes, ny mesmes le plus

souuent faillir vne seconde fois. C'est estre timide comme il faut en vne conduite que la charité & la conscience doiuent reigler, de resister avec courage à ceux qui abandonnent au hazard de ces dangereux remedes avec leur reputation la vie de leurs malades. Barclay dépeint bien à mon aduis le genie de tels aduanturiers Medecins au chapitre vnzieme de ce liure qu'il nous a donné du tableau des esprits, & pource que ce qu'il dit vient fort à propos de nostre entretien, ie vous le reciteray tout au long & rendray fidellement : voicy donc comme il parle.

Æsculape^r pere d'Apollon, ny les Muses conjointement avec luy, n'excuseront assez ces Medecins ; ie dis ceux-là qui courent si viste pour acquerir des biens & de la reputation, & qui n'estans portez de la saincteté de leur profession, ny touchez des sentimens d'une fragilité commune, ne sont pas assez satisfaits de voir souffrir leurs malades: mais les tiennent d'abondant comme des victimes pour estre immolées à leur reputation, & ce par vn attentat d'autant plus frequent qu'il est impuny. Ils mettent en vusage des remedes suspects & qu'ils ne connoissent pas aux despens de ceux qu'ils entreprennent de guerir. Les maximes de l'art ne leur suffisent, ny les enseignemens de leurs anciens:

At Medicos non pater Æsculapij Apollo, non satis cū Apolline Musæ excusent; illos dico qui ad opes & famam precipites, non officij sanctitate, aut sociæ mortalitatis generis affectu satis a grâs placantur; sed eos veluti destinatas suæ gloriæ victimas habent, securo scelere, id-

ains au contraire ils se portent pour accusateurs de toute l'antiquité, & si on les vouloit croire ils se diroient volontiers auteurs d'une nouvelle medecine. Si par ces moyens le sort vient à favoriser leur temerité, & que le remede qu'ils donnent à vie ou à mort ait profité (car ils ne sçavent lequel des deux attendre) ou par hazard, ou dans l'occasion du mal qui tiroit à la fin, ou pour la force & vigueur du malade : le bruit court aussi-tost de leur diuine & certaine connoissance; si bien que plusieurs payeront de leur mal'heur la santé d'un seul : tels Medecins s'enhardissans ainsi à pecher avec l'applaudissement mesme de ceux qui meurent. Mais cette mal'heureuse hardiesse ne vient pas de ce bon naturel, qui porte aucunesfois avec assurance ceux qui sont temeraires ou courageux, à faire des actions violentes & turbulentes : car c'est hardiesse ou courage de ne s'estonner pas de son propre danger; mais il est de l'humanité de craindre pour celuy d'autruy.

et si fama vel certæ & diuinae scientiæ in vulgus emanabit, & hanc vniuersus, sanitatem plurimi sua perniciem lucent; his medicis iam audacius & cum percuntium plausu peccantibus. Sed tristis istius audaciæ non ab illa indole origo est, quæ erectos homines, & siue temerarios, siue fortes, ad acrem & interdum turbulentum impetum agit. Quippe audacia est aut fortitudo, in suo periculo non tetteri; in alieno timere, humanitas.

I A T R. Barclay connoissoit bien, Orthodoxe, le genie de tels Medecins de son temps. C'est
le

le mesme qui conduit à present la pluspart de ceux qui fauorisent l'usage de l'antimoine: ils n'ont pas oublié ces vieilles maximes, & vous en verrez plusieurs monter à tel point d'ignorance & d'impudence, qu'ils oserõt dire qu'hippocrate & Galien n'ont iamais sceu practiquer la medecine: & que maintenant s'ils reuenoient au monde ils quitteroient leur methode pour prendre la loy d'eux. Aussi n'espargnent-ils pas ceux qui les suiuent, & font conscience d'abandonner les loix de la bonne & ancienne medecine, pour se laisser conduire au hazard & à la fortune. Leurs artifices ne tendent qu'à les decrediter, & faire passer en l'opinion des ignorans & plus credules pour vne cabales d'asnes.

ORTH. C'est de la sorte, Iatrophile, que Theffale & ses sectateurs, superbes & ignorans comme luy, traictoient à Rome nostre Galien & les autres bons Medecins: ne pouuans trouuer de raisons pour condamner leur doctrine & ancienne pratique, ils employoient les iniures & les calomnies. Mais reuenons ie vous prie à ces nouveaux Docteurs à la mode, & voyons comme ils s'entendent: quelques-vns d'entre eux veulent qu'on donne l'antimoine dès le troisieme iour des fiebvres continuës, & blasment les plus retenus qui n'osent s'en seruir

qu'aux extremitez, les faisans par leurs discours coupables de la mort des malades, pour auoir trop differé l'usage de ce diuin remede. Les autres se defendent au contraire, & les accusent d'auoir violé les loix de la bonne medecine pour suiure sans raison le caprice de quelque heureuse temerité, en le donnant si tost: ainsi les malades perissent entre leurs mains pour l'auoir pris tard ou de bonne heure. Consideriez ie vous prie par ces iustes & veritables reproches le peu d'assurance qu'il y a de se fier à leur conduite.

PHIL. Quelque mauuais succez qu'il arriue, Orthodoxe, ils en deschargent tousiours l'antimoine, qu'ils disent lors estre aussi peu mal-faisant que nos purgatifs les plus benins, & qu'il purge de mesme façon par la propriété de toute sa substance.

IATR. La curiosité, Philalethe, me porta auant-hier de lire vn petit liure nouvellement esclos, qui porte pour tiltre specieux *la science du plomb sacré des sages*; où ie remarquay que son autheur auoit apres Martin Ruland aduancé cette proposition: disant à son Philiatre que l'antimoine purge la bile æruginense, verdastre, obscure, bleuastre, isatide, & autres semblables à la façon des autres purgatifs par propriété de substance.

PHIL. Puisque vous avez eu l'advantage de l'auoir leu des premiers, Iatrophile, c'est bien la raison que vous nous en faisiez part, pour moy ie vous prierois volontiers, sous le bon plaisir d'Orthodoxe de nous en donner le sommaire : il vous fera bien aisé de nous contenter, vous en avez encore la memoire toute fraische ; aussi bien ay-ie appris qu'on l'a fait courir depuis peu pour donner plus de vogue à l'antimoine.

ORTH. Vous dites bien, Philalethe, peut-estre que cet authour, comme les sciences & les arts se perfectionnent tous les iours, aura par son estude & trauail heureusement descouuert quelque chose de meilleur en faueur de l'antimoine ; dont ie seray bien-aise de faire mon profit.

IATR. Vous serez, si ie ne me trompe, Orthodoxe, frustré de vostre attente, & vous blasmerez ma curiosité pour auoir perdu de bonnes heures à lire vn si chetif ouurage : toutesfois puis que vous le souhaitez ie vous feray l'abregé de ce qu'il contient. Il promet dès l'entrée de satisfaire à son Philiatre, qu'il introduit tout curieux de la connoissance des mineraux, & entre-autres de celle du plomb sacré des sages ; & souhaittant de sçauoir les causes de son meslange, la maniere d'en tirer le mercure, le sel & le

soulphre, neantmoins en parcourant son petit liure i'ay trouué qu'il s'estoit esgaré, & oublié de ces belles promesses, en se contentant de dire que l'antimoine est composé de quatre elements, qu'il contient quelque soulphre impur sans specifier sa nature, ny parler de son mercure, & de son sel : il ne dit mesme rien des vertus de son soulphre rouge & incombustible, dont les plus sçauans Chymistes font le plus de cas.

PHIL. Il a eu raison, Iatrophile, de ne se pas embarquer plus auant en la dissection de l'antimoine ; il ny eust pas trouué son compte. Pouuoit il parler de son mercure & ne pas dire qu'il est contenu en son regule, & qu'il luy donne cette qualité veneneuse que nous y auons remarquée : laquelle au rapport de Ioseph Duchesne esgale en malice le venin du chien enragé. Ne sçait-il pas bien dissimuler en debitant vne si mauuaise drogue, & traictant si legerement du soulphre impur de l'antimoine, sans descouurir à son Philiatre la nature de son impureté, & luy oser dire qu'elle est arsenicale, de peur de trahir son dessein & d'estre obligé de condamner de poison vn remede diuin, qu'il fait aualer si heureusement à ses malades.

IATR. Vous l'excuserez tant qu'il vous plaira, Philalethe, & direz qu'il n'estoit pas payé ny

appliqué à la question pour confesser la verité du poison de l'antimoine : qu'il seroit de mauuaise grace à vn Aduocat de publier les deffauts de sa partie. Je ne scaurois toutesfois luy pardonner qu'ayant entrepris son panegyrique, il ait dit si peu de chose du soulfhre incombustible que les Chymistes y rencontrent, & notamment rougeur interne; auquel presque seul appartiennent les eloges qu'ils donnent à l'antimoine. Ne deuoit-il pas monstrier le moyen de l'en separer, & faire le denombrement des maladies aufquelles il le iugeoit propre, luy prescrire sa doze, & n'oublier le temps de le mettre en vsage. La qualite qu'il prend l'obligeoit pareillement à luy monstrier la façon de tirer le mercure de son regule, & l'artifice que la Chymie employe pour corriger sa malice, & le rendre vn remede si salutaire & bien-faisant.

PHIL. Vous luy en demandez trop, Iatrophile, il eust fallu vn maistre des plus entendus & versez aux preparations chymiques pour satisfaire à toutes ces choses.

IATR. Je vous aduouë, Philalethe, qu'il a bien sceu mesurer sa portée, & se desgager prudemment des demandes que son escholier luy eust pû faire : auquel toutesfois, pour ne faire paroistre entierement son foible, il monstre

l'escorée des choses; s'arrestant en premier lieu à reformer le nom de Chymie, & par le seul change d'une lettre luy trouver vne tres-noble, tres-sçauante, ancienne, & veritable origine. C'est ainsi que deormais ne l'appellant plus que Chemie il pretend emprunter les tiltres de sa noblesse des Egyptiens, & en iustifier les preuues en ce que les Grecs ayant tiré cette science des Egyptiens aussi bien que leurs caracteres, ont nommé l'Egypte *χημὶ* & *χημῖαν* par vn *η* & non pas par vn iota, ny par vn ypsilon; & par ainsi que Chemie ou Alchemie vaut autant à dire que la science d'Egypte.

ORTH. Je ne puis plus long-temps garder le silence, Iatrophile, il faut que ie vous interrompe & vous fasse entendre la verité qu'il vous deguise, en mandiant ainsi ce faux tiltre de noblesse d'une fauorable rencontre de semblables lettres. S'il auoit leu Plutarque au liure de l'Isis & Osiris, il auroit appris que les Prestres egyptiens appelloient la prunelle de nos yeux *χημῖα*, & qu'ils auoient par rapport à sa couleur noire & obscure donné le mesme nom à quelque canton de l'Egypte, pour vne pareille couleur de sa terre. Cette inuention est trop grossiere & ridicule pour venir de la boutique d'un des illustres de ce temps, elle pourroit à peine estre receüe

*ἢ ἐπὶ τῷ ἀ-
γοπῶν ἐν ἑ-
μαλίῳ αὐ-
λάγῳ ὅτι
σὺν ἄτῳ
τὸ μέλαν τῷ
ὄφθαλμῷ
χημῖα κα-
λεῖται.*

des moins sçauans, & plus faciles à estre persuadéz que la Chemie ou Alchemie est la science d'Egypte. Si ce que nous auons rapporté d'Eustathius sur l'Homere fust venu à la connoissance de ce royal Professeur, il ne l'auroit pas oublié pour annoblir son antimoine, en disant que le mot *σιμι* n'est pas Grec, ains de la langue des Egyptiens. Mais quoy, sa cause à mon iugement n'en feroit pas meilleure, s'il ny adioustoit d'autres autoritez tirées de l'antiquité, par lesquelles il nous parust que les anciens Egyptiens & les Grecs apres eux ont ietté les premiers fondemens de la Chymie, & eu connoissance de ses operations.

PHIL. Puis que les Prestres d'Egypte ont appelé quelque partie d'icelle *χημία*, a cause de sa terre noire; pourquoy, Orthodoxe, enuiez vous ce nom à la Chymie. Quoy, ne fera-il pas permis à ce sçauant maistre de l'appeller d'oresnauant Chemie, comme qui diroit science noire, puis que ceux qui y trauaillent retiennent encore la teinture des charbons.

ORTH. Je ne puis vous pardonner cette railerie, Philalethe, vous la voulez tourner au desauantage d'une trop belle connoissance, que les diuerses operations du feu exercées sur les corps mixtes ont fait paroistre en nos iours.

C'est par elle que nous approchons de plus près la nature des choses sensibles, & que nous descouvrons vne partie des secrets de leur premier meſlange. En vn mot elle fait vne des plus vtils partie de la Pharmacie, qu'elle a enrichy de pluſieurs belles & neceſſaires preparations de remedes : Et certes ceux qui pour l'anoblir ſe ſont eſtudiez de prendre ſon origine de plus haut, luy font grand tort en nous deſrobant cette gloire. C'eſt eſtre auſſi trop iniuſte que de la meſpriſer pour ſa nouueauté, autrement il nous faudra mettre au rabais l'Imprimerie, l'inuention du papier, des armes à feu, de la bouſſole, des lunettes d'approche, & condamner le ſené, la rhubarbe, & la caſſe, pour n'auoir eſté mis en vſage par Hippocrate & Galien. Je vous prie donc pourſuiuez l'atrophile.

IATR. Il dit en ſuite à ſon Philiatre que les ſept metaux ſont autant de diuinitez, entre leſquelles l'antimoine paroift comme fils naturel de Saturne, & paſſionnement aymé de Venus. Il remarque apres que les artifans l'employent dans leurs trauaux & ouurages, qu'il ſe joint à tous les metaux par le moyen de ſon ſoulphre incombustible, purifiât vne partie de leur ſoulphre impur & combustible ; que ce ſoulphre exalte la Lune en ſa perfection, graduë le Soleil
de

de lustre & de karat, qu'on en peut tirer l'or portable, & le sang de l'or. Il poursuit l'alliance qu'il a avec les autres metaux, les noms & qualitez que les Chymistes luy donnent, & les caracteres dont ils blasonnent cet excellent mineral, qui peut aussi servir de teinture & de coloris aux crystaux & pierres precieuses.

PHIL. Les plus iudicieux, Iatrophile, qui sçauent fort bien le peu d'assurance qu'il y a en tels escriuains ne prendront pas son dire pour des veritez: i'entends mesmes quelques artisans qui l'accusent de fausseté. Mais quoy, ces belles louanges n'estoient-elles pas fort propres à son sujet, & toutes ces connoissances capables de rendre son Philiatre vn sçauant Medecin.

IATR. Moquez vous si vous voulez, Phila-
lethe, nous ne sçaurions iamais trop sçauoir, ces connoissances, pour n'estre necessaires à nostre profession, sont toutesfois gentilles & curieuses: ce n'est pas neantmoins que ie les veuille approuuer s'il ne nous donne vn meilleur garand. Il dit apres que les dames s'en embellissoient aultresfois le visage, & les yeux aux maladies desquels il remedie par vne vertu singuliere: & afin qu'on sceust que Galien auoit reconnu les vertus de l'antimoine, il d'escrit seulement vingt-trois collyres composez d'antimoine, dont il

D d d

dit qu'il s'est feruy, & les medecins de son temps. En ay remarqué quelques-vns de consequence, entr'autres le collyre nommé Θεοδότιον φλακίανόν ἀρπακράτιον, propre selon l'observation de Galien à guerir les inflammations & douleurs des yeux, & ce sans l'usage de la saignée; ce qu'il escrit en gros caracteres pour le mieux faire voir. Il en met vn autre appellé σκυλάκιον, à cause de la douceur de l'antimoine souveraine aux parties malades: puis le nommé Φάμιον, à raison de l'antimoine qui rend la clarté aux yeux. Et pour prouuer plus à plain son innocence, & la vertu singuliere qu'il a de rabattre la malice des autres remedes, il met en veüe le collyre μαλαβαθρινον qui est mordicant, comme il dit, s'il n'est melle d'un autre nommé πανχρηστόν, pource que l'antimoine qui est le porteur de l'adoucissement y entre en moindre doze; les autres metaux qui y sont employez au double communiquants l'acrimonie aux yeux: & pour ce sujet il remarque que Galien veut que le collyre malabathrin soit bon pour le commencement des indispositions des yeux; & pour la fin qu'on y adiouste parties esgales de son pancreste, dans lequel l'antimoine entre au double des autres metaux. Pour ce qui est des autres collyres dont il a farcy & remply seize pages de son petit liure

ie les passe sous silence : ils ne marquent rien de consequence.

PHIL. Cet auteur estoit de grand loisir, Iatrophile, & à mon aduis bien empesché de sa contenance, que de perdre tant de temps & de papier à transcrire ces collyres ; que nous lisons presque de suite dans Galien au quatrieme liure de la composition des medicamens simples selon les parties chapitre sixiesme : il se pouuoit exempter de cette peine, vû que personne ne luy conteste l'vsage exterior de l'antimoine reconnu de toute l'antiquité. Et certes elle eust esté bien mieux employée pour le party qu'il embrasse, s'il en eust tiré des tesmoignages authentiques qui nous fissent foy de la vertu purgatiue & vomitiue de l'antimoine, & du secret de ses preparations. C'estoit la le seul point qu'il auoit à decider, & le deuoir de sa profession l'obligeoit d'en instruire pleinement son Philiatre.

ORTH. Vous luy demandez l'impossible, Philalethe, comment voudriez-vous qu'il vous fournit de vieilles preuues pour vne inuention toute nouvelle? Ne sçauiez vous pas que ie vous disois tantost, que cette vertu purgatiue & vomitiue de l'antimoine, & tous les nouveaux miracles de sa preparation, auoient esté cachez à

D d d ij

nos peres ; qu'il nous en donne vn seul tesmoi-
gnage nous nous contenterons. Mais dans cette
attente, laissant à part ses fables, ie ne scaurois
dissimuler les impostures & extrauagances qu'il
commet, en estallant ses collyres. Voyez ie vous
prie avec quel front il impose à Galien d'auoir
obserué le collyre Θεοδότιον Φλακιαίων ἀρποκράτιον,
pour estre vn remede singulier aux inflamma-
tions & douleurs des yeux, sans aucun besoin
de la saignée. Les moins veritez en la lecture de
galien n'ignorent pas qu'en ces liures de la com-
position des medicamens selon les parties, il a
compilé & fait extraict des remedes pratiquez
par les anciens Medecins, ou les plus celebres de
son temps, de quelque secte qu'ils fussent : c'est
pourquoy vous trouuerrez que les empyriques,
methodiques, dogmatiques & autres y ont eu
part; Galien mesme s'est monstré fidelle iusques
à ce point que d'y apposer leurs inscriptions &
vertus qu'ils leurs donnoient. Si bien que vous
y obseruez les remedes composez ou citez par
Andromachus, Asclepiades, Archigenes, Era-
sistrate, Sorane, Criton, Apollonius, Lampon,
Heraclite, & autres avec leurs etiquettes. Mais
quoy, pour decrediter la saignée & esleuer l'an-
timoine au dessus, il a malicieusement fait cou-
ler pour le propre texte de Galien, le tiltre &

eloge que luy donne l'auteur de ce collyre cité en cet endroit, non par Galien comme il se meprend, ains par Asclepiade au ^x liure premier des remedes externes des yeux. Au moins deuoit-il adiouster le iugement que fait en suite Galien de ce collyre, lequel blasme assez clairement la mauuaise pratique de son auteur Hemophobe. Ce ^v collyre, dit-il, excite la tumeur des paupieres.

^x Θεόδωρος
Φλακιάτος
Ἀρπυραίου
ἐπιπέμφθη
τοῖς ὀφθαλμοῖς
μερίταις ἐπι-
φοραῖς, ἢ πε-
ρὶ ἀδυνάμειας
ἀπαλλάττω
χαρὶς φλε-
βιωμαίας.
Ἦ τὸ κολλύ-
ριον ὀφθαλμο-
ποιοῦν τὴν βλα-
φάραν ἐπι-
φέρει.

IATR. Vous ne sçavez pas toute sa fourbe, Orthodoxe, & le peu de foy qu'il garde en ses escrits, adioustant de son creu à ce iugement de Galien pour diminuer le mauuais effet de ce collyre, qu'il caufoit aux paupieres vne tumeur apres en auoir enleué les douleurs.

ORTH. L'infidelité d'un si mauuais truchement meriteroit bien quelque peine, Iatrophile, mais pour ce qui est des deux autres collyres que vous notez en suite, l'interpretation de leur nom, qu'il tire au seul aduantage de l'antimoine, le fera seulement monstret au doigt pour vn Professeur ridicule & ignorant; qui n'a sceu comprendre que ces anciens Empiriques recherchoient des noms specieux, pour donner plus de creance & de vogue à leurs compositions. C'est ainsi que de l'effet pretendu ils ont appelé le premier de ces deux ^{σκυλακίον}, à cause

π. 4. xelms
 π. 20. r. 1. 2.

qu'il adoucissoit les parties irritées par la douleur & inflammation: laquelle vertu doit estre attribuée non à l'antimoine qui ne seruoit presque qu'à luy donner corps, (c'est pourquoy il est mis à la fin que sa consistence est plus espaisse) mais à l'acacia, au lycium, au saffran & à l'opium qui y entrent: de mesme le second a esté nommé par excellence *φάνιον* de son inuenteur Neapolite, pour sa vertu Oxydercique communiquée par le nard celtique, l'aloës, la myrrhe, la cadmie & le cuiure bruslé; bien que ie ne veuille nier que l'antimoine pour sa faculté cathartique ny fust utile. L'induction qu'il prend du collyre Malabathrin pour prouuer la vertu lenitiue de l'antimoine, outre qu'elle est fausse peut seruir à le conuaincre: Il dit que l'acrimonie de ce collyre est emouffée par le meslange du collyre pancreste, pource que l'antimoine en celuy cy est dosé au double des autres metaux, & qu'en celuy là au contraire ceux cy le surpassent au double. La fausseté de son induction paroist en ce qu'au collyre nommé *ἀρτεμίσινον* dont la vertu est de consumer les excroissances des tunique des yeux, les duretez & corps estranges qui s'y forment, mesme d'effacer les cicatrices; l'antimoine entre au double de ces mineraux. Aureste il s'abuse grandement & fait commettre à

ju b b d

Galien, si son dire estoit veritable, vne lourde
 faute en pratique : car qu'elle apparence qu'il
 eust conseillé vn collyre acré & mordicant au
 temps des douleurs les plus violentes, & lors que
 la fluxion & l'inflammation est la plus irritée,
 pour se feruir d'un remede doux, quand les acci-
 dens sont appaifez. Qu'il apprenne premiere-
 ment que ce collyre n'est pas de Galien, mais de
 la composition d'Asclepiade d'escrite en son
 premier liure des remedes externes, qu'il a inti-
 tulé Marcellas, & qu'il auoit de contraires sen-
 timens pour son vsage ; se ^a feruant au com-
 mencement du collyre malabathrin meslé avec
 le blanc d'œuf, & sur le declin du mal y adiou-
 stant vne portion de son collyre panchreste ;
 lequel tant s'en faut qu'il l'estime plus doux que
 le malabathrin, qu'au contraire il met en suite
 qu'il a esté d'escrit entre les collyres mordicans :
 & sans doute c'est ce panchreste de la composi-
 tion d'Erasistrate, duquel il auoit fait aupara-
 uant mention, & loüé l'vsage pour les asprete-
 rez des paupieres, les vlceres de la bouche, & les
 ophthalmies : vous noterez de plus que l'anti-
 moine ny entre pas. Mais à quoy bon nous a-
 muser dauantage à ces collyres, ils ne seruent de
 rien pour authoriser l'vsage de l'antimoine pris
 au dedans. Racheuez ie vous prie Iatrophile

^a ἡ χρῆσις δὲ
 αὐτῶ ἐν ἀρχῇ
 τῆ δυνάστεως,
 ἢ ἐν ὄξει-
 μῃ κίτρινῃ
 ὅσοι μέγισ-
 τὴ λεγόμενῃ
 παχέστεν
 ἀπαχέστεν
 καὶ δὲ τὸ
 τῶν δεικτι-
 οῦν κολλη-
 τῶν.

IATR. Apres auoir vſé tous ces collyres à
 déboucher les yeux de ſon Philiatre, il declame
 contre les hommes de ce temps que l'enuie &
 ignorance ont aueuglé à tel point, que de les
 porter à blaſmer vn remede qu'ils ne connoiſ-
 ſent pas, & qui merite louiange. C'eſt pourquoy
 il ſe promet de chaffer les tenebres de leur eſprit
 en examinant les parties interieures de ce mine-
 ral, & leur faiſant voir que ſes cendres conſom-
 ment les chancrez, qu'il purge haut & bas, qu'il
 fait ſuer, & redoubler la force des parties prin-
 cipales contre la malice des venins; & afin qu'on
 reconnuſt l'antimoine comme tel eſtre d'ancien
 vſage en medecine, il luy fait prendre le maſque
 du *πτερόγλωσσον* d'Hippocrate; ſe ſervant pour
 preuue de ſon dire de ce paſſage de Galien au
 liure qu'il a compoſé de l'explication des mots
 d'Hippocrate, où il pretend qu'il l'explique de
 l'antimoine. Mais pource qu'il ſe doutoit du
 peu de foy qu'on auroit à ce paſſage corrompu,
 il ſe met à deplorer l'iniure des temps qui nous a
 rauy les liures dans leſquels il auoit enſeigné par
 ſes raiſons & experiences, que l'antimoine chaf-
 ſe les biles porracées, verdaſtres & malignes.

ORTH. Il eſtoit comme ie croy, Iatrophi-
 le, aſſiſté de quelque genie, qui luy a reuelé ce
 que Galien a eſcrit dans ſes liures qui nous man-
 quent.

quent. Pour ce qui est du τετραγονον d'Hippocrate, qu'il persuade à son disciple estre l'antimoine, si l'escholier auoit entendu ce que ie vous en ay dit cy-deuant, il auroit pû faire vne meilleure leçon à son maistre.

IATR. Il est vray, Orthodoxe, que vous auez si solidement respondu à ce passage, que l'ignorance de celuy qui l'employe en la cause de l'antimoine nous paroist dauantage. Toutesfois ne pensez pas qu'il en demeure là, comme si c'estoit encor trop peu de donner à l'antimoine vne vertu purgatiue, il luy en adiouste vne balsamique appuyé de l'authorité du grand Philosophe Basile Valentin; qui reconnoist, dit-il, en son char triumphal de l'antimoine ce mineral pour bien faisant aux parties nobles, le nommant pour ce sujet *Balsamum vite, & medentem mumiam*, le Baulme de la vie, & la mumie qui guerit: & que mesmes apres auoir fait reflexion sur ses diuerses operations, par vn adueu de sa faculté sudorifique, purgatiue, vomitiue, & alexitere: il s'estoit escrié *Verum verum dico non est sub caelo medicina sublimior*. C'est à dire, ie vous dis en verité qu'il n'y a point sous le Ciel vne medecine plus excellente.

ORTH. Il a mal fait son profit, Iatrophile, des sentimens de cet autheur, lequel n'a iamais

Ecc

donné vn tel eloge qu'à la partie de l'antimoine qui n'est point veneneuse ; ains entierement separée de ses autres substances malignes qui le cōposent, & nous le font à bon droit apprehender : comme il tesmoigne en la page quarante-quatriesme de son liure dont nous auons desia fait mention. L'antimoine, dit-il, ^b n'est pas vn petit venin, mais tres-grand & tres-pernicieux aux hommes & aux bestes, d'où vient que le vulgaire des Medecins le reiettent comme veneneux, & en interdisent l'usage aux grands. Les Professeurs mesmes crient dans les Academies à leurs disciples qu'ils se donnent de garde de l'antimoine. Que c'est vn pur venin : laquelle consideration a empesché que iusques à present on ne s'en soit pas seruy, ny fié aux remedes qu'on en tire quoy que tres-excellens. Mais ie vous dis en verité, & prends Dieu le Createur à tesmoin, qu'il ny a point sous le Ciel de medecine plus excellente. Il dit apres qu'il a declaré au commencement de son liure que l'antimoine auant sa preparation est vn veritable venin, qu'il faut separer pour en faire vn remede salutaire. C'est pourquoy ny l'antimoine crud que Paracelse au liure cinquiesme de la nature des choses, dit estre plustost vn venin qu'vn remede, ny le safran des metaux qui se change aisement en verre

^b Est itaque
antimonium
venenū non
leue. Sed
præcipuum
& altissimū
hominibus
& brutis le-
thiferum,
vnde vulgus
medicorum
& ignara
plebecula
veræ medi-
cinæ nullam
habens co-
gitationem,
antimonij
vt pote ve-
nenati vsum
reiciunt, &
medici ma-
gnatibus vt
periculosum
interdicunt,
professores
que in aca-
demiis dis-
cipulis ad-
rauiem vlti-
que oggan-
nunt caue-
te, caute
antimonij,
puru pū-
tum est ve-
nenum His

ou en regule ; tous deux reconnus mesme par les Chymistes pour des venins tres-dangereux , ne peuuent passer pour medicament alexitere. Par ce moyen il est aisé de voir l'auteur du plomb sacré condamné par la bouche de Basile Valentin , ce fameux Philosophe , ce grand homme qu'il a choisi pour arbitre de ce differend , & la caution de son dire.

opinionibus comoti oppidulorum ciues antimoniij vsum prohibent, clamoribus enim his pleriq; hominum comoti fuerunt, vt ad meam vsque aetatem antimonio aduenturam facere nemo voluerit, aut eius remedijs certo confidere, licet immensa & indicibilia in eo reperiantur. Verum, verum dico, vera sunt scripta mea, & deum creatorem testem inuoco non esse sub caelo sublimiorem medicinam, in qua columna capitalis locuples collocari potest, quod in antimonio iure fieri & collocari potest.

PHIL. Si le sujet qu'il traite estoit de moindre consequence en nostre profession, Orthodoxe, i'excuserois la faute, c'est estre adroit & aduisé que de supprimer les pieces qui luy pouuoient faire perdre sa cause, & de n'aduancer rien qui luy fist preiudice ; autrement il auroit trompé ceux qui l'ont chargé de la plaider. Mais puis qu'il a eu assez d'effronterie de faire paroistre au iour des faussetez si preiudiciables, ie ne puis, sans me rendre son complice ; que ie ne condamne vn si malicieux desguisement.

IATR. Il vient apres à la dissection de l'antimoine, & le diuise en ses parties contenantes & contenuës : celles-là estans à son iugement plus froides & seiches que les autres, toutes lesquelles

Ecc ij

font entr'elles differentes en vertu & marquent des effets tous dissemblables. Bref ces diuerses substances de l'antimoine sont en subsistance dissimilaires, comme sulphureuses, nitreuses, & autres: c'est ainsi qu'il comprend par vn &c. le reste des parties de ce mineral, quoy qu'elles soient de tres-grande consequence, & qu'il fust tres-important de les examiner de plus près.

ORTH. Je ne puis croire qu'il l'aye fait par ignorance, Iatrophile, ains plustost pour esquiver la gehenne que luy eust donné vne entiere & veritable diuision de toutes ses parties; lors qu'il eust fallu venir à vne plus exacte discussion de leurs vertus & proprietéz singulieres. C'est pourquoy il n'a pas voulu suiure la methode de ce grand & fameux Chymiste Basile Valentin, qui de vray a escrit le premier comme il nous appert, & le plus pertinemment de tous, des vertus de l'antimoine: de peur d'estre obligé à son exemple de nous aduertir qu'on se donnast de garde de son soulfhre impur, & de son mercure, comme d'vn mortel poison.

IATR. Il semble mesme, Orthodoxe, qu'il ait voulu paroistre preuaricateur en sa propre cause, ne disant rien des vertus du sel metalique de l'antimoine, dont Basile Valentin a fait tant d'estat pour vider la grauelle, & taifant les

grands avantages de son soulfre incombustible, enfin il se tient ferré & n'ose tout dire, à l'exemple de ces criminels aufquels on a fait le bec, de peur qu'on ne iugeast ce procez par ses responses & escritures. C'est pourquoy ne vous attendez pas aussi qu'il parle des differentes qualitez & vertus que donnent les diuerses preparations à toutes ces parties de l'antimoine. Il ne fait plus profession que d'empirique, & pauvre qu'il est de raison il nous renuoye à l'experience, comme au seul iuge des proprietes de l'antimoine; laquelle nous apprendra, ce dit-il, sa vertu vomitiue, purgatiue, sudorifique & alexitere, & ses effets merueilleux, lors qu'il tire par propriété de substance les biles ærugineuses, bleuastres, isatides, verdastres, obscures, & semblables qui sont de teinture minerale.

PHIL. Il a donc pareillement, Iatrophile, oublié de compter entre ses vertus la propriété diuretique que les plus diligens Chymistes luy donnent.

IATR. C'eust esté, Philalethe, excéder ce nombre quarré qu'il luy affecte pour le respect duquel il ne reconnoist en ce mineral que quatre proprietes, de mesme qu'il est composé de quatre elemens, afin de le naturaliser par ce nombre & nous le faire passer pour le verita-

Ecc iij

ble *πετεργωνοι* d'Hippocrate. Ainsi sa vertu balsamique ne sera plus sur les rangs.

ORTH. Pour venir, Iatrophile, à ce qu'il soustient que l'antimoine purge par propriété de substance. L'experience à laquelle il nous renuoye luy donnera le dementy : elle nous fait voir tous les iours qu'il purge indifferemment sans aucun choix ny election, ce qui est pourtant la seule & veritable marque de la propriété de toute la substance, qui doit estre par ce moyen déterminée à vn seul effet ; ainsi l'aymant attire seulement le fer, l'ambre la paille, & nos purgatifs ordinaires les humeurs qu'ils affectent. On ne scauroit dire avec verité le mesme de l'antimoine, qui ne peut auoir propriété de toute la substance avec toutes sortes d'humeurs qu'il met hors par tant de violence ; vû que les humeurs sont differens les vns des autres en toute l'estenduë de leur nature ; que s'il n'en veut demeurer d'accord, la dissection que nous permettrons aux Chymistes d'en faire, le contraindra d'aduoüer cette verité. C'est pourquoy si nous voulons parler proprement, nous ne dirons pas que l'antimoine purge, mais que par la vertu d'un esprit blanc, arsenical & mercurial (que nous auons suffisamment prouué estre contenu en l'antimoine préparé de la façon

qu'on le donne à present) il trouble & violente toute la nature, & en la contraignant de mettre hors ce poison, entraïne par ce moyen les serofitez teintes de toutes sortes d'humeurs ; lesquelles par leur subtilité suiuent facilement l'effort de la nature ainsi irritée. Ce que Basile Valentin auoit remarqué en la page quarente-huitième de son char triomphal où il dit, que tous les mineraux sont veneneux pour raison d'une essence mercuriale & volatile dont ils abondēt, laquelle est cause de la purgation. Il adioust (ce qui est tres-important à remarquer) que cette essence mercuriale & volatile, qui purge dans les mineraux, n'attaque point la racine du mal, & qu'il ny a que les seuls remedes fixes capables de s'attacher aux maladies fixes, & les déraciner entierement ; ce que ne peuuent faire tels purgatifs qui ne sont fixes, & qu'on peut iustement comparer à vne rauine ou torrent, qui entraïne ce qu'il rencontre en son chemin & ne touche point la terre ferme. Qu'un chacun donc sçache qu'il faut separer entierement de l'antimoine son essence veneneuse, auant qu'on le puisse changer en medicament & luy donner le nom de remede : qu'on songe à separer le bon antimoine du mauuais, le fixe du volatil, le remede du venin. C'est ainsi que parle Basile Va-

^c Antimonium vt & mineralia omnia substantia sunt venenosa propter mercurialis volatiliss essentialia in iis predominant, qui spiritus volatiliss eiectionis in homine inuentorum causa est, non quod morbi radicem ipse aggrediatur quod fixa est, quia sola remedia fixa morbos fixos perquirunt & expellunt radicibus, quod purgantibus non fixis non conuenit, quæ ra-

pine aut tor-
renti cōferri
possunt, qui
obuia in suo
itinere auf-
fert sed ter-
ram firmam non aggreditur. Purgantia fixa preparata non mouent excrementa per seces-
sum sed ostendunt se tantum sudoris expulsionem aliisque modis. Sciat itaque quilibet ve-
nenatam essentiam omnino ab antimonio tollendam antequam in medicinam possit con-
uertere, & remedij no minc appellari. Attendantur itaque ad separationem antimoniij boni à
mal o, fixi à volatili, remedij à veneno distinguendi.

I A T R. Nostre ieune autheur, Orthodoxe ;
n'auoit pas pris dessein de rechercher si auant les
parties & vertus interieures de l'antimoine ; ce
luy estoit assez d'escrire pour abuser les plus
ignorans, leur faisant accroire qu'il a cet auan-
tage par dessus nos purgatifs qu'il ne peut exci-
ter ny estre cause qu'il y ait nauſée, rapports, vo-
missement par aucun déboire; au contraire qu'il
fortifie l'estomach & les parties nobles, en chas-
sant ces biles cy-deuant nommées de l'estomach
& des parties voisines; ce que tout autre medi-
cament que luy ne peut faire, & partant qu'il
doit estre estimé par dessus tous les autres reme-
des. Que c'est vne insupportable medifance de
soustener le contraire, l'experience iustificiant
son innocence ; vû qu'estant pris simplement
en decoction pour le boire ordinaire, il n'excite
ny vomissement, ny flux de ventre, ny mesmes
aucunes nauſées, mais resoult avec vne douceur
tres-particuliere, & fond les duretez des parties
nourri-

nourricieres; donne à la chaleur naturelle vn secours aduantageux pour fortifier les parties qui ont la puissance d'aider aux autres, & leur communique vne viuante force.

PHIL. C'est ainsi, Iatrophile, que ces charlatans persuadent la bonté de leurs drogues à vne populace ignorante. Il est vray qu'il est insipide, mais il n'est pas moins veneneux pour estre plus traistre. Le napelle le plus present de tous les poisons, le colchic, le dorycnium sont sans goust: ce qu'Orthodoxe nous a sagement descouuert par l'exemple des medicamens septiques. Je veux que la decoction de l'antimoine crud ne purge ny fasse vomir: cette preuue est trop legere pour tesmoigner son innocence; l'ebullition n'estant pas suffisante de defuelopper les esprits malins renfermez en sa masse terrestre, elle n'en tire qu'une acidité subtile semblable à celle qu'on extrait du vitriol; qui rend à son dire sa decoction sudorifique & diaphoretique.

IATR. Voyez ie vous prie en suite, Orthodoxe, l'excellent raisonnement qu'il nous donne pour purger l'antimoine de poison. Tout poison, dit-il, est ce qui change toute nostre substance & la corrompt, & ne peut estre en aucune façon changé ny alteré par nostre natu-

Fff

re. L'antimoine ne change aucunement nostre substance & ne corrompt aucune des parties du corps, puis que l'on a assez iustificié qu'il les fortifioit tant par sa vertu cachée, que par ses puissances manifestes : d'où vient qu'il n'a aucune antipathie avec les parties du corps de l'homme. Il n'emprunte aucune qualité souveraine de pas vn des elemens simples, ne peut de soy causer la mort à personne, n'ayant aucune qualité pthorotique (il eust mieux dit pthoropoiique) ou corrompante, mais plustost alexitere : d'où il infere que ceux qui blasment vn si loüable & si excellent remede n'ont aucune philosophie des metaux & mineraux, & ignorent leurs preparations.

ORTH. S'il auoit pris vne bonne teinture d'vne meilleure philosophie, Iatrophile, au moins auroit-il mieux sceu deffendre la pretenduë innocēce de son antimoine, & trouué quelque moyen pour ne demeurer si court comme il fait en la preuue : quoy est-ce assez le iustifier que le dire sans en donner raison, pour conclure ainsi avec vne imprudence nonpareille contre les sentimens des meilleurs Chymistes. C'est à nous à luy reprocher cette ignorance dont il nous accuse, n'ayant sceu iusques à present, tout illuminé qu'il est, & esclairé des belles lumieres

de Basile Valentin, que l'antimoine est vn poison qui corrompt nostre nature. Il est bien vray qu'il contient des parties qui ne sont pas veneneuses, mais vn Philosophe qui fait profession d'enseigner deuoit parler plus ingenuëment & franchement pour la verité; & faire distinction de celles-cy d'avec les veneneuses. S'il me dit, que l'eau en laquelle l'antimoine crud a bouilly n'est point veneneuse, & par consequent que l'antimoine ne l'est pas: Je luy nieray la consequence en le renuoyant à Basile Valentin son maistre, pour luy apprendre que l'antimoine crud est vn puissant poison. Que s'il a entendu restraindre son dire à l'antimoine préparé, il deuoit specifier sa preparation & monstrier qu'en icelle le feu auoit dissipé, ou du moins fixé & adoucy ses esprits volatils mercuriaux & arsenicaux. Les moindres apprentifs de la chymie scauent fort bien que les fleurs & le verre d'antimoine sont tres-veneneux, & nous auons pertinement monstrier que le saffran des metaux, qu'il vante tant pour estre vn excellent alexitere, n'a pas moins de venin: Vû qu'il n'est qu'un déguisement de ce verre, & qu'il contient quantité de regule dans lequel abonde le mercure crud de l'antimoine; la preuue en est fort aisée au creuset. Il ne sert de rien de nous dire que

Fff ij

l'antimoine n'emprunte aucune qualité souveraine des elemens, ce n'est pas pour icelle qu'on le blasme: y a-il aucun corps mixte en la nature dans lequel les elemens soient assemblez avec leurs qualitez entieres? S'il parloit ainsi en l'eschole de Chymie ie craindrois pour luy qu'on ne le remist sous la ferule; & quoy, a-il oublié sa qualité de Professeur en cette science, & tant de cours qu'il dit avoir fait pour escrire de la sorte? Ne deuoit-il pas parler en Chymiste, & donner les vertus de l'antimoine non aux elemens, dont cette nouvelle philosophie se mocque & fait li-tiere, mais à ses trois principes qui selon ses maximes possèdent toutes les vertus des corps mixtes; les elemens à ce qu'elle veut ne leur communiquant que des qualitez sans vigueur ny puissance.

PHIL. Il sembleroit, Orthodoxe, à l'entendre parler de la sorte qu'il ne sceût encore (comme Tydides dans Homere) à quel party se ranger, laissant dans les mixtes cet ancien droit des qualitez & vertus elementaires, que la Chymie entend & veut estre supprimé. C'est ainsi qu'il nous fait paroistre les restes des meilleurs sentimens qui le pressent, & le font parler à son desavantage; lors qu'il les pense estouffer par les mauuaises maximes de cette bastarde philoso-

phie marastre de la verité : ne voyez vous pas qu'il l'a tient aux fers de peur qu'elle ne paroisse en public, & qu'il n'ose faire monstre du soulfre arsenical de l'antimoine, crainte de faire esclater sa vertu phtoropoiitique ou corrompante, & luy faire perdre son premier rang entre les medicamens alexiteres; lesquels il croit à fausses enseignes estre tousiours ennemis des venins & amis de nostre nature.

IATR. Permettez, Philalethe, que ie vous donne les derniers traits de son ouurage, nous pourrons vne autrefois faire passer par l'examen d'Orthodoxe cette derniere pensée qui nous choque : bien que, comme vous auez entendu, il n'ait fait voir aucunes raisons ny experiences pour sauuer l'antimoine d'une condamnation si legitime; il ne laisse de parler ainsi. Toutes ces raisons, dit-il, toutes ces considerations, & les grandes experiences connuës à la plus grande & meilleure partie de l'eschole de Messieurs les Docteurs de Paris, leur ont fait reconnoistre en l'année 1638. que l'antimoine estoit vn bon & excellent remede; en sorte qu'ils luy ont donné place en leur antidotaire, & l'ont mis au rang de leurs electuaires purgatifs, avec les preparations chemiques : ce seroit donc, comme il conclud, vne offense signalée que l'on feroit à Messieurs

Fff iij

de la Faculté de Paris, de les accuser d'auoir mis vn poison dans leur antidotaire ; comme ils ont fait sans oublier aucune deuë preparation & choix pour la composition du vin antimonial, du vin emetique, ou alcohol vineux, ou infusion de foye d'antimoine, autrement du saffran des metaux. Ainsi que c'est à tort que l'enuie & calomnie de quelques particuliers a qualifié l'antimoine du nom odieux de poison, de laquelle pernicieuse qualité il se trouue autant esloigné, que ses effets innocens nous prouuent tous les iours sa vertu alexitere, preseruatue, & defensiue des parties nobles, soit qu'il soit seul, ou joint à ses semblables.

ORTH. Ce docteur est comme ie croy au bout de son roollet, Iatrophile, les raisons luy manquent, il en est aux iniures : les premiers en sçauoir & probité de cette celebre Faculté sont maintenant ces enuieux & calomniateurs de l'antimoine. Si ce ieune homme, qui se fait tout blanc d'Hippocrate, eust conserué autant de respect que luy pour ses Maistres, il n'auroit pas parlé de la sorte ; faisant ainsi tout d'vn coup banqueroute à son honneur, à son serment solemnel & public, & à sa propre conscience, pour sacrifier à l'idole Baalim, c'est à dire à la tyrannie de la mode qui court. En quel temps

sommes nous venus, mes amis, ce qu'on tenoit à religion est maintenant vn crime : garder par vn serment inuiolable le testament de nos peres, c'est estre aujourd'huy criminel si on ne suit auceuglement la passion de ceux qui le rompent si à la legere ; & que sous leur simple caution on n'approuue l'usage de l'antimoine, on passe incontinent pour ignorant, calomnieux & enuieux. I'excuferois ces transports si son procedé estoit accompagné de iustice, ou que par quelque complot tramé à la sourdine on eust fait violence à l'innocence d'un tel poison : qu'il prenne requeste ciuile contre les Arrests souuerains qui l'ont condané ; qu'il le purge du decret que nos peres donnerent contre luy avec tant de connoissance de cause ; qu'il iustifie par bonnes raisons du tort & grief qu'on a fait à ses vertus incomparables. Car de s'arrester comme il fait à cet imprimé pour luy donner l'autorité entiere de nostre Faculté, c'est le mal prendre : quoy la datte de l'impression de la Pharmacopée est-ce le decret de la faculté qui a reintegré l'antimoine ? qu'il recherche ses registres il ny trouuera aucun decret d'icelle assemblée donné en sa faueur. Je n'en veux pas dire dauantage, qu'il sçache seulement qu'il a esté aisé de le faire passer à la presse, mais non pas aux suf-

frages d'une si celebre & sage Compagnie.

PHIL. Vous me consolez par vos discours, Orthodoxe, en purgeant nostre Compagnie du faux bruit de cette approbation. C'est donc à tort que l'auteur du plomb sacré se vante que la plus grande & meilleure partie de messieurs les Medecins de Paris ont à present embrassé son party. Si on fait la reueuë il y trouuerra bien du mesconte : ce n'est pas que ie veuille dire qu'il fust tout seul de cette classe, il pourroit s'affeurer de quelques autres; & s'il veut y adiouster tous ces coureurs estrangers & empiriques, il fera grossir ce nombre & paroistre beaucoup au delà de ceux qui se tiennent fermes dans le meilleur chemin. Mais il sçaura qu'és choses d'une telle consequence les suffrages se pesent & ne se comptent pas. Ie sçay bien qu'il y auoit à Rome plus de Thessales, d'Erasistrates, d'Asclepiades, d'Archigenes, & d'Hæmophobes que de Galiens; & on peut dire maintenant le mesme de Paris: voudroit-il pour cela condamner la doctrine de ceux-cy pour approuuer l'autre. Ce desordre marque assez le deffaut de la pluspart des hommes qui courent apres les nouveautez, & sans deliberer dauantage se monstrent d'abord fauorables aux opinions les plus estranges. Sans dire le pourquoy les vns se laissent gagner
par

par le temps & les habitudes estrangeres, les autres se portent par le seul interest de leur fortune, & luy ayans fait hommage de leurs volonteze se mettent au collier & suiuent celuy qui les meine. Les plus foibles se laisseront gagner & emporter à vne mauuaise coustume, ils ne vont pas ains plustost sont portez à la façon de ceux qui nagent, & suiuent le coulant d'une riuere: Seneque a bien remarqué cette foiblesse. Nous ne^d nous reglons point, dit-il, par la raison, ains sommes le plus souuent emportez de la coustume: nous estimons le plus honneste ce qui est le plus en vsage, & quand l'erreur s'est rendu public il tient place chez nous de chose iuste & raisonnable, pour lors il est bien difficile de le condamner. L'abus ayant passé pour loy dans les esprits preoccupez de la sorte.

^d Ratione non componimur, sed consuetudine adducimur: honestius putamus quod frequentius: recti apud nos locum tenet error vbi publicus factus.

I A T R. Sans cette preoccupation, Philalathe, il ne seroit pas difficile de les detromper, & bien qu'ils ne fussent versez en nostre profession, la bonté d'un sens commun & iugement naturel leur desilleroit les yeux, & feroit enfin gouter & connoistre ces veritez dont nous nous entretenons. Je voudrois au reste que cet auteur sublime nous eust fait part des raisons, qu'il dit auoir meu cette sçauante Compagnie à ordonner qu'on calcinast l'antimoine avec le

G g g

salpestre, pour subtiliser sa substance grossiere & terrestre, & en tirer plus facilement la vertu vomitiue & purgatiue.

ORTH. Est-ce là cette deuë preparation comme il dit, Iatrophile, à laquelle on n'a rien oublié: il se deuoit faire instruire par Basile Valentin qui a le premier comme il nous paroist donné cette preparation. Voila comme il parle en la page cent dixiesme, apres que l'antimoine aura esté calciné en cette maniere il se conuertit en verre rouge & transparent, mais il n'en demeure pas là comme fait cet autheur avec son antidotaire, ne trouuant pas d'assurance en vne telle infusion, ains il veut qu'on le puluerise pour en tirer la teinture avec le vinaigre distillé de l'antimoine mesme; lequel vinaigre n'est autre que l'esprit acide de ce mineral: & certes par cette si exacte & recherchée façon de preparer l'antimoine, il luy faisoit perdre beaucoup de ses esprits volatils & veneneux. Il poursuit & exhale le vinaigre dont il reste vne poudre de laquelle il tire la teinture avec l'esprit de vin bien rectifié, & vous aurez ainsi, dit-il, vn extrait tres-rouge & doux fort vtile en la medecine; c'est le tres-pur soulfhre de l'antimoine: cette preparation a cela de particulier de ne tirer du verre que la teinture rouge, laissant sa partie veneneu-

se renfermée en la masse terrestre. Celuy donc qui a le premier employé le saffran des metaux pour faire le vin emetique dont on vse maintenant, a ignoré & abusé de l'intention de Basile Valentin; lequel a introduit en la Chymie cette calcination d'antimoine, tant pour ouvrir le corps compacte & ferré de ce mineral, que pour dissiper son soulfhre impur & ses esprits arsenicaux les plus volatils, qui le rendent vn tres-mortel poison lors qu'ils sont desueloppez de leurs parties terrestres. S'il nous pense faire croire que le salpestre esleue la vertu vomitiue & purgatiue de l'antimoine, il s'abuse grandement, le feu fait cet effet; ceux-là le sçauent fort bien qui le conuertissent tous les iours en verre, & en apprestent vn tres-violent vomitif; apres auoir par ce moyen deschaisné les esprits blancs & arsenicaux de ce mineral. Que le salpestre attenuë & subtilise les humeurs grossieres, il n'a besoin de caution, on l'accorde, en luy niant toutesfois que le saffran des metaux retienne cette vertu du salpestre: il ne sçait pas qu'on laue par trois fois l'antimoine ainsi preparé, pour l'adoucir & luy oster entierement la saleure que le salpestre y auroit pû laisser.

PHIL. Vous le pressez de bien prés, Orthodoxe, si vous continuez de la sorte ce liuret

Ggg ij

enfin ne nous paroistra qu'une rhapsodie mal coufue de passages aussi mal à propos deschifrez qu'entendus, & de propositions toutes, ou la pluspart, ridicules, fausses & erronees en l'une & l'autre philosophie & medecine.

IATR. Passons ie vous prie, Philalethe, ce recit commence à me desplaire autant qu'à vous. Il tasche en outre d'excuser le poison de ces esprits volatils & arsenicaux de l'antimoine restez dans le vin emetique, en soustenant que le medicament purgatif composé de parties volatiles & subtiles, purge avec moins de peine & plus de douceur que celuy qui est remply de parties grossieres & heterogenées, & que le soulfre impur de l'antimoine estant dissipé par la detonation, sa vertu purgatiue se rencontre plus pure & plus douce: laquelle detonation esleue ce qu'il a d'alexitere, & le rend plus propre à fortifier les parties nobles, & chasser les humeurs malignes ou corruptions interieures; à raison du nitre qui attenuë & desopile les humeurs grossieres & gluantes.

ORTH. Il y a en ce texte trois propositions; Iatrophile, la premiere est que le medicament purge avec moins de peine & plus de douceur quand il possède des parties volatiles & subtiles. Mais la raison & l'usage la condamnent de fauf-

seté; l'vne & l'autre nous apprend, que la facilité ou difficulté de la purgation ne depend pas seulement des parties grossieres & subtiles, mais aussi de la condition des humeurs qui se voident, & de la qualité des medicamens. Y a-il rien de plus spiriruel que la centiesme partie d'un grain d'esprit antimonial, renfermé en quatre ou cinq grains de ses fleurs, & neantmoins oseroit-il nier qu'il purge avec des violences nompareilles: la casse & la rhubarbe purgent fort doucement & sans violence, bien que leur substance soit des plus grossieres & terrestres. Sa seconde proposition est que la detonation ayant dissipé le soulfhre impur de l'antimoine, sa vertu purgatiue deuiet plus douce, quoy qu'elle esleue en mesme temps au plus haut point sa qualité alexitere. Pour le premier chef il faut qu'il apprenne que cette detonation dissipe seulement les esprits arsenicaux & mercuriaux les plus volatils, & qu'il en demeure encore assez pour faire d'estranges rauages; & ce principalement lors qu'ils iufusent ce safran des metaux dans le vin d'Espagne, lequel pour la force de sa chaleur & de sa substance spirituelle attire & retient beaucoup plus de ces esprits que nostre vin ordinaire. Et pour ce les plus aduisez Chymistes, qui ont voulu autrefois hazarder ce

Ggg iij

remede, ne l'ont iamais infusé que dans le vin ordinaire: & auoient de coustume de ietter la premiere & seconde infusion comme trop violente, & se seruir seulement de la troisieme: ainsi que i'ay desia rapporté de Reufnere en son exercitation septiesme du scorbut. Pour le second chef c'est paroistre bien ignorant des preparations chymiques de dire que la detonation elleue la vertu alexitere de l'antimoine, le salpestre employé à cette detonation ne reste plus, comme nous auons monstré, en ce safran des metaux: au contraire vne telle preparation confond dauantage avec la terre metallique le soulfre pur & incombustible, dans lequel seul est reseruee, au dire des plus sçauans Chymistes, cette vertu alexitere. N'est-il pas donc bien esloigné de ses pretensions, & de la perfection qu'il se promet ainsi donner à cette noble & sublimé qualité alexitere.

PHIL. Vous descouurez trop clairement son imposture, Orthodoxe, s'il peut y auoir en l'antimoine quelque partie profitable, & mesmes s'il veut alexitere; c'est principalement ce soulfre pur & incombustible qui paroist en la teinture rouge, ainsi que dit Paracelse apres Basile Valentin: & il est pour constant qu'on ne la peut extraire de l'antimoine par l'infusion du

saffran des metaux, & qu'il y faut proceder en la façon que vous avez remarqué de Basile Valentin ; si mieux on n'ayme la sublimation de Paracelse, par laquelle il enseigne à separer les parties volatiles de l'antimoine de sa terre metallique : c'est de la sorte qu'on doit l'entendre, quand il dit prenez l'antimoine reduit en poudre tres subtile & le reuerberer l'espace d'un mois. Chacun sçait que la sublimation est le mortier & pilon des Chymistes, pour reduire en poudre plus subtile les corps mixtes ; ainsi que l'a noté Reufner en l'exercitation cy-dessus mentionnée. L'antimoine sublimé en cette maniere nous donne trois sortes de fleurs, les premieres & plus esleuées sont blanches, les secondes iaunastres, & les troisiemes rouges : il veut qu'on les mele ensemble pour les reuerberer l'espace d'un mois, c'est à dire de quarante iours qui font le mois des Chymistes. Par tout cet artifice l'antimoine, apres auoir pris diuerses couleurs, deuiet enfin violet, duquel en dernier lieu on extrait la teinture avec l'esprit de vin : de laquelle teinture Basile Valentin & Paracelse disent s'estre seruis heureusement en diuerses maladies, & pour ce ils luy ont donné en propre cette merueilleuse vertu alexitere. Si nostre autheur eust ainsi parlé de son antimoine nous n'au-

rions pas eu tant de sujet de le blasmer : il n'auroit failly qu'apres ses Maistres ; & en cas de vexation il les eust pû prendre à garand. Mais ie ne sçauois sans me rendre son complice excuser vne ignorance si criminelle & preiudiciable au public ; quand il attribüë au poison reconnu de l'antimoine crud ou changé en saffran des metaux , contre le sentiment de ses Maistres , cette sublime vertu alexitere.

IATR. Il n'est pas mieux traicté de Vous que d'Orthodoxe, Philalethe, vous ne pouuez plus pertinemment ruiner cet excellent raisonnement qui le fait ainsi conclure. Puis que l'antimoine oste les poisons de l'estomach, purge, desopile, defend les parties nobles, fond les abscez cachez quand il est donné seul , il est impossible qu'estant preparé avec le salpestre il ne deuienne vn puissant alexitere propre à conseruer la chaleur naturelle, tirer les biles crasses & espais-ses, lesquelles par leur fermentation remplissent la teste, & causent des obstructions pareilles à celle qu'Hippocrate dit deuoit estre enleuées par son tetraganon : & partant l'antimoine sera ce tetraganon, cette mumie curatiue, cette tres-haute & sublime medecine qui communique au vin sa puissance. Enfin estant rauy en extase il s'escrie, excellent tetraganon, *medicina*

cina sublimior, puis qu'elle purge l'or & le purifie, qu'elle oste les corruptions & gangrenes metalliques, rend à l'homme par ses diuerfes preparation tant de soulagemens particuliers, elixir d'antimoine propre à prolonger les iours.

PHIL. Cette exclamation, Iatrophile, seroit pardonnable à vn charlatan monté sur le theatre pour vanter les vertus admirables de son baulme ; pense-il nous amuser avec le commun & la debiter pour des raisons tant necessaires à sa mauuaise cause.

IATR. Et quoy, Philalethe, enuiez vous à vn si grand Orateur qui se voit au bout de sa carriere, & croit auoir gain de cause, vne peroraïson si à propos pour persuader à son Philiatre les miracle de l'antimoine. C'est assez antimonier, poursuit-il, & esclaircir ces difficultez ; n'avez vous pas l'anatomie de ce mineral ? vous reste-il encore quelque difficulté à leuer : vous pouuez voir dans les particuliers trauaux de nostre cours chymique, qu'il se trouue vne essence antimoniale qui rend la perfection aux metaux & la santé aux hommes, & par ces esclans il l'exhorte à conclure que *non est sub caelo medicina sublimior*, qu'il ny a point sous le Ciel vne medecine plus releuée, tant pour les hommes que les metaux.

H h h

PHIL. Il est donc reuenu à luy-mesme, Iatro-
trophile, ou plustost aux sentimens des meil-
leurs Chymistes ; ne se retracte-il pas lors qu'il
chante les vertus de son essence antimoniale,
qu'il donnoit n'agueres si liberalement à l'anti-
moine & au saffran des metaux. Pour moy ie
m' imagine qu'il entend parler de cette teinture
que nous disions ne pouuoir estre tirée qu'avec
beaucoup de temps & de peine : de laquelle Pa-
racelse au second liure de sa grande Chirurgie
traicté troisieme chapitre neufiesme, faisoit
infuser vne demie once au temps de vendanges
dans six septiers, ou vingt mesures de vin doux,
& ce iusques à ce qu'il eust acheué de boüillir : &
c'est là le vray vin d'antimoine que Reusner
dit auoir esté donné avec heureux succez en des
maladies tres-dangereuses, & qui refusoient les
plus doux remedes : c'est de cette essence dont
parle Paracelse au chapitre cinquiesme du liure
que ie viens de citer. La nature, dit-il, de l'anti-
moine est purgatiue sans faire vider les matie-
res fecales, ny les excremens ; car elle chasse seu-
lement par dessus tous les autres secrets ce qui
rend l'homme plein d'impuretez, & le remet au
plus haut point de sa santé, ayant vuidé les cau-
ses de toutes les maladies & vlcères. Et au chapi-
tre huictiesme il assure que par la vertu de la

teinture d'antimoine on peut exalter tout homme en vne tres-parfaite santé : mais ce qu'il en dit au second liure des contractures chapitre troisieme est encore plus precis. L'essence de l'antimoine, dit-il, c'est vne purgation sans aller à la selle, qui purge l'homme tres-excellemment au delà de tous les secrets, qui oste entierement tout ce quil faut arracher, & tout ce qui rend le corps de l'homme impur, il le rend pur iusques au souuerain degre de santé, & le nettoye de toutes maladies ; mesme de celles d'où naissent les vlceres : elle efface tout ce qu'il y a chez l'homme d'impur, & de plus tout ce qui se peut trouuer en l'homme de mescant venu de l'homme. Voila de belles loüanges, Orthodoxe, si elles estoient veritables : lesquelles si ce docteur pense brouiller & entendre par ses dernieres paroles du safran des metaux, il fera chez les Chymistes comme chez Nous esclatter ses impostures, estant ainsi deuenu si mal-heureux eschançon que de verser à boire à ses malades ce vin empoisonné, au lieu d'vne telle ambroisie laquelle ne purge qu'insensiblement & sans faire vider aucune chose.

I A T R. C'est bien la raison, Orthodoxe, apres vous auoir tant & si longuement ennuyé que ie vous donne la comedie, avec la suite des belles

H h ij

machines de cet auteur : tout seueré que vous paroissiez ie croy qu'il vous fera rire; escoutez seulement les dernieres paroles qu'il dit à son cher Philiatre. Si apres ces raisons & ces experiences confirmées par l'autorité de si grands Philosophes & Chymistes vous n'estes assez illuminé, vous pouuez prendre les lunettes, torches & flambeaux du Hibou de khunrath pour vous conduire, puis qu'au recit d'Aristote la plus grande partie des hommes est de la nature des chats-huants, & ne peut voir clair en pleine lumiere, mesmes aux choses qui naturellement & visiblement tombent d'elles-mesmes en leur connoissance. Considerez ie vous prie ce Hibou, escarpé sur vn sep de vigne avec des lunettes entre deux chandeliers & deux torches, & la croix au deuant, avec cet excellent quatrain :



*Le Hibou fuit la clarté viuisique,
Et quoy qu'il ait lunettes & flambeaux,
Il ne peut voir les secrets les plus beaux
De l'antimoine & du vin emetique.*

C'est ainsi que par la sublimité de la science d'Egypte, il a racé & charbonné le hieroglyphe de ces enuieux & calomniateurs qui ne veulent reconnoistre les beaux secrets de l'antimoine & du vin emetique.

ORTH. Je confesse, Iatrophile, que les belles productions de ce visionnaire me font rire, à ce que ie voy il est bien instruit & fourny des phantomes & grotesques resueries de khunrath.

PHIL. Il me fait en cet estat, Orthodoxe, plus
Hh iij

de pitié que d'enuie ; il semble mesme que le puissant genie de la verité l'ait conduit pour luy faire amende honorable, l'ayant contraint de mettre en teste & à la fin de son ouurage cet oyseau mal'heureux avec la croix, les torches, les chandeliers & cierges qui sont les enseignes des funerailles, afin de nous faire connoistre les mortelles suites de son vin emetique. Vn Poëte de ce temps a gentiment exprimé cette pensée & tourné contre ce peintre infortuné par ces vers.

STANCES.

ENfin sans y penser ton foible iugement
 Fait voir la verité dans son auuglement,
 Ce bizarre Hibou dépeint dans ton ouurage ;
 Malgré tous tes projets nous monstre euidentement
 Des mal'heurs de ton art le sinistre presage.



Cet embleme emprunté te va faire grand tort,
 Cet oyseau, tout couuert des armes de la mort :
 Torchés, cierges & croix, chandeliers, luminaire,
 Sont les tristes tesmoins du lamentable effort,
 Que par le blomb sacré, ton funeste art sçait faire.

Ta folle vanité qui croist avec tes ans,
Presume d'arriuer au but que tu pretends,
Et renuerfer nos loix pour despeupler la terre.
Petit fils du Soleil, le dessein que tu prends,
Comme un ieune Chartier doit craindre le tonnerre.

ORTH. La verité de cette peinture, Phila-
lethe, si naïfement redressée contre son au-
rheur, n'est en ce temps que trop sensible, &
nous pourrions à meilleur tiltre le metamor-
phoser en ce Hibou : tout esbloüy qu'il est des
belles lumieres de son Basile Valentin, il ne s'ap-
perçoit pas du venin de l'antimoine qu'il a con-
damné si souuent pour estre des plus perni-
cieux ; iusques à ce que toutes les parties vola-
tiles qui seules possèdent tout son venin ayent
esté dissipées, & qu'il ne les puisse deormais re-
prendre : ce qui arriue pour lors que ses seules
parties fixes restent, lesquelles ne purgent point
à ce qu'il dit, que par les sueurs. Sa raison est que
cette partie de l'antimoine, outre qu'elle est ren-
duë en cette façon exempte de tout venin, se
trouue d'abondant alexitere, ayant la proprie-
té d'attirer à soy par similitude de substance
les humeurs malins & veneneux & les chasser
par les sueurs.

IATR. Il est vray que les plus experimentez & iudicieux Chymistes, Orthodoxe, apres Basile Valentin n'ont iamais loué que cette seule partie de l'antimoine, comme n'ayant aucune vertu qui nous fust contraire, & de plus renfermant en soy cette diuine vertu alexitere; laquelle pour ce sujet il appelle mumie, & non l'antimoine en general ou préparé en safran des metaux & vin ou poudre emetique, comme fait l'auteur du plomb sacré. Et de fait ce seroit trop prophaner ce nom auguste entre les Chymistes que de l'imposer au poison du vin emetique, qui n'auoit esté forgé par Basile Valentin que pour l'essence de l'antimoine; laquelle aussi il nomme pierre de feu: estant la mode des Chymistes de prendre vn jargon particulier, & de controuuer des tiltres specieux & extrauagans pour surprendre les ignorans, & se cacher & mettre à couuert des plus doctes. C'est pourquoy, ce Docteur & Professeur royal en chymie apres vn si bon Maistre se deuoit en enseignant son Philiatre garder d'vn tel *qui pro quo*, en prenant l'antimoine tout crud & veneneux qu'il est pour cette pierre de feu; il monstre bien qu'il en ignoroit la nature, & ne sçauoit pas qu'elle fust composée du soulfre pur de l'antimoine meslé avec son mercure despoüillé de sa malice, & fixé selon l'art.

PHIL.

PHIL. Cessons ie vous prie, Iatrophile, à lauer ce More, les impostures se font assez voir d'elles-mesmes, & vous ne gagnerez rien de nous en dire dauantage: n'ennuyons pas Orthodoxe, aussi bien i'ay la croyance que vous deuez estre pleinement satisfait, si vous vous souuenez de tout ce qu'il a si doctement & nettement décidé touchant vos difficultez & l'abus de l'antimoine: les autoritez, les raisons & les experiences qu'il nous a fait paroistre m'ostent quand à moy les moyens de luy repliquer, & nous doiuent dorelnauant fermer la bouche. Toutesfois s'il vous plaist, Orthodoxe, sçachant que vous aymez la poësie, ie vous feray part des vers d'vn des premiers & plus religieux Chymistes de son temps. C'est Christophe Horne, en son iardinet medical, hippocratique, spagyrique, hermetique, & poëtique, aufquels il a donné pour tiltre l'ellebore mineral des Chymistes. Escoutez comme il parle de nos donneurs d'antimoine.

O Seclum! ô spagyros! heu quantum inuenta
medentum!
Heu quoties nostros ludunt phantasmata sensus!
Heu quoties stomachum torquent immanibus ausis!
Dum stibio, vitri chymica in secreta redacto,

Heu bona mixta malis furibundo, è corpore, motu;
 Cumque his fermè animas exturbant, turbine vasto:
 Fit via vi, rumpunt aditus, prostrata ruit vis
 Corporis infelix: tum membris saepe relinquunt
 Arsenicalem ignem, ventura semina labis.
 Heu quanto agrotos homines conamine, quantâ
 Ad secreta adigunt loca vi secreta medentum!
 Sape decem ventris complentur facibus urna:
 Cum tamen exhibeat morbis ingentibus ortum,
 Oclusus fibris, putrescens, pauculus humor;
 Pauculus, exaequans vix ternas pondere drachmas,
 Nonne modum hunc omnes purgandi corpus agyrta,
 Qui vagabundi errant terris, hoc tempore norunt?
 Discite vos spagyri, senis hæc præcepta magistri:
 Ut bene cedat opus medici mortalibus agris:
 Purgentur propriis tantum purganda medelis:
 Non quantum, sed quid purges, spectare decebit.
 Sic vim natura vos arte iuuate magistrâ:
 Ut leni tollat motu, molimine blando:
 (Qua nil natura vires nil robora frangant:)
 Corruptum, obstructum membris quodcunque tenetur
 Firmata expultrix, non debilitata facultas.
 Nil nisi quod fuerit prauum, expurgetis ab aluo,
 Materiemque oculis morbi exhibeatis aperte,
 Exiguâ humoris secreti in mole, videndam.
 Sic vos purgandi rationem nosse, fatebor,
 Artis appollineæ firmo fundamine nixam:

*Sic Hippocratici venerabor ut inclyta cætus
Lumina, thymbræi dignissima stirpe parentis;
Sic vobis semper victoria, gloria palma,
Semper honos artis, lauri laus viua virescet.*

IATR. Vn de mes amis, Philaethe, ayant esproué autresfois à ses despens la malice de l'antimoine, & conceu pour cette raison vne grande auersion pour ces mauuais Chymistes qui abusent de leur art & de leurs remedes, prit plaisir d'exprimer en vers François les pensées de cet autheur; iugez, Orthodoxe, s'il y a bien reüssi.

O Siecle! ô temps! ô mœurs! ô trompeurs
spagyriques!
Combien doit-on trembler à vos secrets chymiques?
Combien de fois nos sens sans en voir les malheurs
Se trouuent abusez par ces fausses couleurs,
Combien par cette noire & funeste science
Font-ils à l'estomach souffrir de violence,
Quand par leur antimoine avec mille tourmens,
Ils l'excitent sans cesse à des vomissemens,
Qui suiuanz de ce plomb la force mal-faisante
Tirent la bonne humeur comme l'humeur peccante.
Ce remede est cruel par tout sçait penetrer,
Par tout il se fait voye & par tout sçait entrer,

Debilite du corps les forces estonnées
 Et laisse aux intestins ses qualitez ignées :
 L'esprit arsenical qui forme ce poison
 D'où sourdent tous les maux qui sont sans guerison.
 Helas ! par quels efforts & par quelles batailles
 Ce remede penetre au fond de leurs entrailles,
 Et pour un peu d'humeur ces cruels Medecins
 Font-ils vuidier d'un corps pour emplir dix bassins ;
 Encores qu'une grande & forte maladie,
 Naïsse d'un peu d'humeur dans les fibres pourrie :
 Humeur qui tout au plus ne peut passer le poids
 Pour ce qu'elle contient de deux drachmes ou trois.
 Ainsi l'on voit agir dans les places publiques
 L'infame charlatan, & ces docteurs chymiques
 Qui portent aux maisons une boïste à ressort
 Pleine de cette poudre & pleine de la mort.
 Spagyriques quittez l'art trompeur qui vous flatte,
 Rangez-vous sous les loix du diuin Hippocrate,
 Afin que les mortels par ses bons fondemens
 Reçoient du secours de vos medicamens ;
 Qu'à ses decisions vostre ignorance cede,
 Que l'on purge tousiours par le propre remede.
 Et ne regardez point pensant les soulager,
 Combien vous purgerez, mais ce qu'il faut purger.
 Ainsi gardant tousiours cette iuste mesure,
 Par un art sans peril soulagez la nature,
 D'un remede benin qui ne la presse point,

Ce quelle a de gasté purgez-le de tout point.
Qu'aucune faculté n'en soit debilitée,
Et mettez en repos la nature agitée:
Ne purgez iamais rien que ce qui luy nuira,
Et faites voir l'humour que l'on en tirera;
En agissant ainsi ie veux bien reconnoistre,
Que nous auons, enfin, mesme art & mesme maistre:
Ainsi ie vous rendray tout l'honneur que ie dois
A ces sçauans Docteurs qui viuent sous ses loix;
Ainsi tousiours vostre art vous courra de gloire,
Et grauera vos noms au Temple de Memoire.

I. POVSSET.

ORTH. Ces vers meritoient bien d'estre citez, Philalethe, la version en est aussi excellente que fidelle, & leur autheur, tout chymiste qu'il estoit, feroit maintenant la leçon à quelques vns de nos dogmatiques, tant il condamne à propos l'abus & la malice de l'antimoine par les bonnes maximes de la vraye medecine: il semble qu'il ait voulu mettre en racourcy tout le suiet de nostre entretien. Mais finissons ie vous prie mes amis, ce lacquais qui vient à nous m'aduertit que le souper nous attend: ie ne puis pourtant oublier ma coustume, & vous laisser aller sans le sommaire de ce dernier entretien; il est trop im-

portant pour y manquer. Souuenez vous donc, pour le reprendre dès le commencement, que les anciens n'ont reconnu en l'antimoine qu'une vertu emplastique & astringente, & ne l'ont employé qu'aux maladies externes. Qu'il est faux qu'Hippocrate nous l'ait caché sous son tetragonon, lequel mot ne signifie qu'un puissant masticator ou errhine pour descharger teste, en faisant cracher & esterner. En suite nous auons monstré que la vertu vomitiue & purgatiue de ce mineral a esté trouuée en la boutique des Chymistes, & que Basile Valentin en a parlé le premier & le plus pertinemment de tous, ayant fait vne tres-exacte distinction de ses parties veneneuses & volatiles, d'avec les fixes; qui ont à son dire vne vertu sudorifique & alexitere. Que toutes les preparations d'antimoine dont se seruent auiourd'huy les Chymistes, & qu'ils vantent à faux tiltre, & pour mieux tromper leur estre particulieres, ne l'ont point despoüillé de sa qualité veneneuse qui se trouue en son regule; à raison du mercure crud & indigeste contenu en iceluy avec les restes des esprits arsenicaux. Que le safran des metaux recelle les mesmes esprits & qualitez malignes. Que le fameux vin emetique ne purge qu'en vertu de cet esprit veneneux arsenical & mercu-

rial. Que le vin selon qu'il est genereux l'attire de l'antimoine ainsi preparé, qui n'est lors que le verre desguisé; vû que ce safran des metaux retourne facilement en ce verre, tousiours reconnu par les plus iudicieux Chymistes pour tres-veneneux. Que la poudre emetique est composé d'un soulfhre impur & arsenical, & du regule d'antimoine, & par consequent qu'on ne luy fait point de tort de la mettre au rang des poisons; & que sa malice est d'autant plus grande qu'elle se trouue pour lors aiguisée par les esprits acres & corrosifs des sels qui ont calciné l'antimoine, & desguisé en cette maniere; lesquels il est impossible d'en separer. Que s'il y auoit en l'antimoine quelque partie vtile ou innocente elle ne pourroit estre autre que ce soulfhre rouge & incombustible, tât vanté pour ses vertus par Basile Valentin & Paracelse qui louë sa teinture en plusieurs maladies; luy donnant la vertu de vider par les sueurs les impuretez attachées aux trois premieres substances dont il s'est imaginé que nos corps estoient composez. Que les mauuais Chymistes au preiudice de ces sentimens qu'ils n'ont iamais penetré, ont attribué ces proprieté merueilleuses à la partie veneneuse de l'antimoine. Et qu'enfin par vn malheur que nous ne pourôs iamais assez desplorer,

sqmbs

plusieurs qui se vantent d'estre dogmatiques & maistres de la bonne methode, ébloüis par quelques heureux succez arriuez de hazard en des maladies qu'on croyoit sans suiet desesperées, ont osé & osent encore declarer innocent vn poison si dangereux; tant d'accidens tragiques ne pouuans les retenir d'vn si mauuais vsage. Toutes lesquelles considerations agitées entre nous sans autre passion que de la verité, nous ont enfin obligé à conclure que l'antimoine estant vn tres-violent & pernicieux vomitif & purgatif, est non seulement d'vn tres-perilleux vsage és fiebvres continuës, & nullement nécessaire aux intermittentes, mais mesmes conformément aux sentimens des plus iudicieux Medecins dogmatiques & chymistes, il doit estre entierement pour ce sujet banny de la Medecine.

I A T R. Vous auez, Orthodoxe, appuyé cette conclusion de raisonnemens & d'authoritez si puissantes, que ie la tiendray toute ma vie pour vne proposition des plus certaines & indubitables en nostre profession, & publieray hautement deormais les grandes obligations que ie vous en ay; m'ayant fait l'honneur de me receuoir chez vous avec tant de bonté & courtoisie, & pris la peine de m'instruire en si peu de temps

temps des plus belles & necessaires connoissances de nostre pratique ; que ie n'aurois pû acquerir sans beaucoup de longueur & de peine. Quant à vous, Philalethe, qui m'avez procuré ce bon-heur, faites estat qu'un si signalé service ne s'eschappera iamais de ma memoire, & que ie vous tesmoigneray combien il m'est sensible, en recherchant toutes les occasions & les moyens de m'acquitter de cette dette. ○

PHIL. Ce compliment, Iatrophile, me semble vn peu outre-passer les loix de l'amitié que nous nous sommes iurez il y a long-temps ; les amis vivent ensemble avec plus de franchise, les ceremonies doiuent estre reseruées pour les estrangers. L'excuse pourtant cette ciuilité, elle vous est si naturelle, qu'il est impossible que vo⁹ ne la mettiez en pratique à toutes occasions & rencontres. C'est pourquoy elle ne me donne aucun soupçon de la candeur & sincerité de vostre affection. En reuanche de laquelle vous me permettez de payer en mesme monnoye, & vous dire, que c'est à vous apres Orthodoxe à qui i'ay l'obligation de tout ce docte entretien ; & que si vous ne m'eussiez proposé la difficulté qui vous retenoit suspends, ie n'eusse iamais songé de prier Orthodoxe de nous entretenir de cette matiere, & de resoudre les doutes qui

KKK

nous arrestoient : partant reconnoissez que ie vous en ay l'entiere obligation. Pour ce qui est de vous, Orthodoxe, le profit & l'vtilité que i'ay tiré de vostre conuersation m'est vn surcroist d'obligations, qui me rend tellement vostre redevable, que ie confesse qu'il m'est impossible de pouuoir assez dignement vous remercier, & reconnoistre iamais vn tel bien-fait.

ORTH. C'est à vous au contraire, mes Amis, à qui ie dois beaucoup de reste pour l'honneur & le bien que ie reçois de cette visite. Quand ie fais reflexion sur moy-mesme ie demeure tout honteux & confus pour l'opinion que vous auez conceu de moy, me defferans le iugement de vos difficultez. L'aduouë que ie ne passay iamais le temps si agreablement que i'ay fait en vostre compagnie & durant tout cet entretien: duquel si vous en remportez quelque satisfaction, souuenez-vous que vous y auez plus mis du vostre en venant à la rencontre, & me faisant songer à des resolutions que ie n'eusse pû prendre sans estre secondé par vous. Mais c'est trop perdre de temps à ces compliments, le souper se gaste; allons, laurons les mains; mettons nous à table, & ne parlons plus que de faire bonne chere.

F I N.

TABLE DES MATIERES
contenuës en ce Livre.

A C E Z des fiebres, pourquoy longs ou courts, ou violens, page 137. & 138

Accidens des fiebres, & leurs causes, selon les Chymistes, p. 339

Acides, pourquoy resistent à la pourriture, p. 39. quels plus en credit, 39. viennent tous d'une mesme origine, 40

Air, comment restablit les forces, 13

Antimoine produit des effets pareils au Cholera, 29. les anciens n'ont connu son venin, quelles vertus ils luy ont donné, 291. Basile Valentin a reconnu son venin, 290. ses parties veneneuses, 289. est loüé par Paracelse, 291. despoüille l'or de ses impuretez, 291. comment remede diuin, 292. sa definition, 294. à quoy employé par les femmes, 295. ses noms, 296. diuisé en ses parties, 297. contient des esprits veneneux, 299. pourquoy vomitif & purgatif, 304. plus violent vomitif que l'ellebore, 314. ne quitte son naturel farouche, 316. purge par sa qualité veneneuse, 321. 349. condamné par Dariot, 334. pourquoy appelé Prothée, 338. comment produit de bons effets, 339. pourquoy comparé au lyon, 340. loüé par Paulmier, 340. abonde en esprit arsenical & mercurial, 350. ne laisse d'estre veneneux, quoy qu'insipide, 352.

Table des Matieres.

ne doit estre deffendu selon Seuerin le Danois
quoy que veneneux, 357. cette opinion destruite
358. conuertty en safran des metaux est aussi dange-
reux que changé en verre, 361. quand il peut estre
mis en vsage, 377. iugé veneneux par Basile Valen-
tin, 402. comment diuisé par l'auteur du plomb
sacré, 403. quelles vertus il luy attribué, 405. ne pur-
ge par propriété de substance, 406. est insipide, &
pource n'est pas moins veneneux, 409. comment
contient des parties alexiteres, 423. pourquoy calci-
né en safran des metaux par Basile Valentin, 418.
quelles vertus il possède quand il est conuertty en
teinture, 423

Arsenic abonde en esprits purgatifs très-violents, 307

Art de medecine, en quoy consiste, 41

Artifice des mauuais medecins, pour decréditer les
bons, 385

Assation, qu'est-ce? comment se fait, 60

Auteur du plomb sacré, comparé à vn charlatan,
409. comment pretend purger l'antimoine de poi-
son, 409. conuaincu d'ignorance, 400. pretend que
la detonation dissipe le souffre impur de l'antimoine,
& esleue sa vertu alexitere, 400. cette opinion con-
damnée de fausseté, comparé à vn Charlatan monté
sur vn theatre, 425. comparé à des hyboux ceux qui
n'approuent pas l'vsage de l'antimoine, 428. il est
luy-mesme metamorphosé en cet hybou, 431

Basile Valentin a écrit le premier de l'antimoine, 374

Bile est la cause de toutes les fiebvres, 118. est
l'aliment de la fiebvre, 119. de quelle matiere elle
s'engendre, 119. ærugineuse, pourquoy appelée vi-

Table des Matières.

triolée, 111. contient des parties sulphurées & narcotiques, 111. possède deux qualitez, 113. rencontrée au poids d'une liure en un cadavre d'un homme mort de fièvre intermittente, 148

C

Calcination d'antimoine, comment se fait, & en combien de façons, 315. 317. 323

Causes des maladies selon Paracelse, 376

Cendres des humeurs restées au foyer, sont cause du retour des fièvres, 147

Chymie loüée, 391

Chymistes, comment different des dogmatiques en leurs opinions, 244

Coction adoucit les humeurs, 52. comment nommée des Grecs, sa definition, ses differences, 57. 58. comment diuisée par les Medecins, 61. pourquoy difficile, 66. comment diuisée par Paracelse, 240. où commence la seconde, quels excremens elle engendre, 251. 252. où la troisieme, 261

Condition requise pour procurer avec assurance le vomissement, 16. pour donner les violens vomitifs, 26. 27. 28

Conduit nouveau du pancreas, 124

Crudité, qu'est-ce? comment se fait, sa cause, 61

Crystal mineral, qu'est-ce? ses vertus, 236

D

Desordre de la premiere coction n'est réparé aux autres, 42

Dioscoride n'a reconnu la vertu purgative de l'antimoine, 285. 286. 287

Table des Matieres.

Diuision des fiebvres continuës,	31. 34. 35
Diuretiques defendus en l'inflammation des reins,	98
Docteurs à la mode, differens en leurs opinions pour l'usage de l'antimoine,	385
Doctrine de Paracelse conforme à celle d'Hippocra- te,	273
Doctrine de l'auteur du <i>Plomb sacré</i> condamnée, les collyres de Galien,	395. 396. &c.
Doze de l'antimoine fort incertaine,	371
E Au quoy que tres-claire contient diuerses sub- stances,	
Eau forte dangereuse en la preparation des remedes,	324
Elemens, comment diuisez par Paracelse, remplis de semences de toutes les choses,	208
Elleboze blanc mis en usage par Hippocrate en plu- sieurs maladies, 24. en la fracture & luxation du ra- lon,	93
Elleboze mineral des Chymistes, qu'est-ce,	433
Elixation, qu'est-ce ? comment se fait,	60
Elleboze mis en usage par Galien en la fiebvre quarte, 193. condamné maintenant pour sa qualité veneneu- se,	195
Estomach n'est destiné pour vuides les excremens,	43
Esprits principaux instrumens de nos actions,	13
Esprits veneneux diuisez par Ioseph Duchefne,	298
Esprits purgatifs des metaux & mineraux tres-dange- reux, 312. esprits des sels produisent d'estranges ef- fets, 329. calcinent le regule d'antimoine, 331. sont les maistres de la coagulation,	252
Esprit de nitre fixe l'antimoine,	369

Table des Matieres.

Esprit d'arsenic purgatif tres-veneneux,	370
Essence d'antimoine appellée mumie,	432
Euacuation ne profite si elle n'est acompagnée des signes de coction, 97. nuit quand elle est symptomatique,	105
Eudeme le Philosophe vomissoit la bile tous les iours,	126
Exclamation de l'auteur du plomb sacré,	425
Excremens, quels, contenus en nos alimens,	266
Exercice moderé fortifie, 12. doit preceder le manger,	138
Extase de l'auteur du plomb sacré,	424
F	
F aculté purgatiue, d'où tire son origine,	307
Faculté vomitiue ou purgatiue des plantes, d'où procede,	312
Faculté occulte ne se reconnoist au goust,	313
Fiebre synoche non pourrie, qu'est-ce? sa cause, ses differences, sa cure, 36. synoche pourrie, qu'est-ce? sa cause, ses differences & sa cure,	38
Fiebvres continuës se terminent rarement par vomissemens critiques,	43
Fiebre maligne, qu'est-ce? sa cause, sa malignité comment doit estre domptée, 67. lypiric d'escrite, ses causes, sa cure, 94. 95. symptomatique lente, sa cause, ses signes & sa cure, 100. compliquée, meslée de continuë & intermittente, 101. tritaiophye, qu'est-ce? sa cause, signes & cure, 102. 103. hemitritée, sa description, ses causes & cure,	108. 109
Fiebre, comment se prend à nos humeurs,	117
Fiebre continuë, pourquoy n'a pas tousiours son siege dans les grands vaisseaux,	119. 120

Table des Matieres.

Fiebvres malignes d'escrites, dont le siege estoit hors les grands vaisseaux,	121. 122. 123
Fiebvre qui auroit son siege au pancreas n'a besoin du vomitif,	127
Fiebvres qui regnent à Paris,	128. 129
Fiebvre ἀσώδης quelle est sa cause & cure,	131
Fiebvres, pourquoy continuës ou intermittentes,	141.
142. 143. quotidiennes, pourquoy tres-rare en ces quartiers, 145. pourquoy ont leur retour si réglé, 146. pourquoy ont plusieurs accez, 148. intermittentes, pourquoy se changent en continuës, 149. tierce, pourquoy se change en quarte, 150. quarte vient à bout des epilepsies,	151
Fiebvres intermittentes, pourquoy se chāgent les vnes aux autres, 152. 153. 154. ont leur semence determinée, 154. leurs sieges, 151. tierce simple, sa cause, son foyer, sa cure, 159. tierce bastarde, sçavoir si elle à besoin du violent vomitif, 160. 161. 162. comment guerie,	163
Fiebvres, pourquoy longues,	179
Febvre quarte, sa cause, les differences & cure,	181
Fiebvre est causée par vn soulfhre nitreux, 225. comment diuisée par Paracelse,	241
Fiebvre de la premiere coction, comment doit estre traictée,	242. 243
Fiebvre de la seconde coction, sa cause, ses signes & cure, 254. 255. de la troisieme coction,	261
Fiebvre qui survient aux inflammations, sa cause & cure,	266. 267, &c.
Flux de ventre perilleux és maladies pestilentes,	69
Formes où sont contenuës, 209. des animaux parfaits sont actuellement en leurs semences, 215. des plantes & des animaux ne perissent point, 216. comment agissent,	230

Table des Matieres.

Foibleſſe de la pluſpart des hommes,	417
Froid grand & penetrant, pourquoy bruſſe,	237

G

G Alien a eu pour Maîtres des Empiriques & Methodiques,	200
Gommes ſont des reſolutions des ſels des plantes & ſont propres à fondre l'humeur melancholique,	189.
190. ont vn ſel fort acide,	290
Grain de froment contient en ſoy la ſemence de l'yuroye,	155

H

H Ardieſſe veritable, en quoy conſiſte,	382
Histoires des epidemies qui prouent que le vomiffement guerit rarement les ſievres continuës,	44
Histoire d'une femme guerie d'une ſiebvre tierce, opiniſtre par le ſuc de pimpinelle,	176
Histoire de la cure d'une ſiebvre baſtarde par vne fomentation ſur la rate,	163
Histoire de la cure d'une ſiebvre quarte joincte à la tumeur de la rate,	187
Histoire de Seuerin le Danois,	245
Histoire des effets du regule d'antimoine,	302
Huile incombustible des Chymiſtes,	180
Humeurs, par quelles cauſes s'esmeuuent, 41. malins & veneneux quand doiuent eſtre purgez, 66. plus ils ſont malins, plus la nature y enuoye d'esprits pour en faire la coction,	106
Humeurs ſont imaginaires chez les Chymiſtes,	232
Humeur melancholique, comment eſt compoſé,	184
Humeur qui produit la ſiebvre intermittente ne bruſſe	

Table des Matieres.

qu'à diuerfes reprises, 156
Humide radical, qu'est-ce? ses proprietéz, 222

I

Impuretez, qu'elles causent la fievre, 235. qu'elles
causent le frisson, 235
Indication, quelle, de grande consequence, 161
Inflammation du foye comment doit estre traitée, 77
Inflammation du poulmon d'escrite, 79

K

κμια que signifie chez les Egyptiens, 390

L

Laudanum de Paracelse, quel, 248
Liure de la science du plomb sacré commenee à
estre examiné, 381
Loix de la Medecine par qui introduites, 2

M

Maïson bien scituée, 12
Maladies extremes, comment traitées par Pa-
racelse, 272
Maladies pestilentes, comment causées, 69
Maladies ont toutes leurs semences, 152
Maturité, qu'est-ce? & comment se fait, 59
Medecin doit procurer la coction des humeurs, & com-
ment, 63
Medecins aduanturiers, d'escrits par Barclay, 333
Medicamens specifiques prouuez, 171
Medi-

Table des Matieres.

Medicamens specifiques & diaphoretiques propres
aux fiebvres, 178. specifiques propres à fondre les
humeurs prouuez, 188. specifiques & escharotiques
en quoy different, 352. quels effets ils produisent en
nous, 353
Melancholiques doivent estre purgez par bas, 168
Mercure calciné sans eau forte, fort vrile en la mede-
cine, 169
Mercure des Chymistes definy, 223
Mercure precipité, quel, & comment se fait, 264
Mercure de l'antimoine contraire à la faculté anima-
le, 298
Metaux, quels esprits contiennent, d'où prennent
naissance, 307. pourquoy se conuertissent en ver-
re, 307. pourquoy de dangereux vsage en la me-
decine, 309
Mineraux ne purgent que par leur qualité veneneuse
qui n'attaque point la racine du mal, 407
Mixtion des substances, quels effets produit, 328

N

Nature, quoy que priuée de connoissance, n'en
manque iamais pour sa conduite, 107
Nature, comment agit selon les Chymistes, 253
Nitre préparé resiste à la pourriture & arreste l'action
des venins les plus puissans, 73
Nitre est tres-rafraichissant, 235
Nitre fondu cause des vents tres-froids, 236
Nitre se rencontre en nos vrines, 237
Nitre est cause du frisson de la fiebvre, & pourquoy,
237
Nom de Chymie reformé mal à propos par l'auteur du
plomb sacré, 390

Table des Matieres.

Obstuction simple, comment se fait au foye selon Paracelse, 256
Opinion de Paracelse touchant les elemens, 208
Opinion de Paracelse touchant les generations, 208.
conforme aux sentimens des anciens Philosophes, 211. est fondée sur la lumiere de la grace & de la nature, 211. prend Moysé à garand de son opinion, 212. prouuée par la lumiere de la nature, 213
Opinion de Martin Ruland touchant l'vsage de l'antimoine combatue, 365
Paracelse estoit Suisse de nation, & quel iugement on a fait de luy & de ses escrits, 202. diligemment instruit par son pere, 203. s'est qualifié monarque de toutes les sciences, 204. iugé grand Magicien, 204. sa Philosophie contraire à celle d'Aristote, 207. il ne peut prouuer ses principes par la lumiere de la grace, 216. est grand amy de la nature, 373. n'a mis en vsage l'antimoine vomitif ny purgatif, 373 374
Parisiens ont les corps mols & delicats, 381. pourquoy meurent souuent par les maladies du poulmon, 381
πέπαισμος est employée à cuire les humeurs qui produisent les maladies, 62. rappelle à la perfection le plus qu'elle peut les humeurs corrompus, 63
Peroraizon de l'auther du plomb sacré, 425
Peste mise en diuers lieux par des empoisonneurs, & comment, 70
PP

Table des Matieres.

Les Medecins est employée à cuire les alimens, & elle est de trois sortes,	62
Phrenesie, qu'est-ce? sa cause, ses differences & cure,	75
Pierre de feu dequoy composée par Basile Valérin,	432
Pimpinelle propre pour les fiebvres tierces,	174
Pleuresie & peripneumonie, comment doit estre traitées, & pourquoy le vomitif d'antimoine y est tres-dangereux,	77
Poison de l'antimoine, comment prouué,	303
Poison, quel, ne se reconnoist au goust,	354
Poudre emetique, comment se fait, ses vertus, pourquoi tres-veneneuse,	325.
Principes des Chymistes, quels, comment diuisez, comment combatus, ils doiuent estre sensibles,	217. 218. 223
Purgatifs plus seurs aux pays froids que les vomitifs,	14
Purgatifs generalement plus seurs que les vomitifs,	16
Purgatifs doux, fort vtils es fiebvres continuës,	30
Purgatifs deffendus en la dysenterie, quels propres aux assoupissemens des fiebvres, quels sont ceux dont Paracelse s'est seruy aux fiebvres, la qualité de ceux qui sont tirez des metaux,	98. 130. 262. 307
Purgation, pourquoy conseillée rarement par Hippocrate au commencement des maladies aiguës, comment conseillée auant la coction, faite auant la coction des humeurs dissipe beaucoup d'esprits, donnée à contre-temps es fiebvres intermittentes est tres-perilleuse,	54. 69
Q ualitez occultes appellées par quelques-uns le pont aux asnes,	147

Table des Matieres.

Qualitez occultes prouuees, 147

R

Rate, quelle est sa fonction, 182. se descharge facilement par les vrines, 187

Regule d'antimoine, comment se prepare, ses vertus,

Saffran des metaux, pourquoy tres-veneneux, 322.

est vn verre d'antimoine desguise, 337

Saignee pratiquee par Paracelse en la cure des fieb-
vres, 249

Scorpion cause par sa picqueure d'estranges accidens,

71. il est remede à sa picqueure, & son huile vn pre-
seruatif à la peste, 71

Scorzonere d'Espagne est remede à la peste & à la mor-
sure de vipere, 72

Sel de vitriol est vn vomitif excellent, 159

Sel des Chymistes desiny, diuise & combatu, 225. est
cause de la faculté purgatiue des medicamens, 227.

est vne substance humide coagulee, 219

Semblables guerissent leur semblables, & comment,
259

Semence, qu'est-ce: selon les Chymistes, 152

Semence d'vn pere gouteux contient deux sortes d'es-
prits, 153

Semences des maladies, en quoy consistent, 153. ger-
ment en nous, & causent la corruption en nos hu-
meurs, 154

Semences de toutes les choses sont attachees aux qua-
tre elemens, 209

Table des Matieres.

Semence selon Paracelse est spirituelle,	215
Semence des animaux imparfaits de quelle nature,	215
Sommeil du matin preiudiciable à la santé,	138
Soulphre des Chymistes desiny & combatu, 221. n'est autre chose que la substance de la chaleur naturel- le,	122
Soulphre de l'antimoine est arsenical,	310
Specifiques des maladies propres pour estouffer l'a- ction de leurs semences,	155
Specifiques des fiebvres se doiuent donner bien à pro- pos,	165
Stances contre l'auteur du plomb sacré,	431
<i>Stygi</i> est vn mot venu des Egyptiens,	386. 396
Sublimé corrosif tres-veneneux,	326
Sublimé corrosif, comment se fait,	329
Suffrages se pesent & ne se comptent pas en choses de consequance,	416
Syrop vomitif, comment se fait,	317

T

T Einture d'antimoine comment introduite en la Medecine, 375 ses vertus, 376. comment pre- parée par Paracelse, 378. en quelles maladies elle est vtile, 380. louée par Paracelse & Reusnere, 426	
Tetragone d'Hippocrate, qu'est-ce? 280. n'a pas esté connu de Galien, 281. est vn puissant errhyné ou masticatoire, 283. comment expliqué par Monsieur Martin, 281. n'a pas esté connu par l'auteur du plomb sacré,	400
Theriaque mise en vsage par Galien en la fiebvre quar- te,	194
Thessale ennemy de Galien,	385
Transport des humeurs au cerueau à quoy oblige les	

Table des Matieres.

Medecins,	47
Tumeurs quand viennent avec peine à suppuration,	64
Typhomanie, qu'est-ce?	110
V	
V egetaux nourris de la resolution des mineraux,	40.
tiennent leur faculté purgatiue des mineraux,	312
Venin definy,	298
Venin de la peste, du scorpion, du nappelle, & aconit ressemble à celuy de l'arsenic,	311
Venins meslez ensemble, comment perdent leur mali- gnité, 327. quels pris en petite quantité ne laissent de nuire,	351
Venins plus mal-faisans aux corps sains,	360
Vents froids & secs engourdissent les animaux vene- neux, & sont remedes assurez contre la peste,	73
Verité cachée d'espaises tenebres,	3
Verité a peu d'amis au pris du mensonge,	8
Verole, comment se communique,	153
Verre, comment se fait,	229
Verre d'antimoine, pourquoy d'un perilleux vsage,	321.
comment se fait, 361. pourquoy est veneneux, 363. condamné par Basile Valentin, Seuerin le Danois, & Reusnere,	364
Viandes bouillies plus seiches que les rosties,	61
Vin examiné en toutes ces parties,	218
Vin emetique, comment se fait, 317. meslé avec le sy- rop violat, prixane laxatiue de fené & moüelle de casse est tousiours perilleux, 344. meslé avec la the- riacque est vn puissant venin,	344
Vipere preparée est vn souuerin alexitere contre les	

Table des Matieres.

maladies pestilentes,	72
Vitriol, quelles substances possede,	112
Ulceres se font par les sels corrosifs, 355. pourquoy font sans douleur.	
Vomissement, quand conseillé par Hippocrate, 14. 15. plus facile aux païs chauds, 14. receu chez les Romains, 15. apres s'estre remply de toutes sortes de viandes,	16
Vomissement, comment se doit faire,	345
Vomitifs d'antimoine introduits presque dans toutes les maladies,	2
Vomitif, quel conseillé en l'apoplexie, 18. violent, ne se doit donner aux corps pleins, 18. comment produit son effet,	23
Vomitifs de trois sortes,	23
Vomitif dangereux au commencement des fiebvres continuës, 42. quand se peut donner,	45
Vomitif d'antimoine deffendu aux fiebvres synoches pourries,	45
Vomitif violent, pourquoy dangereux en la fiebvre continuë,	49
Vomitif d'antimoine quand les humeurs sont cruds est bien nuisible,	65
Vomitif, quel conseillé par Hippocrate en l'inflammation du poulmon,	78
Vomitif d'antimoine est d'un perilleux vsage en la fiebvre lypirie, 98. est plus violent que celuy d'ellebore,	94
Vomitif d'ellebore estrangle, & quand,	114
Vomitif, pourquoy dangereux aux assoupissemens des fiebvres, 115. en quelles fiebvres est deffendu, 125. quel est necessaire en la fiebvre quotidienne, 158. conseillé par Hippocrate en l'aceez des fiebvres,	165

Table des Matieres.

Vomitif d'ellobore, quand conseillé par Galien, 166
Vomitif, quand deffendu aux intermittentes, 170.
pourquoy deffendu en la fiebvre quarte, 192
Vomitif d'antimoine deffendu par Paracelse en la cu-
re des fiebvres, 269

Fin de la Table des Matieres.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE
SEBASTIEN MARTIN,
ruë S. Jacques, à l'Enseigne S.
Jean l'Euangeliste, deuant
les Mathurins.



